1:Métraux SF10 Chiriguano

UNIVERSIDAD NACIONAL DE TUCUMÁN
MUSEO DE HISTORIA NATURAL

REVISTA
DEL
INSTITUTO DE ETNOLOGÍA
DE LA UNIVERSIDAD NACIONAL DE TUCUMÁN

DIRIGIDA POR EL

Dr A. METRAUX

TOMO I

TUCUMÁN
UNIVERSIDAD NACIONAL DE TUCUMÁN
1929

[Title Page]

[P 295]
[PP 1-294 not Processed]

ÉTUDES SUR LA CIVILISATION DES INDIENS CHIRIGUANO

Par ALFRED MÉTRAUX
Directeur de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Tucumán

PRÉFACE

Dans les chapitres qui vont suivre, je me propose de publier une partie des résultats obtenus au cours de la mission que j'ai entreprise dans le Chaco bolivien et argentin, en qualité de directeur de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Tucuman.

Cette expédition eut lieu de février à juin 1929. L'itinéraire en a été le suivant : parti de Tucuman, je me dirigeai par chemin de fer à La Quiaca où je restai quelques jours, faisant des observations sur les indigènes plus ou moins métissés de la région. De La Quiaca je me rendis à Tarija où je séjournai plus longtemps que je ne l'aurais voulu en raison des suspicions que mon voyage provoqua au moment du conflit paraguayo-bolivien.

Après un arrêt de quinze jours, je quittai Tarija pour gagner les *tolderías* chiriguano du haut Pilcomayo. Je traversai le village de Santa Ana, puis la Abra del Cóndor, le río Narvaez, le poste de San Diego, passai à 5 kilomètres de San Luis (Entre-Ríos) pour m'arrêter à la Cuesta de San Simón où je trouvai les premiers Chiriguano. Une fois la Cuesta de San Simón franchie, j'atteignis rapidement le río Salado, puis les villages chiriguano de Timboy (Saladito). C'est là que je fis mes meilleures acquisitions de poteries et où je recueillis le plus d'objets anciens. Les habitants de ces *rancherías* qui vivent relativement loin de la grande route de l'Argentine à Santa Cruz, ont conservé mieux que leurs frères de race les traditions et la culture de leurs ancêtres. De Saladito, je gagnai le village de Itasiri, puis de Salado Grande pour atteindre le Pilcomayo au confluent du Salado. Là, les villages chiriguano sont grands et nombreux. Les plus intéressants sont ceux de Ñawirenda, d'Ilopeyti et de Yumbía.

Après m'être arrêté quelque temps en cet endroit, je continuai mon voyage vers Huacaya et la mission de San Pascual de Boicovo.

En un jour je me rendis de Boicovo à Cuevo en passant par la mission de Santa Rosa.

De Cuevo, je fus à la mission de Ivu qui est, sans doute, celle où les anciennes coutumes chiriguano ont subi le moins de modifications.

De Cuevo, je partis au nord-ouest vers la région du rio Parapiti. Je passai cette rivière près de Pipi. Après m'être arrêté dans ce village, je suivis un sentier indien qui me conduisit jusqu'à Caruruti, chez mon bon ami le capitaine *Karaapadyú*. Je restai chez lui une semaine et ne le quittai que pour parcourir toute la vallée de Caipipendi, visitant tous les villages indiens les uns après les autres. A Caipipendi même je fis des fouilles fructueuses et recueillis des mythes intéressants.

Le terme de mon voyage vers le nord fut la petite ville de Charagua.

Je consacrai la dernière partie de mon voyage à des séjours plus ou moins longs dans les missions franciscaines de Tarairí, Tigüipa, Machareti et Ivu.

Avant de regagner l'Argentine, je fis une excursion dans la vallée d'Igüembé jusqu'au village de Masavi.

Les deux dernières semaines de mon expédition furent dédiées à l'étude des indiens Chané qui vivent près d'Aguaray dans le Chaco salteño (République Argentine).

Précédemment j'avais dû, pour des raisons diverses, m'arrêter à Oran un mois que je mis à profit pour faire des collections parmi les indiens Ashluslay qui y viennent pour la récolte de la canne à sucre.

Je ne publierai, dans ce volume, les résultats de mon expédition que pour autant qu'ils apportent des faits et des détails nouveaux. Il ne faut donc pas considérer les chapitres que je consacre aux Chiriguano comme une étude exhaustive de leur civilisation, mais simplement comme une *contribution*. La culture des Chiriguano a fait l'objet de quatre travaux importants dont deux sont dûs à des ethnographes de grande autorité (1).

---

(1) Nordenskiöld (**2, 5 et 10**) et Rosen (1). La monographie de Campana sur les Chiriguano, que j'aurai souvent l'occasion de citer, n'est qu'une recompilation et une mise au point des notes manuscrites laissées par le missionnaire italien, le R. P.

Mon but a été de compléter l'œuvre de mes devanciers et de réunir pour le Musée de Tucuman une collection qui fût vraiment représentative de la dernière des cultures qui jadis ont fleuri dans les limites de l'ancienne *gobernación* de Tucuman. Mes collections chiriguano sont, avec celles recueillies par Nordenskiöld, les plus complètes, je crois, qui existent au monde de cette région. Elles témoigneront, je l'espère, de la richesse de cette contrée au point de vue ethnographique, richesse que l'on a laissée inexploitée et qui disparaîtra dans quelques années.

Puissent ces pages démontrer que toute culture est un tout si complexe, si varié, que nul ethnographe n'en peut étudier tous les détails au cours d'un seul voyage. Ce n'est pas faire œuvre vaine que de retourner là où d'autres vous ont précédé car, quels qu'aient été leurs mérites, la matière ne peut être épuisée en une fois.

Il me reste à remplir un devoir de reconnaissance en remerciant le docteur J. B. Terán et le docteur J. Heller qui, en qualité de recteur et de vice-recteur de l'Université de Tucuman, m'ont donné les moyens de réaliser ce voyage. Le nouveau recteur de l'Université, le docteur J. Prebisch, m'a accordé les crédits élevés qu'exigeait la publication des résultats de cette expédition et a soutenu constamment la *Revue d'Ethnologie* de mon Institut. Je tiens à lui manifester ici tout le gré que je lui en sais.

Je veux encore exprimer ma gratitude à tous ceux qui m'ont aidé au cours de mon voyage : en tout premier lieu aux missionnaires franciscains qui m'ont accordé une généreuse hospitalité et m'ont aidé dans la mesure du possible ; ma dette est particulièrement grande envers le R. P. Jocundo Ferrari, grâce à qui j'ai pu effectuer sans dégâts le transport de mes collections du haut Pilcomayo à Cuevo ; au P. Angrisani qui m'a reçu si fréquemment dans sa mission de Ivu. Je ne veux pas non plus oublier les Pères Luis Mattioli, [illegible]o Polvorini, Juan Nicolai et Honorato Catinari, qui m'ont secouru en diverses occasions. Le R. P. Enrique Biagini m'a rendu un service auquel j'ai été très sensible en me recommandant à tous les missionnaires du Chaco.

Le préfet de Tarija, le colonel Nuñez del Prado, a facilité mon voyage

---

Doroteo Giannecchini. Ce travail est à bien des égards excellent. Quant au livre du R. P. Bernardino de Nino, ce n'est qu'une traduction de l'article de Campana, complétée par de copieux emprunts à l'ouvrage de Corrado. Cependant le R. P. Bernardino de Nino a ajouté aux textes qu'il reproduit maints détails fort intéressants qui rendent indispensable la consultation de son *Etnografía chiriguana*.

en me donnant un sauf-conduit qui m'a été particulièrement utile auprès des autorités de la Bolivie orientale. Cet homme, courtois et intelligent, vient de trouver la mort sur le champ de bataille. Je tiens à saluer sa mémoire avec gratitude.

Mes compatriotes MM. Burry m'ont assisté au cours de tout mon voyage et m'ont rendu des services inappréciables dont je garde un souvenir reconnaissant ainsi que de l'aide précieuse que m'ont prêtée MM. Attié, de Tarija.

J'ai reçu une cordiale hospitalité de M. Bonardi, de Ñancarwinza, et de M. Vicente Constantini, que je remercie ici.

M. Alberto Torrejón, d'Ibopeyti, s'est montré envers moi un hôte plein d'intelligence et son intervention en ma faveur auprès des indiens m'a été fort utile.

Ce serait me montrer ingrat et injuste si je ne manifestais ici tout ce dont je suis redevable aux indiens eux-mêmes, dont l'accueil, les premières défiances dissipées, a été toujours si cordial, si généreux. Je voudrais citer ici le nom de mon vieil ami le capitaine *Karuapadyú,* de Caruruti, qui a été pour moi un ami courtois et bienveillant et qui m'a rendu si agréable mon séjour dans la vallée de Caipipendi. Puissé je un jour revenir chez mes amis Chiriguano avec des mules chargées de couteaux, de tissus et de perles et remplir ainsi les vœux qu'ils m'exprimèrent si souvent.

[P. 299]

PREMIÈRE PARTIE

La civilisation matérielle

A Eva qui fut mon compagnon de voyage.

INTRODUCTION

Pour qui veut vérifier expérimentalement, si je puis dire, la valeur des méthodes qui se font jour dans l'ethnographie moderne, pour qui veut juger des facteurs qui conditionnent la formation et l'évolution des civilisations, il n'est pas de meilleur terrain que l'étude des indiens Chiriguano.

Nous savons d'où ils sont venus, l'époque à laquelle ils se sont constitués en une nouvelle nation, les populations avec lesquelles ils se sont mêlés ou ont été en contact, les influences qu'ils ont subies et leur durée, et enfin nous connaissons les vicissitudes de leur histoire; nous pouvons, en un mot, assister à la formation et au développement de ce peuple depuis son origine jusqu'à sa décadence actuelle; expérience unique en Amérique du Sud, rare peut-être ailleurs et, en tous les cas, riche d'enseignements.

Adaptation au milieu, emprunt d'éléments culturels nouveaux, abandon de traditions et de techniques, transformations somatiques et linguistiques, autant de problèmes que pose la civilisation chiriguano et que les documents historiques et les collections permettent de résoudre ou du moins d'éclaircir.

La civilisation chiriguano est composée d'éléments d'origines différentes, empruntés à des tribus qui n'avaient entre elles que peu de points communs. Elle comporte un vieux fond guarani, transformé et entièrement renouvelé par l'apport de la culture arawak des Chané, qui elle-même avait été enrichie et modifiée par l'influence des populations andines du sud de la Bolivie actuelle. La communauté de milieu et un long voisinage ont permis à maintes techniques et industries des indiens primitifs du Chaco, d'être adoptées et assimilées par les Chiriguano. L'importance de ce troisième composant est minime.

L'analyse de la civilisation des Chiriguano (v. Nordenskiöld, **10**, pp. 196-213) rend manifeste cette hétérogénéité que l'histoire de la tribu laissait soupçonner *a priori*. La céramique, la vannerie, les armes, le mobilier, présentent, presque constament, des caractères disparates où s'expriment ce jeu d'influences, ce mélange de races et d'idées dont la culture actuelle des Chiriguano est le produit.

L'ethnographe se sent d'autant plus à l'aise dans son analyse qu'à chaque pas l'histoire confirme ou infirme les constatations auxquelles le conduit son travail comparatif. Il marche donc en terrain sûr et les résultats qu'il aura acquis dans ce domaine particulier justifieront sa méthode lorsqu'il l'emploiera pour résoudre des problèmes dont les données seront moins complètes.

Les Chiriguano méritent, à plus d'un titre, de tenir une place prépondérante dans l'ethnographie de l'Amérique du Sud. Ils ont joué un rôle important dans l'histoire de la Bolivie, du Paraguay et de l'Argentine; leur civilisation a été brillante et s'est maintenue intacte presque jusqu'à notre époque; ils sont, en outre, remarquablement doués au point de vue du caractère et de l'intelligence. A ces titres, ils ajoutent celui d'avoir constitué leur civilisation, pour ainsi dire, devant nos yeux et d'offrir à la science un terrain où elle se meut avec quelque sûreté.

Pour comprendre le point de vue que j'ai essayé d'exposer dans cette introduction, il est indispensable de connaître dans ses grandes lignes l'histoire primitive de ces indiens.

CHAPITRE I

Aperçu historique sur la formation de la nation chiriguano

> Poblando y conquistando han alcanzado
> Del Perú las nevadas cordilleras;
> A cuyo pie ya tienen sojuzgado
> El río Pilcomayo y sus riberas.
> Muy cerca de la sierra han sujetado
> A gentes muy valientes y guerreras
> Y en el río Condorillo y Yesui
> Y en el grande y famoso Guapay.
>
> (Barco Centenera, *La Argentina*, pp. 18-19.)

Mon intention n'est pas de raconter l'histoire des Chiriguano, du XVIe siècle à nos jours, telle que nous pouvons la connaître par les documents officiels et les chroniques. Cette œuvre a été faite et, généralement bien faite (Corrado; Kersten, pp. 66-69; Serrano y Sanz; Nordenskiöld, **7** et **8**, pp. 45-58; Gandía, **2**, pp. 25-56 et id., **1**, pp. 161-196; Church, pp. 206-227; Mujía; etc.). Je me bornerai à retracer ici, dans leurs grandes lignes, les caractères de la grande migration guarani qui a abouti à la formation de la tribu des Chiriguano.

Les indiens Chiriguano appartiennent à la famille linguistique tupi-guarani. Rameau détaché de la grande nation guarani ou, plus exactement, essaim séparé de l'ensemble des tribus dites guarani du Paraguay et du Brésil méridional, ils sont venus s'établir au pied des Andes à la fin du XVe et au début du XVIe siècle, après avoir traversé les plaines du Chaco.

Les causes de ce grand mouvement, qui a entraîné tant de milliers de Guarani vers les frontières de l'empire incasique, s'expliquent par la singulière attirance que les objets en métal, les vêtements, en un mot tout ce qui peut rendre la vie plus facile et plus belle, ont exercée et continuent à exercer sur les indiens. Le Pérou et ses richesses étaient, depuis longtemps, connus des Guarani du Paraguay et des Tupi de la côte du Brésil. Ils en recevaient des instruments en bronze et des ornements en argent et, parfois aussi, en or (1). En même temps que ces objets, leur parvenaient des descriptions confuses de ces peuples des montagnes, si étranges, qui vivaient dans des huttes de pierre, avaient à leur service des « cerfs à long poil » et qui décoraient leur personne de joyaux brillants. Haches en bronze, colliers, bracelets, plaques pectorales, diadèmes et gobelets en argent leur arrivaient par une voie commerciale dont le tracé exact est inconnu, mais qui passait probablement par le Chaco boréal. Les Chané qui vivaient en contact direct avec les populations de l'empire incasique et trafiquaient avec elles, jouaient le rôle de courtiers et, par leur intermédiaire, ces outils et ces ornements gagnaient le Paraguay, en passant de mains en mains (2).

---

(1) Sur les relations commerciales entre les peuples des Andes et les tribus du Chaco, du Paraguay et du Brésil (cf. Nordenskiöld, 8, pp. 223-226).

(2) Hernández, p. 322 : « Fueron preguntados qué generaciones son de los que han la plata y el oro, y cómo lo contratan y viene a su poder; dijeron que los payzunoes, que están tres jornadas de su tierra, lo dan a los suyos a trueco de arcos y flechas y esclavos que toman de otras generaciones, y que los payzunoes lo han de los chaneses y chimeneos y carcaraes y candires, que son otras gentes de los indios, que lo tienen en mucha cantidad, y que los indios lo contratan, como dicho es. »

Avant de pénétrer dans les régions du « vrai métal », les conquistadores espagnols firent de nombreuses enquêtes pour connaître les tribus chez lesquelles ils pourraient trouver les richesses convoitées. Grâce à cette précaution, nous avons plusieurs listes des tribus indigènes de la Bolivie orientale qui vivaient en contact avec les peuples andins. La plus complète de ces nomenclatures ethnographiques est celle que nous donne la précieuse *Relación de Domingo Martínez de Irala* : « dixo que la vanda de la mano yzquierda que es del oeste que ay muchas generaciones entre las sierras que pareçian y de lo qual tiene noticia, se llaman : tarabanos, y aygues, y chanes, y tocanos y comaçipes, y tarareçes guaranis, y xaraes, y que mas arriba destos, en la misma vanda, ay de su generaçion de carios » ; (pp. 339-340).

« Preguntado sy sabe o a oydo dezir que generaçion tiene el dicho metal, dixo que sabe mas de que las generaçiones de los guaranies, y tarabanes, y xacony, y guaybaes, y beatari, y cadria, y sape, y anacharguy, y setary, y sama, y naga, chanago, y chanes, e ay, e aycoey, y dorany, tienen algunas planchas y quentas generaçiones estan de la vanda del rrio y de la otra, pero que los que mas tienen son los aygues; preguntado sy lo ha visto, dixo que sy que les ha visto muchas planchas pero que son sus enemigos y van algunas vezes a la guerra a ellos; preguntado que quien les da el dicho metal, dixo que ha oydo dezir que vna generaçion que se llama vatig, de la tierra adentro y quellos lo han de mano en mano de los payçunos; preguntado que quien haze las ropetas que traxo el dicho principal a presentar, que heran de algo-

Cette infiltration d'objets a probablement duré fort longtemps avant que les Guarani aient eu l'idée d'aller eux-mêmes les chercher à leur source. Les notions sur l'empire incasique, d'abord vagues et incertaines, ont dû se préciser peu à peu et accroître leur désir de connaître de par leurs propres yeux les hommes et les pays fabuleux qui produisaient tant de choses belles et étranges. Il faut nous représenter l'attitude des Indiens Guarani vis-à-vis des populations sujettes à l'Inca, comme en

dos, dixo que los [illegible] [illegible] y todos los otros yndios que arriba declarado, para su [illegible]; preguntado sy los dichos ayguas estan a orillas del rrio y a que mano, dixo que a la mano de la mano yzquierda, que la del [illegible]; preguntado que comida tienen, dixo que mayz y mandioca, y [illegible], y algund pescado, y otras cosas que [illegible]; preguntado sy sabe o a oydo que yndios son los señores verdaderos del metal, sy los payçunos o otros, dixo que no sabe e que lo que tiene dicho, lo ha oydo a los dichos ayguas » (pp. 311-312).

« El nombre [illegible] [illegible] del [illegible] [illegible] de la mano de la mano yzquierda que donde se pone el sol que se llaman charcas, y [illegible], y [illegible], y [illegible], y [illegible]; preguntado quien tienen estos charcas, dixo quien tienen como ellos y que hablavan [illegible] » (p. 312).

« Preguntado sy sabe que generaçiones son los señores verdaderos del metal, dixo que no sabe mas de que lo oydo dezir que son los charcas, y payçunos, y carcaras, y que estos son los que tienen el metal [illegible] » (pp. 314-315).

« Preguntado que generaciones son los señores del metal, dixo que muchas generaçiones tienen metal, en especial los payçunos y [illegible], y [illegible], y [illegible], y [illegible], y [illegible], y [illegible], y [illegible], y [illegible], y [illegible] y carcaras, pero que los verdaderos que tienen el metal son los [illegible] e los charcanos » (p. 320).

« Preguntado sy sabe que yndios tyenen el dicho metal, dixo que no sabe mas de que lo oydo dezir que los yndios que llaman [illegible] e payçunos, e [illegible], y [illegible], y carcaras, y [illegible], y [illegible], y [illegible] charcas, y que todo el camino es poblado e que los [illegible] que se avian [illegible] quando los de [illegible] [illegible] a los charcas, que ya lo eran [illegible] a sus [illegible] viejos » (pp. 351-352).

Chose curieuse, un siècle plus tard, dans les régions en question nous ne trouvons, à part les Chiriguano et les Chané, aucun des noms des tribus mentionnées au XVI^e siècle par les interprètes guarani. Ces innombrables tribus auraient-elles disparu? Cela semble peu probable, car jusqu'à notre époque cette région n'a pas subi de remaniements au point de vue ethnique. La solution de ce problème nous est donnée par cette même *Relación* (p. 350). Ces noms de nations ne désignent que des sous-tribus chané, comme l'explique fort bien le chef chané interrogé par Irala (*Id.*, p. 351) : « Dixo el dicho [illegible] que tambien a su tierra [illegible] dias y que el sabia muy bien el camino porque se avia criado alli y que hasta agora no havia subido camino de su tierra, pero que agora que sabia quel queria yr con el dicho capitan alla y que se [illegible] que no avia luego e que su generaçion es mucha e aunque son chanes, todos se llaman cada uno de su nombre e que por eso se llaman ellos [illegible], y que de los postreros cunas de su generaçion a los [illegible] havian tres o quatro dias, y que de los [illegible] a los payçunos dos, e que junto a ellos estavan los [illegible] y [illegible] y que de alli havian quatro o cinco jornadas a los carcaras que son los señores del metal, e junto con ellos estan los [illegible] que asy mismo son los señores del metal. » Naturellement les « mayas », dont il est question dans quelques-unes de ces listes, sont les Mbayá de la famille Guaicurú.

toute pointe semblable à celle de leurs descendants, les Chiriguano, et des peuplades actuelles du Chaco par rapport aux blancs. Il est encore des tribus qui ne les ont jamais vus, mais qui déjà sont en possession d'objets en fer dont ils apprécient toute l'importance dans la lutte pour la vie. Je possède dans mes collections deux lances des Tsirakua dont la pointe est en fer, et cependant ces Indiens n'ont jamais aperçu un blanc, et c'est à peine s'ils en ont entendu parler. Qu'une occasion se présente de pouvoir s'approcher sans danger des villages métis ou créoles, ils le feront. C'est ainsi que nous avons chaque année une migration temporaire de milliers d'Indiens vers les *Ingenios* (fabriques de sucre) de l'Argentine. Parmi les nombreuses tribus qui s'acheminent vers les plantations de canne à sucre, il en est peut-être beaucoup qui n'avaient jamais eu de contact direct avec les hommes blancs chez lesquels ils vont chercher un allégement à leur vie et une amélioration de leurs conditions matérielles. En partant vers le Chaco et les Andes, les Guarani obéissaient donc aux mêmes aspirations que ces pauvres *Tiarauko* (Chiriguano) que l'on croise en automne sur les routes qui conduisent à l'Argentine. Si l'invasion des Guarani fut brutale, c'est qu'ils se sentirent assez puissants pour tenter de s'emparer par la force des richesses convoitées. Il n'y a pas longtemps encore, les Chiriguano n'hésitaient pas à attaquer les fermes des créoles s'ils y trouvaient profit ou si une injure leur avait été faite.

Il faut se rappeler aussi que les Guarani étaient belliqueux ; habitués à triompher des peuplades voisines, ils ne reculaient pas devant de lointaines expéditions et étaient doués en outre d'un esprit d'aventure qui les a fait appeler les « Phéniciens de l'Amérique du Sud. » Au début du XVI^e siècle, les Guarani étaient en pleine force d'expansion ; la traversée du Chaco n'était pas pour les arrêter.

Les premiers Guarani qui traversèrent le Chaco et revinrent chez eux, richement vêtus, parés d'ornements en métal, suscitèrent sans doute la même considération qui s'attache à tout Chiriguano moderne qui rentre dans son village après six mois de séjour en Argentine. Il faut les voir alors, habillés de pied en cap, bottés et éperonnés et caracolant fièrement sur un cheval plus ou moins étique. Interrogez-les sur leurs souvenirs : avec orgueil ils vous raconteront leurs bonnes fortunes, feront allusion à leurs rixes sanglantes et vous diront leur admiration pour toutes les choses surprenantes qu'ils auront vues. C'est surtout de leurs gains qu'ils vous entretiendront, car c'est pour avoir des couteaux, des haches, des têtes de bétail qu'ils sont partis. Ce sont ces biens-là qui leur ont donné la considération et amélioré leur existence et l'acquisition s'en revêt de tous les charmes de l'aventure et d'un voyage au pays des merveilles (1).

---

(1) Sur l'attrait que le Pérou exerçait sur les Indiens Guarani et sur les voyages que ceux-ci faisaient vers la Cordillère, v. les textes cités par Gandia (2, p. 32, note

La migration des Guarani vers l'ouest se poursuit aujourd'hui sous une forme peu apparente, mais avec une certaine régularité. Il est probable que la sécularisation des missions franciscaines, qui entraînera le dépouillement des indiens et rendra leur sort plus misérable dans leur patrie actuelle, aura pour conséquence d'accélérer cet exode.

N'y a-t-il pas eu d'autres motifs que le désir de piller ou de commercer qui ait entraîné jadis les Guarani vers la terre du métal?

Apparemment non. Mais tout phénomène ethnique est complexe dans ses causes et dans ses effets, et vouloir l'expliquer en raison d'un seul facteur est une tentative toujours superficielle et sujette à caution. L'œuvre de l'historien, comme celle de l'ethnographe, est de dégager tous les éléments qui se sont combinés pour aboutir aux faits que les traditions et les chroniques enregistrent.

Que la migration des Guarani ait eu pour cause directe le goût du pillage, la singulière attirance que le Pérou exerçait sur les indiens des forêts, soit; mais, n'y a-t-il pas eu aussi quelque obscure croyance, quelque aspiration mystique qui aient joué leur rôle dans cette grande aventure collective? A l'ambition précise de conquérir, ne s'est-il pas mêlé le souvenir de quelque vieux mythe qui aurait contribué à déclancher ce mouvement? Je crois que oui.

Toutes les tribus tupi-guarani, celles du nord comme celles du sud, connaissaient au XVIe siècle et connaissent encore un mythe où il est question d'une « Terre-sans-mal », où les hommes vivent toujours jeunes et immortels, où tout pousse sans effort où le gibier tombe de lui-même sous la flèche du chasseur, en un mot, une sorte de Paradis terrestre où s'est retiré le grand Dieu civilisateur, après avoir effectué ses « transformations » dans ce bas monde et avoir donné le manioc aux hommes. Les morts vont le rejoindre s'ils ont été enterrés selon les rites et s'ils ont triomphé de toutes les épreuves qui les attendent sur le chemin de l'Au-delà. La particularité saillante de la « Terre-sans-mal » est de pouvoir être atteinte sans qu'il faille passer par la porte de la mort : des hommes hardis et pieux peuvent aller y habiter à condition de prendre la bonne route, d'en être dignes et de connaître les rites. De tout temps, des magi-

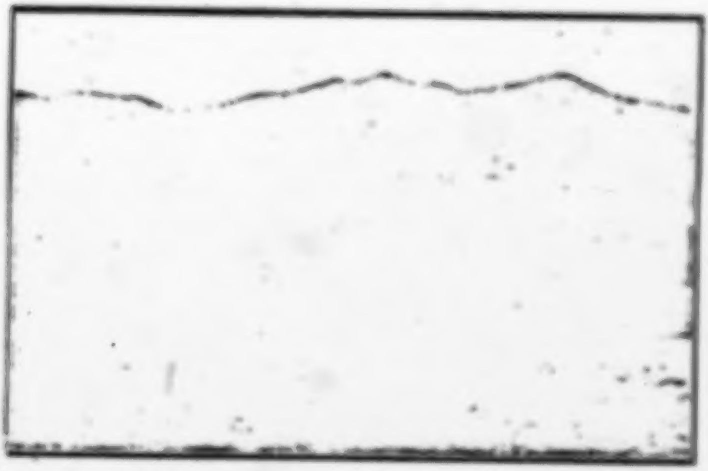
---

1 et 2). C'est ainsi que les Guarani insistèrent beaucoup auprès de Irala pour qu'il les conduisît chez les indiens « seigneurs du métal ».

Dans une lettre de Martin González (1556) citée par Gandía, il est dit qu'à l'Assomption « ay muchos yndios que an ydo, venido dos o tres vezes allá con sus hijos y mugeres, por aqui de frente desta cibdad, por un rio que estará dos leguas de aqui que va a dar a la villa de la Plata, y junto a este rio estan los yndios de aquel poblados y más por toda la cordillera, y a lo que dicen no están de aqui cien leguas ».

Tambien an ydo estos carios allá a las sierras y venidos por otro rio, questá de aqui hasta quarenta leguas este Paraguay abajo, que se dice el Ypití; y assí mismo están allá en las sierras poblados carios, junto a este dicho rio, que va a dar, según dizen los que vinieron del Perú, cerca de la villa de la Plata. »

[facing p. 304]



1. Vue panoramique de la mission franciscaine de San Pascual de [illegible] (Vallée de [illegible]) (Photo. du R. P. [illegible])

2. Paysage typique de la région montagneuse occupée par les Chiriguanos. Vue prise dans une gorge aux environs de la mission de San Pascual de [illegible] (Photo. du R. P. [illegible])

ciens puissants y ont eu accès, et leur exemple a fait naître l'espérance que des tribus entières pourraient y parvenir elles aussi, si elles étaient conduites par des hommes médecins parfaitement informés de la situation de ce Paradis terrestre. Dès le XVIe siècle, nous pouvons suivre des tribus à la quête de cette terre de promission et les voir entreprendre de vastes migrations pour y parvenir : les unes eurent lieu vers l'est, c'est-à-dire, vers l'Océan; les autres vers l'ouest, dans la direction du Pérou (1).

Citons pour mémoire la migration des Tupinamba qui en 1539 remontèrent l'Amazone pour arriver en 1549 environ dans la province de Chachapoyas au Pérou, les deux migrations qui eurent pour théâtre le nord du Brésil, en 1570 (?) et 1609 et dont le caractère religieux est indiscutable; enfin, toujours pour la côte du Brésil, les pérégrinations de ces Tupinamba qui, partis en 1600 environ, arrivèrent dix ans après sur le cours moyen de l'Amazone dans l'île des Tupinambarana, après avoir séjourné aux sources du Madeira, non loin des Andes. Le dernier en date de ces mouvements ethniques d'origine mystique est celui qui entraîna les Apapokúva-Guarani de la frontière du Paraguay à la côte du Brésil et qui dura plus d'un siècle, de 1810 à 1912.

La vague connaissance que les Tupi de la côte du Brésil avaient des merveilles de l'empire incasique, explique la marche vers l'ouest de certaines de ces migrations. Parvenus sur le bord de la mer et se voyant dans l'impossibilité de gagner de ce côté la « Terre sans mal », il est possible que les Tupi se soient mis à sa recherche dans l'autre sens, comme l'ont fait, il y a peu de temps encore, quelques groupes des Apapokúva-Guarani. Le prestige de la civilisation incasique a dû, sans doute, influer sur leur décision et, en bien des cas, ils ont eu certainement tendance à l'assimiler à cette terre mythique où ils désiraient si ardemment pénétrer.

Si je risque cette hypothèse, c'est dans l'impossibilité d'expliquer autrement cette ruée vers le Pérou qui s'est produite au XVIe siècle chez certaines tribus tupi de la côte du Brésil. Un tel point de vue n'est pas trop audacieux, car, sinon, comment pourrait-on justifier l'ardeur déployée par les Tupinamba pour atteindre le Pérou après avoir remonté l'Amazone, dans la tentative qu'ils firent en 1539 pour pénétrer dans la « terre de l'immortalité et du repos éternel » ? Comment s'expliquer que les Tupinamba, un siècle plus tard, soient venus s'établir temporairement sur le haut Madeira, près des Andes, alors qu'ils poursuivaient eux aussi la chimère de la « Terre sans mal » ? (2). Quelque chose devait les poussait vers l'ouest et déterminer le choix de leur itinéraire : le mirage qui les attirait, était celui qui, plus tard, [illegible] la vie à tant d'Espagnols. C'est de la « grande montagne » qu'il s'agit, de ce pays mystérieux, abondant en richesses, situé au delà des forêts vers le couchant et que les Tupinamba ont certainement rapproché, puis assimilé à cette « Terre sans mal » dont parlaient les vieux mythes.

---

(1) Sur les migrations des Tupi-Guarani à la recherche de la « Terre-sans-mal », voir Métraux, 1, pp. 6-20. J'ai analysé les mythes de la « Terre-sans-mal » et étudié les mouvements mystiques que ces croyances ont suscités, dans un chapitre de mon livre sur la religion des Tupinamba (v. Métraux, 2, pp. 201-224).

(2) Lorsque je me suis occupé de cette migration (v. Métraux, 1, pp. 23-24), j'avais cru, sur la foi d'Acuña, que la cause en avait été le désir d'échapper à la tyrannie

A la même époque on peut noter, chez les Guarani du Paraguay, une tendance analogue à identifier le pays de l'Inca avec celui où vivait le Héros civilisateur.

Il est un texte fort intéressant et peu souvent cité, qui montre fort bien comment les Guarani se représentaient l'empire incasique, au début du XVI^e^ siècle. En le comparant à ce que nous savons des mythes de ces mêmes Indiens, nous serons à même de faire quelques rapprochements curieux et j'espère par ce moyen démontrer que les Guarani ont cru voir en l'Inca leur Héros civilisateur, Candire.

Le document en question se trouve dans les *Relaciones geográficas de Indias* (t. II, p. LXXXIII-LXXXVIII) où il figure sous le titre suivant : *Relación general que se tomó en pública forma y se envió autorizada al virrey en la provincia de los Xarayes a los 17 grados sobre el río Paraguay, 320 (leguas) de la Asumpción, donde había llegado el general Ñuflo de Chaves con 220 hombres, con orden é intento de poblar en ella, y después, por la relación que* [illegible] *pasó adelante.*

Les Espagnols, s'adressant aux *Itatines* qui constituaient une petite colonie guarani dans la région des Xarayes, leur déclarèrent qu'ils étaient venus leur apporter du fer, châtier les méchants et récompenser les bons. A cela, ces derniers répondirent « que se holgaban mucho, porque mucho había que sus abuelos [illegible], y que mediante cristianos, entenderían los días y no se enojaría Dios con ellos y les daría más frutos en la tierra, y que su principal Candire así lo había demandado ». L'information continue en ces termes : « Fuele preguntado que era Candire y por qué le llamaban Candire. Dijo que era [illegible], y que en cuanto á la razón del nombre, dijo que en los tiempos pasados se llamaba su padre [illegible], el cual juntó la dicha gente [illegible] y subió en los Chiriguanaes

---

des Portugais. Je ne les reproduirai pas [illegible], on trouve plus tard le témoignage d'[illegible] (pp. [illegible]), que les Tupinamba avaient entrepris un long voyage pour aller à la recherche de la « Terre sans mal ». Le passage en question est du plus haut intérêt et doit être cité en entier : « O principio de [illegible] Indios Tupinambá [illegible] [illegible] Brasil, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Tupinambá [illegible] »

1:Métraux

[facing p. 306]

SF10 Chiriguano

1. Vieux Chiriguano de Yumbia (Haut Pilcomayo). Remarquer l'énorme labret et le bandeau frontal

2. *Karaapadyi*, «capitaine» de la région de Caruruti, près du cours moyen du rio Parapiti. (Photo. A. M.)

y en los *Ontes*, hasta llegar á los pueblos de *Paicocoro*, cacique principal y a los pueblos de *Paiçuri*, en demanda de el *Candire*, que es señor del metal verdadero y de todas las cosas buenas ». A première vue, on voit dans ce passage une contradiction qui saute aux yeux et qui ne peut s'expliquer que par les difficultés que les Espagnols éprouvaient à comprendre leur interlocuteur : *Candire* est, d'une part, représenté comme un puissant chef guarani qui les a conduits dans une migration, et de l'autre c'est un personnage « seigneur du vrai métal et de toutes les bonnes choses » en quête duquel ce même *Candire* est parti ! Voyons plus loin et efforçons-nous de démêler cette confusion. Le pays où habite *Candire* nous est dépeint comme possédant des « cerfs à longs poils » avec lesquels on tisse des vêtements ; on y trouve de l'or et de l'argent, ainsi qu'un métal jaune qui sent mauvais et avec lequel on fait des outils (le cuivre et le bronze). Quelques lignes plus loin, l'informateur guarani déclare que dans la Sierra de Acharagua, il existe une rivière dont on tire du métal jaune : « Preguntando qué es Araraguagua (sic) dijeron que es una sierra muy grande que duraba mucho, y que por la una parte alindaba con la una laguna muy grande, y que de la otra parte era una población muy grande de gente que no tenía más de un principal, que era señor de todos que se llamaba el *Candire* ; y que delante de éste se juntaban todos á cantar con los instrumentos de metal verdadero, a manera de cañas gordas, las cuales hacían un buen sonido (ce sont les bâtons de rythme guarani) ; y tenían otras que tocaban con la boca. Fuéle mostrado una trompeta ; dijeron que de aquel principal *Candire* tomó el nombre su padre, porque en aquella tierra mató muchos de los *candires*, los cuales mataron toda la demás gente que con su padre había salido ».

Le pays des *Candires* est celui où Dieu a mis tous le biens de ce monde, l'or y abonde, on y trouve des forteresses défendues par des fossés. Les guerriers *Candires* sont vêtus, leurs haches sont en métal et leurs boucliers en or et en argent. Dans l'intérieur on trouve du métal blanc et jaune, etc. La terre du grand *Candire*, géographiquement, est située au-delà du río Guapay ; pour s'y rendre on traverse la terre des *Timbu*, des *Baure* (Mbaure) qui reçoivent des objets en or des *Candires*. Près de la terre du *Candire* vivent les Chiriguano et d'autres *Candires*, des Guarani ceux-là et, en outre, parents des *Uraturere*, qui donnèrent ces informations à Nufrio de Chaves.

Il saute aux yeux que la terre des *Candires* n'est autre que le Pérou (1). Dans le grand *Candire* nous n'avons aucune peine à reconnaître l'Inca. Mais, pourquoi cette assimilation entre *Candire* et un chef guarani, et ensuite l'idéalisation de ce personnage ? Enfin, quelle est cette migration à la recherche du grand *Candire ?* La clef du problème nous est fournie par un autre texte d'une époque légèrement postérieure (1589) qui concerne les Guarani d'Itati, émigrés dans la province de Santa Cruz de la Sierra, c'est-à-dire chez les ancêtres des Guarayú et des Pauserna actuels. Il s'agit d'une *Annua littera* des Jésuites (v. Métraux, **5**, p. 924) où il est beaucoup question de ces Indiens désignés sous le nom d'*Itatines* à cause de leur pays d'origine. *Candire,* nous dit le Jésuite anonyme, auteur de cette lettre, est leur dieu. En effet *Candir* compte, aujourd'hui encore, parmi les dieux civilisateurs ou grands dieux des Guarayú. Dans un fragment de mythologie guarayú, publié par Cardús (p. 76), *Candir* apparait au début du monde en compagnie de *Mbiracucha (Viracocha),* de *Zagnagnayu,* d'*Abaangui* et du *Tamoi.* On attribue à *Candir* la création des nègres.

---

(1) Dans les Commentaires d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca (Hernández, pp. 288 et 322) il est également question des *Candires*, comme d'un peuple que nous pouvons aussi identifier avec quelque tribu incasique.

Il n'y a rien d'extraordinaire à voir l'Inca affublé du nom d'un Dieu ou Héros civilisateur guarani. Il a dû se produire là une confusion analogue à celle qui a été provoquée un peu partout en Amérique du Sud par l'arrivée des blancs. Comme l'on sait, ceux-ci ont été, presque toujours, assimilés aux Héros civilisateurs. De même que les Tupinamba et les Guarani ont vu dans les premiers Espagnols ou Portugais, les descendants du Dieu ou Héros civilisateur, il est possible que les anciens Guarani se soient représenté le Pérou comme la contrée mystérieuse où le Grand Ancêtre s'était retiré; et, dans le souverain de cet empire, ils ont sans doute cru reconnaitre le Héros civilisateur lui-même, soit le *Candire.*

Tous ceux qui connaissent, pour les avoir vus, les indiens de l'Amérique tropicale, n'auront aucune peine à se représenter ce que furent ces migrations des Guarani vers les Andes.

Qu'un chef entreprenant ait réussi avec ses « soldats » à traverser le Chaco et à faire quelque fructueuse razzia chez les Chané, il n'en fallait pas plus pour qu'au retour la nouvelle se transmit de bouche en bouche et suscitât partout le désir de l'imiter et l'espoir de gains analogues. Dans chaque village l'affaire était discutée, les chefs parlaient le soir autour du feu ou lors des grandes beuveries collectives, et les jeunes gens rêvaient d'obtenir, à leur tour, des ornements d'argent, des haches de bronze, de longues chemises en laine dont se vêtaient ceux qui étaient revenus de la terre du *Candir.* Çà et là, on se décidait à partir à la bonne saison pour tenter sa chance. Les habitants de plusieurs villages se concertaient pour fixer la date du départ et l'on s'y préparait lentement. Les femmes s'occupaient des provisions, grillaient du maïs, en faisaient de la farine ou râpaient le manioc qu'elles transformaient en cassave. D'autres élaboraient de la bière de maïs en vue de la fête qui précéderait le départ.

Les contingents de plusieurs villages voisins se réunissaient, probablement pour affronter ensemble les périls de la route (1). S'ils étaient soumis à l'autorité d'un chef puissant, l'expédition gagnait en cohésion et en nombre. En aucun cas il ne faut voir en ces migrations un mouvement national, effectué selon un plan préétabli et entraînant simultanément l'ensemble des tribus guarani. Ces indiens, comme tous ceux de l'Amérique tropicale, n'ont jamais eu une conscience bien nette de leur unité et, même devant un danger commun, il ne leur est jamais venu à l'idée que la similitude de langue et de civilisation pût créer entre eux un lien de solidarité. A plus forte raison, cet individualisme du groupe ou de la tribu devait-il se manifester avec une acuité particulière lorsqu'il s'agissait d'une simple expédition de pillage.

Les colonnes de guerriers guarani qui s'enfonçaient dans la brousse du Chaco, ne comprenaient sans doute que peu de femmes. Les hommes avançaient marchant à la file indienne, arcs et flèches à la main, tandis que derrière suivaient quelques jeunes filles avec, sur le dos, une hotte pleine de provisions. Celles-ci venaient-elles à manquer, on chassait en cours de route, on pêchait dans les rivières, telles que le Pilcomayo, si l'on en suivait le cours. A défaut de gibier ou de poisson, on récoltait des fruits : les choux palmistes, les gousses de l'*algarrobo,* les fruits des *chañares* étaient là qui fournissaient un aliment substanciel, mais encore fallait-il choisir pour voyager la saison où ils étaient mûrs. On suivait des yeux le vol des abeilles pour trouver du miel et l'on ne dédaignait pas certains insectes ou leurs larves. Le problème de l'eau était le seul grave : on le résolvait en recueillant celle que contenaient à leur base les feuilles des *caraguatá ;* on suçait la racine de certains tubercules (les

---

(1) Au cours de la reconnaissance qu'il effectua sur le río Paraguay par ordre du gouverneur Alvar Núñez Cabeza de Vaca, Martínez Irala eut l'occasion d'interroger, près du Puerto de los Reyes, des Guarani dont l'un lui donna les renseignements suivants qui éclairent bien la manière dont avaient lieu ces migrations : « preguntado sy ay algunas casas de su generaçión delante dellos, dixo que sy que ay çinco o seys principales ; preguntado sy van por el metal a la sierra donde se lo sacan, dixo quellos no acostunbran yr alla por que son pocos y tienen enemigos cerca, pero que los de las casas postreras van algunas vezes y quel ha ydo una vez alla ; preguntado que tanto tiempo tardan de aqui a donde ay el metal, dixo que tardan çinco lunas ; preguntado que con quien fue por el dicho metal, dixo que en tiempo pasado vinieron del paguay muncho prinçipales e yndios del puerto que llaman de ytatyn, y pasando por una tierra que se llama ytapua, que es quatro jornadas de las postreras casas desta su generaçión, yendo los de dicha casa en busca del dicho metal, se encontraron en el camino e se fueron juntos e dieron en una casa de yndios esclavos henemigos suyos, y que desde ally se bolvio con todos los suyos y tambien algunos de los de ytatyn, y los otros pasaron adelante y que oyo dezir que tardaban las dichas çinco lunas a donde estava el dicho metal... » (*Relación de Domingo Martinez de Irala,* pp. 349-350).

sipóy (1) du Chaco boréal) et l'on s'abreuvait aux petites mares rencontrées sur la route.

Parfois aussi on faisait un séjour de plusieurs mois en un endroit qui paraissait fertile pour y semer du manioc et du maïs dont on attendait la croissance avant de continuer la marche. García, au cours de son raid, avait laissé cinq de ses gens dans une tribu pour qu'ils pussent pourvoir à l'alimentation de sa troupe à son retour (2).

La marche était lente, car il fallait se frayer un chemin dans le fourré; et ce travail, difficile pour les blancs armés de coupe-lianes, devait l'être encore plus pour les indiens, à l'époque préhispanique. Avec leurs haches de pierre, leurs massues, le feu, s'il n'y avait pas danger à l'allumer, ils ouvraient un sentier que suivaient l'arrière-garde et les autres expéditions. D'ailleurs les Guarani, habitués dès l'enfance à la vie dans les grands bois, avaient certainement cette étonnante souplesse qui permet à leurs descendants de se glisser dans les plus épais taillis, en évitant branches et épines (3).

De temps en temps c'étaient des escarmouches avec des indiens Guaikurú, Samuko ou Matako, mais pour les Guarani, qui depuis longtemps étaient habitués à lutter contre les indiens sauvages du Chaco, ces combats ne les prenaient pas au dépourvu. On se contentait d'attirer le moins possible l'attention en évitant de mettre le feu à la brousse ou simplement de faire trop de fumée.

Aucun des détails que je viens de donner n'est le fruit de ma fantaisie. Pour décrire ces migrations, il m'a suffi d'évoquer à mes yeux les scènes dont j'ai été témoin chez les descendants de ces anciens Guarani et de glâner quelques faits dans les chroniques ou les documents où nous sont contées les traversées du Chaco faites par les Guarani avant ou pendant la conquête espagnole. En veut-on quelques exemples ? Je les prends dans les Commentaires d'Alvar Núñez Cabeza de Vaca et dans la *Relación de Domingo Martinez de Irala.*

---

(1) C'est une bignoniacée ou une bégoniacée (?) Cette plante se présente sous l'aspect d'une liane dont le bulbe est plein d'eau fraîche. (*Diccionario Chiriguano-Español y Español-Chiriguano*, p. 192).

(2) *Relación de Domingo Martinez de Irala*, p. 348 : « preguntado que en cuantos dias le pareçe que podrian contar, dar por aqui en el camino del dicho garçia, dixo que no sabe, pero que le pareçe que conosçera la tierra e quel camino, es muy ancho y grande ; preguntado si avia que comer por aquel camino, dixo que sy y mucho de la comida quellos tienen, ques mandioca, y mayz, y calavaças, y mandunis, y quel dicho garçia dexo cinco esclavos suyos en el camino en cierta generaçion, para que le hiziesen de comer para quando el viniese ; ».

(3) Hernández, p. 300 : « Dijo (c'est un Guarani qui parle) que había mucho tiempo que anduvo por el camino, y cuando los de su generación pasaron, que iban abriendo camino y cortando árboles y desmontando la tierra, que estaba muy fragosa y que ya aquellos caminos le paresce que serán tornados a cerrar del monte y yerba... ».

Il s'agit de l'*entrada* que le gouverneur Alvar Nuñez Cabeza de Vaca fit dans le Chaco à la recherche d'un chemin vers le pays des Chané. « Les indiens Guarani que le gouverneur emmenait avec lui, se nourrissaient de ce que le Gouverneur leur faisait donner sur les provisions de réserve et du miel qu'ils tiraient des arbres. Ils se procuraient aussi quelque gibier en tuant des pécaris, des tapirs et des cerfs qui semblaient être abondants en cette terre; cependant, comme la troupe qui venait avec lui était nombreuse, ils faisaient du bruit et mettaient les animaux sauvages en fuite, ce qui rendait la chasse peu fructueuse. Espagnols et indiens mangeaient aussi les fruits des arbres sauvages dont il y avait grande quantité... ils tiraient profit également des fruits des palmiers qui abondaient dans cette région. Ils n'en mangent pas les dattes dont ils se contentent de briser le noyau. L'intérieur est rond et comme une amande douce. Les indiens en font une farine qui est un aliment excellent; ils consommaient aussi les choux palmistes qui sont forts bons. » (Hernández, p. 303.)

Ailleurs (Hernández, p. 241): « Les Espagnols, emmenant avec eux comme guides des indiens et quelques individus qui disaient savoir le chemin, marchèrent trente jours à travers des déserts où ils souffrirent beaucoup de la faim et de la soif, à tel point même, que quelques indiens en moururent... ils s'en retournèrent mangeant pendant tout le chemin des chardons sauvages. Pour boire ils extrayaient le suc de ces chardons et d'autres herbes ».

« *Aracare*... leur ordonna (aux Guarani qui acompagnaient une expédition espagnole dans le Chaco) de mettre le feu aux prairies qu'ils traversaient, ce qui équivalait à avertir les indiens ennemis, dont on parcourait le territoire, de venir leur barrer le passage et les tuer. Ils faisaient cela contre la coutume et la discipline qu'observent ceux qui font des expéditions dans ce pays et contre l'habitude des indiens eux-mêmes. » (Hernández, p. 228.)

Un Guarani de Puerto de los Reyes, qui avait pris part à une expédition partie en quête du métal, rapporta à Irala « qu'il avait entendu dire que l'on tardait cinq lunes avant d'arriver là où se trouvait le métal et il ajouta que ceux d'Itatin qui vivaient plus de cent lieues plus bas assuraient qu'ils ne prenaient pas plus de trois mois et prétendaient qu'ils faisaient ce voyage en cinq mois puisqu'ils devaient passer si près de l'endroit où étaient leurs maisons. Il dit que ce qu'il avançait là était la vérité, mais que la durée de ce voyage était dûe au fait qu'ils restaient souvent à manger dans les régions qui leur paraissaient fertiles et que du temps où il fut avec eux ils restèrent en place trois mois et que c'était pourquoi ils tardèrent autant ». (*Relación de Domingo Martinez de Irala*, p. 350.)

Contre la fréquence de ces expéditions guerrières des Guarani, on m'objectera les insurmontables obstacles que présente le Chaco, les difficultés inouïes que les Européens ont éprouvées à vouloir le traverser, les sacrifices sanglants qu'ont dû faire toutes les expéditions qui s'y sont risquées. Je répondrai en rapportant le récit d'une migration contemporaine que me fit mon vieil ami et hôte, le « capitaine » *Taruirí* de Caipipendí. Il y a quelques années le vieux *Taruirí* ayant appris de quelques Chiriguano que les Brésiliens étaient « cariñosos », c'est à dire, généreux, eut l'idée de se rendre chez eux pour y trouver du travail qu'il espérait voir bien rémunéré. Il s'entendit avec 45 autres Chiriguano auxquels il fit miroiter la fortune qui les attendait dans le pays de l'est. Avec cet esprit aventureux et cette hardiesse qui caractérisent les Guarani, ils n'hésitèrent pas à se mettre en route vers l'inconnu. Ils passèrent d'abord par le territoire des Chané et suivirent le cours du Parapiti jusqu'au désert. Là ils se lancèrent audacieusement dans ces régions inexplorées, étendues desséchées, qui séparent l'Izozoc de Chiquitos. Ils étaient tous armés d'arcs et de flèches pour se défendre d'une attaque possible des Tsirakua dont ils virent souvent dans le sable les traces de leurs sandales carrées. Bien entendu, point d'eau mais seulement des racines de *sipóy* qui leur permirent de supporter la soif. Après 12 jours de marche cette troupe arriva à Chiquitos, puis de là gagna le río Paraguay et Corumbá. *Taruirí* ne fut pas peu étonné d'y trouver des frères « c'est-à-dire, m'expliqua-t-il, des gens qui parlaient ma langue, mal il est vrai, mais qui se faisaient néanmoins comprendre ». Quand je m'informai discrètement du succès de ses affaires là-bas, *Taruirí* me répondit, en hochant la tête et avec un ton où perçaient la tristesse et la désillusion: « Tout cela n'était que mensonge », *todo era engaño.*

Taruirí ignore, et ignorera toujours, qu'il a accompli là un exploit qui ferait l'orgueil et la gloire d'un explorateur. Pour lui, il s'agissait d'un simple voyage, à peine plus long et plus pénible, que celui qu'il entreprenait autrefois pour aller en Argentine.

Veut-on d'autres exemples modernes de leur esprit d'aventure et de cette facilité avec laquelle les Guarani se déplacent ? Je transcris tel quel le curieux récit que me fit l'indien Cipriano, de la mission d'Ivu, qui tout embrouillé qu'il soit, a trait à des faits certainement authentiques :

« Autrefois, de nombreux Paraguayens débouchèrent dans notre territoire du côté de l'Izozoc et ils s'en furent combattre du côté des Guarayú et de Santa-Cruz. De là ils passèrent à Cochabamba. Ils ont livré bataille là-bas, puis sont allés à Oruro. Leur colonel fut tué. Ils s'éparpillèrent de tous côtés. L'un d'eux vint à Macharetí où se trouvait le « Capitan grande », *Mandepona.* « Celui-ci dit à Cipriano qui était alors jeune homme : « Allons au Paraguay ». *Mandepona* avait donné à ce Paraguayen 10 « soldats ». Cipriano ne voulut pas les accompagner. Les dix descendirent le Pilcomayo et arrivèrent à un village près du Paraguay.

1. *Mandepora*, le plus illustre chef Chiriguano du siècle passé. Son autorité s'étendait non seulement sur le village de Macharetí où il résidait, mais sur de vastes étendues du Chaco. (Photo. du R. P. Honorato Catinari.)

2. Type d'indien Chiriguano de la vallée d'Igüembé. (Photo. A. M.)

[facing p. 312]

1:Métraux

SF10 Chiriguano

Un soldat, richement orné d'argent, avec un cheval dont les harnais étaient du même métal vint au-devant d'eux pour les examiner. Le Paraguayen qu'ils escortaient s'en fut parler à ce soldat, mais les autres n'entendirent pas ce qu'ils disaient. Pendant que ces deux conversaient, ils virent arriver les Toba avec une pièce d'étoffe entre les jambes et la poitrine et les bras peints avec du charbon. Les Toba leur demandèrent d'où ils venaient et où ils allaient. Les Chiriguano répondirent : « Vous faire visite ». Les Toba se refusèrent à les laisser continuer leur route, quoiqu'ils fussent à une lieue seulement du Paraguay. Comme excuse, ils leur dirent qu'ils étaient en train de faire la guerre. Le Paraguayen monta en croupe du soldat et les dix Chiriguano retournèrent à Macharetí. »

La première partie de cette histoire semble une adaptation moderne de l'aventure d'Alejo García. J'ignore quel événément a pu donner lieu à cette légende qui, si elle eût été réalité, eût fort été du goût du Gouvernement paraguayen. Quant au voyage des dix Chiriguano de Macharetí, il a tout à fait l'apparence d'être authentique.

La traversée du Chaco n'est pas pour les indiens une entreprise aussi malaisée que pour les blancs. Jadis ces voyages des Andes au Paraguay ont dû être facilités par une plus grande densité de la population indigène. Il suffit de rappeler le voyage relativement facile de Juan de Ayolas allant du Paraguay au pays des Chané, et en revenant sans avoir eu à vaincre d'obstacles particuliers. L'exploration d'Alvar Núñez Cabeza de Vaca, continuée par son lieutenant Francisco de Ribera, est un second exemple qui montre bien que les randonnées des Guarani ne constituaient pas des faits exceptionnels et d'une réalisation dangereuse à l'extrême.

Arrivés à une certaine distance des contreforts andins, les Guarani pénétraient sur le territoire des indiens Chané.

C'est à une de ces nombreuses entreprises guerrières des Guarani que l'aventurier portugais Alejo García participa avec quelques autres camarades.

Je suis persuadé que les 2000 (selon Díaz de Guzmán, p. 26) Guarani que cet aventurier accompagna jusqu'au Pérou ne formaient qu'*une seule* des nombreuses bandes de guerriers de cette nation qui, chaque année, de tous les points du territoire des Guarani, franchissaient le río Paraguay, puis les déserts du Chaco.

Ruy Díaz de Guzmán, qui rapporte cet évènement, voit les choses sous un jour un peu simpliste. Une migration ne se fait pas en une fois, ni en une année. Celle des Guarani a duré, peut-être, plusieurs décades, sans toutefois qu'il faille parler de siècles. Vingt ou trente ans ont dû suffire pour que pût se constituer, entre le haut Pilcomayo et le rio Guapay, le noyau de la nation chiriguano. La pénétration des Guarani dans le Chaco s'opérait d'une façon assez chaotique et incohérente. A chaque instant les conquistadors rencontrent sur leur route des groupes guarani qui, pour une raison ou une autre, n'ont pu parvenir à rejoindre leurs frères établis au-delà du Chaco. Ces Guarani, qui jalonnaient les routes suivies par les envahisseurs, ont été des guides précieux pour les aventuriers espagnols et ce sont eux qui les ont conduits au Pérou. Pendant de longues années il a existé, entre le Paraguay et le versant oriental des Andes boliviennes, des communications ininterrompues et un va-et-vient incessant.

Faire l'étude critique de l'histoire d'Alejo García serait suivre des sentiers déjà tracés et sortir, en outre, du cadre de l'ethnographie. Cet épisode de la conquête, si étroitement mêlé à un phénomène ethnique, apparait aujourd'hui comme un événement capital dont le retentissement sur le développement des Provinces du Río de la Plata a été considérable.

L'expédition d'Alejo García se distingue des précédentes par son envergure. Non contents de razzier les Chané, les indiens Guarani qui formèrent cette colonne, eurent l'audace de s'attaquer aux forteresses incasiques du Cuzco-Toro et, après les avoir prises d'assaut, de pénétrer en pillards dans les provinces soumises à l'autorité de l'empereur péruvien. Les envahisseurs passèrent la frontière entre Mizque et Tomina et s'avancèrent vers l'intérieur sur une distance de 40 lieues. Près des villages de Presto et Tarabuco, non loin de Chuquisaca, ils furent arrêtés par les indiens Charcas, selon Díaz de Guzmán, par des troupes levées dans le Kontisuyu, suivant les chroniques péruviennes. Les Guarani se retirèrent en bon ordre, sans abandonner le butin conquis.

A la suite de cette invasion, qui eut lieu sous son règne, Huayna Capac fit restaurer les forts détruits et y mit de fortes garnisons.

L'invasion des Guarani dans le Tahuantinsuyu est rapportée à la fois par les chroniqueurs du Paraguay et par ceux du Pérou (1). Ils s'accor-

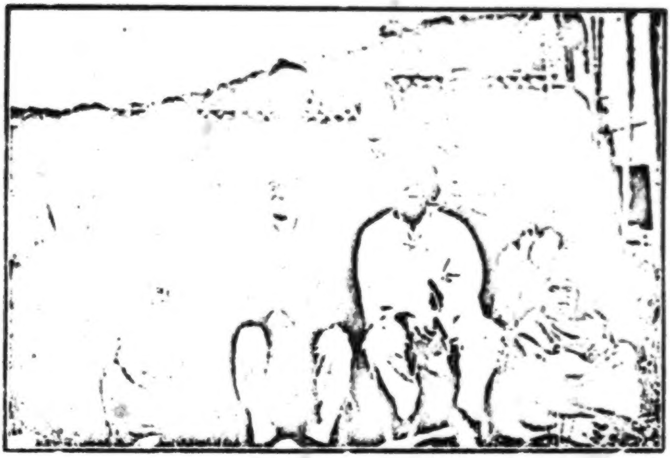
---

(1) Sarmiento de Gamboa, pp. 109-110 : « Mientras Guayna Capa estaba ocupado en esta guerra de los Cayambis, los Chiriguanas, ques una nación de montaña, desnudos y que comen carne humana y della tienen pública carnicería, se juntaron, y saliendo de la aspereza de los montes, entraron en la tierra de los Charcas, questaba conquistada por los ingas del Piru. Y dieron en la fortaleza de Cuzcotuyo, adonde el inga tenía grande guarnición de fronteros contra los Chiriguanaes. Y como salieron de repente, entraron la fortaleza y matáronlos á todos y hicieron en los de la tierra gran estrago, robos y muertes.

« Fué esta nueva á Guayna Capac al Quito, y dello recibió grande pesadumbre y luego despachó un su capitán llamado Yasca, para que viniese al Cuzco á hacer gente, y con ella fuese á hacerles guerra á los Chiriguanaes. El cual capitán partió para el Cuzco trayendo consigo las guacas Catiquilla de Caxamarca y Guamachuco y Curichaculla de los Chachapoyas y la guaca Tomayrica y Chinchaycocha con muchas gentes suyas de las guacas. Y llegó al Cuzco, adonde fué muy bien recebido de los gobernadores

[facing p. 314]

1. ***Santos Airedyu***, le dernier « capitan grande » des indiens Chiriguano encore indépendants. *Airedyu*, est complètement assimilé à la civilisation et vit comme un riche fermier bolivien. C'est un homme de grand caractère. (Photo. A. M.)



2. Groupe de Chiriguano dans une mission franciscaine. (Photo. du R. P. Honorato Catinari)

dent sur le fait essentiel et sur la date approximative de l'événement. Cette coïncidence entre des traditions dont la source est si différente, et qui ont été recueillies indépendamment les unes des autres, dans des régions aussi éloignées, ne laisse subsister aucun doute sur le caractère purement historique de cette invasion. Nordenskiöld (**5**, pp. 70-77) put, au cours de son dernier voyage dans le Chaco (1913-1914) étudier les ruines des fortins de Cuzco-Toro (aujourd'hui Incahuasi), qui se dressent toujours à l'orée du pays chiriguano. Par leur style, ils appartiennent à la période incasique. Nordenskiöld (**7**) et moi-même avions cru que l'expédition de García était la première en date que les Guarani eussent dirigée vers le Pérou. En réalité d'autres exodes de Guarani l'ont précédée de quelques années, comme Gandía (**2**, p. 30) (1) est parvenu à

---

llamados Apo Hilaquita y Auqui Topa Inga, y hecha su gente, partió del Cuzco para los Charcas. Y de camino sacó del Collao mucha gente, con la cual llegó á los Chiriguanaes y les hizo cruel guerra y prendió dellos algunos, que embió por muestra á Guayna Capac á Quito, para que viese la extrañeza de aquella gente. Y el capitán Yasca reedificó las fortalezas, que por allí había, y poniendo en ellas la guarnición necesaria, se tornó al Cuzco, adonde despidió la gente, y cada uno se fué á su tierra. »

Santa Cruz Pachacuti, p. 304 : « Y en esto tiempo (del Inca Huayna-capac) llega la nueva que como los Cheriguanaes abian salido á tomar tierras del yuga, de la qual nueba se aflexi el yuga, y assi lo despacha capitanes mas experementados para la conquista de los Chiriguanaes, con veynte mill hombres Chinchaysuyos. »

Balboa, p. 105 : « Pero esta fiesta fué interrumpida por la noticia llegada del Cusco, de que los Chiriguanes, pueblo valiente y cruel habían dado muerte a las guarniciones de las fronteras y arrasado todo el país hasta Chuquisaca y sus alrededores. Guayna-Cápac se desconcertó con esta nueva, disimuló su pena tanto como pudo y llamó para el mando de su ejército a un hombre lleno de valor e intrepidez llamado Yasca, al que encargó castigar esta agresión. Yasca partió de Tumibamba a la cabeza de lo más escogido de los soldados ingas ; además, tenía orden de reclutar desde Caxamarca a todas las gentes que encontrara para hacer la guerra que iba a emprender ; y para animar su valor, ordenó a cada nación el llevar consigo la gran Guaca de su país, que es ídolo más, y al cual acuden muy a menudo. Llegó al Cusco con un numeroso ejército compuesto de diversas naciones ; por todas partes los gobernadores lo acogían con cariño, y le hicieron grandes honores. Provisto de todo lo que podía necesitar y aumentado su ejercito con los mejores hombres del Collao, continuó su camino con más rapidez en persecución de los Chirihuanas ; se libraron muchos combates sin que se declarase la victoria por ninguno de los dos ejércitos. Sin embargo, Yasca hizo algunos prisioneros, que envió a Quito. Reparó los daños que los enemigos habían hecho en el país, y dejó una nueva guarnición en las fortalezas y en las fronteras ; después regresó al Cusco, donde los gobernadores recompensaron a los soldados que se habían distinguido y les permitieron regresar a sus países, llevandose sus Guacas o ídolos. »

Cieza de Leon, p. 228 : « (Guayna Capac) envió capitanes con gente de guerra á los Chiriguanaes ; mas no les fue bien, porque volvieron huyendo. »

(1) Gandía (**2**, p. 30, note 1) cite divers passages tirés de documents anciens et dignes de foi qui semblent indiquer que l'expédition de Garcia avait *été précédée* d'autres migrations antérieures qui, parties du Paraguay, avaient abouti à l'établis-

l'établir. Ce n'est pas non plus le raid d'Alejo Garcia qui fut la cause déterminante de la grande migration dont Diaz de Guzmán (p. 29) parle en ces termes :

« A la suite de ces événements (voyage de Garcia) les indiens de la Province du Paraguay se réunirent avec leurs caciques et décidèrent de faire une expédition et de retourner dans la région où Alejo Garcia s'était rendu. Quand ils eurent convoqué beaucoup d'Indiens de cette province, ils se mirent en marche par bandes et tribus. Les indiens d'en-bas, qui sont ceux du Paraná, suivirent le cours du rio Araguay qui est, comme je l'ai dit, le Pilcomayo. Ce sont ces indiens qui, actuellement, vivent sur les limites du Corregimiento de Tarija : les indiens qui vivaient dans la région d'Asunción entrèrent sur la droite du rio Paraguay, du côté de Caiguazú. Les indiens de Jerequiesba et de Carayazapera qui habitaient plus haut sur le fleuve, le quittèrent près de San Fernando. Ces derniers sont ceux qui aujourd'hui sont établis sur le rio

sement de groupes guarani au-delà du Chaco. C'est ainsi que les Tarapecosi racontèrent à Francisco Ribera que, dans les temps anciens, avant Garcia, les Guarani étaient venus les dépouiller et les massacrer.

Une *Relación anónima* de 1545 (pp. 310-311), rapporte en ces termes les propos des quelques indiens Chané qui furent interrogés par Alvar Núñez Cabeza de Vaca, lors de son expédition sur le haut Paraguay : « entre esta jente que hallo estan ciertos yndios que son de la tierra adentro dellos de la jente del chane que se vino a nosotros y otros de cabo su tierra, en que se conforman lo que ellos dizen con lo que esto que esta con nuestros dias, y dizen aver sido esclavos de un cristiano que se vino desde la ysla de santa catalina en demanda de oro y plata y dizen questa los che de esa generaçion epriero que los traian por esclavos, y dezian el crisptiano garçia, etc. ». Ce passage semble indiquer que Garcia et ses compagnons trouvèrent déjà des Guarani établis au pied des Andes et que ceux-ci avaient déjà réduit des groupes chané en servitude.

Le plus significatif de ces textes est celui que nous trouvons dans la *Relación de Domingo Martínez de Irala*, pp. 316-317. Irala se trouvait à Puerto de los Reyes, sur le rio Paraguay, quand « entro en el vergantyn donde el estaba un principal con otros tres yndios que hablavan la lengua guarani ni mas ni menos que los mismos guaranis, el qual dicho principal dixo que se llama Ubetoque y un yndio de los que con el venian que hera pequeño de cuerpo, que dixo que se llamaua xaguení y los guaranys le llamavan marmana, syn le preguntar nada, dixo quel avia bivido y avia sydo esclavo de garçia, que los yndios le llamaban maraiya y lo nombró por los dos nombres; el y el dicho principal y toda su casa no hera del dicho puerto y quellos heran los que se nombravan chanes; preguntado por los dichos lenguas que hera la causa por que se llamaban chanes, dixo que heran de la generaçion de los chanes questavan la tierra adentro y que se llaman [illegible] e que soy se nombravan con los dichos chanes cada pueblo su nombre, aunque toda hera una generaçion; preguntado que como hablaban guarany y donde conoçio al dicho garçia, dixo que la causa por que hablaba guarany hera que en tiempos pasados, antes que garçia viniese del brasil a los dichos guaranys, se hizo una grand junta de los dichos guaranys en el puerto que llaman de ytatyn, para yr a buscar el metal y que pasando por su tierra dellos de aucho, dieron en sus casas y mataron muchos de los suyos e prendieron a sus mugeres e hijos y a ellos y los truxeron al dicho puerto

Guapay, à 20 lieues de la ville de San Lorenzo, gouvernement de Santa Cruz de la Sierra. »

Dans les Commentaires d'Alvar Núñez Cabeza de Vaca (Hernández, p. 299-301), il est question d'une autre migration qui ne paraît pas avoir de rapport avec celle de García qui lui est de quelques années postérieure. Je citerai ce passage en entier, car il illustre bien certaines péripéties de ce grand mouvement ethnique : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca avait envoyé un détachement espagnol chez les indiens Xarayes pour tâcher de s'aboucher, par leur intermédiaire, avec un groupe d'indiens Guarani, fixés depuis peu dans leur voisinage. Les émissaires échouèrent dans leur tentative, car Xaray et Guarani étaient ennemis irréconciliables. En guise de consolation, le cacique des Xaray les avait mis en rapport avec un indien Guarani, marié avec une femme xaray et qui vivait depuis longtemps parmi eux. « Cet indien, qui appartenait à la race guarani, avait été dans les villages de l'intérieur des terres et

---

de guerra, y quedando ellos en el dicho puerto por mandado de los dichos guaranys, paso por alli el dicho garçia, con el qual el y otros dos hermanos fueron en busca del dicho metal con los dichos guaranys ; preguntado sy fue y anduvo con el dicho Garçia hasta que volvyo, dixo que sy ; preguntado hasta donde llego el dicho garçia y de donde vio el metal que traxo, dixo que llego hasta la generaçion que llaman payçunos, y que los chanes y los dichos payçunos le dieron el dicho metal y que desde ally se bolvyo por que supo que vna generaçion que se llama çorocotoquis hazian grand junta contra el dicho garçia y los que con el yvan, y que dixo que se bolvian por traer mas xpistianos para volver con ellos por el dicho metal... ».

Ces témoignages, et quelques autres indices, donnent raison à Gandía, qui dans cette étude a fait preuve non seulement d'une vaste érudition, mais aussi d'une grande sagacité. Il est un point cependant sur lequel je ne suis pas d'accord avec lui. Les documents qui font allusion à la migration des Guarani en parlent tous comme d'un événement récent dont les détails étaient encore présents à toutes les mémoires. Même si nous acceptons la version de Garcilaso et faisons remonter cet événement au règne de Tupac Inca Yupanki, il n'en reste pas moins certain qu'il n'a pu se produire que dans les dernières décades du XVe siècle. C'est en effet à cette époque qu'aurait régné, selon Salinas, l'empereur Tupac Inca Yupanki. (V. Nordenskiöld, 6). La première migration des Guarani serait, en ce cas, antérieure d'une cinquantaine d'années au raid de García. Pourquoi alors Gandía qui nous donne lui même ce chiffre, tient-il pour plus vraisemblable que cette invasion se soit produite plus d'un siècle avant la conquête ? Ayant soumis personnellement à Mr. Gandía les réserves que je faisais au sujet de la date qu'il assignait à l'établissement des Guarani au pied des Andes, il me répondit qu'il avait pris pour base de cette évaluation un passage de Lozano (*Descripción chorographica ...*) et Mendiburu (*Diccionario Histórico Biográfico del Perú ...*). Selon ce dernier l'Inca Yupanki serait mort en 1453. Je répondrai à cette objection en constatant que le témoignage de Lozano, qui s'est contenté de copier Garcilaso, n'a aucune valeur et quant au calcul de Mendiburu, je ne lui accorde aucun crédit.

De cette controverse un seul fait reste acquis : Les Guarani avaient commencé leur mouvement migratoire vers le Pérou quelques années avant l'aventureux voyage de García.

connaissait les chemins qui y conduisaient.» Le Guarani fut invité à suivre le détachement espagnol et, interrogé devant le Gouverneur par des interprètes, il déclara «qu'il était Guarani, originaire d'Itati, sur le río Paraguay, que dans sa jeunesse les siens convoquèrent et firent une grande levée d'indiens de toute la terre et se dirigèrent vers la terre et les villages de l'intérieur. Lui même y était allé avec son père et ses parents pour faire la guerre aux indigènes de cette contrée.

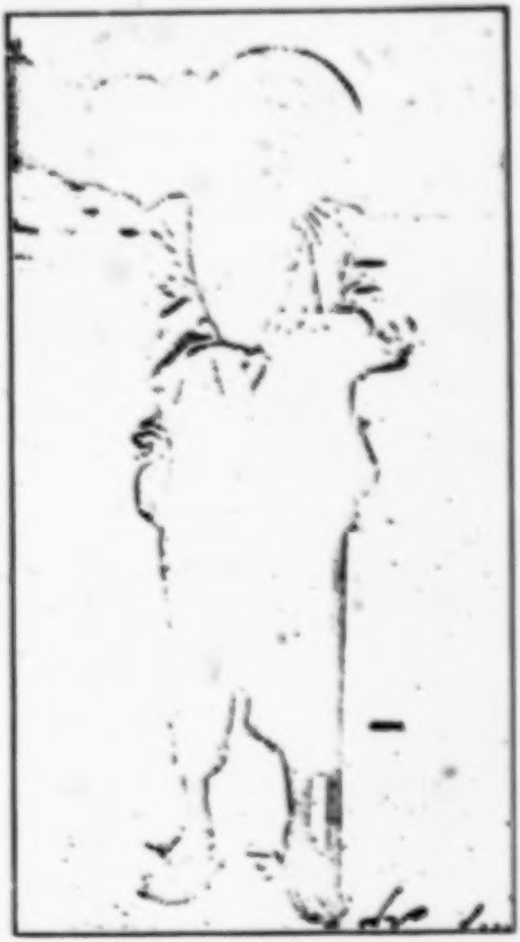


Fig. 1. — Vieil indien de la mission de Santa Rosa (Photo. du R. P. Doroteo Giannecchini)

Ils leur prirent les plaques et ornements qu'ils avaient en or et en argent. Arrivés aux premiers villages, ils commencèrent aussitôt à faire la guerre aux habitants et à tuer beaucoup d'indiens. Beaucoup de villages furent délaissés et les habitants se retirèrent vers l'intérieur. Ensuite, toutes les tribus de cette terre se réunirent et marchèrent contre les siens, les mirent en déroute et en firent un grand carnage. Les autres s'enfuirent de divers côtés et les indiens ennemis les suivirent, leur barrèrent le passage et les massacrèrent tous. Deux cents, à peine, purent échapper de tous ceux qui étaient partis et qui étaient si nombreux que les champs en étaient couverts. Parmi ceux qui se sauvèrent, se trouvait lui-même. La plus grande partie des rescapés restèrent dans la brousse par où ils avaient passé et s'y établirent, car ils n'avaient pas osé revenir sur leurs pas de peur que les Guaxarapos, Guato et autres tribus ne les exterminassent. Lui-même n'avait pas voulu demeurer avec eux et il partit avec ceux qui décidèrent de continuer leur marche. En cours de route, ils furent aperçus par des indiens qui les assaillirent de nuit et les tuèrent tous. Il s'était caché dans l'épaisseur du fourré et, se glissant dans la brousse, il était arrivé dans le pays des Xaray qui l'avaient pris et adopté pendant longtemps. Enfin, comme les sympathies étaient réciproques, ils lui donnèrent pour épouse une femme de la tribu. On lui demanda s'il avait souvenir du chemin que lui et les siens avaient suivi pour aller dans l'intérieur. Il répondit qu'il y avait longtemps qu'il avait pris cette route et qu'alors les gens de sa tribu se frayaient un passage en coupant les arbres et nettoyant la brousse dont cette terre était couverte. Il supposait que, depuis ce temps, les ronces et les herbes avaient dû envahir le chemin. Il n'y était plus jamais allé, ni n'avait été le revoir. Il lui semblait, cependant, que, s'il se mettait à le suivre, il pourrait continuer et que ce chemin commençait près d'une montagne arrondie que l'on pouvait apercevoir du Puerto de los Reyes. On l'interrogea aussi sur le nombre de jours nécessaires pour gagner le premier de ces villages. Il dit que, selon ses souvenirs, on pourrait y arriver en cinq jours et qu'on trouverait là de grands approvisionnements, car ces indiens sont d'excellents agriculteurs. Ceux de sa tribu, ajouta-t-il, au cours de la guerre qu'ils avaient eue avec ces populations, détruisirent et dépeuplèrent de nombreux villages, mais sans doute les avaient-ils déjà reconstruits. On lui demanda si sur la route il y avait de grandes rivières et des sources. Il répondit qu'il vit des rivières, mais qu'elles n'étaient pas d'un grand débit, toutefois qu'il y en avait d'autres très profondes, des sources, des lagunes, du gibier, cerfs et tapirs, des fruits et du miel. On lui demanda si au temps où les siens firent la guerre à ces tribus, il en avait vu qui avaient de l'argent et de l'or. Il dit que, dans les villages qu'ils pillèrent, il y avait beaucoup de plaques d'argent et d'or, des labrets, des ornements d'oreille, des bracelets, des couronnes, des haches, de petits vases et que tout cela leur fut repris quand ils furent mis en déroute. Ceux qui s'échappèrent purent emporter quelques plaques d'argent, des perles, des labrets, mais les Guaxarapos les leur enlevèrent quand ils voulurent passer sur leur territoire et qu'ils les tuèrent. Ceux qui s'établirent dans la brousse, en avaient un peu et il avait entendu dire qu'à l'heure actuelle c'était les Xaray qui possédaient cet argent. Il déclare avoir vu les Xaray, quand ils font la guerre contre les Indiens, sortir des plaques d'argent qu'ils avaient emportées et pillées dans les terres de l'intérieur ».

Que vaut contre ce faisceau de preuves qui attestent le caractère récent de la migration guarani, la vague affirmation de Garcilaso de la Vega (t. II, p. 279-281) qu'on veut lui opposer ? L'Inca Yupanqui aurait, selon cet aimable conteur, entrepris la conquête du pays chiriguano dans le [illegible] dessein de les convertir à la bonne religion naturelle des Péruviens. Les Chiriguano auraient été de véritables monstres, se repaissant de chair humaine, s'unissant au hasard, vivant sans foi ni loi, enterrant les os de leurs morts dans des cavernes ou dans le creux des arbres. En un mot, sauf l'anthropophagie et la mention de la maison (1), il n'est dans le tableau du romancier Garcilaso rien qui puisse permettre de supposer qu'il ait vu juste ce qu'étaient les Chiriguano. Quant à cette conquête de l'Inca, ce serait tout juste un essai de conquête... Garcilaso confond les Chiriguano avec toutes les tribus du versant oriental des Andes dont il a vaguement entendu parler. Remarquons qu'il est le seul à attribuer à l'Inca Yupanqui cette expédition, tandis que les autres chroniqueurs, mieux informés, se contentent de dire que l'Inca Yupanqui fit une expédition contre les Antis, probablement du côté du Cuzco. Malheureusement, la vogue dont jouissait cet auteur destinée à une époque où l'histoire de l'Amérique était encore dans les limbes, en impose toujours à quelques critiques modernes qui vont jusqu'à préférer une de ces affirmations gratuites aux témoignages certains et puisés de chroniqueurs qui tiennent leurs informations de première main et de sources sûres.

---

(1) La description que Garcilaso (t. II, p. 281) nous donne de la grande maison des Chiriguano est parfaitement exacte et fort intéressante : « hacen un galpón grandísimo, y además todos aposentos [illegible] con las vasijas, y [illegible] que cada uno de los parientes, y [illegible] en [illegible] en cuenta ». Ces renseignements concordent en tous points avec des descriptions postérieures, etc. (t. III, pl. CXV et de Lizárraga, t. I, p. 550) sur le même sujet. Les Guarani, tout comme les Tupinamba et d'autres tribus tupi, logeaient dans des maisons gigantesques faites, capables de contenir plus de 100 personnes et qui souvent à eux seules formaient le village. L'existence de ce type d'habitation chez les Chiriguano au XVIe et XVIIe siècle constitue une nouvelle preuve du caractère récent de leur migration. Au XVIIIe siècle nous les trouvons déjà en possession de la petite maison rectangulaire qu'ils ont encore de nos jours et où habite une seule famille. (V. Métraux, 3, p. 14.)

En 1548, au cours de l'expédition que Domingo Martinez de Irala fit du Paraguay vers le versant des Andes, 150 Indiens Guarani, de ceux qu'il avait avec lui comme troupes auxiliaires, se mutinèrent lorsqu'ils apprirent qu'ils se trouvaient dans le voisinage d'Indiens Chiriguano « qui sont de la même nation ». Ils désertèrent pour aller se joindre à eux. En 1543, le même fait s'était déjà produit (Diaz de Guzmán, p. 142).

Les Guarayú et les Pauserna sont frères des Chiriguano et, comme eux, venus du Paraguay à une date récente pour s'établir dans la Bolivie orientale. Nordenskiöld (?), sans d'ailleurs en donner la preuve, met leur migration en corrélation avec celle des Chiriguano et en fixe la date au début du XVIe siècle. Les Guarayú n'auraient été autres que les descendants de ces Guarani qui, partis du Paraguay septentrional, auraient obliqué vers le nord-ouest, dans leur marche vers le couchant. J'ai moi-même longtemps partagé cette opinion, jusqu'au moment où mon attention fut attirée par un épisode de l'histoire de la conquête qui m'obligea à reconnaître mon erreur, tout en me permettant de résoudre le problème de l'origine des Guarayú.

Les Itatin, connus actuellement sous le nom de Guarayú et de Pauserna, sont effectivement venus de la province d'Itatin au Paraguay (1); mais il ne s'agit pas d'une migration au sens où on l'entend habituellement, et leur établissement dans la Bolivie orientale est postérieur à celui des Chiriguano.

Nuflo de Chaves, en revenant en 1562 de Santa Cruz de la Sierra à l'Assomption, s'arrêta chez les Itatin et s'entendit avec les chefs de cette tribu pour transplanter les Indiens de cette région au-delà du Paraguay. Ce projet fut exécuté l'année suivante quand le gouverneur du Paraguay, Vergara, et Nuflo de Chaves organisèrent un fameux exode vers le Pérou. En passant par le pays des Itatin, Nuflo de Chaves leva 2000 à 3000 Indiens « qui quittèrent leur patrie pour aller se fixer en territoire étranger... Lorsque ces Indiens arrivèrent à un endroit distant de 30 lieues de Santa Cruz de la Sierra, ils s'établirent et l'appelèrent Itatin, faisant ainsi allusion à la province dont ils étaient sortis. Ils continuent là et se soumirent ensuite à nous ». (Diaz de Guzmán, p. 197.)

Quelques années plus tard, ces mêmes Itatin assassinèrent Nuflo de Chaves, qui était venu dans leurs villages accompagné de Felipe de Caceres et l'évêque d'Assomption, Francisco Pedro de la Torre, qui revenaient au Paraguay. Il est étrange que ces Indiens aient tué l'homme qui leur avait fait changer de patrie et fonder une nouvelle nation entre Xaray et Santa Cruz. Les uns disent que ce meurtre eut la vengeance pour mobile; d'autres, la violence de Nuflo de Chaves qui adressa de sévères admonestations aux caciques. Quoi qu'il en soit, les Espagnols tirèrent vengeance de la mort de ce conquistador, en massacrant coupables et innocents avec leur férocité habituelle, lorsqu'il s'agit d'un peuple plus faible. Caceres et sa troupe eurent à combattre, sur le chemin du retour, les Itatin du Paraguay qui le harcelèrent et les mirent souvent dans une situation difficile. (Voir Diaz de Guzman, pp. 207-213; Centenera, pp. 291-314 et Gandia, 2, pp. 134-149.)

---

(1) L'ancienne province d'Itatin au Paraguay s'étendait au nord du rio Apa, actuellement au [illegible].

Ce sont donc les Espagnols qui ont transplanté les Itatin en Bolivie. Il n'est pas impossible que quelques groupes guarani fussent déjà établis dans le pays, venus soit du Paraguay, soit des régions occupées par les Chiriguano.

La date récente de l'établissement des Itatin entre le rio San Miguel et le rio Blanco explique ce passage d'une *Annua littera* (v. Métraux, 5, p. 919) de 1589 où il est fait allusion à la douleur d'une femme qui meurt sans être vengée de l'outrage qu'elle avait reçu d'un Espagnol vingt ans auparavant au Paraguay. Cela nous reporte, plus ou moins, à l'année du voyage de Nuflo de Chaves au Pérou, soit en 1564. Si les Itatin ont suivi sans difficulté les Espagnols, c'est que les migrations antérieures des Guarani les avaient familiarisés avec ces contrées et leur faisaient considérer une telle expédition comme chose facile et normale. En accompagnant les Espagnols, ils imitaient leurs voisins et se rendaient près de leurs parents.

C'est donc en 1564 que se forma la nation guarayú.

En émigrant au pied des Andes, les Guarani durent conquérir leur territoire actuel sur des populations qui, comme eux, étaient venues jadis du bassin des grands fleuves de l'Amérique tropicale.

En dépit de la similitude de leurs habitats primitifs, les Indiens dépossédés par les Guarani leur étaient supérieurs par la civilisation. Les Chiriguano, aujourd'hui encore, les qualifient dédaigneusement de *tapii*, c'est-à-dire d'« esclaves », mais eux-mêmes s'appellent Chané et c'est sous ce nom qu'ils apparaissent dans l'histoire dès la première moitié du XVIe siècle.

Les Chané, agriculteurs laborieux, passés maîtres dans l'art de la céramique, font partie de la grande famille linguistique arawak.

Le rôle des Arawak dans le développement de la civilisation en Amérique du Sud a été considérable. Malheureusement, tout travail de synthèse (1) faisant défaut, il est encore difficile d'apprécier à sa juste valeur l'œuvre civilisatrice qu'ils ont réalisée en essaimant sur une grande partie du continent. Il est possible, sinon certain, qu'ils ont été les propagateurs d'éléments culturels empruntés aux peuples de l'Amérique centrale, plutôt que des créateurs originaux. Néanmoins, partout où ils se sont établis, ils ont constitué des centres de civilisation dont le rayonnement est indéniable. Dans toute la région à l'orient des Andes, où a fleuri ou fleurit encore une céramique de belle qualité, on est en droit de soupçonner l'existence ou l'influence d'une tribu arawak. En veut-on la preuve? Sur les rives de l'Amazone, de l'embouchure aux affluents de son cours supérieur, on trouve à chaque pas les vestiges d'une poterie d'une grande richesse d'ornementation et de formes variées : partout où la pelle a mis ces restes à jour, l'histoire atteste la présence actuelle ou passée d'une tribu arawak. La culture révélée par les fouilles effectuées dans les Mounds de la Bolivie orientale (Mojos) est nettement arawak, et il serait injuste d'oublier que les Taino de Cuba et des Antilles furent aussi des parents de nos Chané dont le nom est moins illustre. A cette liste, s'ajoutent presque tous les vestiges archéologiques de la Guyane, la céramique moderne de cette même région, celle du haut Amazone et du haut Xingú qui toutes trois ont pour artisans ou pour inspirateurs des indiens Arawak. Il n'y a rien d'impossible à ce que les curieuses appliques zoomorphes du bas Paraná soient autant de restes d'une ancienne population arawak ou « arawakisée » (v. Métraux, 4, pp. 181-183).

---

(1) La thèse de Max Schmidt (2) sur les Arawak contient quelques faits intéressants. Elle demanderait à être refaite car sa documentation est tout à fait insuffisante. Max Schmidt n'a tenu presque aucun compte de l'ancienne littérature.

Selon une hypothèse développée par Max Schmidt, (1), la migration des tribus de parler arawak n'aurait jamais eu le caractère violent et rapide de celle des Tupi, par exemple. Les Arawak se seraient avancés lentement, au fur et à mesure de leurs besoins économiques. Agriculteurs à la houe, il leur fallait constamment de nouveaux terrains de culture, et c'est en défrichant sans arrêt des champs qu'ils abandonnaient une fois épuisés, qu'ils ont fini par couvrir cette vaste aire géographique qui va de la Guyane aux Andes boliviennes.

Dans chaque contrée, le passage ou l'établissement des Arawak fut un bienfait. Les Arawak apportèrent avec eux, sinon l'agriculture, du moins la connaissance de nouvelles plantes comestibles, le tissage et, comme nous l'avons dit, une céramique de type supérieur. Malheureusement pour eux, les Arawak, indiens généralement peu belliqueux, ont été en maints endroits assujettis à des populations frustes mais plus guerrières. Dans les Antilles, ce sont les Karib qui les ont asservis ou refoulés; dans les Guyanes, encore les Karib ; les Guaikurú dans le Chaco boréal et, enfin, au pied des Andes, les Chiriguano.

Les Chané appartiennent à la branche moxo-mbaure de la famille arawak. Ils se séparèrent des autres tribus de ce sous-groupe à une date inconnue et, abandonnant le bassin du Mamoré et du Guaporé, ils se glissèrent le long des Andes jusqu'au Chaco boréal, ne s'arrêtant qu'au sud du Pilcomayo. La limite extrême, atteinte par cette vague migratoire est marquée par les villages chané du río Itiyuro et par ceux de l'Aguaray (Province de Salta, Rép. Argentine). Décrivant un immense arc de cercle au-dessus du Chaco boréal, une partie des tribus émigrées s'écoula vers le Paraguay et le Brésil.

« Les indiens arawak du Chaco, que les linguistes ont reconnus comme étroitement apparentés aux autres indiens de cette famille, sont connus au XVIIIe siècle sous le nom de Chané et de Guaná. L'appellation de Guaná a été réservée à l'ensemble des groupes arawak de l'est et celle de Chané aux tribus de l'ouest. Comme les Chiriguano, ils font un contraste très net avec les autres peuplades du Chaco et cette antithèse est si forte qu'ils apparaissent à première vue comme un élément qui s'y est implanté : ils sont sédentaires et pacifiques et, pour autant qu'ils n'ont pas été contraints d'abandonner leurs coutumes ancestrales, ils vivent dans des villages solidement défendus par des palissades et se livrent à la culture intensive du sol. Ils savent filer le coton et, comme tous les peuples arawak, ce sont des potiers remarquables. Ils ne pratiquent pas l'infanticide et ne sont pas polygames. Les Jésuites les avaient en haute estime, car ils ne possédaient pas d'idoles.

Les deux tribus arawak du Chaco, les Chané à l'ouest et le Guaná à l'est, vivaient, les premiers à l'intérieur du territoire chiriguano et les autres, sur le domaine des Mbayá. Ils étaient, les uns et les autres, soumis à ces indiens et ils en dépendaient entièrement. Cet état de sujétion variait suivant le lieu. La condition des Chané, par rapport aux Chiriguano, était celle d'esclaves à maitres, de prisonniers à vainqueurs. Chez les Mbayá, les rapports entre les Guaná et leurs voisins n'avaient pas un caractère aussi tranché, aussi brutal.

Les Guaná apparaissent, tantôt comme les vassaux et les protégés des Mbayá, tantôt comme leurs alliés, et ils sont groupés en petites communautés fermées, presque indépendantes. Les belliqueux Mbayá avaient coutume de prendre femme, de préférence, chez leurs sujets arawak ou chamakoko et ainsi se trouve expliqué le fait que les femmes et les enfants mbayá parlaient un langage différent de celui de leurs maris ou de leurs pères. Schmidel cite déjà un peuple des Zchennte (Chané) en qui, en raison de leur situation géographique, nous devons voir les Chané-Guaná : « Ils sont vassaux et sujets des Mayaiess (Mbayá) comme chez nous les paysans sont soumis à leurs seigneurs ». Nous n'avons également pas de peine à reconnaitre les Chané dans les *Queanaes* (Guaná) qu'Alcide d'Orbigny mentionne d'après une ancienne relation, comme ayant été soumis par leurs voisins les Chiriguano et obligés par eux à cultiver leurs champs. Au XVIIIe siècle les Chané, en qualité de prisonniers de guerre des Chiriguano, avaient été cantonnés

1. *Ieraruari*, jeune indienne Chiriguano de la région de Caruruti (près du cours moyen du rio Parapiti). Elle a les cheveux coupés en signe de deuil pour la mort d'une tante. (Photo. A. M.)

2. Jeune indienne Chiriguano du village d'Ibopeyti (haut Pilcomayo). Elle a revêtu ses habits de fête et arboré ses plus beaux colliers. (Sur la poitrine collier en pièces d'argent). (Photo. A. M.)

[facing p.324]

1:Métraux

SF10 Chiriguano

comme esclaves dans des villages appelés d'après eux *Chané*. Lorsque Lozano déclare que les Chiriguano appellent leurs esclaves *Chané*, il faut donner une valeur ethnique à cette phrase. L'état de sujétion dans lequel les Chané se trouvent par rapport aux Chiriguano s'exprime dans le domaine linguistique par le nom que les premiers donnaient aux seconds : *cheya* « mon maitre », disaient les Chané s'adressant aux Chiriguano et ceux-ci traitaient les Chané de *tapii,* « mon esclave ».

Le peu que nous sachions des Chané qui vivent dans les régions perdues du Chaco boréal a trait exclusivement à l'activité des Missionnaires jésuites et franciscains du Collège de Tarija. Les premiers évangélisèrent les Chané au XVIIe siècle, en même temps que les Chiriguano; et en 1714, ils formèrent avec eux une « doctrina », dans le voisinage de Santa-Cruz. Elle s'appelait San Juan de los Porongos et en 1767 se trouvait sous l'autorité d'un curé. Ce n'est qu'à grand'peine que des Chané purent être assemblés, en 1767 et 1789, dans les deux missions d'Asero et d'Iti. Nous apprenons, par un rapport du Père Pedro Bartolomé adressé à Francisco Aguirre, que la Mission de Filipili se composait, en 1789, d'indiens Chané, dont les frères de race, vivaient mêlés aux Chiriguano sur les frontières de Chuquisaca et de Santa-Cruz. Viedma, qui visita les missions en 1788, trouva dans les villages du Parapiti, des Chiriguano et des Chané qui habitaient ensemble, réunis sous l'autorité des missionnaires franciscains. L'activité des missionnaires parmi les Chané devait naturellement avoir pour conséquence une rupture des liens de sujétion qui les attachaient aux Chiriguano : de fait, au XVIIIe siècle, de grandes transformations sociales se produisirent et, petit à petit, ils s'efforcèrent de se libérer de leur servitude. »

Il y a peu de choses à ajouter à cet exposé de Kersten (pp. 69-71) si clair et si exact. Je voudrais cependant le compléter en citant quelques textes du XVIe siècle qui éclairent le drame dont les Chané furent les victimes depuis la fin du XVe siècle.

La guerre d'extermination que les Guaraní firent aux Chané, date de leurs premières migrations vers le pays du métal. C'est ainsi que le Chané qui, comme nous l'avons vu, raconta à Irala le grand exode des Guarani d'Itatí avant l'expédition de García, fut emmené par ceux-ci comme esclave sur les rives du Paraguay. Les Guarani, en passant par son pays de nuit, avaient attaqué les maisons des siens et pris femmes et enfants comme captifs. Plus tard, ce Chané fit partie de l'expédition de García. A la mort de ce dernier, les Guarani s'apprêtèrent à le tuer pour le dévorer comme ils l'avaient fait avec ses compagnons et quelques femmes. Lui put s'échapper et se réfugier chez les Guaxarapo *(Relación de Domingo Martinez de Irala,* pp. 347-348).

Dans le récit qu'un Guarani fit au même Irala de l'expédition à laquelle il avait pris part pour aller au pays du métal, il lui parle des

Chané exactement comme le feront un siècle plus tard les Chiriguano « ils tombèrent, dit-il, sur les maisons d'Indiens esclaves et ennemis ». Ce terme d' « esclaves » appliqué aux Chané caractérise bien les rapports que les Chiriguano eurent avec eux jusqu'à il n'y a pas longtemps encore (*Relación de Domingo Martinez de Irala*, p. 330). Au milieu de l'entretien, un Chané interpela notre Guarani pour lui demander s'il avait été présent lorsque les gens d'Itatí détruisirent sa tribu. Comme le Guarani s'informait qui il était, il répondit : « Je suis les chef des esclaves dont tu parles et, fait prisonnier à l'époque que tu dis, je vécus avec ces Guarani jusqu'au moment ou je m'absentai et vins ici. La terre dont tu parles est la mienne. Pourquoi ne dis-tu pas la vérité aux Chrétiens qui ne demandent rien d'autre que l'indication du chemin pour aller en quête du métal! Le dit indien répondit : « Ils ne comprennent pas que je ne fais que leur dire qu'ils peuvent se rendre au pays des Chané en neuf jours ». Pendant qu'ils parlaient avec cet indien, le dit *Cheroçe*, chef des Chané, s'entretenait avec une femme de sa tribu qui, jeune fille, avait été enlevée par ces indiens dont le chef l'avait prise pour femme. Elle dit qu'il était exact que des dernières maisons des dits Guarani on ne tardait que quatre jours jusqu'à Ytapua et que de là, à ce que prétendait *Cheroçe*, on pouvait se rendre en son pays en trois jours. Lui connaissait fort bien le chemin car il s'était élevé là-bas, mais jusqu'à présent il n'avait pas eu de nouvelles de son pays. (*Relación de Domingo Martinez de Irala*, p. 350.)

Ces faits prouvent que bien avant l'aventure de García les Guarani razziaient le territoire des Chané et commençaient déjà à faire de ses habitants des esclaves.

« Lorsque les bandes guarani arrivèrent sur les versants des Andes, chacune chercha à occuper une position aussi forte que possible sur les points les plus escarpés et de là ils commencèrent à faire une guerre impitoyable aux naturels de la région, les traitant avec une cruauté telle qu'ils ne grâciaient personne et faisaient leur pâture des malheureux qu'ils capturaient. Ils se rendirent si redoutables, que de nombreux villages se soumirent à eux sans violence. Avec les esclaves qu'ils prirent pour en être servis, et avec toutes les femmes dont ils eurent des enfants, ils peuplèrent ces frontières, chacun choisissant la contrée qui lui parut la meilleure. Ces indiens sont ceux qu'aujourd'hui nous appelons au Pérou Chiriguana et qui procèdent des Guarani. Ils ne sortirent jamais de ce pays, soit à cause des grandes difficultés de la route et de ses risques, soit afin de conserver en leur pouvoir cette terre qu'ils trouvèrent conforme à leur nature et à leur goût. Elle est, en effet, très fertile, avec de grandes et merveilleuses vallées qui sont plutôt chaudes que froides et elle est traversée de rivières profondes qui viennent de la province voisine de Charcas. En possession de cette terre, ils y firent de nombreuses expéditions guerrières, ruinant les plaines au nord, au sud et à l'est. Ils tuèrent plus de 100.000 indiens. Au début, ils les mangeaient dans les fêtes et les beuveries qu'ils célébraient, mais depuis quelques années, ils ne le font plus et les vendent aux Espagnols contre la pacotille que ceux-ci leur donnent en échange. Ils jugent, en effet, plus profitable de les vendre contre des objets dont ils ont besoin que de les manger. Leur cupidité est telle, qu'il n'est pas d'année où ils ne sortent faire la guerre dans les plaines, à grand' peine et au risque de leur vie, uniquement pour se procurer des prisonniers. Il y a, parmi ces indiens, quelques individus qui sont si riches, qu'en plus de vêtements de drap et de soie, ils ont encore de la vaisselle d'argent, service qui coûte jusqu'à 500 marcs. Sans compter un grand nombre de chevaux sellés et frénés, avec de bons harnais et toutes sortes d'armes, qu'ils doivent aux vols et aux rapines qu'ils font au cours de ces guerres injustes et pernicieuses. On n'a pu, jusqu'à présent brider leur cruauté, ni remédier à ce désordre et à l'insolence de ces gens. Ils ont commis beaucoup de délits et manqué au respect de la Puissance royale, prenant les armes contre Francisco de Toledo qui fut viceroi de ce royaume. Ils ont, en outre, tué et volé les Espagnols et leur ont infligé des outrages de toutes sortes, dépeuplant les villages, tuant et pillant les champs et les fermes des vassaux de Sa Majesté qui résident sur ces frontières de Tarija, Paspaya, Pilaya, Tomina et Mizque, et le gouvernement de Santa-Cruz de la Sierra. » (Díaz de Guzmán, pp. 30-31.)

« Les Chiriguana *(sic)* vivent près de ces vallées (Tomina et Lagunilla) dans des montagnes chaudes et couvertes d'arbres où les chevaux peuvent à peine marcher. Ils ne sont pas originaires de ce pays, mais ce sont des étrangers venus du Río de la Plata. La langue est la même et n'en diffère en aucune façon... Les indiens auxquels ils sont le plus hostiles habitent une province derrière ces montagnes, terre très plane, qui manque d'eau et qu'on appelle Llano de Manso ou la province des Chané. Ces Chané sont gens inoffensifs, mais de bonnes dispositions, d'aspect plus sympathique et d'un meilleur naturel que les Chiriguana. Ceux-ci en ont mangé plus de 60.000 et je ne crois pas beaucoup dire, car ces plaines étaient très peuplées. A présent, il n'y a que peu d'indiens et comme ils n'ont personne pour les défendre, ces gens brutaux en font boucherie. Les Chané sont si soumis aux Chiriguana, qu'il leur suffit d'apercevoir un Chiriguana pour s'asseoir, sans résister, laissant le Chiriguana disposer d'eux à son plaisir. Les Chiriguana les emmènent comme des moutons en troupeaux, ils mangent ceux dont ils ont envie et, des autres, ils s'en servent pour le service de leurs maisons et de leurs champs. S'ils veulent en manger un, ils se contentent de lui dire d'aller se laver à la rivière et il le fait sans répliquer. Il revient nu et les Chiriguana ordonnent à leurs enfants de prendre arcs et flèches et le pauvre Chané s'efforce d'échapper aux flèches, sans oser cependant s'enfuir de la place jusqu'à ce qu'il meure criblé de flèches, à la grande joie de tous ceux qui le regardent. Ils le coupent en morceaux et le mangent, soit grillé soit rôti, avec du maïs et beaucoup d'aji. Ils se servent, pour la guerre, des Chané qu'ils croient vaillants et robustes. Ils les traitent selon leurs coutumes barbares et les mettent devant eux; s'ils ne combattent pas bien, ils les tuent à coups de flèches par derrière. » (Lizarraga, t. I, pp. 259-260.)

L'année dernière, me rendant de Cuevo à Igüembé, j'avais pris un guide chiriguano qui parlait assez bien l'espagnol et qui, dans son enfance, avait vécu chez les Chané. Il me raconta à sa façon ces guerres du temps jadis. Son récit embrouillé rappelle celui du moine espagnol. Plus tard je séjournai quelque temps chez les Chané qui, à leur tour, me firent allusion à leurs combats contre les Chiriguano et aux coutumes anthropophagiques de ces derniers. « Les *Tapui* ne sont pas les *Ara*. Autrefois ils se battaient contre les *Ara*. » Les *Ara* prenaient les femmes et les gardaient en captivité. Ils se mariaient avec les captives. Des fils des *Ara* sont issus les *Tapui*, ils sont fils des femmes qu'ils ont enlevées. Les Chané sont fils des captives. Quand les Chané parlent entre eux, il est des paroles qu'on ne comprend pas. Autrefois les *Karai* (Blancs) se battaient contre les *Ara* du côté de Cochabamba. Les *Karai* les ont poursuivis jusqu'en bas et ils les ont laissés au Paraguay. Les Paraguayens sont fils des anciens *Ara*. Jadis les *Ara* mangeaient les *Tapui* lorsqu'ils faisaient la guerre contre eux. « Les *Ara* nous mangeaient », disaient les Chané, « et c'est pour cela que nous les détestons. »

Les Chané m'ont confirmé les dires de mon informateur et m'ont assuré que les Chiriguano les mangeaient autrefois (1).

---

(1) Matienzo (pp. 166-167) s'exprime au sujet des Chiriguano et des Chané presque dans les mêmes termes que Lizárraga : « En la tierra ay provincia de los Charcas y junto a la ciudad ay unos Indios advenedizos que se dizen chiriguanaes, gente de guerra, muy cruel, Indomitos y comen carne humana, habitan en las cordilleras, no tienen otro officio sino pelear y matar y comer Indios y servirse de ellos como esclavos, salen de noche a hazer saltos en los llanos que esta junto a las cordilleras, adonde habitan uno Indios sujetos a su magestad, hazen presas En ellos de mill y dos mill, y de ellos comen y tienen otros a engordar para comer, y de otros se sirven por esclavos; estos Indios de miedo de los chiriguanaes huyeron de su tierra, que heran unos muy buenos y fertiles valles, a treynta y quarenta leguas de la ciudad de la Plata y se fueron a unos llanos y arenales que solian estar desiertos faltos de agua, biven de sumo de yucas y cardones, son mas de ochenta mill, etc. ». Les déserts, dont il est question ici et où les Chané se sont réfugiés ne sont autres que ceux du bas Parapiti où vivent actuellement de nombreux Chané en dépit de la pauvreté de cette région aride.

Il n'y rien d'étonnant à ce que les Chiriguano aient conservé vivant le souvenir de leurs luttes avec les Chané. Celles-ci n'ont pris fin que dans les dernières années du XVIII^e^ siècle. En 1745, nous voyons les Chané de la province de Santa-Cruz venir demander aide et protection contre les Chiriguano qui les traquaient; en 1798, les

La tribu des Chané ne succomba pas à ces hécatombes et à la servitude. Elle put se maintenir sur deux points de son ancien territoire : sur l'Itiyuro et le Parapití. Là existent encore plusieurs villages dont la densité est assez forte. Les Chané de l'Itiyuro sont encore 1500 environ, ils vivent tous sur le territoire argentin, dans le province de Salta. Je ne possède aucune statistique pour la population chané du bas Parapití, mais je sais que ces indiens y sont encore nombreux.

Aujourd'hui les Chané ne se distinguent des Chiriguano, ni par leur civilisation matérielle ni par leur langue. Ils parlent le guarani, mais emploient certaines locutions et certains mots que les Chiriguano disent ne pas comprendre et qui sont peut-être autant de vestiges de leur ancien parler arawak. Ils ont conservé celui-ci comme langue secrète. Nordenskiöld (**2**, p. 157) put en recueillir un court vocabulaire chez les Chané du Parapití. Il s'agit bien, comme on le supposait *a priori,* d'un dialecte arawak étroitement apparenté au moxo-mbaure.

Les Chané modernes ne sont plus esclaves, mais leur condition primitive se manifeste encore dans leurs rapports avec leurs anciens maitres. Les Chiriguano les regardent toujours avec un certain mépris et un air protecteur auquel les Chané répondent par une animosité non dissimulée. Un Chiriguano se sentirait offensé d'être appelé Chané, et un Chané Chiriguano. Le nom dont les Chiriguano désignent les Chané est toujours celui de *Tapii.*

Même si les traditions historiques ou si les faits ethniques ne s'accordaient pour prouver l'existence dans le Chaco occidental d'une population arawak, l'archéologie à elle seule suffirait à nous l'apprendre. A Tarupayu, Nordenskiöld (**5**, pp. 40-41) a mis à jour une céramique nettement arawak, par sa technique et maints détails de sa structure. Elle date d'une époque où les Chané, nouveaux venus au pied des Andes, n'avaient pas encore subi l'influence andine des populations du sud bolivien (Chicha, Atacama, etc.).

Les Guarani, lorsqu'ils arrivèrent chez les Chané, possédaient une civilisation à peu de choses près identique à celle de leurs frères de race, les Tupinamba de la côte du Brésil, dont l'ethnographie nous est si familière grâce aux vieilles chroniques françaises et portugaises. Ils différaient peu de leurs cousins actuels, les Kainguá du Brésil et du Paraguay qui sont des Guarani indépendants mais appauvris.

Au contact de la civilisation supérieure des Chané, les Guarani l'ont adoptée, telle quelle, introduisant cependant quelques éléments culturels d'origine paraguayenne. De cette fusion entre ces deux nations, s'est

Chané de l'Itiyuro faisaient encore des incursions contre les Chiriguano de la région d'Itáu et détruisirent presque complètement cette mission. (V. Corrado, pp. 98 et 225; Tamajuncosa, p. 211.)

formé un centre d'acculturation que nous pouvons désigner sous le nom de civilisation chané-chiriguano.

C'est par l'intermédiaire des Chané que tant d'aspects de la civilisation andine caractérisent encore la culture des Chiriguano. Car comment aurions-nous pu expliquer autrement une si forte action de la civilisation andine sur les Chiriguano, à l'époque où cette civilisation sombrait et disparaissait, partiellement du moins?

Les Chané, par contre, installés depuis des siècles auprès des Chicha et autres indiens du sud de la Bolivie montagneuse, ont, grâce à leurs relations commerciales, subi l'attraction de la civilisation andine qui s'est infiltrée chez eux, comme chez les autres tribus du Chaco, sous forme d'objets de toilette, de joyaux, de motifs artistiques, de jeux, de mots et de vices. Ce sont ces multiples apports qui donnent à la culture chané cette apparence andine qui frappe tout ethnographe habitué aux peuples du Brésil. Mais, venus des grandes forêts du bassin amazonien, ces Arawak « quichuaisés » ont conservé fidèlement, jusqu'à nos jours, des meubles et des ustensiles qui trahissent cette origine et les rattachent directement à leurs lointains parents des Guyanes. La civilisation chané était, et est encore, une civilisation mixte, formée d'éléments de provenance différente et souvent d'un caractère opposé.

Les Chiriguano ont adopté, avec d'autant plus de facilité, cette civilisation d'un type supérieur en raison des nombreuses affinités qu'elle offrait avec la leur. Tout le côté amazonien et guyanais de la civilisation chané se composait d'industries, de techniques et d'habitudes que les Chiriguano venus des régions tropicales de l'Amérique, d'un pays de grandes forêts et de grandes rivières, connaissaient déjà en partie. C'est ainsi, par exemple, que les Guarani, en arrivant chez les Chané, retrouvèrent les hamacs, les cribles, les mortiers, les paniers, les armes auxquels eux-mêmes étaient habitués.

La contribution des Chané consistait précisément en éléments culturels qu'ils avaient reçus des peuples andins, soit : le vêtement *(camisetas,* bandeau frontal, etc.), le goût des ornements d'argent, quelques motif artistiques, certaines formes de céramique, etc., autant de choses qui commençaient à peine à s'infiltrer au Paraguay. Là où l'influence des Chané fut décisive, c'est dans le domaine de la céramique.

L'action civilisatrice des Chané sur les Chiriguano a eu pour agent les femmes chané que les Chiriguano capturèrent et épousèrent. Les Guarani n'avaient certainement emmené qu'un petit nombre de jeunes filles avec eux. Eux-mêmes étaient peu nombreux au début, 4.000 selon Lizarraga (t. I, p. 260). En s'unissant avec les femmes chané qu'ils enlevèrent par milliers, ils renouvelèrent avec leur sang, tous les aspects féminins de leur industrie. Ce sont les femmes, par exemple, qui fabriquent la céramique et un homme ne saurait s'en occuper sans déchoir. Aussi voyons-nous la céramique des Guarani subir de profondes modifications et changer du tout au tout. Aujourd'hui la poterie fait leur gloire, et de leur ancienne céramique ils n'ont conservé que les humbles marmites ou les cuves à *chicha*. Les Chané, malgré leur déchéance, ont maintenu leur supériorité traditionnelle dans cet art et ils continuent à produire des vases qui, s'ils ne sont pas comparables à ceux du passé, sont souvent fort beaux.

L'influence pernicieuse et corruptrice des blancs, qui fait tant de ravages chez les pauvres Chané, a épargné du moins leur industrie potière. Ils fabriquent encore des quantités considérables de vases qu'ils vendent aux autres indiens et aux blancs. En habiles commerçants, ils se sont pliés au goût de leurs nouveaux clients et les motifs dont ils ornent les pièces qu'ils exportent sont aussi hideux et criards que ceux qui agrémentent les tissus ou les paniers métis ou créoles.

Nous pouvons d'ailleurs saisir historiquement certaines phases de la transformation de la culture des Guarani lorsqu'ils se sont mêlés aux Chané. Les anciens Guarani vivaient dans la grande maison ou *maloca*, c'est-à-dire, dans des huttes gigantesques abritant plusieurs familles. Emigrés au pied des Andes, ils conservèrent jusqu'en plein XVIIᵉ siècle un type d'habitation qui correspondait à une organisation sociale particulière (la grande famille maternelle et indivise). Au XVIIIᵉ siècle, nous les voyons habiter dans des huttes semblables à celles qu'ils ont aujourd'hui encore, et qui sont destinées à loger une famille seulement. On peut assister, de même, à la disparition de l'anthropophagie qui au XVIIIᵉ siècle n'est plus qu'un souvenir chez les Chiriguano. Certaines traces en ont survécu jusqu'à nos jours.

Ces pages justifient donc les assertions de la préface. Avec les Chiriguano nous avons affaire à une nation de formation récente dont la civilisation est un composé d'éléments guarani, arawak et surtout andins. L'aire géographique habitée par les Chiriguano peut être mise au nombre des diverses zones d'acculturation que compte l'Amérique. Point de jonction de trois cultures, elle en a réalisé la fusion.

RÉSUMÉ

Les Chiriguano appartiennent à la famille linguistique tupi-guarani. Ils ont émigré du Paraguay au pied des Andes, dans le dernier quart du XVᵉ siècle et dans la première moitié du XVIᵉ siècle.

Cette migration a eu pour mobile l'attrait qu'exerçaient sur les Guarani les richesses en métal de l'empire incasique, et peut-être aussi certains facteurs mystiques (le mythe de la « Terre sans-mal »).

La fameuse expédition de García n'est, probablement, qu'un épisode de cette grande migration.

Au pied des Andes, les Guarani trouvèrent une population de parler arawak : les Chané, dont la civilisation avait fortement subi l'influence des tribus du sud bolivien soumises à l'Inca.

Les Guarani exterminèrent une partie des Chané, réduisirent les autres en esclavage et prirent des femmes chané pour épouses.

La nation chiriguano est issue de ce mélange ethnique.

Au point de vue culturel, les Chané ont exercé une influence décisive sur les Chiriguano et c'est par leur intermédiaire qu'aujourd'hui certains aspects de la civilisation incasique sont continués par les Chiriguano.

De leur côté, les Chané adoptèrent la langue de leurs vainqueurs, conservant longtemps leur parler arawak comme langue secrète.

Situation des Chiriguano au XVIIIe siècle et de nos jours

Au XVIIIe siècle le territoire des Chiriguano peut se définir de la sorte : « Selon Jolis et Hervas, leur domaine s'étendait de Tarija à l'est sur une longueur de 50 lieues (250 km.) et du nord au sud, sur 100 lieues (500 km.). Leurs frontières étaient les suivantes : au nord ils atteignaient le 17° de lat. sud et s'avançaient jusqu'aux missions jésuitiques de Chiquitos. Au sud, ils arrivaient au 22° de lat. sud. Dans la région de Salinas, d'Itáu et du haut Pilcomayo, ils avaient pour voisins les Matako-Mataguayo et les Toba. Vers l'ouest, ils avaient des établissements jusqu'à Chichas, Pilaya, Laguna et Valle Grande. On trouvait là de solides villages sous le commandement de caciques héréditaires. Le Parapiti formait, en son cours moyen, leur limite vers l'est. Au XVIIIe siècle les Chiriguano constituaient la nation la plus importante et la plus remarquable du Chaco occidental. Les statistiques varient beaucoup en ce qui les concerne : les chiffres, donnés avec leurs habituelles exagérations, oscillent entre 41.000 guerriers et 15.000. Dans ce nombre sont compris les Chané, ce qui achève d'enlever toute valeur à ces statistiques ». (Kersten, pp. 68-69.)

Aujourd'hui les limites des Chiriguano sont restées à peu près les mêmes. Mais, s'ils habitent un territoire dont l'étendue a peu varié, leur situation n'en a pas moins subi de profonds changements. A l'intérieur de cette aire que nous avons définie, se sont établis plusieurs milliers de métis, venus de Tarija, de Santa Cruz et de Chuquisaca. Il n'existe plus de frontière chiriguano, mais uniquement des restes de villages et de petits groupes qui marquent encore l'ancienne extension de la tribu. D'autre part, le nombre des Chiriguano a terriblement diminué et diminue chaque jour, si bien que, d'ici quelques années, le véritable habitat des Chiriguano sera compris entre le Parapiti et le Pilcomayo et se réduira aux anciennes missions franciscaines et à quelques vallées de la Précordillère, comme celles de Caipipendí et d'Igüembé (1).

CHAPITRE II

L'agriculture

Les Chiriguano sont, comme les Guarani et les Chané, leurs ancêtres, d'excellents agriculteurs et le travail du sol représente leur principale occupation et leur grand souci. Le maïs a pour eux une importance capitale; il constitue le fond de leur alimentation, car il entre dans la préparation de la plupart de leurs plats et leur donne, en outre, leur boisson préférée, la *chicha* ou *kâwi*.

Les terrains sablonneux du Chaco occidental et son climat, chaud et sec une grande partie de l'année, mais aussi pluvieux pendant les mois d'été, semblent particulièrement convenir à cette céréale. Nulle part je n'ai vu d'aussi beaux champs de maïs. Les épis sont grands, bien fournis en grains et extrêmement savoureux. Les métis boliviens et les colons, qui viennent de plus en plus nombreux prendre la place des indiens, s'adonnent comme eux à la culture du maïs qui, avec l'élevage, est leur principale ressource.

---

(1) Quelques historiens peu au courant de la géographie ethnique de l'Amérique du Sud ont prétendu qu'au xvi^{e} siècle les Chiriguano vivaient bien au-delà des frontières que j'ai indiquées. L'un deux (le Dr. Fulgencio Moreno) est allé dans ce sens si loin qu'il attribue aux Chiriguano la possession d'une grande partie du nord-ouest de l'Argentine et pousse la fantaisie au point de les situer presque jusque dans la province de Córdoba. Mr. Coni dans une excellente monographie a fait, documents en main, bonne justice de ces téméraires allégations et a démontré que ces hypothèses étaient dénuées de tout fondement.

Les arguments archéologiques de ceux qui croient à une vaste extension des Guarani en Argentine reposent sur l'occurence dans la province de Salta et de Jujuy d'enterrements d'adultes en urnes. Dernièrement j'ai effectué des fouilles dans plusieurs cimetières préhispaniques de cette région (département de la Candelaria, prov. de Salta) et j'ai pu me convaincre que les peuples qui nous ont laissé ces grandes nécropoles, n'avaient au point de vue culturel et anthropologique aucun point commun avec les Chiriguano. Les urnes funéraires que j'ai mises à jour sont entièrement différentes de celles des anciens Guarani et le mobilier funéraire ne comporte aucune pièce qui puisse être attribuée ni de près ni de loin aux Guarani.

L'enterrements d'adultes en urnes n'est en aucune façon caractéristique de la culture des Indiens tupi-guarani et je dirai même au contraire. En 1905 déjà Outes (1) dans une monographie fort bien documentée avait prouvé que les cimitières de Rosario de Lerma et de San Pedro de Jujuy que Boman (1) considérait comme guarani ne constituaient en aucune facon des preuves d'une migration guarani dans le nord-ouest de l'Argentine. Nordenskiöld (10, pp. 184-189) et moi-même (Métraux, 2, pp. 271-276), avons repris l'étude de cette question et nos résultats confirment entièrement ceux de Outes (1). Donc tant au point de vue historique qu'ethnographique l'on ne saurait donner aux anciens Chiriguano d'autres limites que celles que j'ai signalées.

Mon voyage au Chaco, qui a eu lieu du mois de février au mois de juin, ne m'a pas donné l'occasion d'assister aux semailles qui se font au début de la saison pluvieuse. Pour maints détails, je me verrai donc forcé de recourir à Corrado (pp. 42 et 48), Campana (pp. 96-98), Nordenskiöld (**2.** pp. 181-184 et **10.** pp. 23-24), à Nino (pp. 237-241) et Rosen (**1**. p. 205).

Lorsqu'un Chiriguano veut cultiver une nouvelle étendue de terrain pour lui et sa famille, il parcourt les environs de son village à la recherche d'un emplacement qui puisse lui convenir et qui soit, en plus, facilement irrigable. Cette condition est généralement remplie par les terrains qui se trouvent au pied d'une colline ou d'une éminence. Les eaux de pluie, qui viennent s'y déverser, leur assurent la fertilité.

Avant de prendre possession d'un nouveau lopin de terre, le Chiriguano a toujours soin de constater s'il est vierge de tout vestige de culture antérieure, sinon l'ancien propriétaire ou ses descendants auraient le droit de porter plainte au chef du village.

Le Chiriguano manifeste son nouveau droit de propriété en plantant, avant la saison des pluies, n'importe quelle plante comestible, par exemple, les grandes courges *(gindako-wasu)* qui se répandent partout et ne sont pas étouffées par la broussaille. Il peut également s'assurer la possession du terrain choisi, en abattant des arbustes tout autour et en pratiquant de grandes entailles dans les arbres (1).

Au milieu de la saison sèche, soit en août, l'indien détruit avec un long bâton, tranchant des deux côtés, la broussaille qui encombre son futur champ et y met le feu. Cette opération a, en plus, l'avantage de fertiliser le sol grâce à la couche de cendre qui est un assez bon engrais.

Les champs cultivés sont d'ordinaire nettoyés après la récolte. On y lâche d'abord les animaux domestiques qui s'y alimentent à peu de frais, puis on y met le feu.

Les semailles ont lieu au mois de novembre lorsque les premières rafales de pluie ont amolli le sol. Cette époque est annoncée par l'apparition des Pléïades *(itšu)* au-dessus de l'horizon, le matin de bonne heure.

Le Chiriguano qui s'apprête à semer, a soin de sarcler son champ et de le débarrasser de toutes les mauvaises herbes. A cet effet, il se sert d'une pelle dont je donnerai la description, en partie d'après Campana (p. 98), faute d'avoir vu cet instrument complet.

---

(1) Comparer cette manière d'assurer ses droits de propriété avec la méthode observée par les Caxinawa dans les même cas : « J'ai vu (c'est un indien qui parle) une éminence qui se prête à faire une plantation. Je vais faire une plantation pour cet été. J'ai rompu beaucoup de branches sur cette colline pour marquer cet excellent endroit. Personne ne peut faire ses abattis sur cette colline. Cette colline est excellente, n'allez pas y faire votre plantation. » (Abreu, p. 69.)

Les pelles *(sipe)* des Chiriguano étaient, il n'y a pas longtemps encore, entièrement en bois, de préférence en bois d'*urundei (Astronium urundeuca F. Allemao)* ou de palmier *siripe*. Elles ressemblaient, quoique plus étroites et plus longues, à celles de nos boulangers. Les bords en étaient droits, presque parallèles, et seul le tranchant était légèrement arrondi sur les côtés. Vers le haut, elles se terminaient par une pointe, sorte de manche embryonnaire qui était prolongé par un bâton auquel il était attaché avec des liens faits en *charqui (Nilotica farnesiana)*, en lianes ou en fibres de *toborośi*. Les deux pelles examinées par Campana, mesuraient 70 cm. de longueur et 15 cm. de largeur, l'une d'elle, cependant, était moins large en haut qu'en bas de quelques centimètres (fig. 2).

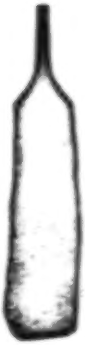


Fig. 2. — Pelle (sipe) en bois, sans son manche en usage autrefois chez les Chiriguano (d'après Campana, pl. VIII, fig. 11).

Si les Chiriguano ont abandonné l'ancienne pelle de bois, ils ont cependant fidèlement conservé le long manche auquel elles étaient fixées et qui leur permet de travailler la terre sans avoir à se baisser. Une remarque d'ordre psychologique s'impose à ce propos. Les Chiriguano auraient bien pu acquérir dans les magasins des Syriens où ils se fournissent, des pelles déjà emmanchées et prêtes à être employées. S'ils ont senti le besoin de modifier le manche et de lui donner la forme traditionnelle, c'est qu'il ne correspondait pas aux mouvements et à la position du corps et des mains qu'une tradition séculaire avait fixés.

Dans chaque groupe humain, tout travail manuel exige certains gestes déterminés auxquels, dans une certaine mesure, s'adaptent les outils. Ainsi s'expliquent les variations que ceux-ci présentent de pays à pays et même de tribus à tribus. Le professeur Mauss avait coutume de nous citer, à ce propos, l'exemple suivant : pendant la grande guerre, les soldats français n'aimaient guère se servir des pelles anglaises différentes des leurs et vice-versa. Les Chiriguano que j'ai vu peiner sur les routes militaires de la Bolivie, manient nos pelles exactement comme n'importe quel terrassier européen, mais rentrés chez eux, lorsqu'il s'agit de labourer un champ, ils retournent immédiatement aux gestes ancestraux et sont contraints d'y adapter la forme de leurs instruments.

Le manche vient s'emboiter dans une poignée, sculptée dans un petit bloc de bois et rapporté avec le plus grand soin. Celui-ci affecte, généralement, la forme d'un croissant sur lequel la main s'appuye commodément. Les poignées à courbure élégante qui donnaient un caractère esthétique aux anciennes bêches sont devenues fort rares. Au cours de mon voyage, je n'ai pu acquérir que deux manches de pelle qui en fussent pourvus. L'un provient d'Ibopeyti (fig. 3) et l'autre a été exécuté à mon intention par un vieil indien de la Mission d'Ivu. La facture de ce dernier spécimen est peu soignée, mais reproduit assez fidèlement les anciens modèles (fig. 4).

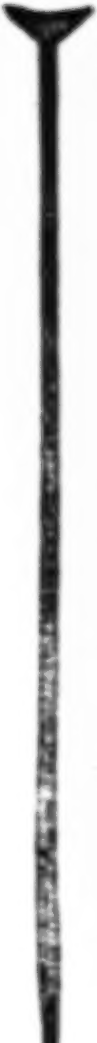


Fig. 3. — Manche de pelle. Prov. : Ibopeyti. ([illegible] de la gr. nat.)

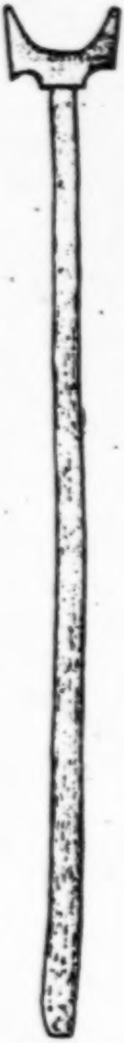


Fig. 4. — Manche de pelle. Prov. : Ivu. ([illegible] de la gr. nat.)

L'usage de la pelle chez les Chiriguano ne date, vraisemblablement, que de trois ou quatre siècles. Cet instrument était inconnu dans l'ancien Paraguay d'où nos indiens sont venus. L'emprunt que l'on pouvait supposer a *priori*, a été confirmé par la découverte dans la Quebrada de Humahuaca de pelles en bois en tous points semblables à celles que j'ai décrites ici. Ces trouvailles ont été faites dans les ruines de l'Alfarcito et du Pukará de Tilcara (Debenedetti, **4**, fig. 17 et p. 32) et à la Huerta dans la même Quebrada de Humahuaca. De nombreuses pelles en bois ont été exhumées à La Paya (Ambrosetti, **6**, fig. 236-237, pp. 457-458), et c'est à juste titre qu'Ambrosetti suppose qu'elles ont été emmanchées comme celles des Chiriguano modernes. Debenedetti (**1**, p. 35) a obtenu un spécimen de cet instrument à Kipón, dans la province de Salta.

Ce type de pelle est particulièrement bien représenté dans le matériel archéologique de la côte du Chili. On en a rencontré de nombreux exemplaires à Calama, à Chiuchiu et à Pica, dans la province de Tarapaca (Boman, **2**, t. II, pp. 731-732 et pl. LXVIII*a* et Uhle, **3**, pp. 13-16 et pl. I).

Les métis et les indiens du haut plateau bolivien travaillent aujourd'hui encore la terre avec une bêche qui ne diffère en rien de celle de leurs ancêtres; en outre elle présente une grande analogie avec la pelle en bois des anciens Chiriguano (Chervin, p. 216, fig. 120).

Nordenskiöld (**9**, pp. 30-32) en étudiant la distribution de cet élément culturel, a établi qu'il était propre à la zone andine et aux régions limitrophes. La pelle chiriguano n'en a pas moins une particularité que nous chercherions en vain sur tous les exemplaires trouvés à l'intérieur des limites de l'empire incasique : c'est la poignée en forme de croissant. Elle correspond assez exactement aux béquilles qui terminent les rames en usage chez les tribus du Brésil, du Paraguay et des Guyanes et sur lesquelles le pagayeur pose sa main à plat.

Les Chiriguano ont vécu jadis dans une contrée riche en fleuves et en rivières et probablement ils s'aidaient pour les remonter ou les descendre de pagaies de ce type. Une fois établis au pied des Andes, la ressemblance entre leurs anciennes rames et les pelles qu'ils virent aux mains des Chané ou des Chicha dut les frapper et ils ont naturellement cherché à adapter aux nouveaux instruments ce détail de structure dont le pagayage leur avait montré la commodité. Une telle hypothèse n'a rien de trop aventureux, car n'avons-nous pas dans le Chaco des pelles qui ont exactement l'apparence de rames ? (V. à ce sujet la pelle des Ashiuslay publiée par Nordenskiöld, **9**, p. 30, fig. 1.)

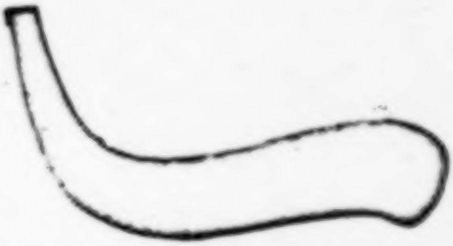


Fig. 5. — Corne de vache (vaka-ranti) dont les Chiriguano se servent en guise de cor. L'extrémité est taillée en forme d'embouchure. Prov. : Ibopeyti. (1/6 de la gr. nat.)

Une fois leur champ libre de mauvaises herbes, les Chiriguano convoquent parents et amis. A la date convenue, tous se rendent aux champs de bon matin après s'être réveillés mutuellement avec des cris, des sifflements et en soufflant à qui mieux mieux dans des cornes de vaches qui leur tiennent lieu de cors (en chiriguano : *vaka-ranti*) (fig. 5). Le chef du village participait autrefois aux semailles et veillait à ce que tous s'aidassent mutuellement.

Les semailles se font d'une manière fort simple. Si le terrain est mou, l'Indien fiche sa pelle verticalement dans le sol après avoir donné deux ou trois coups pour l'enfoncer le plus possible. Il élargit la fente en poussant sa pelle en avant sans la retirer et glisse dans l'entrebâillement deux ou trois grains de maïs. Sans changer de place, il pratique à sa droite et à sa gauche deux ou trois trous analogues, fait un pas en avant et recommence. Les plantes poussent ainsi dans un certain alignement qui est loin, cependant, d'être parfait. Comme ils sont plusieurs à travailler simultanément, la besogne se fait vite. A midi, ou un peu plus tard vers deux heures de l'après-midi, ils ont fini leur tâche et s'en retournent au village où les attend la chicha ou *kàwi* que le propriétaire du champ a fait préparer pour ses aides.

Le triste état de décadence où se trouvent actuellement les Chiriguano a mis fin au travail collectif et ce n'est plus qu'exceptionnellement que

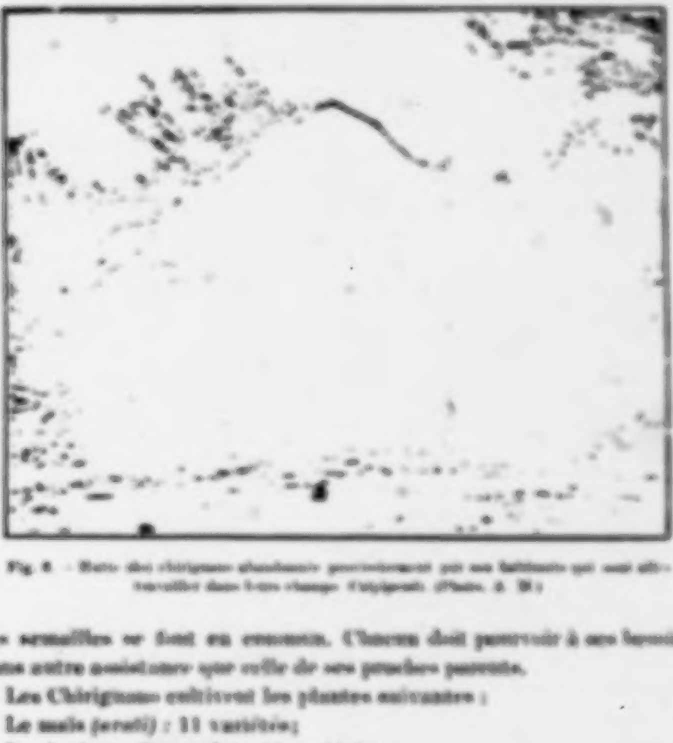


Fig. 6. — Hutte des chiriguano abandonnée provisoirement par ses habitants qui sont allés travailler dans leurs champs. Caipipendi. (Photo. A. M.)

les semailles se font en commun. Chacun doit pourvoir à ses besoins sans autre assistance que celle de ses proches parents.

Les Chiriguano cultivent les plantes suivantes :

Le maïs *(avati)* : 11 variétés;

Les haricots *(kumanda)* : 11 variétés;

Les courges *(andai et* [illegible]*)* : 3 variétés;

Les patates douces *(jeti)* : 6 variétés;

La yuca ou manioc doux *(mandio) (Manihot utilissima,* Pohl);

Les arachides *(manduvi)*;

Le piment *(ki'i) (Capsicum)*, très rarement cultivé;

Le sorgho *(*[illegible]*) (Sorghum saccharatum)* (1);

---

(1) Le sorgho n'est cultivé que sur une très petite échelle. C'est une friandise que les Chiriguano réservent aux enfants qui en sucent la tige.

La canne à sucre ;
Les melons ;
Les melons d'eau (sandias) ;
Les figues de barbarie (tuna) (*Opuntia spec.*) ;
Les figuiers ;
Les orangers (dans les missions).

Les Chiriguano ne cultivent que sur une très faible échelle les plantes qui, comme le sorgho, la canne à sucre, les figuiers et les orangers, ont été introduites par les Européens. Parmi celles-ci les melons seuls jouissent d'une faveur générale.

Ils consacrent toujours quelques parcelles de leurs champs à la culture de plantes ayant une valeur purement industrielle. Ce sont : les calebassiers (*[illegible]*), les [illegible] (*[illegible]*) qui poussent sur le sol à côté de leurs courges et leur fournissent les [illegible] dont ils ont besoin, le roseau (*[illegible]*) que l'on ne trouve guère que dans la partie septentrionale de leur habitat et enfin une espèce de roseaux (*Arundo donax*) avec lesquels ils font les hampes de leurs flèches.

Ils plantent aussi le tabac (*petĩ*), mais je n'en ai jamais vu dans leurs champs. Selon Nordenskiöld (**12**, p. 23), cette culture serait insignifiante et exceptionnelle. Les Chiriguano ne sont pas de grands fumeurs et les nombreux paquets de cigarettes que j'avais emportés à leur intention ne trouvèrent que peu d'amateurs. Chez les Toba, les Mataco ou les Chorotí, mes stocks eussent été épuisés en un clin d'œil, car ces Indiens aiment le tabac plus que tout au monde.

L'usage du tabac chez les anciens Chiriguano, comme chez leurs ancêtres du Paraguay ou du Brésil, était réservé aux hommes-médecins pour leurs opérations magiques. Son emploi en faisait une plante douée de vertus « mystiques » et dont la consommation était limitée (1).

J'ai visité, à l'époque de la récolte, les terrains cultivés par les Indiens de la région de Caraparí, dans la vallée du Caipipendi. Dès la fin de février jusqu'au mois d'avril, les Indiens passent rarement la journée chez eux. La plupart du temps ils vont s'établir dans leurs champs, quittant le village dès que le maïs commence à mûrir pour n'y retourner qu'à la fin de la récolte. La maison des absents est préservée de toute intrusion étrangère par des haies d'épines qu'ils élèvent tout autour ou devant la porte seulement. Celle-ci peut être aussi fermée par un cadre en claie qu'ils dressent contre elle et appuient solidement (fig. 6).

---

(1) Le P. Giannecchini (Diccionario Chiriguano-Español, etc., pp. 169-170) nous donne à ce sujet des détails fort intéressants. *Jadis*, nous dit-il, le tabac était réservé aux magiciens et aux adultes et il constate que même aujourd'hui où son usage est plus répandu, il n'est cultivé que sur une très faible échelle. Les Chiriguano n'ont pas la patience de le laisser mûrir et le font sécher sur le feu pour pouvoir le consommer.

Lorsqu'ils étaient appelés auprès d'un malade, les hommes-médecins se mettaient en état de transe en fumant tant et plus. Par ce moyen ils découvraient l'auteur du mal et lui livraient bataille.

Nous verrons plus loin (p. [illegible]) le rôle du tabac dans les cérémonies magiques destinées à faire tomber la pluie.

Cette migration temporaire de toute la population d'un village aux champs, a rendu ma tâche de collectionneur parfois assez difficile. Il m'est souvent arrivé de me trouver dans des villages à peu près vides. Les rares Indiens qui y étaient restés, se refusaient obstinément, et avec raison, à me vendre les objets qui m'intéressaient, s'ils appartenaient à un absent. La propriété est chose sacrée chez les Chiriguanos, et les parents les plus proches ne peuvent disposer des biens des leurs sans leur consentement formel.

Fig. 7. — [illegible]

Lors de mon séjour à [illegible], je priai une fois mon vieil ami, le « capitaine » [illegible] de me conduire à son champ. Il fut très sensible à

[facing p. 340]

1. Jeune Chiriguano, fille du « capitan grande » [illegible]. Ses joues sont peintes avec de la poudre de [illegible]

2. Indienne Chiriguano de la région de [illegible], considérée par les Indiens comme une beauté. (Photo. A. M.)

l'intérêt que mon désir impliquait, et en un instant se montra prêt à m'en faire les honneurs.

Son champ se trouvait à 700 mètres environ du village sur le haut d'une des falaises qui bordent la « quebrada » de Caruruti. On y avait accès par un sentier abrupt à travers un éboulis. L'entrée du champ était fermée par une haie composée de troncs d'arbres et d'arbustes épineux que nous enjambâmes à l'aide d'une échelle dans le style indien, c'est-à-dire d'une grosse branche avec de profondes entailles en guise de marches. La *chacra* du capitaine *Karuapadyü* avait une extension de 200 mètres environ sur 70 mètres. A l'orée se dressait une petite hutte en bois couverte de paille.

Le « Capitaine » commença par me montrer quelques plants de manioc et me fit passer au travers d'un grand carré exclusivement semé de haricots et de citrouilles. Les champs de *maïs leur faisaient suite.* Ils étaient partagés en deux par une seconde haie formée de troncs et d'épines. Entre les rangées de maïs poussaient des courges. Au *maïzal* succédait une seconde étendue couverte de haricots, de courges, de melons que *Karuapadyü* me dit appartenir à sa fille. Çà et là se dressaient quelques tiges de sorgho. Un nouveau champ de maïs faisait face au premier et sur sa lisière s'élevait une autre cabane. Dans l'une et l'autre de ces propriétés, les seules plantes qui fussent cultivées pour leur valeur industrielle étaient les cucurbitacées dont ces indiens font leurs tasses et leurs bouteilles.

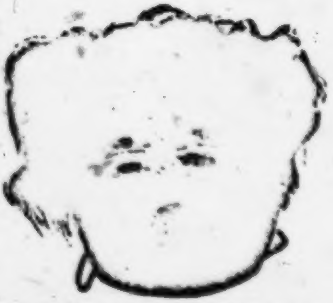


Fig. 8. — Masque ([illegible]) taillé dans une calebasse et pourvu de cheveux et de sourcils en crin. Il était accroché dans une plantation où il servait d'épouvantail. Prov. Caruruti. (¹/₈ de la gr. nat.)

Je visitai ensuite, sur la falaise d'en face, la *chacra* d'un autre indien du même village. Un chemin plus raide et plus difficile que le premier y conduisait. La plantation se trouvait, en contre-bas d'une colline sur laquelle était perchée une petite hutte. Ces champs étaient presque uniquement couverts de maïs entre les tiges desquels poussaient des courges. Comme précédemment, les *maïzales* étaient précédés de plantations de haricots et de courges.

Les perroquets sont de véritables plaies pour l'agriculture dans le Chaco et causent de grands dommages. Pour lutter contre leurs bandes voraces, les Chiriguano font des épouvantails en attachant à l'extrémité de perches flexibles les masques qu'ils portent pendant les fêtes du Carnaval et qu'ils dédaignent ensuite (fig. 8). C'est la nécessité d'être constamment aux aguets pour repousser l'intrusion de ces redoutables bandes de pillards qui oblige les indiens à venir s'établir sur leurs champs dès que le maïs mûrit. Les enfants et les jeunes gens ont mission d'effrayer, par leurs cris, ces insatiables maraudeurs. Sitôt qu'ils voient ou entendent une volée de perroquets, ils émettent une longue modulation qui, paraît-il, a la vertu de les effrayer. Si les perroquets approchent trop ou se posent sur les plantations, les indiens les font fuir en les criblant de pierres avec leur frondes. Ils en ont de deux sortes. Partout où les Chiriguano sont en contact direct avec les Quichua, ces frondes sont en laine (pl. VII, 1 et 2); ailleurs, en particulier dans la vallée de Caipipendí, elles sont en fibres végétales et faites suivant la technique du filet (pl. VII, 3). Il ne fait aucun doute que les Chiriguano ont emprunté cette arme aux populations andines. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer la fronde des indiens et des métis du département de Tarija avec celle des Chiriguano (Rosen, 1, fig. 267, p. 261).

Un autre moyen d'écarter les oiseaux est de tendre un fil au-dessus des champs. J'ignore l'effet que ce dispositif peut avoir sur eux.

Les champs des indiens Chiriguano sont toujours entourés d'une haie haute et épaisse qui les protège des animaux, vaches et chevaux errants, qui pourraient s'y introduire et les saccager. Les sauterelles leur font, parfois, beaucoup de mal. J'ai vu dans la vallée de Caipipendí un champ où elles fourmillaient et qui semblait avoir été abandonné pour cette raison (1).

Les femmes accompagnent leurs maris aux champs. Elles y passent la journée à filer, à coudre, à griller des épis de maïs ou à rôtir du manioc. Le soir, s'ils rentrent au village, la femme revient pliée sous le poids de son *añapoka* ou filet à porter, plein d'épis de maïs. Les hommes les aident parfois. Ceux qui ont des ânes et des chevaux les emploient comme bêtes de somme.

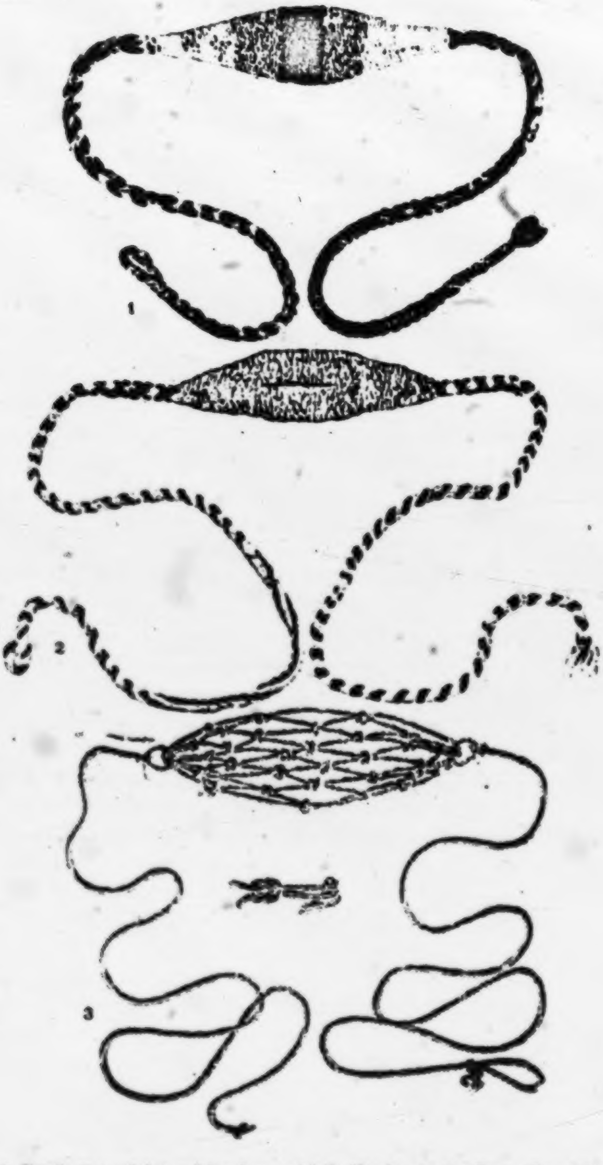
Le transport du maïs se fait, généralement, à l'aide du filet à porter, mais des moyens de fortune leur permettent en cas de nécessité de s'en passer. Les épis de maïs sont réunis en paquets au moyen des feuilles qui les entourent et suspendus à une bagnette flexible, pliée en forme de 8. Lorsque les deux arceaux sont équilibrés on peut les soulever en les prenant par le milieu.

Au village, les épis sont soit emmagasinés dans les greniers sur pilotis auxquels conduisent des escaliers taillés dans un tronc d'arbre (fig. 9), soit gardés dans la hutte où un coin spécial a été aménagé en compartiment. Un tronc d'arbre, surmonté d'une fourche naturelle, peut servir

---

(1) Lorsque les sauterelles sont particulièrement nombreuses, les Chiriguano creusent des fosses dans lesquelles ils les font entrer et où ils les ensevelissent. (*Diccionario Chiriguano-Español*, etc., p. 83.)

[facing p. 342]



1. Fronde (tamembeba) en laine, jaune, violette, blanche et verte. Prov. : Cuevo ($^1/_6$ gr. nat.); 2. Fronde en laine, brune, verte et blanche. Prov. : Ivu. ($^1/_6$ gr. nat.); 3. Fronde en fibres végétales (écorce de wembé). Prov. : Caruruti. ($^1/_6$ gr. nat.)

de dépôt à maïs. Les épis, liés par paquets, sont entassés entre les deux branches de la fourche (fig. 10).

Jadis, avant que ne commençât leur effroyable décadence, les Chiriguano avaient recours à des cérémonies magiques pour hâter la maturité du maïs et éviter la sécheresse ou une trop grande abondance de pluies.

Fig. 9. — Grenier à maïs sur pilotis (asatié). Iva. (Photo. A. M.)

Lorsque le soleil menaçait de brûler les récoltes, on faisait venir un ou plusieurs hommes-médecins qui étaient chargés d'amener les nuages récalcitrants. Munis d'un cigare, ils faisaient le tour des champs soufflant la fumée dans tous les sens (*Diccionario Chiriguano-Español*, etc., p. 167). Le symbolisme de ce rite de magie homéopathique est transparent : la fumée représente les nuages que l'*ipaye* doit réunir.

Le jeu du *mbotó* constitue la survivance d'une cérémonie magique en relation avec la croissance du maïs et sa maturité.

Dans les missions des Chiriguano, ou dans les villages de la vallée de Caipipendi, on rencontre à foison, sur la grande place du village, des sortes d'oignons, faits en feuilles de maïs pliées ensemble (fig. 11). Les enfants se les lancent avec le plat de la main et cherchent à les rattraper avant qu'ils ne tombent à terre. Un voyageur pressé ne verrait dans ce jeu qu'une forme indienne de notre jeu de paume ou un tennis rudimentaire. En fait, telle est bien la signification actuelle de ce divertissement. Autrefois il n'en était pas de même, comme je l'appris dans la mission de Macharetí. Il y a quelques années encore, on ne jouait au *mbotó* qu'à l'époque où le maïs commençait à mûrir. Les enfants formaient un cercle et se jetaient mutuellement cette sorte de volant. Si, par hasard, l'un d'eux le laissait tomber par inadvertance ou maladresse, il quittait aussitôt les lieux, poursuivi par ses camarades qui lui tiraient énergiquement les cheveux. Le joueur maladroit qui lançait la balle de telle façon que son partenaire ne pouvait la saisir, était assimilé à celui qui la laissait choir, à condition toutefois que son vis-à-vis n'eût pas fait le geste de la rattraper. Une fois le maïs mûr, on cessait de jouer au *mbotó*.

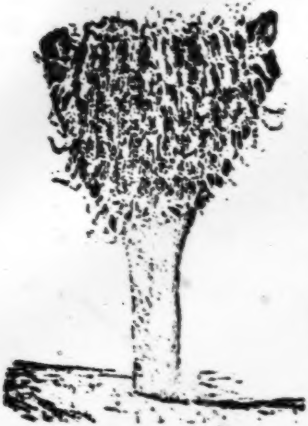


Fig. 10. — Arbre fourchu sur lequel les Chiriguano entassent le maïs à l'intérieur de leurs huttes. Ce dispositif peut avoir donné naissance aux greniers sur pilotis.

Le jeu du *mbotó* a une vaste distribution en Amérique du Sud, mais celle-ci est limitée aux populations du bassin amazonien et des Guyanes. Les Chiriguano l'ont sans doute introduit dans le Chaco (Nordenskiöld, **9**, p. 168).

Ce jeu dérive, sans aucun doute, d'un rite magique dont le but était de favoriser le cours bienfaisant du soleil et de l'obliger à luire sans interruption pour faire mûrir le maïs. Le volant de paille représente le soleil. L'époque à laquelle ce jeu se pratique et la signification que les Chiriguano y attachent viennent donner une forte présomption à mon hypothèse. Preuss a démontré que dans toute l'Amérique centrale et même dans l'Amérique du Nord, le

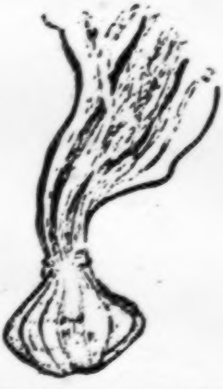


Fig. 11. — Volant en paille (*mbotó*) accessoire du jeu du même nom. Prov. : Caruruti (¹/₂ de la gr. nat.).

jeu de paume était issu d'une opération magique destinée à influencer le soleil.

Les Chiriguano sont orgueilleux de l'étendue de leurs champs. Le «capitaine» *Karnapadyi* me fit parcourir le sien en entier, insistant sur son extension et sur l'abondance de ses produits. Un autre Chiriguano après m'avoir emmené au travers de toutes ses plantations, sans me faire grâce d'un lopin de terre, me dit en me reconduisant, d'un air à la fois orgueilleux et interrogateur: « Guapo yo ». Je lui répondis qu'effectivement il était très « guapo ». Il en parut flatté et heureux.

Le père défriche le champ de sa fille, qui représente pour celle-ci une espèce de dot. Le gendre doit ensuite s'en occuper, faire les semailles et la récolte (1). Mon guide, Cipriano, se plaignait amèrement de son gendre dont la paresse l'avait obligé à récolter lui-même le maïs de sa fille.

CHAPITRE III

La cuisine et l'alimentation

LES RESSOURCES ALIMENTAIRES

Ce n'est que fort rarement que j'ai mangé de la viande dans les villages chiriguano et je n'ai jamais eu l'occasion de goûter à un morceau de gibier. Ce n'est pas que celui-ci ait disparu de la région, exterminé par l'homme, mais les Chiriguano ne se donnent plus la peine de le poursuivre. Jadis ils étaient, comme presque tous les indiens de l'Amérique tropicale, des chasseurs passionnés. Lorsqu'ils attendaient des hôtes pour une fête de boisson, les hommes partaient dans la brousse et pendant quinze à vingt jours faisaient ample provision de chair de pécari, de cerf, de nandou, de pigeon, de tatou, de *chuña* et même de perroquet. Pour qu'elle se conservât, ils la faisaient sécher au soleil, sans sel (Nino, pp. 249-258).

En dehors de ces expéditions officielles, ils chassaient sans doute pour leur plaisir ou simplement pour interrompre la monotonie de leur menu.

Les quadrupèdes étaient tués avec des flèches à pointe lancéolée, primitivement en bois aujourd'hui en fer (pl. VIII et IX, 2); le menu gibier avec des flèches terminées par une tige de bois barbelée (pl. IX, 3-5). Les oiseaux étaient pris au piège ou assommés avec une flèche spéciale à embout évasé (pl. X-XI).

Quiconque a vu les petits chiens des Indiens Chiriguano, à museau allongé, à oreilles pointues, à poil ras et à queue arquée se demandera avec étonnement, comment des animaux aussi misérables, stupides et rageurs ont pu être dressés de façon à rendre des services à l'homme. Cependant, tel semble avoir été le cas. Pour chasser le pécari, par exemple, les Indiens emploient les chiens qui les traquent et les forcent à se cacher dans leur repaire où on les enfume et assomme à coups de bâton lorsqu'ils cherchent à s'enfuir. C'est du moins de cette manière que les habitants du village de Saladito (haut Pilcomayo) me dirent avoir tué un pécari qu'ils me montrèrent au moment où je passai chez eux.

---

(1) Corrado (p. 155) assure que les jeunes mariés vivent aux dépens de leurs parents et qu'ils ne cultivent pas de *chacras* ni ne construisent de maison avant d'avoir un enfant.

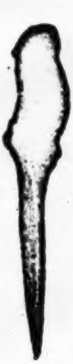


Fig. 12. — Poinçon en corne de cerf (*guasu-pirasa*). Jadis les Chiriguano s'en servaient pour perforer la lèvre inférieure de leurs enfants. Prov. : Saladito. ([illegible], gr. nat.)

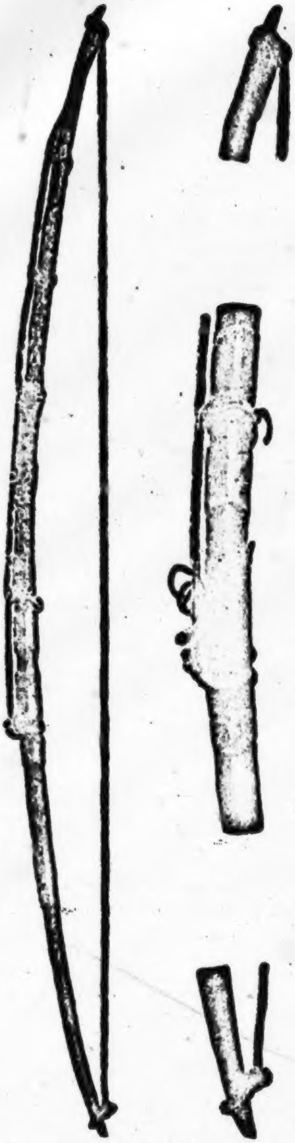
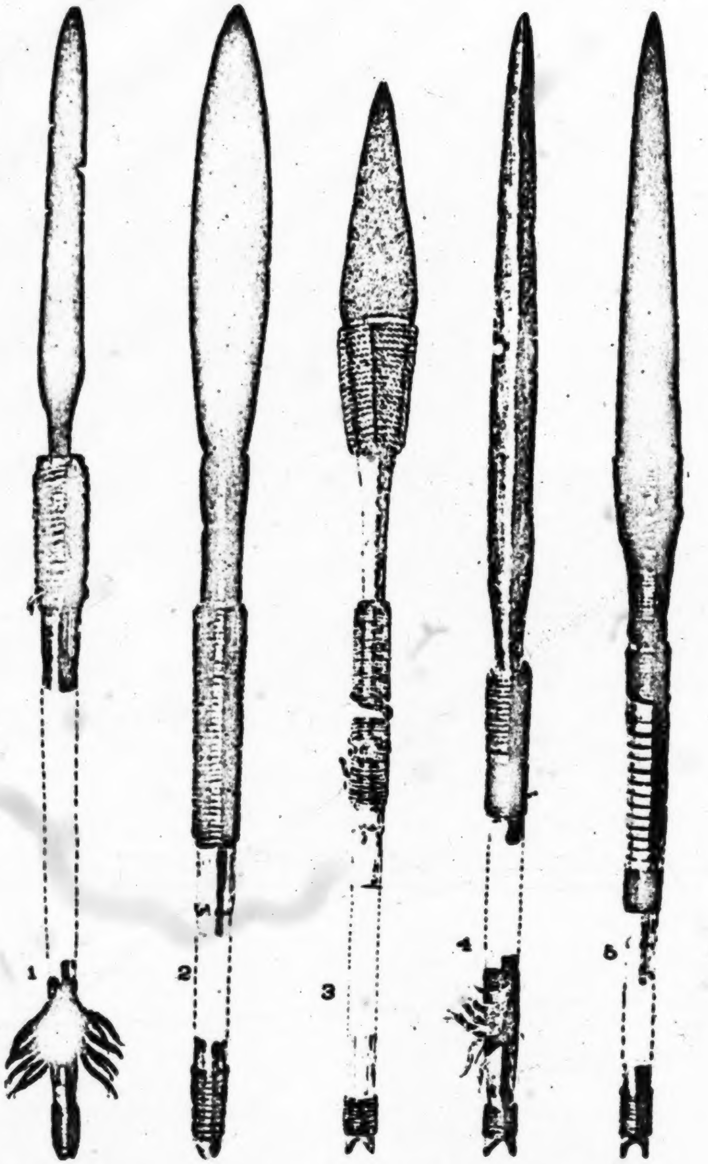


Fig. 13. — Arc des Indiens Chané. Face extérieure semicirculaire; face intérieure plane. L'arc est renforcé avec des manchons en peau de cerf (?) Prov. : *Tuyunti* (Prov. de Salta, Rép. Argentine). ([illegible], gr. nat.).

La chasse, chez les Chiriguano modernes, a perdu sa raison d'être en tant qu'activité ayant un caractère économique, excepté, peut-

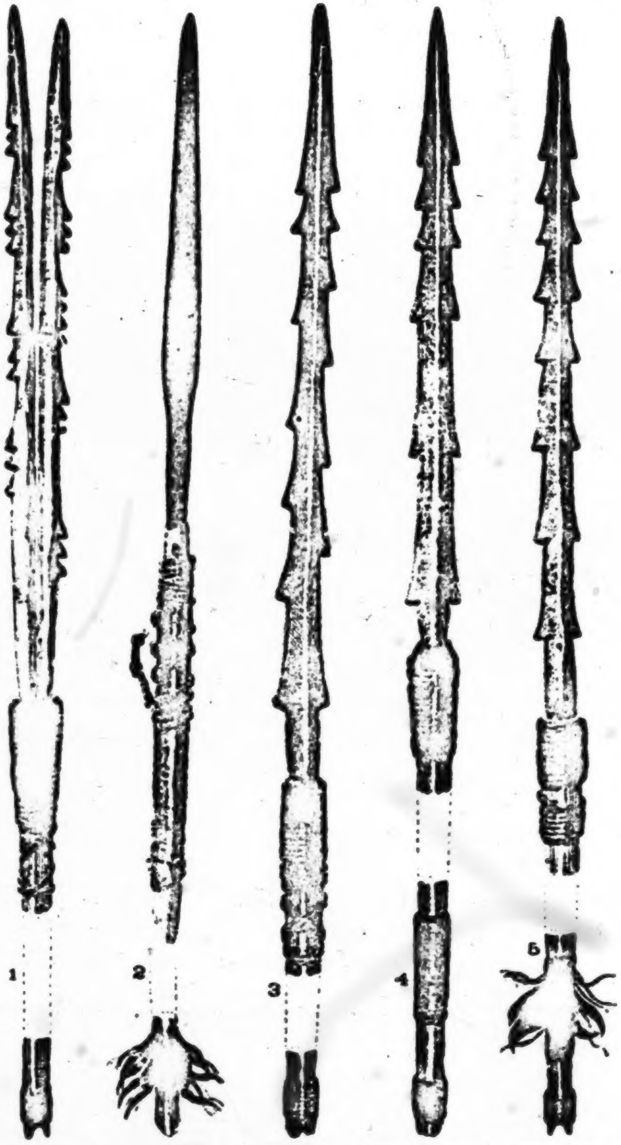
1:Métraux SF10 Chiriguano

[facing p. 346, A]



Flèches pour la guerre ou la chasse au gros gibier (*hui ipa*). Chiriguano. La pointe est une lame de fer, excepté pour le n° 4 qui se termine par une pièce de bois effilée. Les n^os^ 1, 3 et 4 proviennent de Ivu; Le n° 2 de Tigüipa et le n° 5 de Pipi. (1, 2, 5 sont à $^1/_2$ de la gr. nat.; 3 et 4 à $^1/_2$ de la gr. nat.)

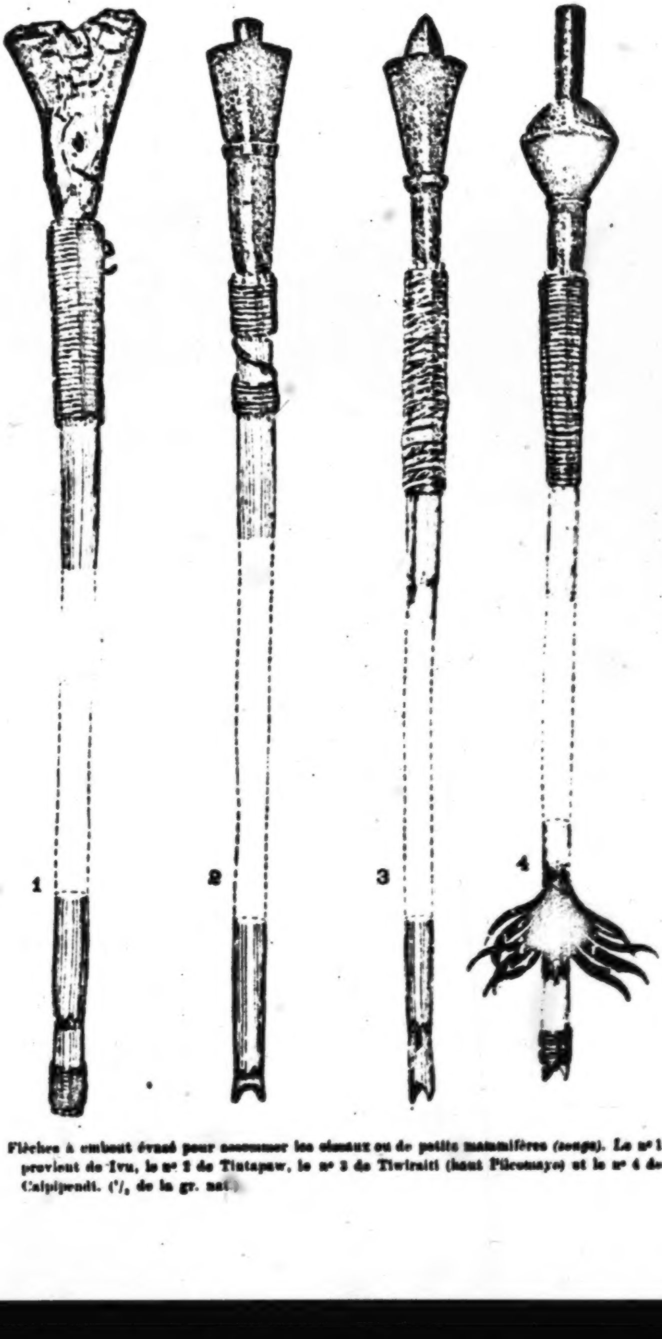
[Facing p.346, B]



1. Flèche pour la chasse au *yakú (pavo del monte)*. Chiriguano. Prov. : Caipipendi ($^1/_2$ gr. nat. ±). — 2. Flèche terminée par une tige de fer calée dans la hampe à l'aide d'une cheville de bois perforée et liée avec une cordelette. Renforcée avec de l'écorce de *wembé*. Prov. : Tintapaw ($^1/_2$ gr. nat. ±). — 3-5. Flèche à pointe barbelée. Prov. : Caipipendi ($^1/_2$ gr. nat. ±). Remarque, la flèche nº 5 a, par exception, *trois plumes d'empenne.*

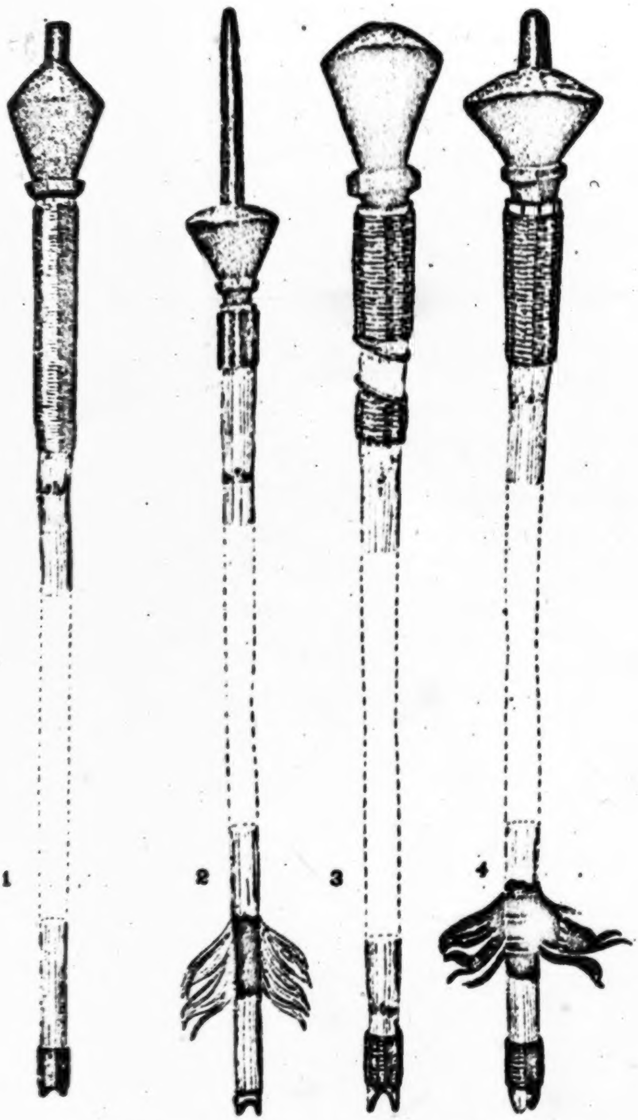
[facing p. 346, c]

A. MÉTRAUX, *La civilisation des indiens Chiriguano* PLANCHE X



Flèches à embout évasé pour assommer les oiseaux ou de petits mammifères (*songa*). Le nº 1 provient de Ivu, le nº 2 de Tintapaw, le nº 3 de Tiwiraiti (haut Pilcomayo) et le nº 4 de Caipipendi. (1/2 de la gr. nat.)

[facing p. 346, D]



Flèches à embout évasé pour assommer les oiseaux ou de petits mammifères (tenga).
Les nos 1 et 3 proviennent d'Ivu, les nos 2 et 4 de Caipipendi. (1/2 gr. nat.)

être, pour ceux de cette nation qui vivent dans la région du haut-Pilcomayo. C'est, du moins, l'impression que j'ai eue après avoir examiné leurs huttes : les châlits ou cadres de bois étaient souvent recouverts de peaux de pécari, et les anciens poinçons en corne de cerf (fig. 12) assez nombreux pour pouvoir être échangés contre une bagatelle. L'abondance relative de ces objets prouve que la chasse, chez ces indiens, n'a pas été reléguée au rang d'un simple sport et qu'elle conserve, du moins en partie, son importance passée. Le contraste est saisissant si ensuite l'on se rend dans la zone des missions franciscaines : là, plus de peaux de pécari, plus de perforateurs en corne de cerf, plus de plumes d'autruche. Dans les villages du haut Pilcomayo, il n'est cabane, si pauvre soit-elle, où entre les poutres de la toiture ne soient glissés un arc et un paquet de flèches. Une fois hors de cette région, l'ethnographe aura toutes les peines du monde à acquérir ces armes pour ses collections. Si elles lui sont offertes ce seront, soit quelques souvenirs du temps jadis conservés par un vieillard, soit des exemplaires grossièrement faits sans autre valeur que celle d'un jouet ou d'un accessoire de sport pour quelque rare amateur de chasse.

Fig. 15. — Extrémité supérieure d'un *lerere* (longue baguette terminée par un lac, avec laquelle les Chiriguano attrapent les perroquets sauvages qu'ils ont attirés au moyen d'individus apprivoisés). Prov. : Ivu. (¹/ gr. nat.).

Les indiens de la vallée semi-indépendante de Caipipendi sont encore, dans quelques villages, capables de tailler un arc et de s'en servir. Les flèches, que je leur achetai en assez grande quantité, appartenaient presque toutes à un seul type et étaient destinées, à ce qu'ils me dirent, à tuer les *yakú (pavo del monte) (Penelope* sp.). Ce sont de longs roseaux armés de deux tiges barbelées en bois (pl. IX, 1). Il ne faut pas en conclure que les *yakú*, si abondants soient-ils, représentent une ressource alimentaire appréciable. La chasse, d'ailleurs, n'en est guère pratiquée que par les jeunes gens qui en font un divertissement. L'indien qui me céda le plus beau lot de ces flèches, en éprouva quelque remords; car, m'expliqua-t-il,

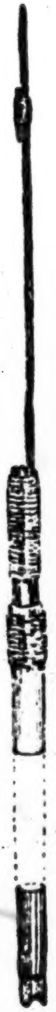


Fig. 14. — Flèche de chasse. Chiriguano. La pointe est formée par une tige de fer contre laquelle un clou a été fixé en guise de barbelure. Cette pointe est maintenue dans la hampe grâce à une cheville de bois. Prov. : Sawirenda. (¹/ gr. nat.)

elles étaient à son petit garçon qui ne manquerait pas de pleurer lorsqu'il constaterait que son père les avait vendues sans son assentiment.

Les enfants chiriguano sont encore plus fervents que les nôtres au tir à l'arc. On peut les voir courir autour du village s'essayant à abattre, avec de petites flèches en miniature (pl. XII, 2 et 4), les oiseaux qui se posent à leur portée. Contrairement à ce qui avait lieu jadis, une fois adultes, ils ne bénéficieront pas de l'adresse qu'ils auront ainsi acquise.

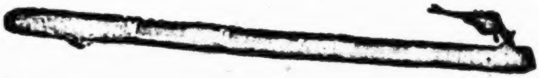


Fig. 16. — Perchoir avec anses pour perroquets apprivoisés dont les Chiriguano se servent pour attraper les individus sauvages. Prov. : Sawirenda. (¹/₁₀ gr. nat.)

Quelques indiens de la vallée de Caipipendi m'ont vendu de gros bouquets de plumes de nandou. Je n'ai pu savoir s'ils les avaient prises sur des bêtes tuées dans la région ou s'ils avaient été les chasser à l'est, plus près des grands déserts. Cela n'aurait rien d'invraisemblable, car les nandous ne sont certainement pas nombreux dans cette contrée ; en un mois de séjour je n'en vis aucun. Ces plumes servent à confectionner

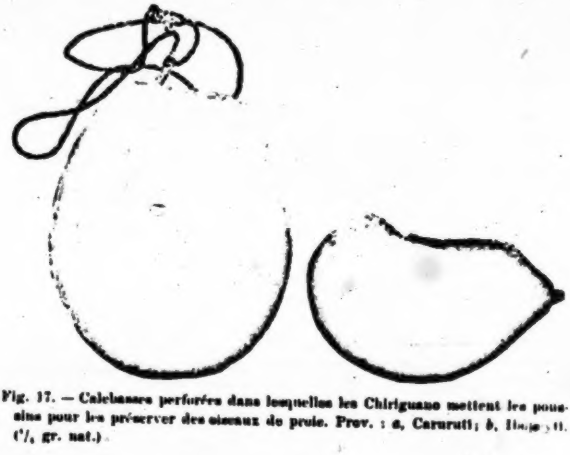
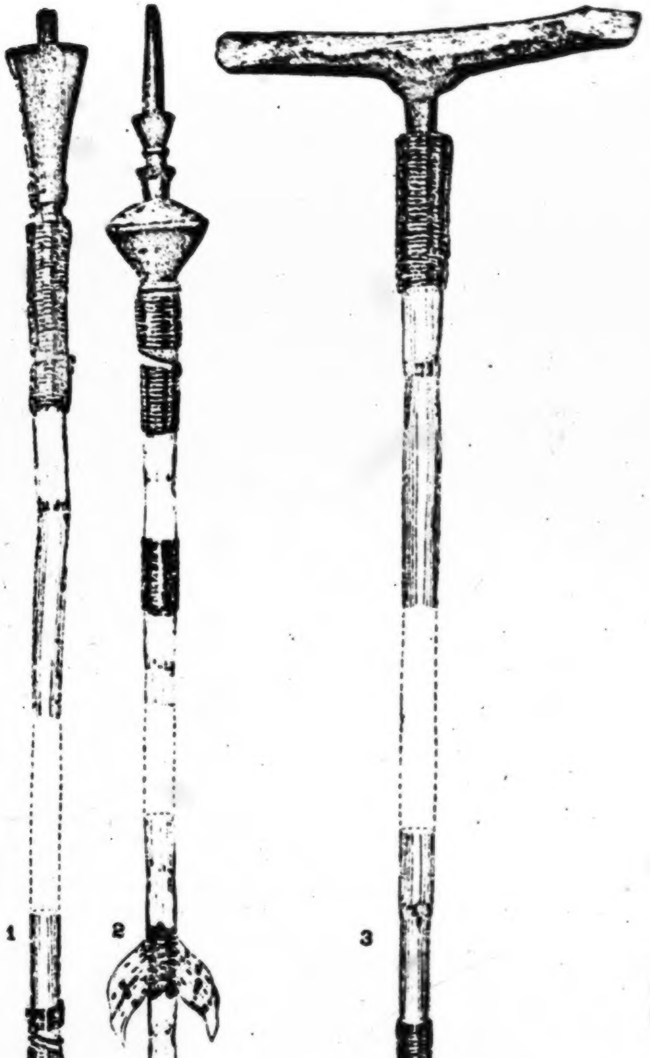


Fig. 17. — Calebasses perforées dans lesquelles les Chiriguano mettent les poussins pour les préserver des oiseaux de proie. Prov. : a, Caruruti ; b, [illegible]. (¹/₄ gr. nat.)

des plumeaux que les Chiriguano vendent dans les villages des métis. Pour les maigres profits que leur procure ce commerce, ils entreprennent de longs voyages et vont même jusqu'à Sucre, où chaque plumeau leur est payé de 2 à 3 pesos.

La chasse a perdu son importance du jour où les Chiriguano ont commencé à avoir du bétail. Il y a une vingtaine d'années déjà, ceux qui

[facing p. 348]



Flèches à embout évasé pour assommer des oiseaux ou de petits mammifères (songo)
Les nos 1 et 3 proviennent d'Ivu, les nos 2 et 4 de Caipipendi. (1/2 gr. nat.)

possédaient quelques moutons, chèvres, vaches ou même quelques poulets, ne se donnaient pas la peine de suivre dans la brousse leurs camarades en quête de gibier. A quoi bon se fatiguer à courir derrière des pécaris pendant de longues journées et risquer de se faire éventrer ou de revenir bredouille, si tout en restant chez soi on peut régaler ses hôtes avec quelque rôti de viande ou un bouillon de poulet?

Le prix du bétail a beaucoup baissé ces dernières années et les indiens n'ont plus besoin d'aller aux fabriques de sucre de l'Argentine pour en revenir avec une vache ou deux en récompense de quatre à cinq mois de dur labeur. Les chèvres, les moutons et les porcs sont estimés de 2 à 4 pesos pièce et encore s'agit-il souvent de « prix pour étrangers ». Une vache s'achète couramment de 25 à 30 pesos et un indien économe a le moyen d'en acquérir plusieurs au cours de sa vie. Petit à petit, dans chaque village se sont formés de modestes troupeaux que les indiens soignent comme des trésors. Ils en sont fort ménagers, comme d'ailleurs tous les peuples primitifs qui pratiquent l'élevage. Ils ne tuent presque jamais leur vache et ils ne sacrifient que rarement une chèvre ou un mouton à leur gourmandise (1). En se montrant aussi économes, ils n'obéissent à aucune superstition, mais craignent, simplement, de diminuer leur capital. La richesse d'un indien se jauge au nombre de ses vaches et, dans leur jargon espagnol, « vacudo » est synonyme de riche (2). Il existe, chez certains d'entre eux, une tendance à estimer la valeur des objets en vaches. Ainsi un métier à tisser, avec un poncho presque fini, me fut offert « pour une vache » et le propriétaire du métier ne put comprendre qu'il m'était difficile de réaliser le troc.

Le *charqui*, ou viande séchée au soleil, remplace le plus souvent la viande fraiche dans les menus de nos indiens. Il ne s'agit pas de préférence, mais d'une nécessité. Le *charqui* est bon marché et s'achète dans toute *estancia*.

LA PÊCHE

A l'époque où je traversai les villages chiriguano du haut Pilcomayo et du Parapiti, les rivières étaient en crue, le maïs mûrissait dans les champs et aucun Indien ne se souciait de laisser les perroquets lui manger ses épis, pour aller attraper des poissons au risque de se faire emporter par le courant. Si j'étais revenu dans ces mêmes villages en juillet ou en août, le spectacle eût été tout autre. Les rivières n'auraient plus été que de maigres filets d'eau et de tous côtés j'aurais aperçu des hommes et des femmes occupés à pêcher. La saison du poisson aurait battu son plein.

---

(1) Jadis ils éprouvaient pour la viande de porc une répugnance invincible qui se dissipe de nos jours (Nino, p. 252).

(2) Un indien de *Ñaurenda* avait jusqu'à 40 têtes de bétail.

Les Chiriguano, venus d'un pays riche en cours d'eau, ont conservé à cet égard les traditions de leurs ancêtres du Paraná ou du Paraguay.

Les uns armés de grandes épuisettes (fig. 18) forment des barrages contre le courant et avancent en cueillant les poissons comme à la cuiller. Ils les empoignent ensuite et les attachent à la ceinture après les avoir enfilés sur une corde au moyen d'une aiguille de bois (fig. 19). Il en est d'autres qui épient le poisson dans l'eau et lui décochent au passage une flèche armée de plusieurs pointes (fig. 20) ou simplement de deux longues tiges de bois barbelées. Quelques-uns, à l'aide de barrages de pierres, tâchent de faire converger les poissons vers l'ouverture d'une nasse en osier (1). Parfois un groupe d'individus détournent un cours d'eau, mettent les poissons à sec et les attrapent avec la main ou au moyen d'un crible (2). Les hameçons en fer sont également en honneur : les

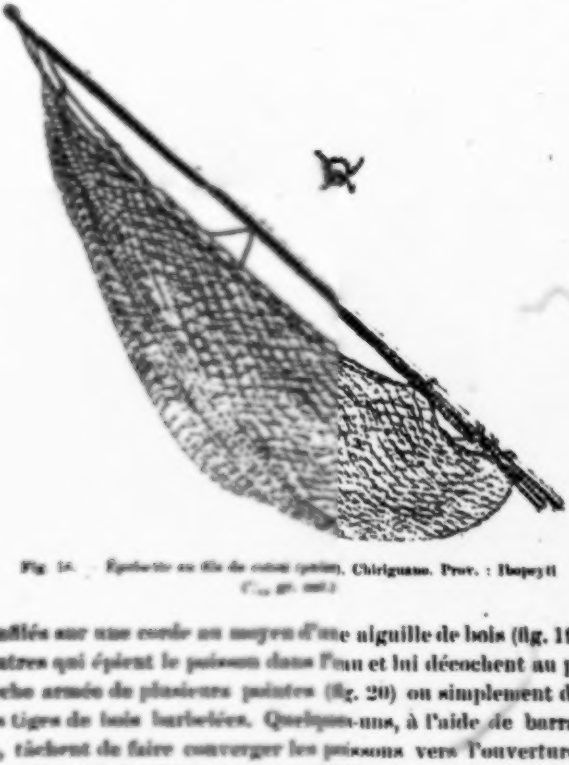


Fig. 18. — Épuisette en fils de coton [illegible]. Chiriguano. Prov. : Ibopeyti
[illegible]

---

(1) Comparer Lizárraga (t. I, p. [illegible]) : « el verano echan (los Chiriguanaes) un pedazo del río por otra parte; quedan los peces en el brazo del río desaguado; en agua hasta la cinta, entran en ella con sus arcos y flechas, allí los flechan, y el que se ocupa de la flecha, las mujeres van detrás con unas redes en que caen. »

(2) Nordenskiöld (2, pp. 184-185) décrit une curieuse façon d'attraper les poissons qui est en usage chez les Chané du rio Itiyuro. On plante dans l'eau des branches

Fig. 19. — Aiguille en bois (Cimoon) avec laquelle les Chiriguano enfilent les poissons qu'ils ont attrapés pour pouvoir les porter plus commodément autour de la ceinture. Prov. : Tiataguao. (½, gr. nat.)

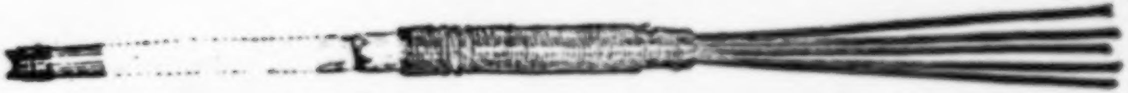


Fig. 20. — Flèche servant à attraper les poissons. Les pointes sont en fil de fer ; jadis elles étaient en épines de cactus. Prov. : Pigé. (⅓, gr. nat.)

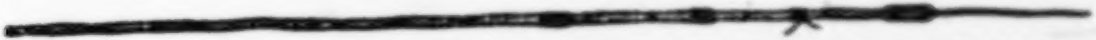


Fig. 21. — Épieu long de 4.70 mètres dont les Chiriguano se servent pour transpercer les grands surubí, lorsque ceux-ci migrent à leur portée. Prov. : Itapeyti. (1/10, gr. nat.)

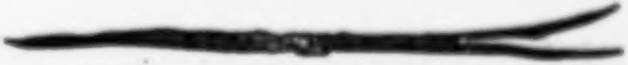


Fig. 22. — Broche pour rôtir des poissons. Prov. : Itapeyti. (½, gran. nat.)

Chiriguano les fixent à l'extrémité de longues cordes. Une lance à une ou deux pointes leur sert à harponner les dorados qui passent à leur portée (fig. 21). Inutile de dire que les Chiriguano sont de merveilleux nageurs.

Les Chiriguano sont friands de poisson (1). S'ils vivent loin du Pilcomayo et ne peuvent s'en procurer directement, ils l'achètent aux Toba ou aux Mataco qui sont d'habiles pêcheurs et ont, en plus, l'avantage d'habiter sur les rives mêmes du haut Pilcomayo.

A la saison sèche, on observe près du Pilcomayo un va-et-vient continuel de Chiriguano, pliant sous le poids de leurs filets pleins d'épis de maïs, qu'ils vont troquer contre du poisson frais ou séché. Ils n'hésiteraient pas, paraît-il, à faire 150 kilomètres pour s'en régaler (Nino, p. [illegible]).

Le poisson consommé par eux est cuit ou rôti et conservé seulement s'il est boucané ou séché. En ce dernier cas, on l'introduit entre les deux branches d'une baguette fendue sur les trois quarts de sa longueur (fig. 22). Pour que celle-ci ne s'ouvre pas complètement, on fixe solidement la partie inférieure avec des liens en écorce, et pour que le poisson ne tombe pas une fois introduit dans l'ouverture, la partie supérieure. Chez leurs cousins les Guarayú, une telle broche eût été superflue, car, pour griller le produit de leur pêche ou de leur chasse, ils construisaient des boucans. Les Chiriguano mangent aussi du poisson séché au soleil, et l'apprêtent sous cette forme combiné avec quelque plat de maïs.

---

qui descend de l'amont et attirent les poissons. On y place aussi une calebasse avec un peu de levure de maïs. Les poissons entrent dans la calebasse dont le goulot est étroit. Lorsque plusieurs poissons y ont pénétré, les femmes ferment avec la main l'orifice de la calebasse et la retirent à la surface.

(1) L'habileté des Chiriguano à la pêche avait déjà attiré l'attention des anciens chroniqueurs. Lozano (t. I, p. [illegible]) rapporte qu'il eut l'occasion de les voir [illegible] l'épieu dont un spécimen est reproduit ici à la figure 21. « Y unos Chiriguanos se zambullían debajo del agua, y andando con admirable presteza sugetan los peces, y con [illegible], a [illegible] que [illegible] en la mano derecha, [illegible] con la [illegible] de [illegible] y así [illegible] las [illegible] manos, que [illegible] peces [illegible] son [illegible], que [illegible] de la [illegible] ».

Rosen [illegible], fig. [illegible], p. [illegible] représente un Chiriguano tenant à la main un de ces épieux à deux pointes.

CHAPITRE IV

La cuisine

LE FEU

Les Chiriguano modernes se servent de plus en plus des allumettes de la régie bolivienne, dont la mauvaise qualité a cependant contribué à maintenir le briquet en honneur. Celui des Chiriguano, emprunté récemment aux Blancs, se compose d'un silex et d'un morceau de fer avec [illegible] les étincelles qui tombent sur un peu de [illegible] spéciale (telle que produisent les fruits du palo borracho (*Chorisia insignis*). Cette étoupe (*[illegible]*) est contenue dans un petit étui [illegible] fait avec l'extrémité d'une corne de vache ou d'une queue de ta-

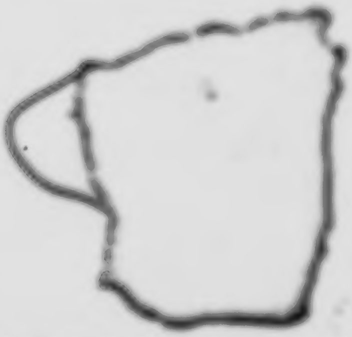


Fig. 55. — Sachet en peau de cerf dans lequel un Chiriguano gardait son briquet et ses accessoires. ([illegible], fig. [illegible].)

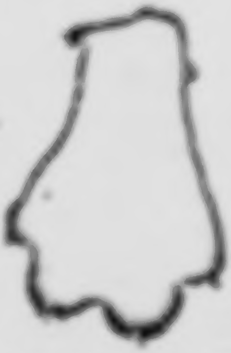


Fig. 56. — Patte de [illegible] transformée en sacoche. ([illegible], fig. [illegible].)

tou. Il est hermétiquement fermé par une rondelle en bois, qu'une cordelette passant par l'intérieur de la corne et sortant par un trou, aménagé à la pointe de la corne ou de la queue, permet de remettre à sa place d'un seul coup. Cet ingénieux dispositif n'est pas, cependant, d'invention indienne : je l'ai vu adapter aux briquets des créoles dans la République Argentine. Quelques Chiriguano fabriquent des mèches en étoffe qui, à première vue, semblent sortir d'une de nos manufactures. Le briquet et ses accessoires est soigneusement gardé dans de petites sacoches en peau de cerf, de chat sauvage, d'iguane, etc. (figs. 55 et 56).

Jadis les Chiriguano faisaient du feu exactement comme tous les Indiens de l'Amérique du Sud, en tournant dans [illegible] l'une contre l'autre. Un de mes amis de Caruruti me reconstitua un de ces appareils dans l'espoir de m'étonner et d'en tirer un bon prix. Il prit deux baguettes en bois [illegible] ou bois de feu (1), coupa l'une d'elles dans le sens longitudinal et pourvut l'une de ses faces de deux godets le long desquels il ménagea une rainure perpendiculaire. Ces deux petits sillons étaient destinés à conduire la sciure incandescente sur l'amadou placé par terre. L'autre baguette fut légèrement effilée pour lui permettre de pénétrer dans les godets. Comme ce bâtonnet était trop court pour être manié avec commodité, il le fixa solidement à un autre bâton au moyen de fibres végétales (*[illegible]*) (fig. 23). Ceci fait, il s'assit par terre, appuyant la plante des pieds sur le bâtonnet à godets, et imprima avec la paume des deux mains un mouvement de rotation à l'autre baguette. La sciure incandescente qui se détachait par l'effet de la friction, tombait sur du coton séché placé auprès de l'appareil en guise d'amadou et qui, au bout d'un temps assez court, commença à prendre feu.

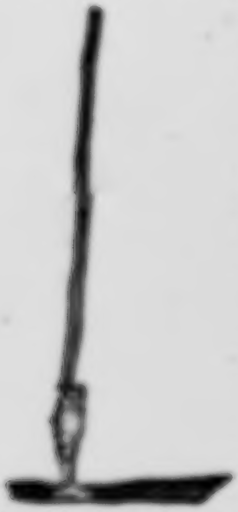


Fig. 23. — Ancien appareil à faire le feu reconstitué par un Chiriguano moderne. Prov. : Caruruti. ([illegible] gr. nat.)

Suivant la saison, les Chiriguano allument leurs feux dans la hutte ou dehors. Le foyer se compose de longues branches qu'ils disposent comme les rayons d'une roue. Au fur et à mesure que leur extrémité brûle, ils les rapprochent du feu central. Le soin de chercher le bois mort est du ressort des hommes (fig. 20).

Devant les huttes, ils élèvent souvent un petit hangar dans lequel les femmes font la cuisine. Le toit de cet abri sert d'étagère pour y déposer provisions et ustensiles.

PRÉPARATION DES ALIMENTS

Les Chiriguano modernes ne semblent pas observer d'interdits alimentaires, du moins dans la vie journalière, car la coutume de jeûner, pour les femmes à l'époque de la puberté et pour les hommes à la naissance d'un enfant, ne s'est pas encore perdue. Autrefois, certains animaux étaient tabous (1). Les hommes de quelques villages se réservaient ainsi le droit exclusif de manger de la chair de cerf qui leur transfusait ainsi l'agilité et la souplesse de cet animal. Les femmes pouvaient manger, sans inconvénient, du perroquet, oiseau lourd et stupide. Dans leur misogynie, les Chiriguano estimaient sans doute que cela ne changerait en rien leur naturel. (Campana, p. 92.)

---

(1) Selon le P. D. Giannecchini (*Diccionario Chiriguano-Español*, etc., p. 91), les Chiriguano employaient pour obtenir du feu par rotation des baguettes faites du bois d'une liane rouge dont la fleur porte 3 pétales jaunes avec une tache rouge sur l'un d'eux. Le nom chiriguano de cette plante est [illegible].

La cuisine n'est pas une activité secondaire, elle est une forme importante de la civilisation matérielle et un excellent indice pour juger du niveau culturel d'un groupe humain. L'art de préparer les plats décèle aussi bien que n'importe quel engin, les facultés d'invention et le goût. En Amérique du Sud, on peut fort bien classer les tribus suivant la plus ou moindre grande variété de leurs plats et le soin qu'elles apportent à leur confection. Cette hiérarchie correspondrait, certainement, à celle des éléments culturels.

Fig. 28. — Femme chiriguano allumant du feu. Haut Pilcomayo. (Photo. A. M.)

Dans le Chaco, la cuisine des Chiriguano s'oppose par sa variété, sa saveur et sa propreté à celle des tribus plus primitives, comme les Toba ou les Matako.

---

(1) Pour ne pas tuer un de leurs parents morts transformé en renard, les Chiriguano ne chassent ni ne mangent cet animal (*Diccionario Chiriguano-Español*, etc., p. 3).

Les hommes-médecine ne peuvent en aucun cas manger du piment. Si un homme refuse de goûter à ce condiment, l'on peut être sûr que c'est un magicien (*Id.*, p. 184).

Le maïs grillé est strictement prohibé aux personnes en deuil dont les larmes tariraient si elles mangeaient de ce plat.

Avant de passer à l'étude des ustensiles qu'emploient les ménagères chiriguano, il convient de décrire leurs menus.

Lorsque les Chiriguano abattent une vache, une chèvre ou un mouton, la viande en est bouillie dans de l'eau, rôtie à la broche ou séchée au soleil *(charqui)*. Ils sont particulièrement friands de la tête des animaux qu'ils tuent et ils la mangent bouillie après l'avoir écorchée. Les morceaux de viande sont nettoyés avec soin avant d'être cuits; et les tripes, par exemple, qui sont un plat de choix, sont vidées au préalable.

Le maïs est préparé de diverses manières. Si les épis sont tendres et verts, ils sont bouillis dans de l'eau ou grillés sur le feu ou sous la cendre.

C'est lorsque le maïs est encore en cet état que les femmes préparent les *simbikuai* ou *humitas* (en espagnol). Elles mordent à belles dents dans les épis encore tendres, en mâchent les graines longtemps et les crachent dans une calebasse. Cette bouillie blanche, imbibée de salive est enveloppée dans des feuilles de maïs et mises sous la cendre.

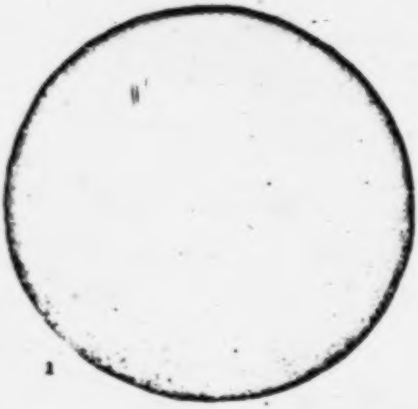
Les Chiriguano donnent le nom d'*atipii* aux grains de maïs rôtis dans un plat spécial appelé *tapuipe* (pl. XIII, 3) ou à l'intérieur de grands tessons qui de plus en plus tendent à remplacer l'ustensile primitif approprié à cet usage. L'*atipii* ne demande d'autre préparation que d'être constamment remué pour ne pas être carbonisé. Ce mets tient lieu de pain aux Chiriguano qui aiment à grignoter ces grains croquants et appétissants. Ils en font provision lorsqu'ils partent en voyage.

L'*atipii* pilé dans un mortier et passé au crible donne l'*atïi*, farine brunâtre qui a un goût excellent. L'*atïi* est aussi préparé différemment : les grains de maïs sont réduits en une farine qui est grillée dans la rôtissoire en terre cuite ou dans un large tesson. Selon Nino (p. 246), on donnerait le nom d'*atikïi* aux grains de maïs grillés, puis transformés en farine, après avoir été passés au crible et moulus jusqu'à en être pulvérisés. Le même missionnaire réserve le terme *atïi* pour la farine grillée, qui est obtenue avec le résidu laissé par les grains que l'on a traités de la façon suivante : après les avoir laissés une nuit entière tremper dans l'eau, on les verse, le matin suivant, dans un crible. Lorsque l'eau s'est égouttée on les pile dans un mortier. Cette farine est alors tamisée, puis grillée : cuite dans de l'eau, elle constitue le plat que les Chiriguano appellent *muinti* ou *kuinti*. L'*atïi* serait donc fait avec le résidu de la farine *muinti* qui est moulue à nouveau, puis grillé comme elle, mais mélangé au préalable avec du sel ou du piment. J'ai souvent mangé de la farine de maïs grillée que les indiens me désignaient comme étant de l'*atïi*, mais jamais je n'ai pu constater qu'elle fût assaisonnée. Les Chiriguano donnent le nom d'*abatikure* au son du maïs.

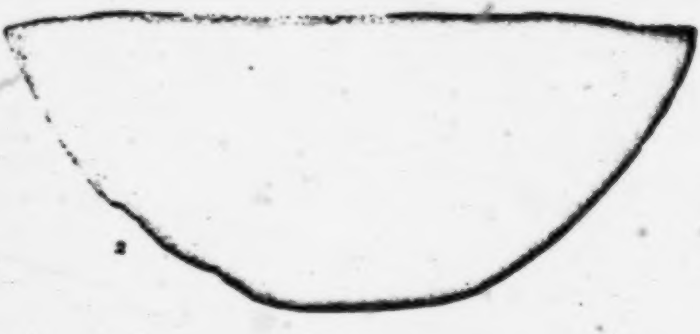
Voici comment se prépare le *muintimimo :* les grains de maïs sont

[facing p. 356]

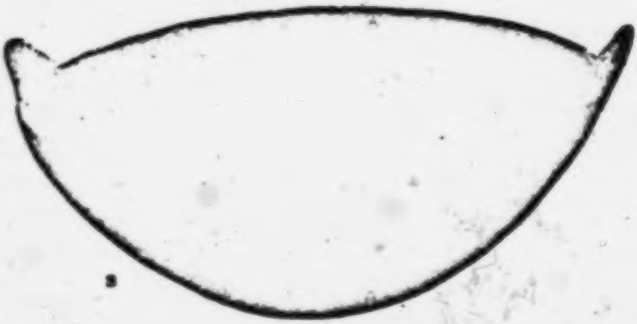
A. MÉTRAUX, *La civilisation des indiens Chiriguano* PLANCHE XIII



1



2



3

1 et 2. Bassine à fond perforé pour préparer le *muiatimimo*, farine cuite à la vapeur. Prov. : Ivo. ($^1/_4$ gr. nat.). — 3. Bassine pour griller des grains ou de la farine de maïs (*tapuipe*). Prov. : Saladillo. ($^1/_4$ de la gr. nat.).

mis à tremper toute une nuit. Le matin suivant ils sont moulus et tamisés dans l'*arumpé* (crible aux mailles très fines). La farine est versée dans le *muitero* (pl. XIII, 1 et 2). Cet ustensile est une bassine en terre cuite dont le fond est percé de trous comme une écumoire (1). La farine est recouverte avec le son du maïs. Le *muitero* est placé ensuite sur la bouche d'une marmite pleine d'eau et le tout mis sur le feu. La vapeur qui s'élève pénètre par les trous du *muitero,* cuit le maïs tout en l'imbibant d'humidité. Pour que le vapeur ne s'échappe pas sur les côtés, on enduit d'argile la ligne de contact entre les bords du *muitero* et le col du vase.

J'ai donné la recette de ce plat d'après Nino (p. 246) car je n'ai jamais assisté à sa préparation. Les Chiriguano eux-mêmes doivent l'avoir oubliée : je ne me souviens pas d'avoir vu au cours de tout mon voyage, plus de deux *muitero :* l'un à Yumbía et l'autre à Ivu. Comme il est impossible de préparer le *muintimimo* sans cette bassine, il faut supposer que les Chiriguano de la décadence ont oublié jusqu'au goût d'un des mets les plus originaux de leur cuisine.

A Ivu, les Chiriguano m'ont fait goûter au *kãwi-rai* (petit *kãwi),* sorte de bouillie, faite avec les grains de maïs amollis par un plus ou moins long séjour dans l'eau, puis pilés et débarrassés du son. Cette bouillie est cuite dans de l'eau et mangée froide. On la laisse parfois fermenter pendant quelques jours et c'est de là que lui est venu, sans doute, son nom de « petite bière de maïs ».

Les indiens font des galettes de maïs *(muyape)* (2), dont il est question dans les mythes que j'ai recueillis, mais dont je n'ai jamais eu moi-même l'occasion de goûter. L'*avatindi*, ou maïs blanc, est amolli dans l'eau, pilé, puis pétri avec du sel et du piment et la pâte modelée en galettes que l'on fait cuire sous la cendre. Lorsqu'elles sont censées être à point, on les retire de dessous les braises, on les lave avec de l'eau et l'on a pour finir une sorte de pain de saveur agréable.

Une façon rudimentaire de préparer le maïs, mais peu appréciée aussi, consiste à en faire bouillir les graines longuement dans de l'eau jusqu'à ce qu'elles soient devenues molles *(atiruru)* (3).

---

(1) Linné (2, carte 1, p. 23) nous a donné la distribution des vases à fond perforé dans toute l'Amérique. L'énumération qu'il en fait est fort complète, mais il y manque toutefois l'indication de La Rioja dans la République Argentine où Boman (5, p. 17) a découvert des fragments de vases dont la base était entièrement perforée comme un crible.

(2) Les beignets de maïs que j'ai vu rôtir sur la poêle, à Pipi, étaient sans doute des galettes *muyape*. Malheureusement je n'ai pu en connaître le nom.

(3) L'*atiruru* est un mets dont la consommation est intimement associée à l'observance d'interdits magico-religieux. C'est le seul aliment permis aux jeunes filles lorsqu'elles ont leurs premières règles, aux gens en deuil et aux accouchées pendant une période de dix jours *(Diccionario Chiriguano-Español*, etc. p. 14).

Avec de la farine de maïs *(api)* et de la viande, les Chiriguano font un bouillon qui n'est pas mauvais.

Ils n'emploient pas au hasard les onze variétés de maïs qu'ils cultivent. Chacune, selon sa qualité, est destinée à la préparation d'un plat déterminé. Le maïs jaune *(arati-hendi-raé* ou *arati-iyu-raé)* sert à faire la *chicha* ou bière de maïs; le maïs blanc *(arati-ndi)* est grillé ainsi que l'*arati-kanana*. Le maïs dit *katäintäi* ou maïs crépu, est généralement grillé ainsi que l'*arati-täore* et l'*arati-saimpini* (maïs gris) que l'on destine à être rôti et transformé en farine.

L'arati-rai ou petit maïs n'est planté qu'en cas de disette, lorsque la récolte a été mauvaise. De petite taille, il ne donne qu'un épis de dimension réduite, mais a l'avantage de pousser vite (Nino, pp. 241-242).

Le repas d'un Chiriguano, en temps normal, ne se compose pas exclusivement de maïs, même si cette céréale figure à tous ses menus. La faveur dont le maïs est l'objet, est partagée par les haricots ou *kumanda*. Les Chiriguano en cultivent aussi onze variétés.

Les Chiriguano mangent les haricots soit secs, soit frais. En ce dernier cas il sont cuits avec leur gousse dans de l'eau ou sous la cendre. Les haricots bouillis avec leur gousse sont assaisonnés avec du piment. On a alors le plat appelé *sopiriira*.

Pour débarrasser les haricots secs de leur gousse, les femmes en font un grand tas qu'elles posent sur une peau ; puis, s'asseyant à côté, les martèlent avec un bâton comme avec un fléau. Les graines se détachent et pour les séparer de la gousse, elles en prennent des poignées qu'elles éventent (fig. 27). Elles recommencent l'opération à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il ne reste plus une seule graine adhérente aux gousses. Ensuite elles les rassemblent en tas avec un petit balais et les débarrassent de toute impureté en les faisant sauter dans un crible. Les haricots, une fois écossés, sont gardés dans des vases.

A Caruruti, chaque matin on m'offrait un plat de haricots qui était cuit de la façon suivante : une poignée de haricots, avec un peu d'eau, était placée sur le feu dans une poêle improvisée formée par un grand tesson. Au bout d'un instant, l'eau s'évaporait et les haricots commençaient à fumer; c'était le moment de les retirer et de les servir.

Le four souterrain, qui chez d'autres peuplades de l'Amérique est employé presque exclusivement pour cuire la viande, a été adapté par les Chiriguano à un usage plus humble : dans un trou qu'ils font dans la terre et qu'ils ont chauffé au préalable, ils enterrent les haricots frais et les laissent jusqu'à ce qu'ils soient à point (Nino, p. 243).

Après les haricots viennent, par rang d'importance, les courges ou citrouilles *(andai anké*, et *giada)*. Les indiens les font bouillir ou les rôtissent sous la cendre. Dans le premier cas, ils les assaisonnent avec du piment ou du sel pour faire le *giadaka-mikira* ou graisse de courge. Les graines sont également grillées et mangées avec de la farine de maïs, de l'*atipii* ou des haricots.

Les indiens de la vallée de Caipipendi mangeaient quelquefois, mais rarement, des tubercules de manioc doux. Ils les faisaient bouillir dans de l'eau ou les grillaient sous la cendre.

Les patates douces ou *camote* (en chiriguano : *yeti)* sont rôties ou bouillies. Elles ne m'ont été servies que deux ou trois fois.

Fig. 27. — Jeune femme Chiriguano éventant des haricots Caruruti. (Photo. A. M.)

Les Chiriguano aiment les condiments et en assaisonnent tous leurs légumes : dans la marmite aux haricots, ils mettent du piment qui se présente chez eux sous la forme de petits fruits ovales verts et rouges extrêmement forts. J'ai également vu du piment rouge moulu. Dans les villages où les indiens emploient du sel cristallisé, ils le cassent en petits morceaux que l'on place près du feu pour les faire fondre petit à petit. Les cuisinières les trempent de temps en temps dans la soupe, puis les sortent. Si le sel est tiré des marais salants ou de l'eau par évaporation, on le pétrit en grosses boules que l'on creuse au fur et à mesure de ses besoins (fig. 28).

La majeure partie du sel exploité en pays chiriguano provient d'une mine située dans la région de San Simon, entre San Luis (Entre Rios) et le río Salado, dans le département de Tarija. Les indiens accourent là de tous côtés avec des troupes d'ânes qui repartent chargés de gros blocs de sel cristallisé débités ensuite en petits morceaux.

Les indiens d'Ibopeytí, quoique vivant dans le voisinage de la mine de sel de San Simon, le consomment sous la forme des grosses boules dont je viens de parler. Pulvérisé, c'est un sel qui rappelle notre sel de table mais plus grossier. Les habitants de ce village m'ont assuré qu'ils le trouvaient près du Pilcomayo. Cela est fort possible, car les rivières qui coulent dans la contrée sont fort salées, comme leur nom l'indique (Río Salado, Saladito, etc.). Ces rivières, qui débordent fréquemment et changent souvent de lit, doivent constituer çà et là de véritables marais salants. Les Chiriguano d'Ivu et de Macharetí recueillent l'eau d'une source salée, la font bouillir, et par des refroidissements successifs obtiennent du sel qu'ils pétrissent en boules (Campana, p. 89).

Fig. 28. — Sel pétri en boule prêt à être consommé ou exporté. Prov. : Ibopeytí. ([illegible] gr. nat. ±.)

Les Chiriguano sont parcimonieux de leur sel. Je ne les ai vu saler que les haricots secs et lorsque ceux-ci sont cuits avec leur gousse, ils sont servis tels quels, sans condiments, de même que le maïs ou les courges.

Lorsqu'une femme chiriguano vous offre un plat de haricots ou de viande, elle met toujours à côté de vous de la farine de maïs. Il n'est pas facile de la manger selon les règles; les indiens eux, en prennent de fortes pincées entre les doigts et les lancent avec une merveilleuse adresse dans la bouche. A les voir si adroits, je pensais à leurs ancêtres du Brésil, les anciens Tupinamba et Guarani, qui excitaient l'admiration hilare des premiers navigateurs : « Mais quoy que c'en soit, nos *Tououpinambaoults*, tant hommes, femmes qu'enfans, estans dès leur ieunesse accoustumés de la (la farine de manioc) manger toute seiche au lieu de pain, sont tellement duits & façonnez à cela que, la prenant avec leurs quatre doigts dans la vaisselle de terre ou autre vaisseau où ils la tiennent, encores qu'ils la iettent d'assez loin, ils rencontrent neantmoins si droit dans leurs bouches qu'ils n'en espanchent pas un seul brin. Que si entre nous François, les voulans imiter, la pensions manger de cette facon, n'estans point comme eux stylez à cela, au lieu de la ietter dans la bouche, nous l'espanchions sur les ioues & nous enfarinions tout le visage :

partant, sinon que ceux principalement qui portoyent barbe eussent voulu estre accoustrez en ioueurs de farces, nous estions contraints de la prendre avec des cuilliers » (Léry, t. I, pp. 143-144).

Ce rapprochement m'a permis de supposer que la farine de maïs grillé a simplement remplacé la « farinha » des Brésiliens. Comme on sait, la pulpe des tubercules de manioc, après avoir été soigneusement pressée dans le *tipiti* ou couleuvre, était grillée sur une plaque en terre cuite et transformée en farine sèche dont les Tupinamba accompagnaient tous leurs repas. Les Chiriguano pensent de même au sujet de l'*atši* : ils disent que la farine de maïs doit, pour être consommée, avoir un compagnon, un *intina*. A mon sens l'*atši* et le *muinti* sont deux substituts de la farine de manioc que les Chiriguano ont inventés ou adaptés après avoir émigré sur une terre où le manioc amer était inconnu. Ni les autres tribus du Chaco, ni les Quichua, ne mangent le maïs sous cette forme et il ne fait pas de doute que les Chiriguano, à ma connaissance du moins, ont introduit ces deux plats dans le pays, sans compter bon nombre de ceux qui ont été énumérés.

Les seuls fruits que les Chiriguano consomment sur une grande échelle, sont les figues de Barbarie ou *tuna (Opuntia)* que l'on voit dans tous leurs villages. Ils plantent aussi quelques figuiers et des orangers lorsqu'ils sont sous l'influence des missions. Ils sont aussi grands amateurs de melons, de *sandias* (melons d'eau) et lorsqu'ils en ont mangé une qui leur a plu particulièrement, ils en gardent la semence. Ils aiment à la passion la canne à sucre. Le sorgho est spécialement destiné aux enfants, pour qui ces graminées sont une véritable gourmandise. Ils en sucent le suc qui est aussi doux que celui de la canne à sucre.

Parmi les aliments que la nature leur donne spontanément, on peut compter les *caraguatá* dont les racines farineuses, rôties sur les braises ou sous la cendre, rappellent un peu les tubercules de manioc.

Les gousses d'une mimosacée (?) qui rappellent de gros haricots et qui pour cette raison sont appelés *iwira-kumanda* m'ont été désignées comme étant comestibles. J'ai trouvé ces indications confirmées dans l'article de Campana (p. 97) qui ajoute que ces fruits ont une saveur amère qu'ils ne perdent qu'après plusieurs cuissons répétées.

A cette liste il faut ajouter, les fruits de l'*algarrobo,* du *mistol,* de la *tusca,* de l'*algarrobo* nigre, de l'*ulala,* de l'*higuerilla,* etc. Les fruits du *chañar* peuvent aussi leur aider à supporter la famine. Comme ils sont doux, on peut les manger crus, cuits ou sous forme de pains après les avoir pilés dans un mortier.

Dans le *Diccionario Chiriguano-Español,* etc., du P. D. Giannechini on trouve énumérées un grand nombre de plantes qui poussent à l'état sauvage et que les Chiriguano consomment par nécessité ou pour varier leurs menus. Ce sont :

Les racines du *kaaratiro,* rouges et filandreuses extérieurement, mais blanches à l'intérieur. Elles sont comestibles et même d'une saveur agréable après avoir été cuites dans trois eaux (p. 18).

Les tubercules aqueux, de la grosseur d'un petit oignon, que les Chiriguano appellent *iwia* et dont les enfants sont fort friands. Une croyance veut que l'esprit qui habite cette plante la dissimule à ceux qui la cherchent si ceux ci n'observent pas le silence ou la montrent du doigt (p. 80).

Les fruits de l'arbuste *iwira-rorai* (p. 82).

Les tubercules d'une sorte de *yuca* sauvage qu'ils appellent comme l'espèce cultivée *mandio* ou *mandiousi.* C'est une plante amère, piquante et vénéneuse. Pour manger cette racine, on la coupe en morceaux et on la cuit dans plusieurs eaux pour lui faire perdre son âcreté et son poison (p. 99).

Une sorte de pomme de terre sauvage connue sous le nom de *mangara* que les Chiriguano déterrent et mangent en temps de disette. Ce tubercule n'est comestible qu'après avoir été bouilli dans plusieurs eaux (p. 100).

L'herbe *monki* serait également comestible (p. 133).

Une certaine liane *(supúa)* dont les feuilles peuvent être mangées à défaut d'autre aliment (p. 193).

Les Chiriguano appellent *kumanara* une plante légumineuse, sauvage, qui ressemble à la *yuca* et qui après avoir été bouillie peut servir d'aliment. On n'y a recours que pressé par la faim. Le mot qui désigne cette plante a une étrange ressemblance avec le nom de la patate dans les dialectes quichua de l'Équateur et du nord du Pérou (Rivet, 3, pp. 583-590). Il s'agit peut-être d'un mot quichua qui s'est introduit dans la langue des Chiriguano pour désigner une plante dont ils n'avaient pas l'équivalent dans leur patrie d'origine. Le cas est cependant rare et l'on peut se demander s'il n'y a pas là une simple coïncidence.

Les Chiriguano ne dédaignent pas non plus le miel, quoiqu'ils ne le cherchent pas avec la passion de leurs cousins les Kainguá. Celui que j'ai goûté chez eux, était contenu dans des rayons minces et cartonneux. Il avait une saveur agréable.

Tout indien qui va en quête de miel *(ei)* ne doit faire part de son intention à personne et, si on lui demande où il va, il doit répondre: « Chercher du bois ». Si l'on ne prend pas ces précautions, l'esprit protecteur du miel est averti de votre dessein et cache les rayons dont il a la garde (*Diccionario Chiriguano-Español*, etc., p. 86).

Le missionnaire Corrado (p. 43) assure que les sauterelles, les cigales, les larves des abeilles sont autant de mets délicieux pour le Chiriguano. Il ajoute que ces insectes sont grillés. Nino (p. 247) reproduit les dires de son prédecesseur et complete la liste d'aliments étranges en y ajoutant les fourmis, les lézards, les feuilles de cucurbitacées, le suif fondu, etc. Personnellement je n'ai jamais vu les Chiriguano toucher à ces mets singuliers pour nos palais, mais je suis d'autant plus disposé à croire ces deux missionnaires que les goûts qu'ils indiquent sont bien ceux des indiens en d'autres régions.

Au XVI^e siècle déjà les Chiriguano passaient pour être amateurs de serpents, même d'espèces venimeuses. Ils leur coupaient la tête et la queue, les écorchaient et en faisaient rôtir les morceaux sur la braise. Ils les mangeaient avec du piment. Sans doute les Espagnols ont confondu les serpents avec les iguanes dont aujourd'hui encore les Chiriguano sont friands à juste titre (Lizárraga, t. I, p. 260).

Pour terminer, on pourrait encore citer, parmi les aliments des Chiriguano, le fromage qu'ils fabriquent dans quelques villages. Ils ont soin, chaque fois qu'ils font boucherie, de garder la caillette pour faire trancher le lait. Les fromages des Chiriguano sont de même qualité que ceux des métis, qui pour une fois ont appris quelque chose à nos indiens. J'ajouterai que je n'ai jamais vu un Chiriguano boire du lait.

Le problème de l'eau ne se pose pas pour les Chiriguano comme pour les autres indiens du Chaco. De nombreuses rivières traversent leur territoire et plusieurs d'entre elles sont assez importantes pour ne pas tarir même au milieu de la saison sèche. Ces cours d'eau forment d'innombrables *quebradas*, gorges ou vallées, qui donnent son aspect caractéristique au pays habité par nos indiens. Parfois des villages sont construits auprès de sources ou de petits lacs comme la mission d'Ivu qui est abondamment pourvue d'eau.

A l'époque où je traversai la vallée de Caipipendi, la rivière qui en occupe le fond était presque à sec. Les indiens avaient creusé dans le sable de son lit de petits puits d'un mètre de profondeur environ qu'ils avaient entourés de dalles pour empêcher tout éboulement et préserver l'eau qui s'y accumulait, de la chaleur du soleil. Dans cette même vallée, dans un village situé au sommet d'une colline, les indiens avaient creusé une citerne de quatre à cinq mètres de diamètre où s'étaient concentrées les eaux des pluies.

Les Chiriguano ont trouvé un moyen pour clarifier l'eau bourbeuse qu'ils sont souvent obligés de boire. Ils écrasent entre deux pierres des feuilles de *caraguatá*, puis les font macérer dans l'eau dont toutes les impuretés se déposent sous l'action du suc de cette plante.

Les Chiriguano ne mangent pas à heures fixes. Le matin très tôt, ils font un petit déjeuner assez copieux, et vers le milieu de la journée prennent encore quelque aliment. Le soir, vers six heures, ils font une sorte de dîner. Comme les hommes sont servis d'abord, puis ensuite les femmes et les enfants, il s'ensuit que les repas trainent en longueur. A tout instant de la journée l'on peut voir l'un ou l'autre manger. Les aliments sont présentés à chacun dans une calebasse ou une écuelle en terre cuite que chacun tient sur ses genoux. Ils attrapent les morceaux avec les doigts mais puisent les liquides avec une cuiller en bois (fig. 42 et 43). Après avoir mangé, ils se lavent les mains. J'en ai vu se rincer la bouche.

LES BOISSONS FERMENTÉES

Quiconque a voyagé chez les Chiriguano ou les Chané, a appris à apprécier la bière de maïs ou *kãwi*. Peu de moments au cours de mon expédition m'ont laissé de souvenirs plus agréables que ceux où, fatigué par une longue étape, je m'asseyais devant une hutte et recevais des mains de la femme du « capitaine », une calebasse pleine de ce liquide, légèrement piquant et un peu granuleux, qui apaise la soif et calme la faim. Le jour où les Chiriguano cesseront de faire du *kãwi*, ce sera signe qu'ils auront disparu de la face de la terre, et peut-être cette délicieuse boisson leur survivra-t-elle comme une spécialité créole dont les bons nationalistes tireront orgueil.

Le Père Corrado (p. 43) entendit une fois de la bouche d'un Chiriguano une admirable définition du rôle du *kãwi* dans la vie d'un indien : « Il est notre père et notre mère », lui dit-il. Effectivement, il est le père de la joie, le signe de l'abondance, le compagnon des plus beaux moments de l'existence comme des plus tragiques. Il a en lui une force mystérieuse et mystique qui pénètre l'individu, l'exalte et le protège contre les dangers surnaturels. Toutes les fêtes se réduisent, dans leur part essentielle, à la consommation du *kãwi ;* aucune entreprise collective n'est concevable sans qu'au préalable des jarres pleines en aient été bues (1). De la naissance à la mort, tout ce qui affecte la vie de l'individu ou de la communauté est associé à ce breuvage. Le principe divin que le *kãwi* a en lui ne lui enlève pas son caractère profane, et si dans les fêtes on s'en énivre, rien n'empêche d'en arroser les repas à l'époque où le maïs mûrit. Tout étranger est convié, en signe d'hospitalité, à en vider une calebasse pleine ; et les compliments qu'il adresse à la femme de son hôte, lui remplissent le cœur d'orgueil.

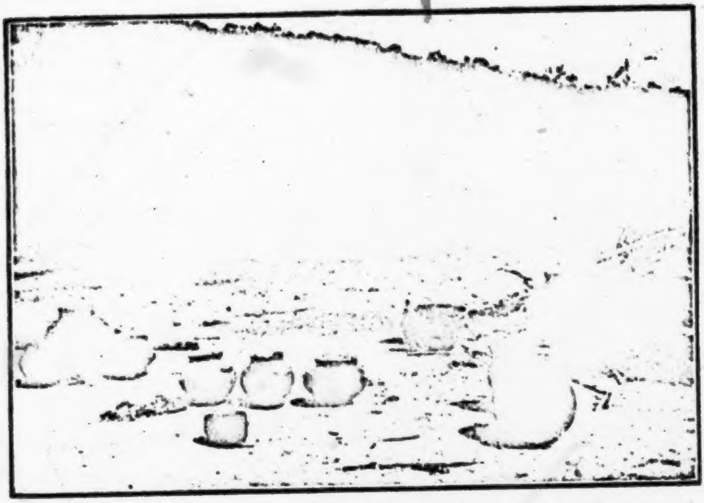
Les indiens m'ont toujours été reconnaissants du goût que je montrais

---

(1) Au XVIe siècle déjà les Chiriguano, comme les anciens Tupinamba, n'entreprenaient aucune expédition guerrière sans avoir célébré un *caouin* ou un *ris* pour nous exprimer comme les vieux chroniqueurs français : « Bebiendo de la chicha y del brevage, / Que había para ello el aparejo, / Celebrado con grita y con corage / De todos fué el acuerdo y el consejo / » (Barco Centenera, p. 262).

Quand les Chiriguano de Parapiti et de Caipipendí se soulevèrent en 1799, ils célébrèrent avant la révolte de grandes fêtes de boisson au cours desquelles ils décidèrent du plan des opérations (Corrado, p. 254).

[facing p.364]



1. Vases rassemblés devant une hutte et servant à la préparation du *kãwi (chicha)* Caruruti. (Photo. A. M.)

2. Femmes et enfants prenant du *kãwi*. Les femmes sont accroupies par terre sur des peaux, alors que les hommes sont assis sur des bancs ou des chaises. Sanirenda. (Photo. A. M.)

pour le *kāwi,* et mon vieil ami *Karnapadyú* ne manqua pas d'évoquer les grandes cuves pleines jusqu'au bord pour me décider à revenir parmi eux fêter Pâques ou, si l'on veut, la récolte du maïs, puisque ces deux dates coïncident plus ou moins. De telles promesses ne pouvaient rester sans effet, et *Karnapadyú* ne fut nullement surpris de me voir arriver peu avant la fête.

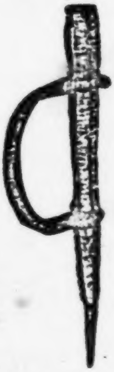


Fig. 29. — Poinçon en fer avec une poignée en cuir servant à égrener les épis de maïs. Chiriguano. Prov. : Saladito. (1/2, gr. nat.)

La plus grande animation régnait dans le village de Caruruti, autrefois si calme. Les hommes allaient et venaient, pliant sous d'énormes charges de bois. Toutes les urnes étaient alignées devant les huttes et enterrées au tiers de leur hauteur (pl. XIV, 1). Depuis longtemps déjà s'entassaient dans le village de grandes piles de maïs que tous, petits et grands, hommes et femmes étaient activement occupés à égrener. Les uns se servaient de leurs doigts, d'autres de couteaux ou d'une baguette pointue. Aucun n'avait songé à l'instrument si pratique utilisé par leurs ancêtres : un petit poinçon en bois avec une œillère en cuir pour y passer deux doigts. Il est curieux de constater qu'un objet aussi simple soit tombé en désuétude; un vieillard m'en vendit encore un spécimen en fer, mais calqué, pour ainsi dire, sur le prototype en bois dont il reproduisait les moindres détails (fig. 29).

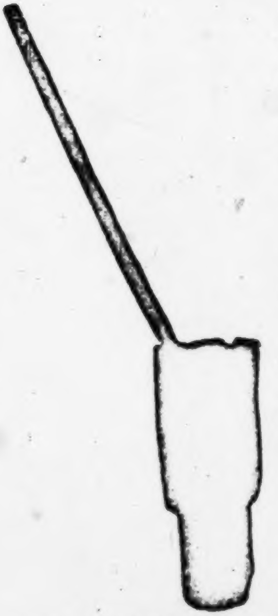


Fig. 30. — Mortier chiriguano (*angua*) en bois d'*urundey* (*Astronium urundeuva Fr. Allemao*) avec son pilon. La partie inférieure en retrait est enterrée dans le sol. Prov. : Ivu. (1/10, gr. nat.)

C'est alors que commence le travail le plus pénible : la mouture des grains. Jour et nuit retentit dans le village le bruit sec des pilons écrasant le maïs. Souvent, pour que la besogne se fasse plus vite, trois femmes se groupent autour du même mortier et avec une surprenante rapidité élèvent et abattent leur pilon sans qu'une seule erreur de rythme n'interrompe leur pénible travail. Le maïs, une fois moulu, est tamisé dans l'*urumpesa,* soit le crible à larges mailles (fig. 31). La farine, un peu grossière, est versée dans les grandes urnes qui ont été remplies d'eau.

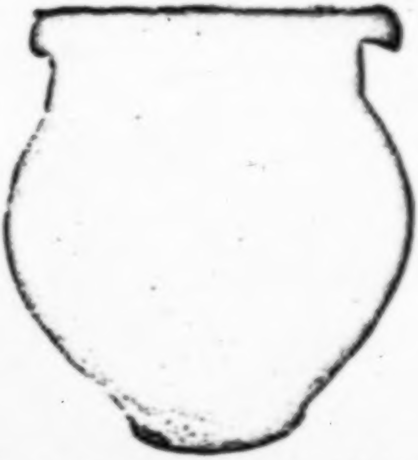
La préparation de la *chicha* n'est pas un jeu; il faut, non seulement moudre une quantité énorme de maïs, mais encore aller sans cesse chercher de l'eau et souvent à une grande distance. A Caruruti, l'eau potable la plus voisine se trouvait au fond d'un ravin d'accès particulièrement difficile. A chaque instant les femmes s'y rendaient avec un *iru* (pl. XVII, 1) qu'elles transportaient sur le dos dans un filet *(añapoka)* retenu sur le front par une courroie. Elles remplissaient la cruche et, la chargeant péniblement, remontaient la pente abrupte pliées en deux sous le poids. Pour ne pas perdre de temps, ces laborieuses créatures emportaient une calebasse pleine de maïs moulu qu'elles ne cessaient de mâcher.

Fig. 31. — Femme passant au crible du maïs qu'elle vient de moudre dans le mortier à côté d'elle. Cette farine est destinée à être rôtie, puis mâchée pour servir de ferment au *kāwi*. Caruruti. (Photo. A. M.)

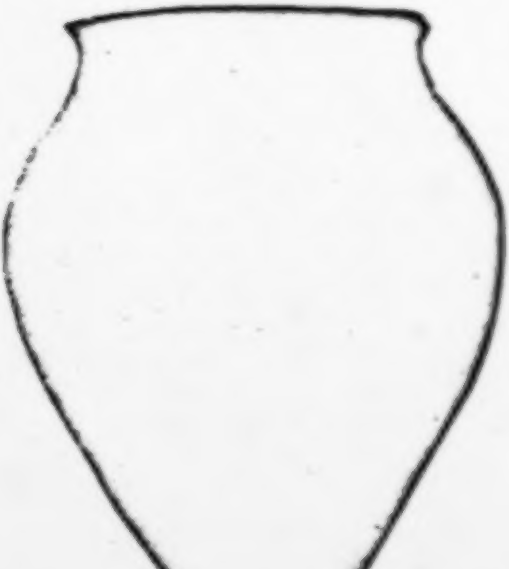
Le maïs moulu est cuit dans l'eau et constamment remué avec des bâtons plats dont les bords étaient jadis découpés avec un certain souci artistique (fig. 32). Aujourd'hui une sorte de rame (fig. 33) ou une omoplate de bœuf (fig. 34) fixée à un long manche remplacent les ustensiles anciens où se manifestait si bien la tendance du Chiriguano à agrémenter même les objets les plus humbles.

Il n'est pas si facile qu'on le croit d'observer dans ses détails la préparation du *kāwi*, et je suis encore embarrassé pour en décrire les phases dans leur succession exacte. Cet inconvénient est dû au fait que le *kāwi* s'élabore en plusieurs jours (généralement trois ou quatre) et qu'il est

[facing p.366]



1. Grand vase (yambui) dans lequel les Chiriguano font fermenter la bière de maïs. Prov. : Ivo. (1/[illegible] gr. nat.)



2. Grande urne (yambui) pour faire bouillir la bière. Les Chiriguano enterrent leurs morts dans des urnes semblables. Prov. : Ivo. (1/[illegible], gr. nat.)

alors malaisé de rester perpétuellement sur place pour ne manquer aucun détail. D'autre part, comme les différentes familles ne commencent pas simultanément à préparer le *kägui*, il en résulte une confusion, et l'on peut difficilement savoir à quel moment de l'opération l'on se trouve. Apparemment, je ne suis pas le seul à m'être heurté à cet obstacle, car il suffit de lire les diverses descriptions consacrées à cette importante occupation pour s'apercevoir qu'elles sont loin de concorder.

Au moment où l'eau est sur le point de bouillir dans les grandes cuves, on en écarte les morceaux de bois enflammés et les braises et on y verse la farine de maïs que l'on brasse vigoureusement pour qu'elle ne forme pas de grumeaux. Pendant que s'effectue cette opération, d'autres femmes ont pilé aussi une certaine quantité de maïs, l'ont tamisée, éventée pour la débarrasser de toute impureté, puis l'ont rôtie dans un grand tesson. Au fur et à mesure que cette farine est retirée du feu, on en mâche une partie que les femmes crachent dans une calebasse. Cette pâte imbibée de salive s'appelle *tracüe*. Selon Nino (p. 248), les indiennes mêlent le *tracüe* à la bouillie de maïs qui cuit dans les cuves et dont elles remplissent un pot. La femme qui s'occupe de ce mélange (*caupirai*) le laisse retomber d'une certaine hauteur pour lui « donner de la douceur ».

L'*caupirai* est additionné au *kägui* qui, à partir de ce moment, est soumis à une intense cuisson. On allume autour de la cuve qui le contient un grand brasier qui brûle jour et nuit : les femmes vont le brasser de temps à autre pour l'empêcher de s'attacher.

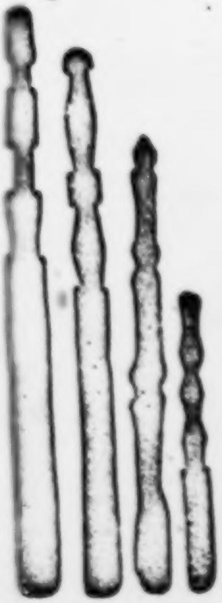


Fig. 22. — Bâtons pour remuer le *kägui* pendant sa cuisson. Le nº 1 provient de Tigüipa, le nº 2 d'Ivu, les nºs 3 et 4 de Saladillo (haut Pilcomayo). (1/10 gr. nat.)

La nuit, le village de Caruruti a un étrange aspect : sur la place, devant les huttes, s'élèvent de hautes flambées sur lesquelles se profilent en noir les silhouettes des femmes qui, affairées et laborieuses, ne prennent pas le temps de dormir. Le lendemain matin, on laisse le feu s'éteindre et le *kägui* se refroidir. Il est alors transvasé dans des vases de moindres dimensions et toutes les femmes, y compris les fillettes, s'assemblent pour prendre des poignées de maïs et les mastiquer à qui mieux mieux. Ces boules gluantes de salive sont recrachées dans le vase. Une assez grande quantité d'eau froide est ajoutée au *kägui* et sitôt après on passe à l'embouteillage, si je puis m'exprimer ainsi. Le *kägui* est tamisé dans un crible aux mailles très fines. Le marc ou *siripi* est jeté ou employé à nouveau, la bière, ou clairet, est distribuée dans des vases que l'on ferme soigneusement avec une calebasse ou une écuelle renversée et on laisse ce liquide fermenter pendant deux ou trois jours. Pour qu'il soit complètement à l'abri de l'air, la ligne de contact entre le vase et son couvercle est enduite de terre glaise.

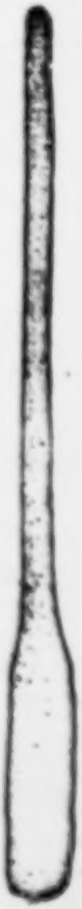


Fig. 20. — Rame pour remuer le kâwi pendant la cuisson. Prov. : Pigé. (½, gr. nat.)

Une certaine variété de *kâwi* se prépare en le faisant bouillir à nouveau après l'avoir passé au crible et en ne l'« embouteillant » qu'après l'avoir laissé refroidir une seconde fois.

Le *kâwi* est généralement recouvert d'une épaisse couche huileuse que les indiens sont loin de dédaigner. Les maîtresses de maison prennent la précaution d'en verser une certaine quantité dans les vases qui n'en contiennent pas.

Giannecchini et Nordenskiöld se taisent, dans leur description de la préparation du *kâwi*, sur le *tembía*, l'*amopirui* et, en général, sur bon nombre de phases que le maïs traverse avant de se convertir en bière. Ce silence est dû, probablement, à la complication même de cette opération dont plus d'un détail leur a certainement échappé. L'élaboration du *kâwi* est une occupation fatigante qui exige de grands efforts. C'est une science véritable que les indiens déploient dans sa fabrication. Il est plus facile de distiller de l'alcool et, en tous les cas, c'est une tâche qui demande moins d'activité physique. Il a fallu, peut-être, des siècles de tâtonnements pour arriver à déterminer le temps de la cuisson, les dosages de la farine grillée et mâchée, la qualité du grain, etc. Tout cela est le produit d'observations minutieuses, de quantités d'essais et aussi de réflexions. Ces considérations sont destinées à *justifier* la remarque faite au début de ce chapitre : une simple recette de cuisine en dit souvent tout aussi long sur la civilisation d'un peuple qu'un engin perfectionné.

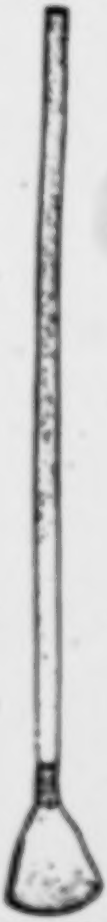


Fig. 21. — Pelle terminée par une omoplate de bœuf dont les Chiriguano se servent pour remuer le kâwi. Prov. : Pigé. (½, gr. nat.)

Les fruits du mistol, du chañar ou de l'algarrobo peuvent donner une chicha dont les Indiens du Chaco se montrent grands amateurs, mais que les Chiriguano dédaignent. Ils n'y ont recours qu'en cas de disette. Les Chané de l'Itiyuro, que je n'ai pu visiter, connaissent la spécialité du *kâwi* de patates. Les Chiriguano savent aussi tirer profit de ce tubercule pour en élaborer une boisson fermentée, mais ils la jugent de qualité inférieure et déclarent qu'il faut être un pauvre diable pour en prendre. (Nordenskiöld, **2**, p. 236) (1).

Le *kâwi* est une boisson trop respectable pour qu'on puisse en boire n'importe comment. L'étiquette exige que l'on se plie à certaines règles, si l'honneur vous est fait de participer à une beuverie. J'ai eu l'occasion d'être quelquefois invité à ces réjouissances et j'ai pu faire, à cette occasion, les observations suivantes que je transcris telles que je les ai notées dans mon carnet de route : Les hommes sont assis en cercle sur des chaises ou des bancs. Les femmes sont accroupies derrière eux, sur des peaux étendues par terre. On apporte le *kâwi* dans des vases en forme de tonneau et l'un d'eux est déposé au pied du « capitaine ». La jeune fille qui l'a apporté, remplit une petite calebasse et la tend au « capitaine » qui la vide. Ensuite il se sert et lui rend le vase. Il fait de même avec son voisin, puis avec plusieurs des invités. Il tend ensuite la calebasse à sa femme et va s'asseoir. Celle-ci sert le reste de l'assistance masculine.

Un second vase, débordant de *kâwi*, est placé cette fois devant un autre Indien qui jouit peut-être de quelque considération. Il boit le premier, puis s'occupe de ses compagnons. Deux grandes calebasses sont alors remises aux femmes et dès ce moment la distribution ne semble plus suivre aucun ordre. Hommes et femmes boivent et servent leurs voisins sans obéir à d'autre règle de bienséance que de ne pas oublier autrui. Ils s'acquittent parfaitement de ce devoir de politesse et personne n'est négligé, pas même les tout petits qui ingurgitent des quantités inquiétantes de *kâwi*.

A Saipurenda, le jour de Pâques, j'ai pu constater que le premier servi est toujours le « capitaine ». Comme précédemment, le vase plein de *kâwi* est déposé à ses pieds. Il boit la première rasade, puis tend un tasse ou calebasse à son voisin. Celui-ci rend la calebasse vide ou la remplit et la fait passer à son tour. Quelques calebasses sont mises en circulation, mais reviennent toujours au premier qui l'a reçue et qui l'achève. Les hommes se dérangent à plusieurs reprises pour aller servir les femmes, qui elles, de leur côté, ne s'oublient pas et boivent suivant les mœurs,

---

(1) Barco Centenera (p. 213) mentionne déjà les différentes espèces de chicha fabriquées par les Chiriguano : « El vino de maíz y de algarroba, / De Molles, y de mucha [illegible] [illegible], / [illegible] que bebían mal [illegible], / Que [illegible] [illegible] [illegible] »

[illegible] que les hommes. La beuverie se fait au son des flûtes et des violons.

Lorsque les provisions de [illegible] sont épuisées dans un village, on se met en file indienne et, musique en tête, l'on va festoyer ailleurs.

Jadis la préparation du [illegible] s'accompagnait de rites magiques. Aujourd'hui il n'en est resté que la coutume de se barbouiller la face et les jambes en rouge. Dans certains villages, les femmes ne prennent plus même cette précaution. Cependant, entre [illegible] et [illegible], j'ai pu encore voir quelques femmes ainsi teintes et qui semblaient de « beaux diables », pour employer une expression chère à Jean de Léry.

NOTES SUR LES USTENSILES DE CUISINE EN TERRE CHEZ LES CHIRIGUANOS

Rien ne frappe autant le voyageur qui arrive dans un village chiriguano que l'abondance des pièces de poterie qu'il rencontre à l'intérieur ou à l'extérieur des huttes. La figure 1 de la planche XIV donne une idée du nombre des vases que l'on peut voir sur un faible espace à l'époque où les Indiens préparent la bière de maïs.

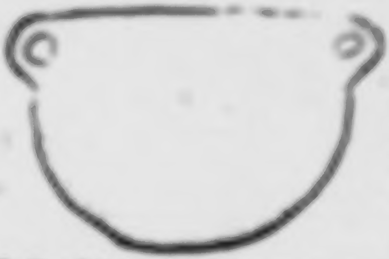


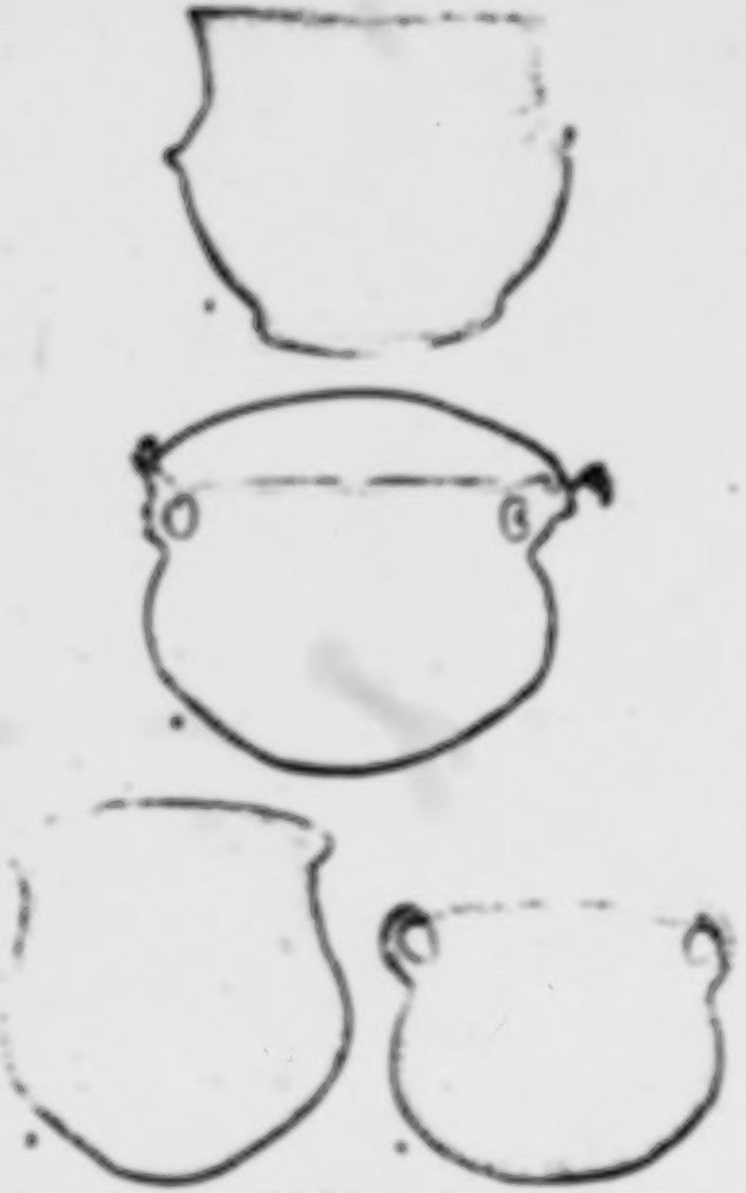
Fig. [illegible] — [illegible]

La céramique d'usage courant a, chez les Chiriguanos, un tout autre caractère que celle des jarres d'apparat. Alors que cette dernière est entièrement d'origine andine, avec quelques rares éléments [illegible], la première a gardé un caractère guarani très marqué. Elle se caractérise surtout par les impressions digitales qui ornent le col de presque toutes les marmites communes.

En regardant travailler les potières chiriguanos, je me suis rendu compte que les impressions digitales qui ornent si souvent leurs vases, résultent automatiquement du processus de la fabrication. Au moment où la potière forme le col du vase, elle est obligée de presser le boudin qui constitue cette partie entre le pouce et l'index et non plus avec le plat de la main comme elle l'a fait jusqu'alors. Le vase est généralement trop étroit en cette zone pour permettre d'y introduire la main entière. Il en résulte toute une série d'impressions digitales qui font vaguement l'effet d'un ornement. Actuellement la potière les efface pour les [illegible] avec plus de symétrie. A cette prise, un motif qui orne la plupart des

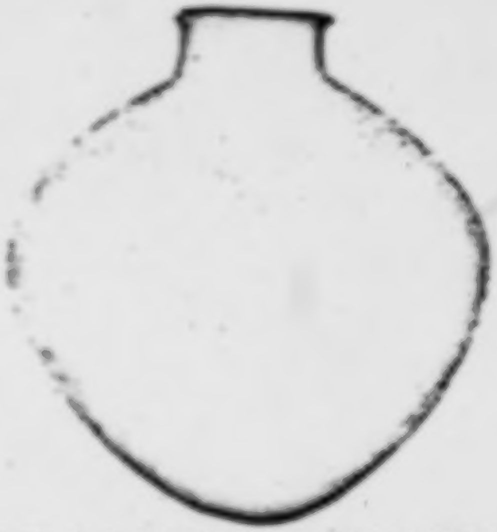
[facing P 390, A]

A. Métraux, La civilisation des Indiens Chiriguano Planche [illegible]

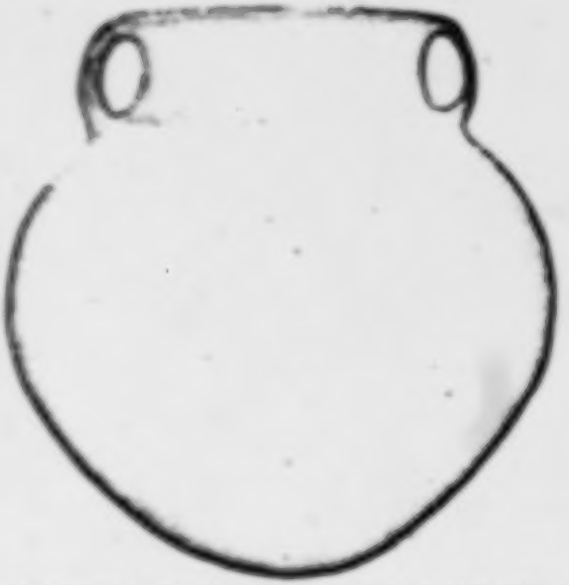


[illegible]

[facing P. 390, B]



a. [illegible]



b. [illegible]

vases d'usage commun chez les Chiriguano est obtenu, pour ainsi dire, mécaniquement. Du col, ces ornements se sont étendus au reste du vase dans un but esthétique, mais leur occurence sur la partie supérieure a prévalu.

Les marmites ordinaires servant à cuire les aliments sont, en règle générale, ornées tout autour du col de plusieurs rangées d'impressions digitales, ou onguiculaires. L'exemple le plus typique est le vase de la planche XVI, 3 qui, typologiquement, peut être rangé à côté des grandes urnes pour cuire la bière de maïs dont beaucoup ont, plus ou moins, la même forme.

Ordinairement, les marmites destinées à aller sur le feu sont pourvues d'anses (pl. XVI, 2 et 4 et fig. 36).

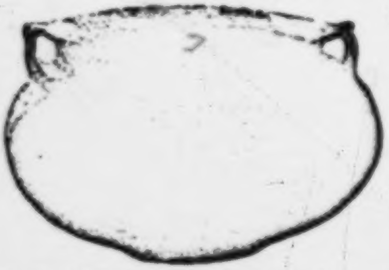


Fig. 36. — Vase (yapepo) avec anses en torsade et orné de deux séries de petits godets gravés sur le col. Prov. : Yumbia (1/3 gr. nat.)

Certains vases (fig. 35) ont leur surface extérieure entièrement couverte de ces dépressions obtenues par pression de l'ongle du pouce. Les Indiens appellent cette décoration *tatupire*, c'est à dire « carapace de tatou », comparaison tout a fait justifiée.

On peut considérer comme une évolution du procédé d'ornementation par impressions digitales, les angles ou chevrons qui agrémentent la surface extérieure du vase de la figure 2 de la planche XVI et qui ont été incisés dans l'argile molle avec un instrument pointu. Ce type d'ornementation peut se réduire à sa plus simple expression ; ainsi sur le col du vase de la planche XVII, 2, il se limite à une rangée de petites cavités faites avec une baguette acérée. Le petit vase de la figure 36 à panse aplatie de haut en bas entre, au point de vue décoratif, dans la même catégorie.

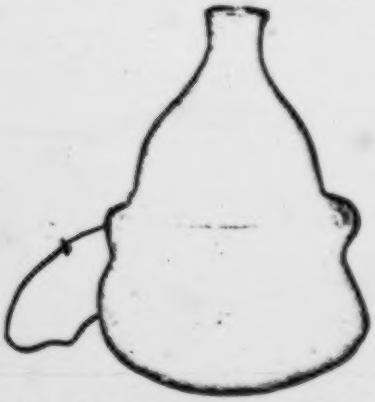


Fig. 37. — Vase tuba en forme de gourde aplatie. Sert à transporter de l'eau en voyage. Prov. : Machareti (1/3 gr. nat.)

Sur un autre vase (pl. XVI, 1) les petits mamelons qui se détachent tout autour de la panse constituent un décor sommaire qui complète celui du col formé d'impressions onguiculaires. Des pots de ce type se retrouvent chez les Ashluslay (Nordenskiöld, 9, fig. 65, p. 218).

Cette décoration est exceptionnelle en Amérique du Sud. Jijon y Caamaño (p. 6) la considère comme caractéristique pour le Nord de l'Équateur. Il en signale la distribution en Amérique centrale et dans la région des Mounds, aux États-Unis.

Le *iru* de la figure 2 de la planche XVIII a exactement la forme d'une calebasse; cette ressemblance était intentionnelle, car l'Indienne qui me le vendit, me le présenta en même temps que la calebasse qui lui avait, sans doute, servi de modèle. Des vases, qui sont presque des répliques de cet exemplaire, ont été trouvés à Jachal et à Calingasta, dans la province de San Juan, en Argentine (Ambrosetti, 1, pl. VII, et Debenedetti, 3, fig. 41, p. 69).

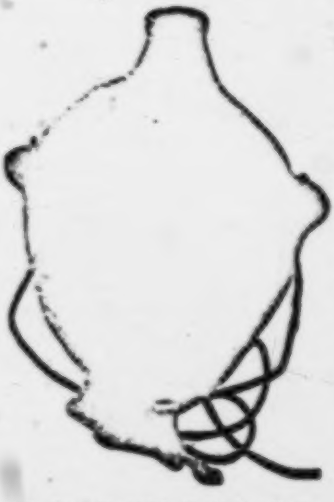
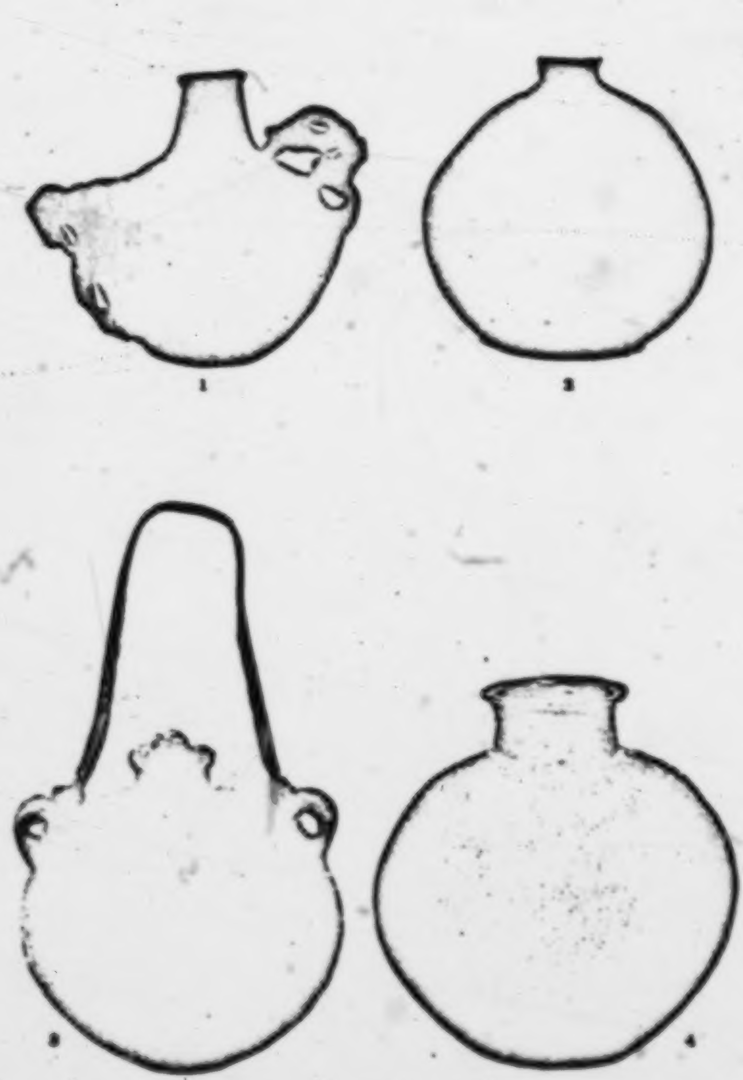


Fig. 38. — Vase ashluslay. Prov. : Estero Patiño. (1/3 gr. nat.)

Les Chiriguano appellent du nom quichua de *iru* les vases dans lesquels les femmes vont puiser l'eau dont elles ont besoin pour leur ménage. Les *iru* se caractérisent, non seulement par leur forme plus ou moins globuleuse, et par l'étroitesse du goulot qui les surmonte, mais aussi par la qualité de la pâte avec laquelle ils ont été modelés. Celle-ci est extrêmement fine, de fort bonne qualité et, une fois cuite, elle forme une masse compacte, dure et résistante. Cette argile est par elle-même peu poreuse; pour la rendre plus imperméable encore, les potières chiriguano soumettent le vase encore cru, mais cependant bien sec, à un long polissage qui s'exerce sur les parois extérieures du récipient et leur donne une apparence métallique et brillante qu'au premier abord on prendrait pour une engobe. Cette opération a pour effet de rendre le vase presque imperméable et d'éviter ainsi l'évaporation qui se produit avec plus ou moins de rapidité dans la plupart des récipients chiriguano. L'étroitesse du goulot dont ces vases sont surmontés, répond à une préoccupation analogue.

Les *iru* peuvent être de toutes les tailles : il en est de fort grands comme l'exemplaire chané de la planche XVII, 1 et d'autres très petits (pl. XVIII, 4) dont les fillettes se servent pour aider leur mère et

[facing P.372]



Pots à eau (ïru). Chiriguano. La surface extérieure des ïru nos 1, 3 et 4 a été polie au point d'en paraître glacée. Le ïru no 2 a été modelé en forme de calebasse. Le no 1 provient d'Ivu, le no 2 de Caruruti, le no 3 de Tumbia et le no 4 de Machareti. (1 et 2 = 1/[illegible]; nos 3 et 4 = 1/[illegible] de la gr. nat.)

s'initier aux travaux du ménage. Les vases 1 et 3 de la planche XVIII représentent des formes adhérentes, peu fréquentes, qui dérivent du type primitif, mais qui ont été perfectionnées. Les anses dont ces *ïru* sont munis, permettent de les transporter en voyage en guise de gourdes.

Les prototypes des *ïru* chiriguano nous ont été fournis par les fouilles de Debenedetti (**2**, fig. 119, p. 171) dans la Isla de Tilcara.

Nous devons ranger typologiquement les vases des tribus primitives du Chaco dans la catégorie des *ïru*. Comme les Chiriguano ou leurs précurseurs les Chané, les Matako, Toba, Choroti et Ashluslay ont copié des modèles andins qu'ils ont adaptés à leurs nécessités. Il convient de remarquer que les peuplades semi-nomades du Chaco ont dû façonner *leurs vases de façon à pouvoir les emporter avec eux au cours de* leurs pérégrinations, tandis que les Chané et les Chiriguano, nations sédentaires, n'ont pas senti le besoin d'en modifier la forme primitive et ont conservé, sans y apporter de variations, le prototype andin. A titre de comparaison je reproduis ici deux vases du Chaco : l'un (fig. 37) provient du quartier toba de Macharetí et l'autre (fig. 38) d'une tribu ashluslay en voyage dans le nord de l'Argentine.

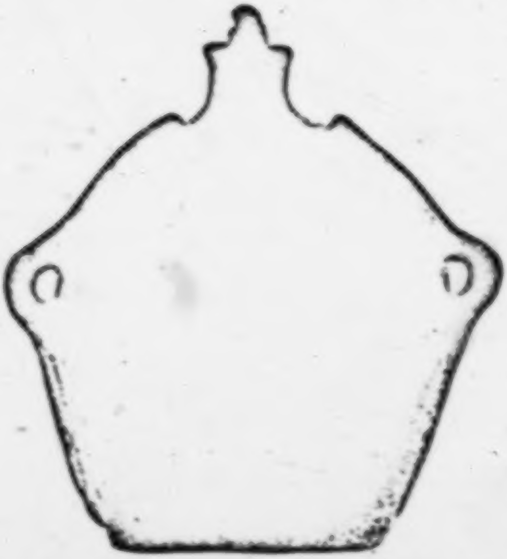


Fig. 36. — Vase toba avec bandes en relief imitant les cordes de suspension dont les vases de ce type sont généralement pourvus. Prov. : Macharetí. (½ gr. nat. ±.)

Le beau vase de la figure 39 provient de la mission de Macharetí. Il est l'œuvre de potières de la tribu des Toba. Trois détails lui valent une place à part : la base fort large et plate ; sa section horizontale presque quadrangulaire, ce qui constitue une particularité fort rare dans la céramique indienne ; et, en outre, les deux bandes qui courent le long du col imitant, en terre cuite, les cordes de suspension dont les vases toba sont généralement pourvus.

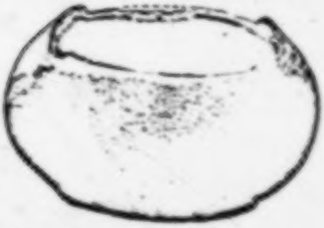


Fig. 40. — Petite écuelle (*paco*) avec 4 mamelons (Chiriguano. Prov. : Caipipendi. (?), gr. nat.)

Ce vase est un bon exemple de l'influence que le genre de vie peut exercer sur l'art et la technique d'une tribu. Les anciens vases des Toba étaient, comme je viens de le dire, toujours munis d'une corde de suspension pour pouvoir être transportés en voyage. Aujourd'hui les Toba sont sédentaires et cette corde, devenue inutile s'est transformée en ornement.

Écuelles

Les écuelles n'abondent pas chez les Chiriguano où les calebasses les remplacent avec avantage. Celles que j'ai pu recueillir, et qui n'étaient pas peintes, sont faites en une argile qui, après la cuisson, leur donne l'apparence d'être en bois. La base est plate et les bords, assez hauts, s'écartent vers l'extérieur sauf sur les exemplaires de la planche XIX, 3 et de la figure 40 où ils sont bombés. Ce dernier *paco* est surmonté de deux mamelons, restes d'oreilles stylisées. Ces proéminences peuvent être perforées et donner passage à une corde de suspension qui permet d'accrocher l'écuelle à une poutre de la hutte (fig. 41).

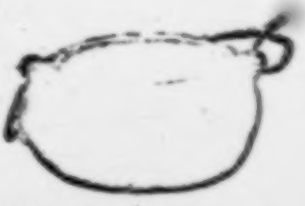


Fig. 41. — Petite écuelle en miniature avec corde de suspension. (Chiriguano. Prov. Santarosa (?), gr. nat.)

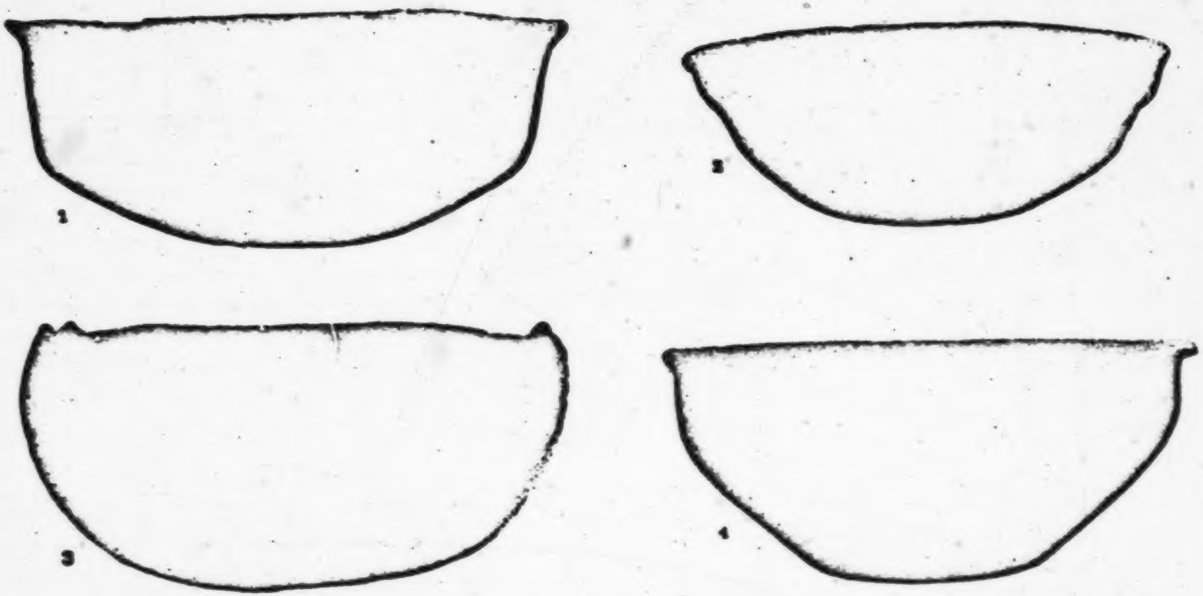
Les cuillers

Les cuillers sont très communes chez les Chiriguano. Leur forme les apparente étroitement à celles que les fouilles exécutées sur le haut plateau bolivien et dans le nord ouest de l'Argentine nous ont fait connaître. C'est chez les anciennes populations de cette région qu'il faut rechercher l'origine de cet élément culturel (v. à ce sujet, Nordenskiöld, 9, pp. 91-92) dont les Chiriguano ont fidèlement conservé l'aspect primitif et même certaines particularités telles que les découpures du manche que

[facing p. 374, A]

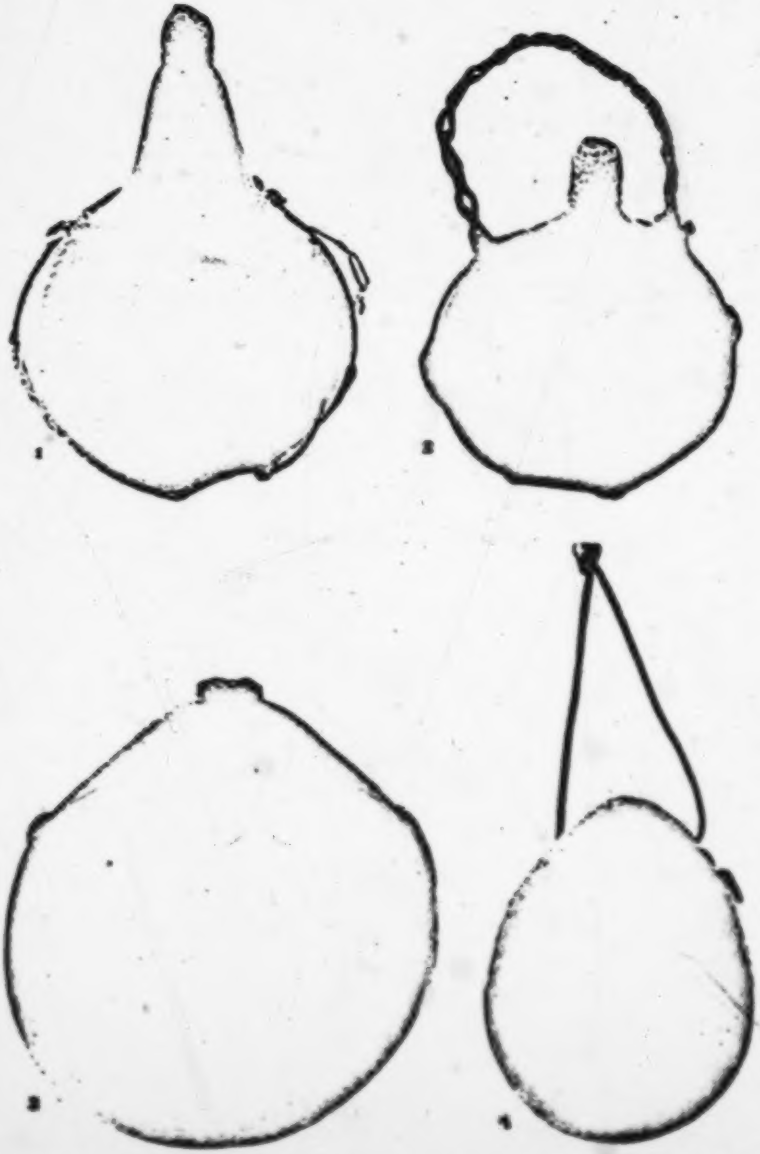
1:Métraux

SF 10 Chiriguano



Ecuelles (*hol*). Chiriguano. L'écuelle n° 1 a été trouvée dans une urne funéraire de Caipipendi. Elle était primitivement peinte en rouge Les n^os^ 2 et 4 proviennent de Saladito (haut Pilcomayo); le n° 3 de Caruruti. (n° 1 = [illegible]; n^os^ 2, 4 = [illegible]; n° 3 = [illegible] de la gr. nat.)

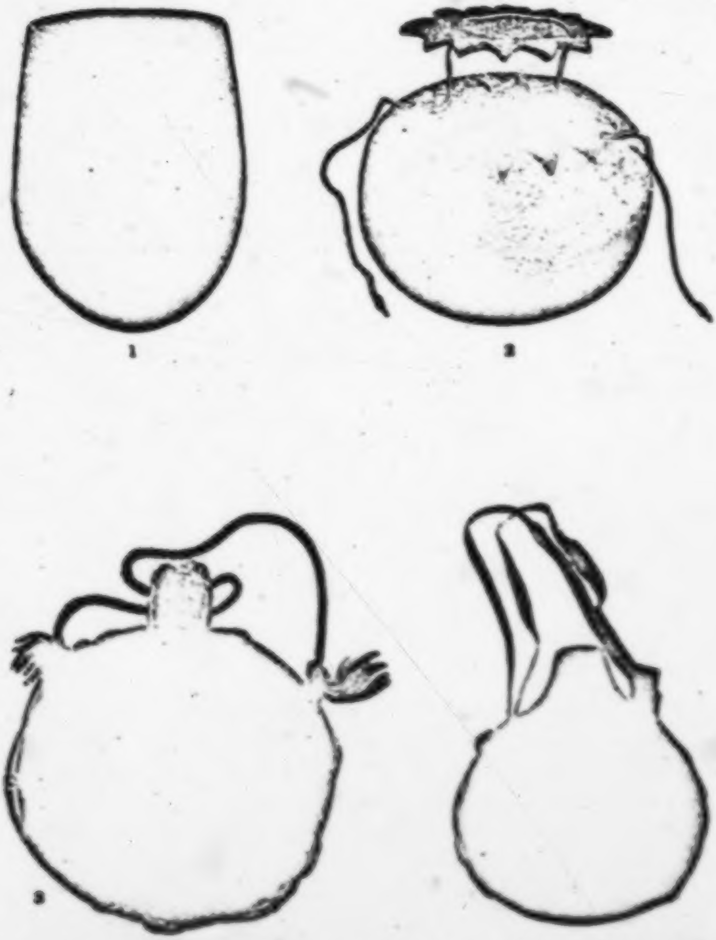
[facing p. 374, B]



1 et 2. calebasses (id) placées dans un filet pour pouvoir être transportées en suspendues dans la hotte (Prov.: Saladito et Ivu. (¹/₂, gr. nat.). 3. Calebasse avec couvercle découpé en dedans. Prov.: Saladito. (¹/₂, gr. nat.). 4. Calebasse avec fermeture automatique. Prov.: Ivu. (¹/₂, environ de la gr. nat.)

[facing P. 374, C]

A. MÉTRAUX, *La civilisation des indiens Chiriguano* PLANCHE XXI



1. Calebasse employée comme gobelet. Prov.: Ñaurenda. ([illegible] gr. nat.). 2. Calebasse à couvercle évidé et fermeture automatique. Prov.: Caraparí. ([illegible] gr. nat.). 3. Calebasse plate suspendue au moyen de lanières de cuir. Prov.: Tarairí. ([illegible] gr. nat.). 4. Calebasse entourée de lanières d'écorce de [illegible]. Prov.: Saladillo. ([illegible] gr. nat.)

l'on voit sur un de nos spécimens et sur un exemplaire découvert dans la Puna de Jujuy (Pucara de Rinconada) par Boman (**2**, t. II, pl. LIX, fig. 142).

A côté de ces cuillers dont l'usage s'est répandu sous l'influence des peuples civilisés de l'ouest, les Chiriguano ont conservé les formes les plus rudimentaires de cet ustensile: les valves d'un mollusque d'eau douce *(anodonta)* (en chiriguano: *ita)* sont souvent utilisées par eux pour manger des plats liquides; la coque du fruit d'une bignoniacée (?) ouverte dans toute sa longueur apparaît également dans le nord du territoire chiriguano, comme la survivance d'une époque où les cuillers leur étaient encore inconnues (fig. 44).

Certaines petites calebasses, ovoïdes ou rondes, avec un pédoncule saillant, peuvent, une fois coupées par le milieu, remplacer avantageusement les cuillers en bois (fig. 45). C'est sous cette forme naturelle que la cuiller est répandue dans l'Amérique tropicale, là où l'influence andine ne s'est pas fait sentir. Les Chiriguano ne dédaignent pas d'employer ces demi-calebasses pour puiser dans la marmite aux haricots ou dans le bouillon de viande. Des calebasses, comme celle de la figure 46, leur tiennent lieu de louches.

Calebasses

Dans chaque village chiriguano, les calebasses sont aussi abondantes que les poteries (v. fig. 47). Les huttes en regorgent. Il y en a de toutes les formes et de toutes les grandeurs, depuis les cuillers dont nous avons parlé, jusqu'aux grosses bassines dans lesquelles le *kãwi* se distribue les jours de fête.

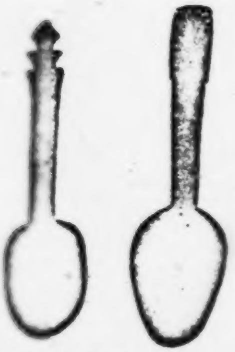
Les calebasses ovoïdes, ou en formes de gourdes, sont généralement enveloppées d'une sorte de filet rudimentaire en fibres végétales ou en lanières de cuir qui permet de les transporter à la main ou de les suspendre (1). On y met, soit de l'eau, soit des graines et des semences, soit de la farine grillée, soit enfin du rocou ou de la poudre de *kalaepa* que l'on garde en réserve pour les jours de fête (pl. XX, 1 et 2, pl. XXI, 3 et 4).

Certaines calebasses sont pourvues d'un couvercle que les Indiens obtiennent en découpant dans le fruit encore vert une calotte aux bords étoilés, et qui constitue ensuite une fermeture hermétique. Le couvercle est fixé à l'aide d'une cordelette qu'il suffit de tirer pour clore la calebasse

---

(1) Nordenskiöld (**18**, p. 97) a donné la liste des tribus de l'Amérique du Sud qui mettent leurs calebasses à l'intérieur d'un filet pour les transporter ou les suspendre. Ce dispositif est largement répandu dans le continent et sa distribution est certainement plus grande que celle indiquée par Nordenskiöld, mais les voyageurs ne prêtent généralement qu'un faible intérêt à ces détails qui ont cependant de l'importance. Les Guayaki du Paraguay entourent leurs calebasses d'écorce de [illegible] exactement comme les Chiriguano (v. Ambrosetti, **2**, p. 710).

(pl. XX, 4 et pl. XXI, 2). Les gourdes dont l'ouverture est d'un faible diamètre, reçoivent en guise de bouchon un fragment d'épis de maïs égrené.



Figs. 42-43. — Cuillers en bois (*ka-[illegible]-karu*). Le n° 42 provient de Cararuti et le 43 de Sa-[illegible] (1/2 gr. nat.)

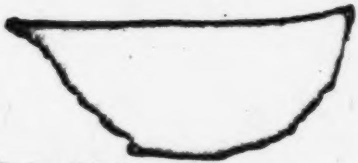


Fig. 44. — Fruit d'une bignoniacée ou d'une asclépiadacée dont la coque coupée par le milieu est utilisée par les Chiriguano en guise de tasse ou de cuiller. Prov. : Caipipendi (1/2 gr. nat.)

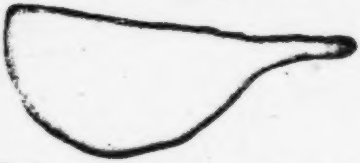


Fig. 45. — Calebasse coupée par le milieu servant de cuiller. Prov. : Machareti. (1/2 gr. nat.)

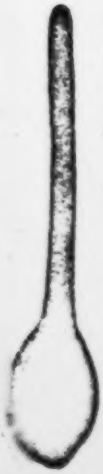


Fig. 46. — Louche taillée dans une calebasse. Prov. : Tinguipaya (haut Pilcomayo. (1/2 gr. nat.)

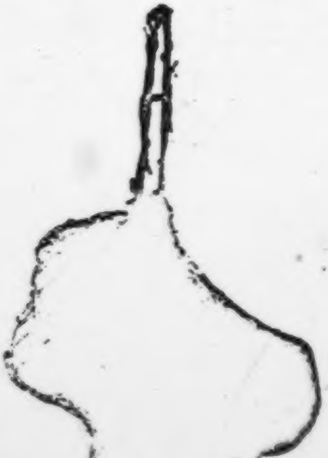


Fig. 47. — Calebasses de réserve suspendues dans un filet à l'intérieur d'une hutte chiriguano. Ibopeyti.

Les calebasses peintes, pyrogravées ou incisées, feront l'objet d'une étude spéciale.

Écuelles et bassines en bois

Les Chiriguano emploient aussi des écuelles en bois (fig. 49). J'ignore s'ils les fabriquent eux-mêmes ou s'ils les reçoivent des métis de la région de San Luis. Dans ce dernier cas, les Chiriguano de la région de San Luis (Entre-Rios) seraient les seuls à les confectionner. A Tarija, où ces écuelles sont très recherchées par les métis, elles m'ont été indiquées comme venant de cette zone. Les rares écuelles de bois que

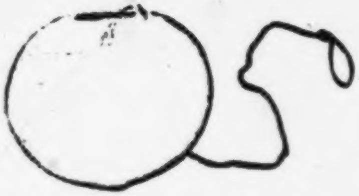


Fig. 48. — Calebasse suspendue au moyen d'une baguette transversale. Prov. : Ivu. (¹/₂ gr. nat.)

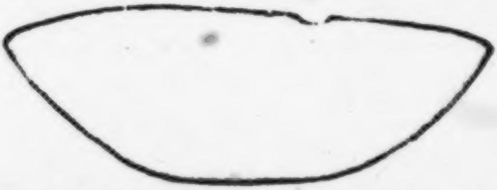


Fig. 49. — Écuelle en bois ([illegible]). Prov. : Caruruti. (¹/₂ gr. nat.)

Fig. 50. — Bassin en bois en usage chez les Indiens et métis Quichua du Département de Tarija (Bolivie) et parfois aussi chez les Chiriguano

j'ai vues à Caipipendi, avaient été achetées par les Chiriguano au cours de leurs voyages. La même origine doit être attribuée aux auges en bois que l'on trouve chez les Chiriguano qui vivent près des métis Quichua du département de Tarija. Ces bassins servent à laver les aliments et sont employés également comme baignoires. Les Choroti ont des plats en bois (Nordenskiöld, **9**, fig. 20, p. 88) qui ont une forme très semblable à celle de l'auge reproduite ici (fig. 50) et qui, sans doute, ont été introduits chez eux, soit par les anciens Quichua soit par les métis. Chez les Araucan de l'Argentine, on trouve des bassins de bois qui sont en tous points semblables à ceux des Indiens et métis de la Bolivie et de l'exemplaire figuré ici.

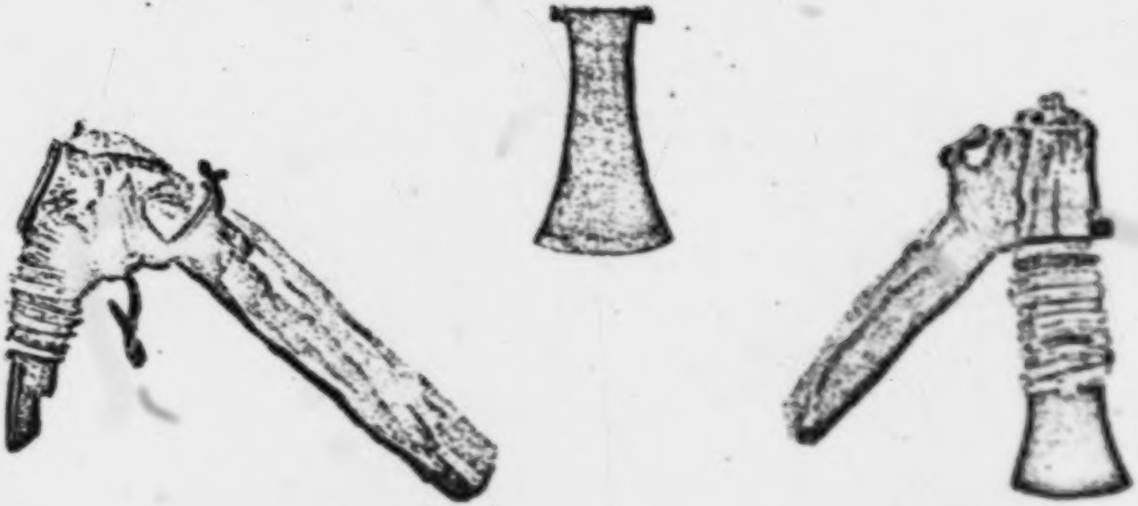
CHAPITRE V

Outils des Chiriguano

Les instruments de travail dont se servent actuellement les Chiriguano sont, presque tous, de facture européenne. Çà et là, les anciennes formes se sont conservées, alors que la pierre ou l'os ont été remplacés par le fer. Témoin l'herminette de la planche XXII qui constitue une curieuse survivance de la hache à oreilles ou hache en forme de T que les Chiriguano ont sûrement adoptée après leur migration et leur établissement au pied des Andes. Ce type de hache m'est inconnu de tout autre tribu tupi-guarani et est peu fréquent dans l'aire occupée par les différentes nations appartenant à cette famille linguistique (v. Rivet, **1**, pp. 149-155).

L'exemplaire que je publie ici rendait encore de grands services à son propriétaire qui ne me le céda qu'à regret et contre une forte somme d'argent. La présence de la hache à oreilles chez les Chiriguano modernes vient infirmer l'allégation de Nordenskiöld (**14**, p. 120) qui la met au nombre des éléments culturels ayant complètement disparu en Amérique du Sud. Elle a survécu grâce au prodigieux conservatisme des Indiens. Je suis persuadé que plusieurs des objets dont Nordenskiöld constate la disparition se retrouveront peut-être dans quelque tribu actuellement vivante, lorsque nous aurons de l'Amérique du Sud un matériel ethnographique plus abondant que celui dont nous disposons.

Une autre particularité fort intéressante de cette hache est la forme coudée du manche contre lequel le taillant est solidement fixé avec des lanières de cuir. La répartition de la hache à manche coudé a été tracée par Linné (**2**, p. 202). Les tribus de l'Amérique du Sud qui en ont maintenu l'usage jusqu'à nos jours ne sont pas très nombreuses. Ce sont : les Colorado de l'Equateur, les Tukano, les Tariana et les autres tribus de

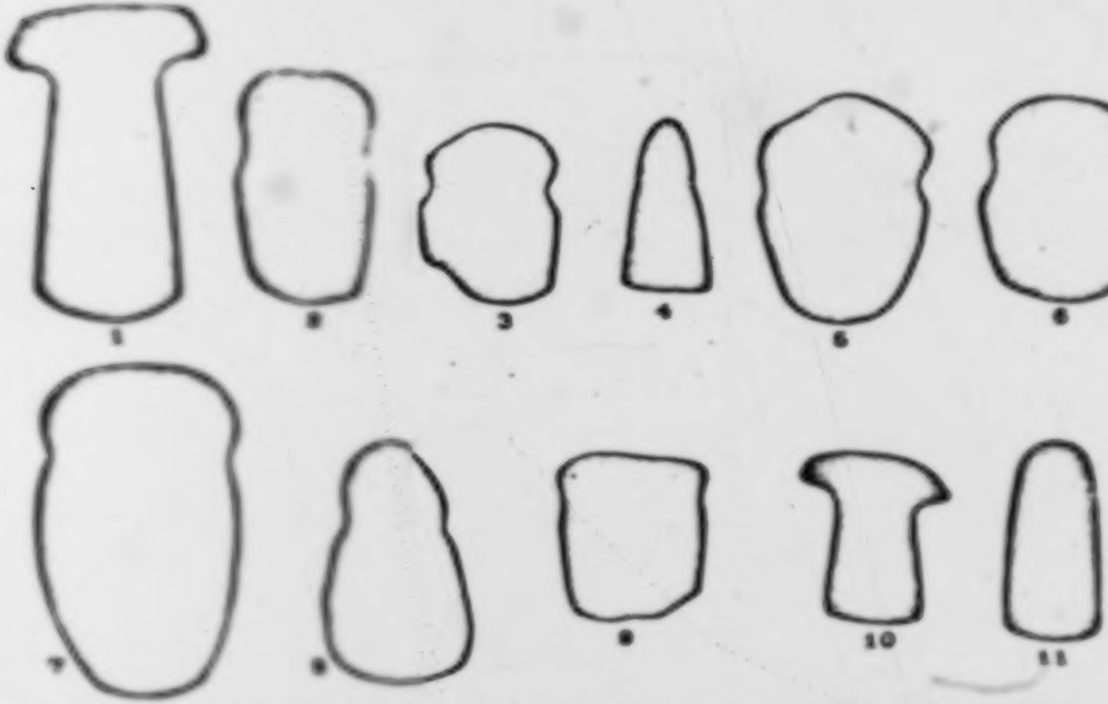


Herminette dont la lame en fer a la forme des haches en T de l'ancien Pérou. Prov. : Caipipendi. (½ gr. nat.)

[facing p 375, A]

1:Métraux SF10 Chiriguano

[facing p 378, B]



Haches en pierre des anciens Chiriguano. Les haches à [illegible] nº 1 et 10 proviennent la première d'[illegible], la seconde d'Ivo. Les haches à gorge complète nº 2, 3, 5-9 ont été recueillies dans la vallée de [illegible], à l'exception de la hache nº 4 qui a été acquise à Ivo. La hache simple néolithique nº 11 provient de [illegible]. [illegible]

1:Métraux
SF18 Chiriguano

Caiary Uaupés, les Tukano et les Quichos modernes. Chez les Indiens du Caiary Uaupés, cet outil a perdu toute valeur pratique et a fini par se convertir en simple accessoire de danse (Koch-Grünberg, 2, t. I, fig. 77, p. 236).

La hache emmanchée a été trouvée archéologiquement au Pérou (Chuquitanta; vallée Marquez, près de Lima) et à Casabindo dans la Puna de Jujuy (Rép. Argentine). Les exemplaires du Pérou sont désignés comme étant des houes, ce qui est possible. Je ferai cependant remarquer que le spécimen chiriguano de Caipipendi est exclusivement un instrument de charpenterie dont les Indiens se servent pour tailler les pièces de bois dont ils font leurs meubles ou leurs armes.

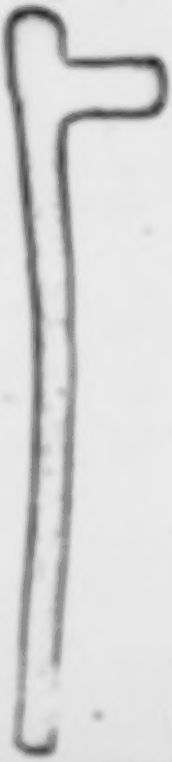


Fig. 33. — [illegible]

La figure 34 montre comment des haches modernes, du type de la hache simple néolithique, peuvent être emmanchées exactement comme leurs prototypes en pierre. La similitude de cette hache avec celles de pierre utilisées jusqu'à nos jours par les Guayaki, s'étend jusqu'à la forme un peu arquée du manche et à son extrémité supérieure légèrement recourbée (La Hitte, pl. IV, 9).

Fig. 34. — [illegible]

C'est de cette manière que sont encore emmanchées les haches en pierre des Indiens du haut Xingú (Steinen, 2, p. 197) et des Kaingang du Brésil méridional (Nordenskiöld, 13, fig. 14, p. 39) et les taillants en fer des Mataco Vejos (Nordenskiöld, 13, fig. 20, p. 44) et des Yamanas (?) de la Terre de feu (Id., 13, fig. 45, p. 60) qui ont remplacé les anciennes celtas de pierre.

La planche XXIII reproduit une série de haches en pierre provenant de la région de Caipipendi, d'Ivo et d'Ibopeyti. Les haches de Caipipendi sont toutes pourvues d'une gorge. Les deux haches à talon ont été trouvées, l'une à Ibopeyti et l'autre à Ivo.

MOULE POUR TEMBETAS

Les tembetás ou labrets des Chiriguano sont en étain. Ils les fabriquent eux-mêmes à l'aide du moule figuré ici (fig. 33). C'est une calebasse dans laquelle les alvéoles du labret ont été creusés, alors que la partie centrale et conique de cet ornement correspond à l'extrémité d'un bâton qui traverse la calebasse. La cavité que présente la partie centrale du labret est bouchée ensuite avec de la cire dans laquelle on incruste des perles de verre ou de turquoise provenant d'anciennes sépultures et que les métis de Tarija vendent aux Chiriguano.

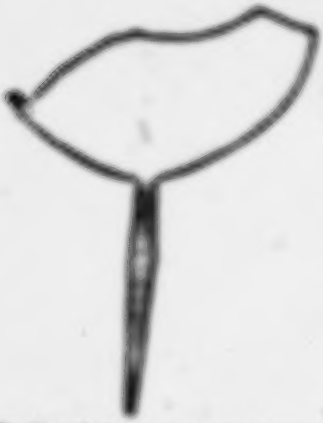


Fig. 33. — [illegible]

[illegible]

Les Chiriguano du haut Pilcomayo et de la vallée d'Iguembé apprécient la coca tout autant que les Quichua des hauts plateaux. C'est d'eux, d'ailleurs, qu'ils tiennent ce vice. Le fait est connu et n'a pas besoin d'être démontré. Cette coutume s'est répandue chez les Chiriguano à une date récente, car elle ne s'est pas encore étendue sur tout le territoire qu'ils habitent. Les Chiriguano qui vivent éloignés des populations métisses ou indiennes de la Cordillère, ne sont pas « coqueros », et ce n'est qu'exceptionnellement que l'on rencontre chez eux quelques vieux qui acceptent une chique de coca.

Iru est le dernier point, vers l'est et vers le nord, où l'on se distribue avec profit des provisions de coca. Nordenskiöld (1924 [illegible], pp. 92-93) a cherché à démontrer que la coutume de se noircir les dents allait de pair avec celle de chiquer la coca et en dérivait. Cette habitude a, en effet, une distribution assez très marquée et suit le cours de la culture de la coca.

Les Chiriguano mâchent chaque chique de coca avec la cendre d'un arbre [illegible] dont le nom scientifique m'est inconnu. Cette cendre ([illegible]), qui correspond à la llicta des Quichua, est contenue dans un petit sachet de cuir.

La coca est une denrée de luxe que des Indiens Quichua ou des métis viennent vendre aux Chiriguano. Pour éviter toute contestation et toute fraude de la part de vendeurs peu scrupuleux, les Chiriguano ont recours à des balances de leur confection. Ils les fabriquent à l'aide de de deux calebasses coupées par la moitié et faisant office de plateaux (fig. 24 et 25). La balance à plateaux était en usage à l'époque préhispanique dans l'ancien empire incasique (v. Nordenskiöld, 18) aussi ai-je cru d'abord qu'elle constituait chez les Chiriguano, une survivance de

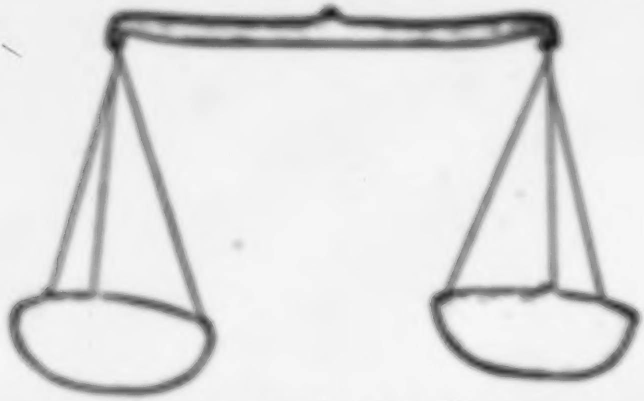


Fig. 24. — Balance à plateaux en usage chez [illegible]
[illegible]

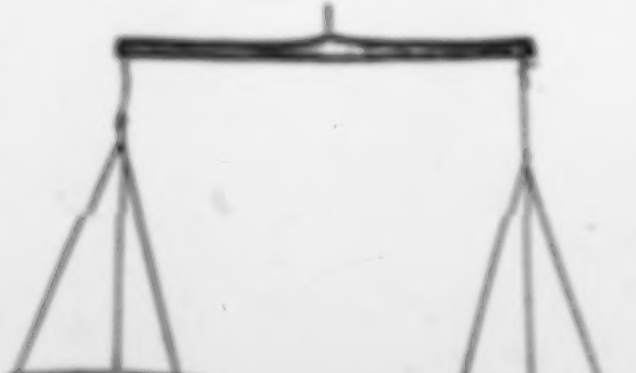


Fig. 25. — Balance [illegible] en usage chez les Chiriguano [illegible]
[illegible]

l'influence andine dont nous verrons plus loin l'importance. Cependant, chez les Chiriguano, cet objet est désigné sous le nom espagnol de *mbalanza*, ce qui semble indiquer qu'ils l'ont emprunté aux métis. Ceux-ci et les Quichuas s'en servent dans leurs transactions commerciales, mais l'emploient surtout pour peser la précieuse coca. Peut-être en était-il de même aux temps préhistoriques. Rien ne prouve que seuls les métaux fussent pesés, comme on l'a supposé au sujet de ces anciennes balances.

Les Chiriguano usent, en guise de poids, d'anciennes monnaies boliviennes en argent et expriment les mesures suivant l'ancien système espagnol. Par une convention tacite, une pièce de deux sous modernes a la valeur d'une once.

Les Chiriguano mesurent les étoffes que les colporteurs syriens viennent leur offrir avec des *varas*, c'est-à-dire une baguette dont la longueur est de 80 centimètres environ, soit celle de l'ancienne *vara* espagnole. Cet instrument a été emprunté aux métis boliviens.

CHAPITRE VI

L'art chez les Indiens Chiriguano et Chané

A Mr. le Professeur Félix F. Outes.

Le sens artistique chez les Chiriguano se manifeste dans la décoration de la céramique, dans la pyrogravure et dans la sculpture sur bois. Nous étudierons ces trois activités l'une après l'autre.

TECHNIQUE DE LA CÉRAMIQUE

La technique de la céramique chiriguano a été étudiée sommairement par Campana (p. 34) d'après les notes du P. Giannecchini; par Outes (2, pp. 122-123) qui ajoute quelques détails qui lui ont été communiqués par le naturaliste Holmberg, à ceux qu'il a tirés de l'œuvre de Campana. Nordenskiöld (1 et 10, pp. 142-147) a complété, sur bien des points, le bref aperçu de Campana, si bien que pour mon propre compte j'aurai peu de choses nouvelles à signaler.

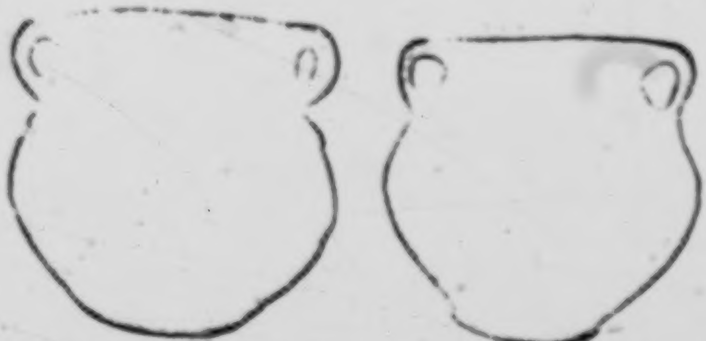
L'argile dont se servent les potières chiriguano, provient de gisements bien connus des Indiens où ils vont se ravitailler de temps en temps. Il suffit de voir autour d'une hutte de vieux vases pleins de terre pour savoir que là vit une femme pratiquant encore l'industrie ancestrale. Là où manque une argile adéquate, la céramique est importée. Ainsi, dans la mission de Tiguipa, tous les vases qui y sont en usage ont été faits à Machareti.

L'argile, pour être employée, doit être dégraissée avec de la poudre provenant de tessons. Des fragments d'anciens vases sont broyés dans un mortier jusqu'à ce que, passés au crible, ils donnent une poudre fine qui est pétrie avec l'argile pendant un temps assez long. Cette pâte doit être débarrassée de toute impureté, ce qui s'opère au cours du pétrissage (fig. 56).

Lorsque la potière a obtenu une pâte élastique et collante, elle modèle la base d'un vase qu'elle pose, soit sur un morceau d'étoffe soit sur une planchette. Le fondement du futur récipient se présente sous l'aspect d'une rondelle exhaussée sur son pourtour. Jamais l'on ne verra une femme chiriguano faire un seul vase à la fois : comme elle doit attendre, avant de continuer, que chacune des parties qui constituent la pièce de poterie soit sèche, elle occupe cet intervalle en commençant un autre vase qui sèchera pendant qu'elle reprendra le premier.

Fig. 56. — Fabrication d'un vase : l'argile, après avoir été mêlée à des tessons pulvérisés, est pétrie. (Photographie prise par l'auteur à Masavi, dans la Vallée d'Igüembé)

Lorsqu'elle juge que le fond a pris quelque consistance, elle roule entre ses mains un boudin auquel elle s'efforce de donner un diamètre régulier, puis elle l'applique sur la base formant un cercle parfait. Elle coupe la partie du boudin qui dépasse au point de jonction. Ensuite, elle aplatit le boudin avec la main, la compression se faisant de l'intérieur à l'extérieur, avec le dos de la main gauche et la paume de la main droite. Lorsque tout le pourtour a été ainsi exhaussé, elle en régularise le bord, comblant toutes les dépressions avec des morceaux de terre mouillée, puis elle lisse extérieurement le vase avec un épis de maïs égrené et un éclat de bambou. Ces deux instruments sont placés à côté d'elle et fréquemment trempés dans l'eau pour que la terre ne s'y attache pas. Les parois intérieures sont polies avec une valve de coquille (*aaudeata*) (pl. XXIV, 2). L'argile crue, une fois modelée, est souple et résistante comme du cuir. Les vases ne peuvent se faire qu'au soleil. Un jour que la pluie menaçait de tomber, les femmes s'empressèrent de s'emparer d'un vase qu'elles étaient en train de faire et de le transporter dans la hutte. Il oscillait, pendant ce déménagement, de tous côtés, mais ne se rompit point.



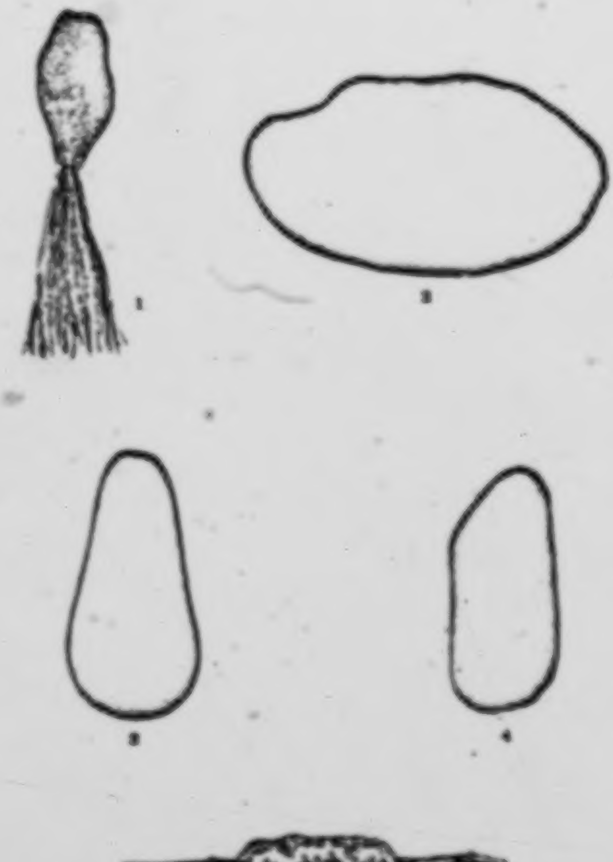
Figs. 37-38. — Vases [illegible]. Les boudins d'argile dont ils se composent sont encore apparents et constituent un ornement rudimentaire. Le nº 37 provient de [illegible], le nº 38 de [illegible]. ([illegible], gr. nat.)

De la base au col, le vase est construit de la même façon, le nombre des boudins superposés variant avec la grandeur du vase, mais n'étant jamais très élevé. Les anses sont ajoutées après coup; certaines sont en torsades et ont été obtenues de la manière suivante : un boudin long et mince est plié en deux et roulé sur lui-même.

Une fois fini, le vase est mis à sécher. Lorsqu'il s'est durci, la potière le frotte à l'intérieur avec une pierre luisante et polie (*tenduo* ou *ita-aluna*) (pl. XXIV, 3-4) jusqu'à en rendre la surface brillante et comme

[facing p. 384]

A. MÉTRAUX, *La civilisation des indiens Chiriguano* PLANCHE XXIV



Accessoires d'une potière chiriguano. — 1. Valve d'un mollusque d'eau douce (Unio) servant à lisser la surface intérieure des vases. Prov. : Itapuyti (½ gr. nat.). — 2. Pinceau fait de barbes de plumes réunies avec de la cire. Prov. : Itapuyti (gr. nat.). — 3 et 4. Pierres servant à polir la surface extérieure et intérieure des vases avant la cuisson ([illegible]). Ces deux pierres ont été trouvées à l'intérieur d'une urne funéraire à Caraparí. (½ gr. nat.). — 5. Renflement formé par un insecte sur les branches d'arbre d'essence résineuse et que les Chiriguano utilisent pour tracer des figures noires et luisantes sur leurs vases ([illegible]). Prov. : Itapuyti. (½ gr. nat.)

glacée. Cette opération a pour but d'éviter la porosité des parois du vase, qui sans cela seraient trop perméables. Dans les vases ordinaires, l'extérieur est laissé tel quel. Les vases destinés à être peints sont, à ce qu'il semble, également glacés extérieurement. Le polissage du vase se fait en plusieurs jours et lentement. La potière y apporte un grand soin (v. fig. 66).

Si le vase doit être peint, la couleur est appliquée avec un pinceau fait en poils d'agouti ou en plumes réunis en touffe avec de la cire (pl. XXIV, 1).

Les matières colorantes employées par les Chiriguano et les Chané sont d'origine minérale et végétale. Les premières sont tirées de roches dont j'ai fait examiner les échantillons au point de vue pétrographique et chimique.

L'analyse chimique a donné les résultats suivants : les échantillons de couleur jaune contiennent de l'argile (silicate d'alumine et carbonate de chaux) et du fer sous forme d'oxyde hydraté ; les rouges sont de même composition, mais présentent moins d'oxyde hydraté de fer et plus d'oxyde de fer. Dans un spécimen d'ocre jaune brun, l'oxyde de fer abonde ; et dans un autre, dur et compact, d'une teinte rouge violet, le fer est presque entièrement à l'état d'oxide anhydre.

Les ocres jaunes, rouges et jaune sombre chauffées dans une éprouvette, changent de teinte et deviennent rouge sombre, à l'exception du spécimen violet qui reste inaltérable.

Deux minéraux gris sont des silicates d'alumine et de chaux avec des traces de fer. Ce sont des argiles presque pures.

Un minéral d'un noir de jais est un complexe calcaire manganésifère (bioxyde de manganèse sous forme d'oxyde traversé de filons de calcite).

Pétrographiquement, ces échantillons sont des ocres jaunes très compactes (manganésifères quartzeux) ou quelque peu sablonneux, des ocres rouges très sablonneuses, et enfin des argiles un peu sablonneuses.

Les ocres donnent toutes une couleur rouge, la pyrolysite (?) fournit le noir et les argiles pures le blanc jaunâtre sur lequel se détachent les motifs rouges et noirs (1).

Les couleurs d'origine minérale sont appliquées avant la cuisson sur les parois du vase séché et poli.

La plupart des vases du haut Pilcomayo se distinguent par des motifs d'un noir luisant et compact, que les Indiens obtiennent en les frottant peu après la cuisson avec l'excroissance résineuse, ayant l'aspect d'un manchon blanc, qu'une sorte de cochenille (?) forme autour des branchez des mimosacées (en chiriguano : *iakapeati*) et dans lequel elle dépose des œufs (pl. XXIV, 5).

---

(1) Nordenskiöld (18, p. 143) : « The colours used by the Chiriguano and the Chané on the Rio Itiyuro are black, red, brown and white. The white is kaolin, the red, brown and black are obtained by pulverizing schists of these colours. »

Selon le P. Giannecchini (*Diccionario Chiriguano Español*, etc., p. 200), qui a été le premier à signaler l'emploi de cette matière, il s'agirait de la salive glutineuse d'une fourmi (?) qui se colle aux arbres. Les potières chiriguano s'en serviraient pour peindre leurs vases après l'avoir mêlée à du roucou. En réalité, ces indications sont inexactes. Le [illegible] résineux n'est pas de la salive, mais une sorte de mousse ou de laque. Il est directement frotté contre les parois du vase pour produire le noir compact et luisant de certains motifs.

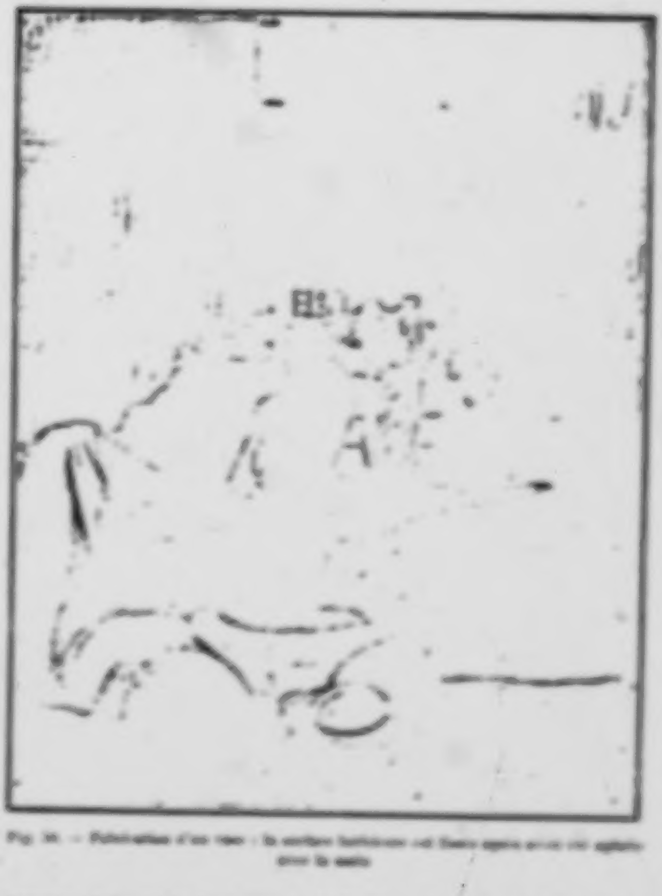


Fig. [illegible]. — Fabrication d'un vase : la surface intérieure est lissée après avoir été [illegible] avec la main.

Les peintures de certains vases produisent un effet particulièrement heureux, grâce à l'alternance d'un rouge brillant et dense avec un noir de même nature. La première de ces teintes est tirée du fameux roucou dont la pâte graisseuse est mêlée à de la résine, pétrie en forme de pain et fondue sur les parois brûlantes du vase.

Le nom de *tarawirisi* est également donné par les Chiriguano à des sortes de pains pétris à la main et qui se composent d'une matière résineuse mélangée à de la cire. Selon les explications qui me furent données par les indiens eux-mêmes, cette substance serait tirée d'une mimosacée qui, après avoir été arrosée d'eau bouillante, est pétrie et séchée au soleil. La couleur en est jaune ou rouge, mais après la cuisson elle devient noire.

Je n'ai pu savoir si ce vernis noir était appliqué sur une couche de peinture noire ou s'il était étalé directement sur les paroi du vase. En tous les cas, les dessins produits par ce procédé sont beaucoup moins réguliers que ceux qui sont tracés au pinceau.

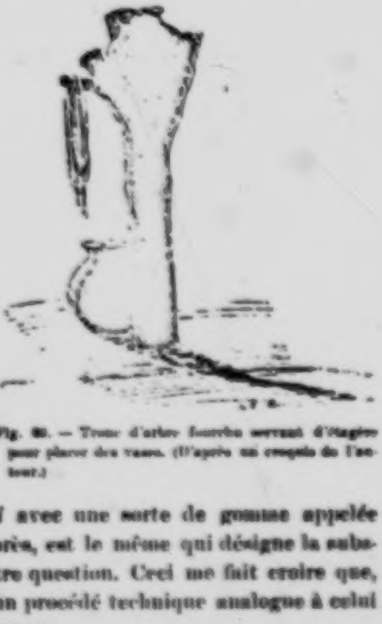


Fig. 80. — Tronc d'arbre fourchu servant d'étagère pour placer des vases. (D'après un croquis de l'auteur.)

Mes collections de céramique, qui comportent près de 200 pièces, ne contiennent aucun spécimen verni. Nordenskiöld (**10**, p. 144) assure que les Chiriguano et les Chané du Parapiti enduisent leurs *yambui* avec une sorte de gomme appelée *tarawisi*, mot qui, à une syllabe près, est le même qui désigne la substance résineuse dont il vient d'être question. Ceci me fait croire que, par vernissage, il faut entendre un procédé technique analogue à celui qui est en usage sur le haut Pilcomayo.

Les Indiens du Chaco tracent des ornements grossiers sur leurs vases avec de la résine de *palo santo* qu'ils appliquent après la cuisson. Selon Nordenskiöld (id. supra) les Chané de l'Itiyuro emploieraient le même moyen pour orner de dessins noirs certains de leurs vases.

Le vase une fois peint est mis à sécher pendant plusieurs jours à l'ombre. Ce n'est que lorsque les parois ont acquis une certaine dureté, que l'on procède à la cuisson. Les vases sont alors transportés en un endroit où il y a abondance de bois mort. On en ramasse une grande quantité dont on recouvre les vases de bas en haut. Généralement on choisit de longs fragments d'écorce qui brûlent avec une belle flamme.

On met le feu à cette pyramide de bois et, avec une longue perche, la potière veille à ce qu'aucun tison ne brûle directement contre les parois, ce qui provoquerait un « coup de feu ». Lorsqu'elle constate qu'un vase rend un son métallique au toucher, elle écarte les brandons avec sa perche et en le roulant le fait sortir du feu.

Il peut arriver qu'au cours de la cuisson le vase subisse quelque craquelure. On y remédie en prenant un peu de terre humide mêlée à du crottin, et en l'appliquant sur la fente alors que le vase est encore brûlant. La fissure se ferme, mais reste apparente.

CLASSIFICATION DE LA CÉRAMIQUE CHIRIGUANO

Les figures qui illustrent ce texte, les planches publiées par Nordenskiöld (**10**, pp. 155-162) et les schémas de Outes (**3**), donnent une meilleure idée des formes plus courantes de cette céramique que toute description. Quelques remarques s'imposent cependant.

Les vases à panse subglobulaire surmontés d'un col bas et large, évasé du haut ,constituent, sans aucun doute, le type le plus répandu. (Pl. XXXV-LVII.)

Le bol à pied ou « compotier » (fig. 72) provient de la vallée de Caipipendi, de même que le vase à panse côtelée de la planche XXVI, 2. Ce sont les seuls spécimens de ce type que j'ai trouvés dans l'ensemble du pays chiriguano.

Les vases anthropomorphes ou zoomorphes sont rares. Ce n'est guère que dans la vallée de Caipipendi que la bière de maïs vous est ordinairement servie dans des vases modelés en forme de taureau. Leur facture en est, d'ailleurs, peu soignée. L'admirable vase anthropomorphe de la planche XXVI, 1 est une pièce exceptionnelle.

Les vases jumelés (pl. XXVII, 3) et ceux qu'un étranglement sépare en deux corps (fig. 74, 75 et pl. XXVII, 1) sont fort rares.

Les motifs peints sur les vases chiriguano ont, le plus souvent, un caractère purement géométrique.

Les exceptions à cette règle sont peu nombreuses. Comme exemple j'en donnerai le grand *yambui* de la planche LII, 1, sur la panse duquel ont été peints des chiens, des poules et des crapauds plus ou moins stylisés, le *yambui* de la figure 83 dont le décor principal se compose d'une série de *yakú* (*pava del monte, Penelope spec.*) et enfin quelques vases de mes collections que je n'ai pas voulu publier en raison de leur forme complètement européanisée. Sur l'un d'eux on distingue des silhouettes de nandous (pl. XXXIV, fig. 222) et sur un autre ont été figurés un homme et une femme dont les mains sont unies par une ligne rouge (symbole de mariage, d'amour ?).

Je me souviens avoir vu sur une *jarre*, dans la vallée de Caipipendi, des nandous dessinés avec une particulière habileté. J'aurais volontiers acheté cette pièce s'il m'eût été possible d'en réaliser le transport.

Le vase de la figure 83 donne une excellente idée de ce que les potières chiriguano pourraient faire dans le genre « réaliste » si une longue tradition ne les obligeait à se borner à la représentation de motifs géométriques.

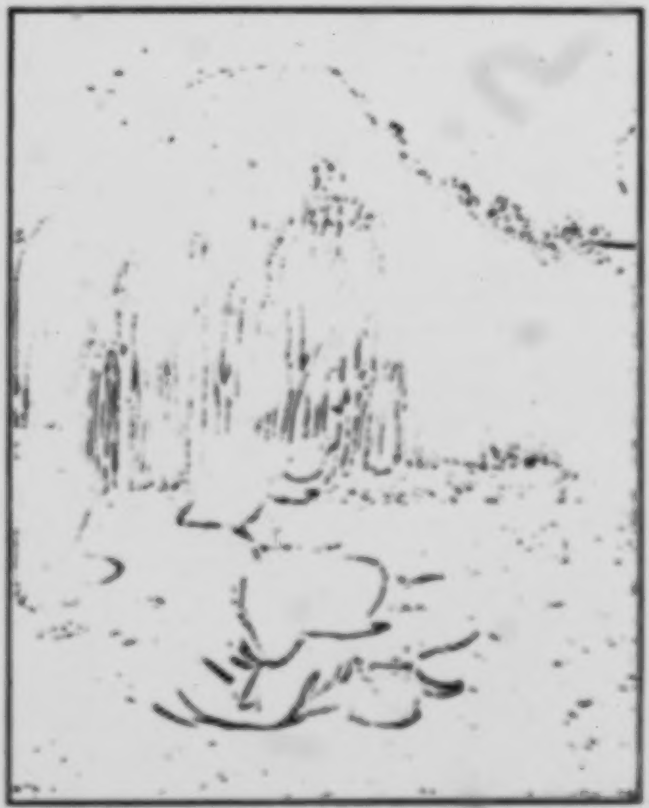


Fig. 81. — Fabrication d'un vase : la surface extérieure est lissée avec un éclat de bambou après avoir été aplanie avec la main

Le règne végétal n'inspire guère les artistes chiriguano. Le vase de la planche LII, figure 3, est le seul dont le décor soit nettement phytomorphe et encore en ce cas je ne suis pas sûr qu'un modèle européen n'ait pas servi d'intermédiaire entre la nature et l'image que la potière a tracée.

Parmi les 200 vases que j'ai recueillis en pays chiriguano, il n'en est aucun qui comportât une figuration de la face humaine, à l'exception de celui auquel j'ai fait allusion et dont la forme trahit le désir de satisfaire la puérilité bête des touristes. A cet égard, Nordenskiöld (18, fig. 28, p. 137) a été plus heureux que moi : chez les Chané du Parapiti il a pu faire l'acquisition d'un pot sur lequel on distingue un nez en relief et les organes du visage peints d'une façon conventionnelle, mais où se reflète nettement l'influence andine.

Chaque région, souvent même chaque village, a son style particulier, et celui-ci varie encore suivant la fantaisie ou l'habileté de chaque potière. Ces différences sont souvent suffisamment accentuées pour permettre à un ethnographe quelque peu exercé de reconnaître la provenance de chaque pièce au premier coup d'œil.

Au point de vue du style décoratif, le pays chiriguano se divise en trois zones dont les caractéristiques sont les suivantes :

Sur le haut Pilcomayo, l'élément fondamental de la décoration est la spirale en forme de S couché qui se combine avec la volute d'une autre teinte se détachant du sommet d'un triangle (v. par ex., pl. XXXV; XXXVI, 1; XXXVII, 2; pl. XLVII-1, etc.).

Ce motif est disposé par zones parallèles; encadrées de figures géométriques (lignes festonnées, triangles alternés, traits barbelés, etc.) (v. par exemple : pl. XXXVII, 1; pl. XXXIX, 2; pl. XL, 2; pl. XLIV, 2). Rares sont les pièces de cette zone dont le décor principal ne consiste pas en spirales diversement combinées. Le style de la céramique que j'ai recueillie dans la vallée d'Igüembé ne diffère que peu de celui du haut Pilcomayo : nous en retrouvons les principaux éléments, sans toutefois que la spirale y joue un rôle prédominant (pl. XXXIX, 1; pl. XLI; pl. XLII, 2; XLVIII, 6; pl. LI, 1-2; LIV, 2).

La poterie fabriquée par les Chiriguano des missions d'Ivo, de Macharetí et de Tarairí et par les Chané de l'Itiyuro, accuse une prédilection spéciale pour les motifs linéaires, se détachant en noir sur fond jaunâtre. Ce sont des lignes ascendantes et descendantes qui courent sur la panse du vase forment de grands triangles, des sortes de créneaux qui, à leur tour, se terminent par des grecques ou des spirales. Le triangle surmonté d'une volute est un motif qui apparaît souvent dans cette région. Les triangles à la surface pleine se combinent pour former, soit des bandes dentelées, soit des sortes de figures en forme de sablier dont l'effet est agréable à l'œil (pl. XXXIX, 1; pl. XL, 2; pl. XLI; pl. XLII, 1; pl. XLIII, 1; pl. LII; pl. LIV, 1 et 3-4; LVII, 3-4; LV, 1 et 3, etc.).

Entre les vases des Chané (pl. XXXVIII, 1; pl. LIII, 1-2) et ceux des Chiriguano en missions, il est quelques différences qui tiennent moins au choix des motifs qu'à la manière dont ils sont traités. Les femmes chané ont un goût plus pur et elles font preuve d'une plus grande sûreté de main que les potières chiriguano. On sait bien que ces dernières ne sont que leurs élèves.

Il m'est difficile de dire ce qu'a pu être le style décoratif en vogue autrefois dans la vallée de Caipipendi (pl. LVII, 2; pl. LX, 4 et fig. 72). Les vases peints y sont devenus rares, et les quelques exemplaires que j'ai vus ou que j'ai acquis, étaient en fort mauvais état. Comme ailleurs, ils étaient couverts de figures géométriques : lignes brisées, triangles, bandes festonnées, etc. L'individualité de la céramique de Caipipendi s'accuse plus dans la forme de certains vases que dans leur décor.

Fig. [illegible]. — Fabrication d'une grande cuve : la feuille d'argile est roulée entre la paume des mains. (Photographie prise par l'auteur à [illegible], vallée d'[illegible].)

Comme je n'ai pu visiter les Chané du Rio Parapiti, je n'ai aucune idée des caractères de leur poterie. Nordenskiöld (58, p. 144) qui a été plus favorisé que moi, déclare que leur céramique ne présente que peu de traces de l'influence arawak, et il explique ce fait par leur éloignement de leur pays natal.

Si à présent au lieu du style, c'est-à-dire de la combinaison des motifs, nous considérons ceux-ci en eux-mêmes, un sentiment de diversité que nous avons éprouvé succédera celui de l'unité. Les mêmes dessins se répètent identiques sur l'ensemble du territoire chiriguano, et seule leur relative fréquence en une aire donnée, et l'importance qui leur est attribuée à l'exclusion des autres, crée ces distinctions de style que j'ai essayé de définir. Il est, cependant, quelques éléments décoratifs qui sont limités à une certaine région : la spirale est propre aux villages du haut Pilcomayo et de la vallée d'Igüembé. Le décor constitué par des lignes brisées et asymétriques ne dépasse pas la zone des missions franciscaines et la région de l'Itiyuro.

Fig. [illegible] — Fabrication d'une grande [illegible] : le [illegible] d'argile est [illegible] [illegible]

DÉCADENCE DE L'ART DE LA CÉRAMIQUE CHEZ LES CHIRIGUANO

De toutes les industries chiriguano la plus avancée est, sans doute, la céramique. Les Chiriguano peuvent revendiquer la gloire d'avoir été, jusqu'à une époque récente, les derniers Indiens de l'Amérique du Sud à avoir une poterie qui méritait d'être mise au nombre des belles manifestations de cet art, si brillamment représenté dans certaines régions de ce continent. Aujourd'hui les choses ont bien changé. Les villages où l'on peut encore trouver des femmes capables de décorer des vases avec la maîtrise d'autrefois, sont devenus rares et se limitent à une aire res-

Fig. [illegible] — Fabrication d'une grande cruche : le boudin d'argile est placé sur le périmètre et aplati entre le pouce et les autres doigts de la potière. Il en résulte des impressions digitales formant un dessin grossier.

triste. C'est dans les tolderías du Tinkay, du Salado grande et du Salado chico, dans la région de Yumbia et dans la vallée d'Igüembé (haut-Pilcomayo, départements de Tarija et de Chuquisaca) que j'ai pu récolter les plus beaux exemplaires de ma collection. Ailleurs, c'est par exception

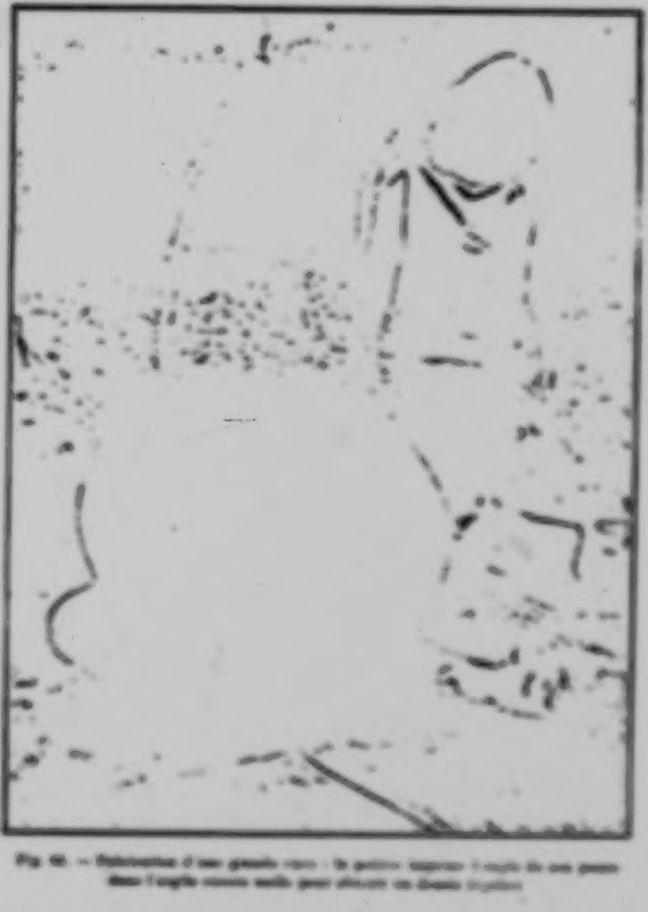


Fig. [illegible]. — Fabrication d'une grande urne : la potière imprime l'angle de son pouce dans l'argile encore molle pour obtenir un dessin [illegible]

qu'il m'a été donné de mettre la main sur une belle pièce ; et, si à plusieurs reprises j'ai eu cette chance, il s'agissait presque toujours d'un vase ancien conservé comme par miracle. Les missions franciscaines, qui jadis ont donné à Nordenskiöld et à [illegible] de si beaux spécimens, ont contribué pour une moindre part à enrichir mes collections. Rien n'exprime mieux ce lamentable état de décadence des Chiriguano que ce que j'ai pu constater dans la mission de Machareti. Après avoir parcouru presque toutes les huttes de ce grand village qui en temps normal compte près de 2.000 habitants, c'est à peine si j'ai pu y acquérir cinq ou six yambui ayant quelque valeur artistique. Les femmes qui savaient encore tenir un pinceau n'étaient plus que trois ou quatre et elles avaient à

Fig. 48. — Fabrication d'une grande urne [illegible] [illegible] L'argile est [illegible] avec une pierre. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] à la surface du vase.

pourvoir presque tout le village. Dans quelques années, l'ancienne céramique peinte n'existera plus qu'à l'état de souvenir dans le grand village où présidait le fameux « capitaine » *Mandepora*.

Cette décadence a plusieurs causes, dont la première est l'état de profonde désassimilation dans lequel se trouvent les Chiriguanos, la désorganisation totale de leur vie sociale et l'influence grandissante des blancs, suivie de ses effets corrupteurs; enfin, l'introduction des produits manu-

[illegible] et, en tout premier lieu, des boîtes d'[illegible]. La céramique artistique est devenue l'apanage de quelques vieilles femmes qui ne font pas école et qui emporteront dans la tombe le secret de leur art. Aujourd'hui déjà, obligées de subvenir à une grande demande, elles répètent à l'infini les mêmes motifs et ont une fâcheuse tendance à les tracer à la hâte sans aucun soin. Ceux-ci deviennent gauches, grossiers et prennent une apparence primitive qui est loin de correspondre au goût et à la culture des Chiriguanos.

Dans certains villages il n'y a plus de potières. Les habitants de la mission d'[illegible], par exemple, sont obligés d'importer les vases peints dont ils ont besoin pour célébrer les fêtes. Lorsque je voulais les acquérir, on m'objectait généralement qu'ils avaient été achetés et coûtaient fort cher. « Tu pars et tu nous laisses sans vases », me disait-on souvent, en guise d'adieu ou plaisamment, en riant, après une [illegible].

Sans vouloir passer pour prophète, je crois pouvoir assigner cinq ans de vie à la poterie artistique des Chiriguanos. Déjà il devient difficile d'en faire des collections, du moins des collections ayant une valeur artistique.

L'état de décadence et de régression où se trouve la poterie chiriguano, explique peut-être les différences [illegible] existant souvent entre la céramique des diverses régions habitées par les Chiriguanos. Les artistes étant peu nombreuses, rien de surprenant que leur production soit peu variée, et que de ce fait les vases d'un village présentent entre eux d'étroites analogies.

Enfin, lorsque les artistes ne manquaient pas, le nombre des motifs traités au sein de chaque groupe devait être plus grand et dans cette variété se trouvaient, sans doute, maints éléments qui aujourd'hui semblent avoir disparu pour ne se rencontrer que dans une autre zone. Il est probable qu'un ethnographe qui eût fait une collection chez les Chiriguanos il y a un siècle, en aurait établi une autre classification que celle que j'ai cherché à ébaucher ici.

[illegible]

1. Le problème de la civilisation [illegible]

La céramique des Indiens Chiriguanos et Chané offre, avec celle des anciennes populations andines, tant au point de vue de la forme que de la décoration, de si grandes affinités, que leur parenté ne peut être mise en doute.

Ces analogies sont particulièrement frappantes entre certaines pièces de poterie recueillies dans la Quebrada de Humahuaca et celles que fabriquent encore les femmes chiriguanos ou chané. A quatre siècles d'intervalle, la ressemblance entre la céramique de ces deux régions est encore si prononcée, qu'elle avait attiré l'attention de Mr. Debenedetti ([illegible], pp. [illegible], [illegible] note 1, et [illegible]) qui cependant n'avait, pour tout élément de comparaison, à ce qu'il semble, que quelques rares pièces de poterie chiriguano fort simples, recueillies dans le Chaco et de provenance si incertaine que l'une d'elles était attribuée aux Choroti. Ces derniers ont, en réalité, une céramique d'un type entièrement différent, quoique influencé aussi par la civilisation andine.

Les affinités de la céramique chiriguano avec certaines poteries de la Quebrada de Humahuaca, ont été établies scientifiquement par Nordenskiöld ([illegible], p. [illegible]). On saurait expliquer fort naturellement ces similitudes surprenantes par l'influence que les Indiens de la région d'Humahuaca ont exercée sur leurs voisins immédiats les Chané ou Chiriguano, et par les relations commerciales que ces peuples entretenaient. Ces rapports entre Chiriguano et Indiens Humahuaca sont attestés historiquement. Lors des soulèvements qui eurent lieu à l'époque de la conquête espagnole, Humahuacas et Chiriguanos s'unirent pour résister à l'adversaire commun (v. Serrano, [illegible] t. [illegible], p. [illegible]).

Les pucheri et yapuyo, dont j'ai fait ample collection dans la région du haut Pilcomayo, apportent de nouvelles preuves, plus concluantes encore, de ce parallélisme frappant qui se manifeste entre l'art de la céramique chez les Chiriguanos modernes et chez les populations préhistoriques du nord de l'Argentine. Admettre une influence directe des Indiens Humahuaca sur les ancêtres des Chiriguanos actuels vivant sur le cours supérieur du Pilcomayo, dans le département de Tarija et de Chuquisaca, serait un point de vue difficilement défendable. Le rayonnement de la culture de la Quebrada de Humahuaca n'a pu s'exercer que sur les Chiriguanos du sud et les Chané de l'Itiyuro. Quant à l'hypothèse qui ferait des Chiriguanos les promoteurs de cette culture, elle est si absurde, si contraire à tout bon sens, qu'on ne peut l'envisager ici. A l'endroit où le Pilcomayo s'apprête à quitter la vallée qu'il creuse à travers les contreforts andins pour se répandre dans la plaine du Chaco, les Chiriguanos avaient pour voisins immédiats des Indiens Chicha, dont le territoire s'étendait au nord de la Quebrada de Humahuaca, dans le sud de la Bolivie actuelle. Ce sont eux qui ont transmis les formes particulières de leur céramique et ses principaux éléments décoratifs aux Chané qui, à leur tour, les ont légués à leurs envahisseurs et vainqueurs les Chiriguanos. Les Chané n'ont pas été peut-être partout les intermédiaires obligés entre les deux cultures; en bien des cas, des groupes chicha ont dû communiquer directement aux envahisseurs guaranis les principaux produits de leurs techniques industrielles et de leurs arts.

Nous savons par les documents du XVIe et du XVIIe siècle que les Chiriguano faisaient constamment des incursions en territoire chicha, qu'ils razziaient leurs villages, les obligeaient à payer tribut et emmenaient des groupes de ces Indiens en esclavage, comme ils le faisaient avec les Chané. Ces contacts directs entre les Chiriguano et leurs voisins de l'ouest ont dû contribuer pour une large mesure à répandre la civilisation andine parmi eux et c'est ce qui explique que la culture chiriguano du haut Pilcomayo présente des affinités si étroites avec celle des Chicha, des Humahuaca et des Atacama (1).

Des femmes chicha ont sûrement partagé le sort des femmes chané réduites en esclavage par les belliqueux Chiriguano et, comme elles, elles ont apporté à leurs maîtres les secrets de leur civilisation. Sur le haut Pilcomayo, j'ai acquis un vase (pl. XXV), une flûte de Pan (fig. 67) et une hache en forme de T (pl. XXIII, 1), trouvés non loin du village d'Ibopeyti, en plein pays chiriguano. Ces objets révèlent, soit l'existence en cet endroit d'une ancienne population andine, chicha ou autre, que les Chiriguano auraient anéantie ou assimilée, soit des échanges commerciaux actifs. A défaut de ces témoignages concrets, l'action des tribus andines voisines aurait été mise en évidence par le style même de la céramique de cette région qui, plus que celui de tout autre point du territoire chiriguano, continue une tradition propre aux peuples du sud de la Bolivie.

Aujourd'hui encore les Chiriguano reçoivent des petits descendants des Chicha, des objets en argent qui faisaient probablement l'objet d'un trafic séculaire, et des perles de turquoise que nous ai [illegible] dans les

---

(1) Sur les frontières occidentales de leur territoire les Chiriguano étaient en rapport constant avec les Chicha dont ils dévastaient le territoire et qu'ils obligeaient à leur payer tribut.

Lizarraga (t. I, p. 292) : « asiste la calidad del valle de Tarija, y la importancia de ser poblado, para el freno que aquella parte de los Chiriguanaes, que por allí hacían no poco daño a los Chichas, y aun les pagaban tributo, [illegible], etc... ».

Lizarraga (t. II, p. 117) : « fué [illegible] y vuelta, y con él más de treinta soldados, Chiriguanaes como veinte, y los demás de servicio indios Chanés y [illegible] de los Chiriguanaes más principales, el uno [illegible] y el otro por sobrenombre luego Condorillo, y una India de nación Chicha, que casaba con otro Chiriguana... ».

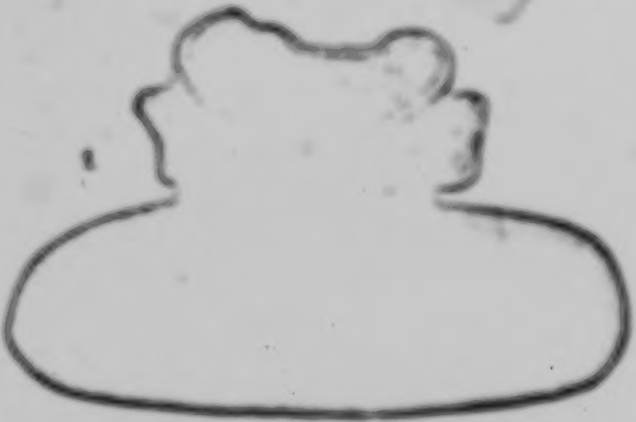
Archivo de Indias (74-4-1, cité par [illegible], p. 19) : « y de un año a esta parte en Tarija otro [illegible] de indios que se llaman chiriguanaes que hay [illegible] que [illegible] a esta ciudad a dos leguas de [illegible] y se llevaron un pueblo de indios chichas que se llaman [illegible] ».

[illegible] (p. 20) : « En carta del licenciado [illegible] [illegible] que los Chiriguanaes [illegible] los llanos de [illegible] y, [illegible], [illegible] a los Charcas, donde se [illegible] como dueños y señores de la tierra hasta [illegible] a los indios Chichas. No [illegible] con esto, se [illegible] y hasta a [illegible] públicos de estos [illegible] ».

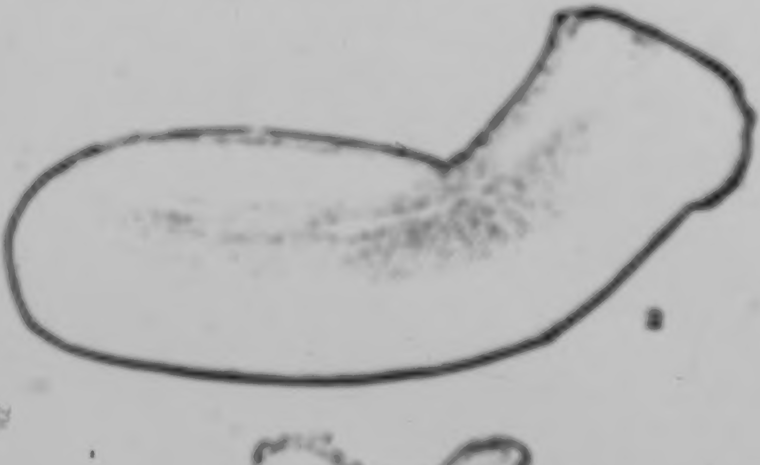
[facing p. 398]

A. Métraux, La civilisation des Indiens Chiriguano

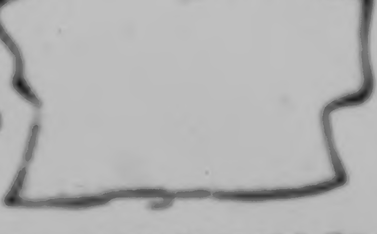
Planche [illegible]



1



2



3

[illegible]

tombes de leurs ancêtres. Les Chiriguano, de leur côté, vont vendre aux créoles et aux Indiens Quichua des plumes d'autruches et des peaux de [illegible].

Le sud de la Bolivie est, au point de vue archéologique, fort mal connu. Les fouilles peu nombreuses qui y ont été effectuées, attestent que la culture propre à la vallée d'Humahuaca s'y étendait sans modification appréciable. L'homogénéité de la civilisation qui a fleuri dans ces vastes régions, apparaîtra mieux encore le jour où l'on se sera décidé à entreprendre l'étude systématique de cet immense territoire qui comprend tout le haut plateau au nord de la frontière argentine et les vallées que forment les contreforts des Andes, à l'ouest du Chaco. Il est déjà évident que la céramique de la région d'Humahuaca présente des [illegible]

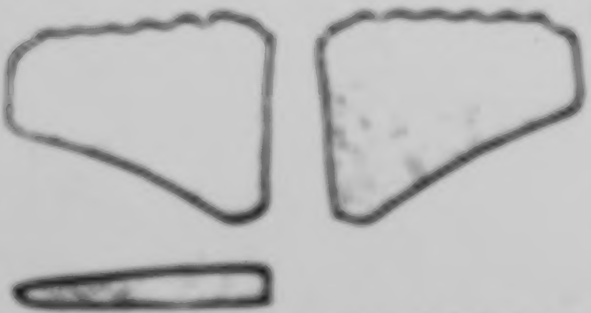


Fig. [illegible]. — [illegible] en pierre [illegible] trouvée sur la tombe [illegible], près du village chiriguano [illegible]; [illegible] (1/1, gr. nat.)

[illegible] du nord de *Jujuy* aux environs de La Quiaca. Les variations locales ne semblent absolument négligeables. Boman ([illegible], t. I, p. 77) déjà s'exprimait de la façon suivante sur les rapports entre ces deux régions : «Si l'on veut comparer les objets exhumés dans la région de Humahuaca avec les débris préhispaniques d'autres régions, ce serait de ceux des Chichas qu'ils se rapprocheraient le plus». A Tolomosa, en Bolivie, dans le département de Tarija, la mission von Rosen ([illegible], fig. 173, p. 112) a trouvé un plat ornithomorphe, [illegible] des [illegible] de ce type découverts à La Paya, dans la vallée Calchaquí.

La culture humahuaca étudiée ne forme pas un bloc isolé. Elle est plus ou moins étroitement apparentée avec celles dont les vestiges ont été étudiés dans le nord-ouest de l'Argentine, au territoire [illegible], sur la Puna de *Atacama* et de *Jujuy*, dans le désert d'*Atacama*, dans le nord du Chili et l'extrême sud du Pérou. Il semble bien que, dans l'aire géographique ainsi définie, il ait existé jadis un centre d'une civilisation dont l'existence a été signalée il n'y a que quelques années.

Boman (2, t. II, pp. 762-774) est le premier à avoir défini les caractères spécifiques de la plus importante de ces cultures, au point de vue historique, celle des *Atacama*. En comparant les objets que ses propres fouilles, ou celles de ses collègues, avaient mis à jour à Calama, à Chiuchiu dans le désert d'*Atacama* et dans diverses localités de la Puna de *Jujuy*, il put démontrer l'homogénéité de ces trouvailles. Il attribua, avec raison, tous ces restes à un seul peuple, les *Atacama*, dont l'habitat aurait englobé, outre les régions que je viens d'énumérer, la Puna de *Atacama* et une partie de la vallée Calchaquí jusqu'à La Paya.

Il est, cependant, un aspect du problème auquel Boman a donné une solution trop limitée. En cherchant à déterminer les frontières des anciens peuples du nord et du nord-ouest de l'Argentine, il a, à mon sens, trop insisté sur les divergences qu'offrent les vestiges de leur culture et pas assez sur les traits qu'ils ont en commun. Ces points de contact sont, cependant, trop nombreux et trop particuliers pour pouvoir être attribués simplement à une grande civilisation péruvienne dont ces civilisations dériveraient.

Fig. [illegible]. — [illegible]

On ne peut nier qu'il existe, entre la civilisation d'*Atacama* et celles des provinces du nord et du nord-ouest de l'Argentine, du sud de la Bolivie et de la côte du Chili, des variantes assez importantes pour justifier la subdivision de cette zone culturelle en régions distinctes, correspondant peut-être à l'extension de tribus parlant des langues différentes. Mais à côté de ces variations locales, que de similitudes! Que d'analogies dans le matériel technique et dans les formes artistiques! J'aurai plus loin l'occasion d'insister sur quelques-unes de ces ressemblances et d'en donner maints exemples lorsque je traiterai, au point de vue comparatif, des éléments fondamentaux de l'art chiriguano.

C'est à Uhle (1, 3, 6) que revient le mérite d'avoir mis en lumière les éléments communs à toutes ces civilisations et d'avoir cherché à les expliquer.

Déjà en 1913, ce savant (Uhle, 1, p. 487), à propos de tablettes provenant de Chiuchiu, déclarait « qu'il n'y avait pas eu une seule civilisation atacama, mais plusieurs appartenant à diverses époques ». Quelques années plus tard, à la suite des fouilles systématiques qu'il fit à Pisagua, Arica et Tacna, il aborda le problème « atacameño » dans son ensemble et en proposa une solution plausible. Comme la connaissance des résultats acquis par Uhle importe à l'intelligence de ce qui va suivre, je crois nécessaire d'en donner un résumé aussi complet que possible.

Près de Tacna, Uhle (4, p. 2) recueillit les vestiges de plusieurs cultures superposées qu'il classe de la façon suivante :

1° Période de l'homme primordial (objets du type paléolithique);

2° Période des aborigènes d'Arica (premiers siècles de notre ère). Les vestiges de cette époque appartiennent à une population de pêcheurs fort primitive;

3° Période contemporaine des ruines de Chavin qui va de l'an 400 environ à l'an 600 de notre ère;

4° Période de Tiahuanaco et la suite du style épigonal, de l'an 600 environ à l'an 900;

5° Période de la civilisation d'Atacama indigène, de l'an 900 à 1100 environ;

6° Période chincha-atacama, de 1100 à 1350 environ;

7° Période incasique, de l'an 1350 environ à la conquête espagnole.

Bien entendu, la chronologie de Uhle doit être acceptée sous bénéfice d'inventaire et, à première vue, cette division apparaît comme beaucoup trop subtile. La durée de chaque période me semble d'ailleurs être beaucoup trop courte. Je doute fort, également, qu'Uhle nous ait réellement donné la preuve de l'existence d'une culture contemporaine des ruines de Chavin.

Quelles que soient les lacunes de cette chronologie et ses faiblesses indéniables, il semble néanmoins certain qu'il a existé à Tacna, et probablement à Arica aussi, une civilisation nettement apparentée à celle de la région du désert d'Atacama (1) et des territoires andins que nous avons énumérés. Fort des analogies évidentes existant entre les objets trouvés dans cette aire géographique, Uhle établit une théorie qui, si elle est par certains aspects trop audacieuse, doit néanmoins dans sa rigueur contenir une grande part de vérité.

---

(1) Montell (3, p. 41) « With the Arica culture the Calama-Chiuchiu area has many traits in common, unmistakably pointing to these districts being very closely connected, as has also been convincingly shown by Uhle. One quite obvious point of agreement exists in the before mentioned broadshouldered shirts, a type one hardly is able to suppose to have arisen independently in areas so adjacent as these. The technique called « coiled basketry » is, we know, common to both. The pottery types present, generally speaking, much similarity. In regard to ornamentation one may point to the occurrence of pyrograved spirals in calabashes, and to the ornament here called « wing-shaped. »

Les indiens Atacama, dont le territoire primitif aurait été les environs des salines d'Atacama et d'Arizaro et une portion de la zone côtière près de Tocopilla, comprenant le cours inférieur du rio Loa, émigrèrent, à une date inconnue, du sud au nord. Ils occupèrent les provinces de Chicha et de Lipez, la région entre les grandes salines de l'ouest de la Bolivie et la Cordillère occidentale et s'étendirent à travers toute la province de Carangas et les districts à l'ouest du Desaguadero. Ils auraient également pris possession d'une grande partie du Titicaca et des plaines du nord. Leur culture se serait répandue au sud du Pérou moderne jusqu'à la latitude d'Ica, et jusqu'à Ayacucho dans la montagne. Sur cet ancien strate ethnique et culturel se firent sentir des influences venues du nord (Uhle, **3**, p. 13).

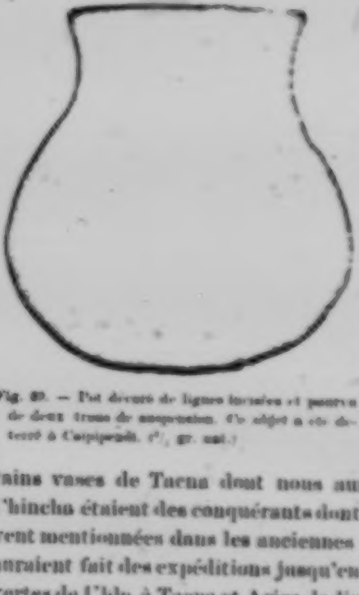


Fig. 69. — Pot décoré de lignes incisées et pourvu de deux trous de suspension. Ce objet a été déterré à Caipipendi. ($^{1}/_{4}$ gr. nat.)

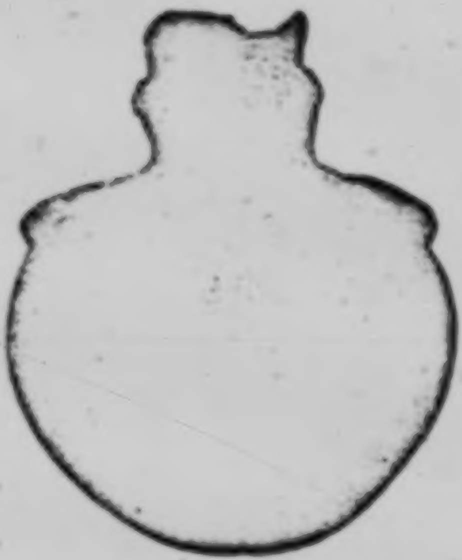
Toujours selon Uhle (**4**, p. 38), dans l'époque qui suivit la période épigonale les habitants de Chincha et de Ica auraient créé une culture de caractère régional qui offre d'étroites analogies avec certains vases de Tacna dont nous aurons à nous occuper. Les indiens Chincha étaient des conquérants dont les entreprises guerrières sont souvent mentionnées dans les anciennes chroniques. Selon Montesinos, ils auraient fait des expéditions jusqu'en pays chiriguano. Avant les découvertes de Uhle, à Tacna et Arica, la limite de l'aire d'influence des Chincha s'arrêtait à Arequipa. La céramique de Tacna que Uhle attribue à la période des Chincha-Atacama permet d'étendre vers le sud l'activité civilisatrice de ce peuple.

L'antique civilisation des Atacama enrichie par un apport chincha, aurait donné naissance à un nouveau type de culture auquel Uhle donne le nom de Chincha-Atacama et qui aurait atteint sa maturité entre 1100 et 1350 environ de notre ère.

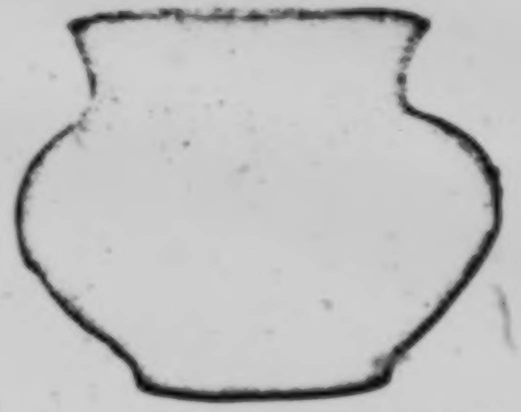
« La sphère d'influence de la civilisation chincha-atacama atteignit une partie de la côte (Pisagua, Taltal), du côté du sud, à l'est la région proprement atacama de Calama jusqu'à la province de Jujuy. Son action s'étendit au loin jusqu'en pays araucan. A l'est on en retrouve les reflets

[facing p. 402]

A. MÉTRAUX, *La civilisation des indiens Chiriguano* PLANCHE XXVI



1. Vase anthropomorphe. Chané. Il est recouvert d'une couche de peinture blanche
Prov. : Tayrandi (près de l'Aguaray) (1/4 gr. nat.)



2. Vase à panse aplatie, de couleur brune. Chiriguano. Prov. : Caipipendi. (1/4 gr. nat.)

sur de nombreux vestiges du bassin du Titicaca et de Tiahuanaco, et vers le nord on peut suivre son avance jusqu'au Cuzco.

« C'est par elle que s'expliquent les différents types d'ornements en usage chez les Inca. L'influence chincha-atacama embrassait donc une vaste région dont une partie (côte du sud, territoire atacama proprement dit, ouest du haut-plateau bolivien, conquêtes dirigées vers le Cuzco) fut parcourue par les Chincha-Atacama en personne. » (Uhle, **4**, p. 39.)

Plus loin Uhle (**4**, p. 42) ajoute : « Auparavant, on ne s'expliquait pas la présence des volutes, des triangles dentelés, des losanges, des serpents, et de beaucoup d'autres motifs semblables dans la décoration des calebasses gravées de Calama, sur les vases mis à jour dans la province de Jujuy et sur ceux du type Pelike du *Pucará* de Tilcara, ainsi que sur les tissus actuellement confectionnés par les Araucan. Aujourd'hui tout s'explique par l'extension et l'action, dans des régions lointaines, de la civilisation chincha-atacama. »

Latcham (p. 3) dit également avoir eu depuis longtemps l'impression que la culture chincha avait joué un rôle très important dans le développement de l'art préhistorique du nord et du centre du Chili, spécialement dans la région diaguito-chilienne, soit les provinces d'Atacama et de Coquimbo et que ces influences s'étaient étendues jusqu'à Cachapoal au sud.

Après la parution du travail de Uhle, Latcham (p. 20) n'a pas seulement accepté ses conclusions, mais a encore démontré l'extension de la culture chincha jusqu'à Caldera. Comme Uhle, Latcham (p. 20) est d'avis « qu'un examen de la céramique diaguito-argentine donnerait la preuve que les traces d'influences chincha et chincha-atacama sont fort communes dans l'art du nord-ouest de l'Argentine où tous les dessins reproduits (par Latcham) se retrouvent seuls ou en combinaisons avec d'autres motifs locaux. Ces influences se firent sentir jusqu'au sud-est et même jusqu'au nord-est de la Bolivie, comme on peut le constater en consultant les travaux qui traitent des antiquités de ces régions. Dans la céramique actuelle des Chiriguano, beaucoup de ces mêmes éléments persistent, comme on peut s'en rendre compte en feuilletant le travail de Outes, **2** ».

Dans les pages qui vont suivre, je chercherai à démontrer que la céramique chiriguano présente des caractères qui nous obligent à la ranger au nombre de celles qui semblent avoir subi l'influence de la civilisation chincha-atacama.

Même si l'hypothèse de l'existence d'une civilisation chincha-atacama devait *être* rejetée un jour, il n'en est pas moins certain qu'à un moment donné les tribus préhistoriques de la région d'Atacama, de la côte septentrionale du Chili, du sud du Pérou et de la Bolivie, du nord et du nord-ouest de l'Argentine, ont été unies par des relations étroites qui expliquent les nombreux points de contact de leur culture. La théorie de Uhle a pour elle l'avantage de rendre compte de ces analogies quelles que soient les réserves que nous puissions formuler sur la date que ce savant attribue à la civilisation chincha-atacameña, sur l'importance et l'extension qu'il lui prête. A la zone d'influence chincha-atacameña appartient, provisoirement, la culture des peuples andins Chicha et Humahuaca que les Chiriguano et leurs prédécesseurs arawak eurent pendant des siècles pour voisins.

2. *Analyse des influences qui se sont exercées sur la céramique de luxe des Chané et des Chiriguano*

Le critère de la forme. — Les influences qui se sont fait sentir sur la céramique des Chané et des Chiriguano, se manifestent à la fois dans la forme et la décoration. Dans les pages qui vont suivre, je me propose de signaler les affinités les plus frappantes que les vases chiriguano et chané offrent avec ceux des régions voisines, et déterminer également l'importance des survivances guarani ou arawak que nous rencontrons çà et là.

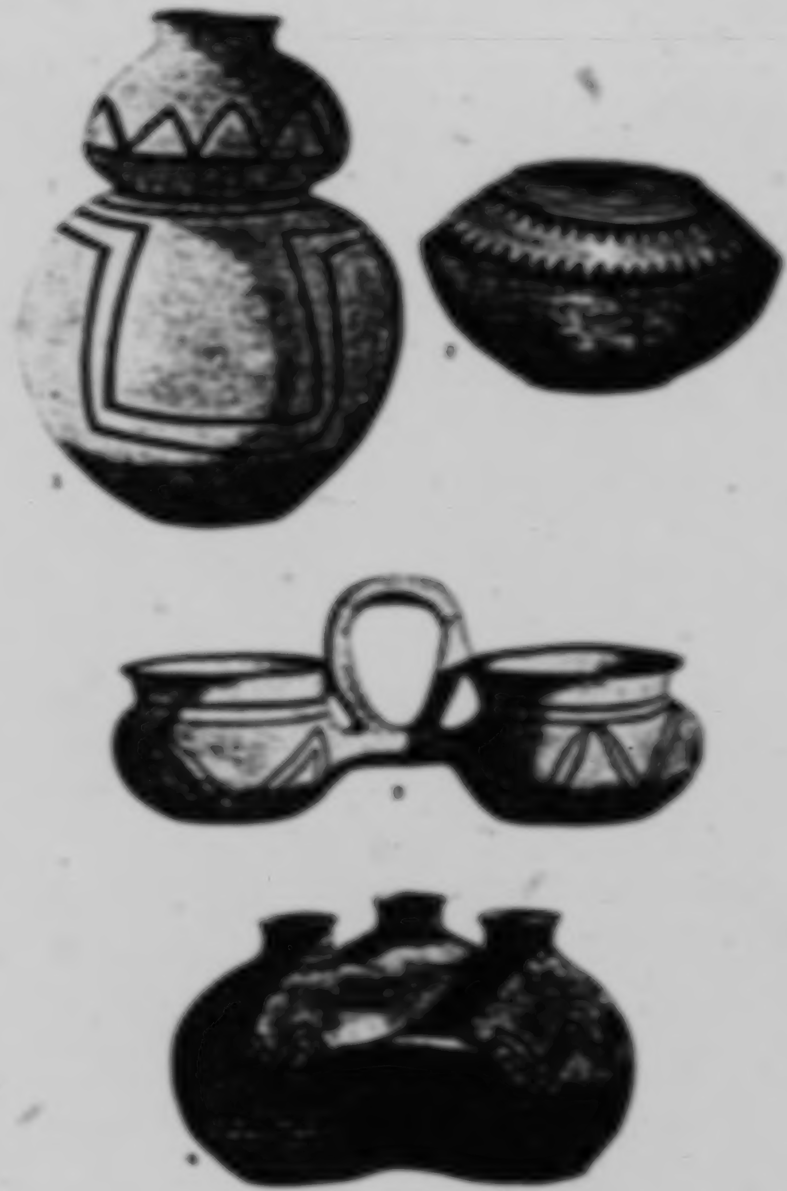
1. Les vases à panse subglobulaire, à col court et lèvres évasées, à base aplatie, constituent le type le plus commun de la céramique de luxe (pl. XXXV XL, XLVII-LIII, etc.). Les poteries de cette catégorie n'ont pas de précédents bien caractérisés dans la zone andine. Elles ressemblent par contre aux jarres à kaširi que les Indiens de la Guyane et de l'Amazone emploient encore (Koch Grünberg, **2**, t. II, fig. 134, p. 227).

Un des yambui (pl. XLVIII, 3) de ce type porte en guise d'anses, sur chaque côté du col, deux petits vases en miniature de même forme que lui-même. Dans ce qui n'est peut-être que la fantaisie d'une artiste indigène, se trahit néanmoins une conception propre aux peuples andins et qui s'accorde avec leur style.

2. Les yapepo (pl. XLV, 1 et 2; LIX et LX) sont des vases subglobulaires à col bas, munis d'une anse qui du rebord aboutit à la panse; ils peuvent être considérés comme des yambui en miniature. Cette catégorie de vases a son équivalent en plusieurs points de la zone andine limitrophe. Ainsi, à Calama (désert d'Atacama) et à Cagua (canton de Yura, province de Potosí), ont été trouvées des poteries qui semblent être, au point de vue de la forme, des répliques des yapepo chiriguano. (Créqui de Montfort, pl. VII, fig. 9 et pl. VIII, fig. 11.)

Les cimetières de la Isla de Tilcara ont donné de nombreux spécimens de ce type (Debenedetti, **2**, fig. 98, p. 132; fig. 101, p. 134; fig. 104, p. 137; fig. 106, p. 139; figs. 109-111, p. 142; figs. 113-114, pp. 145-146) dont un exemplaire a été trouvé aussi à l'Alfarcito, dans la Quebrada de Humahuaca (Debenedetti, **4**, fig. 15, p. 29).

[facing p. 404]



Vases chiriguano [illegible]

Au Chili, des vases dont l'aspect se rapproche sensiblement de celui de nos papepo ont été jadis en usage (Latcham, fig. 17, p. 11).

3. Le grand pambeí de la pl. LV, 3 n'est pas un type courant en Amérique du Sud. Jijon y Caamaño (p. 24, fig. 15) n'en cite qu'un exemplaire, provenant d'Imbabura, en Equateur, qui lui fût connu en dehors du pays chiriguano.

4. Les deux pambeí des pls. XLI, 1, et LV, 1 proviennent l'un et l'autre de la mission d'Ivu. La forme en est insolite en pays chiriguano, mais fort intéressante en raison de l'analogie qu'elle offre avec celle de vases exhumés dans la province de Catamarca, à Caspinchango (Debenedetti, 5, fig. 9 et 10, p. 23-24) et celle d'urnes funéraires de la Rioja découvertes et publiées par Boman (5, fig. 4b, p. 24).

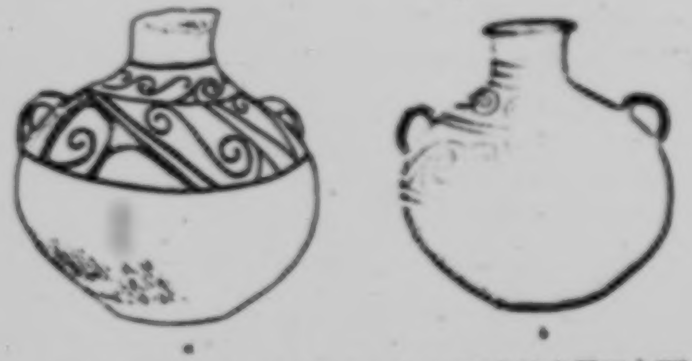


Fig. 70. — Le *ira* ici figuré d'après Debenedetti a été trouvé à la Isla de Tilcara, le vase (b) est moderne. Il provient du village chiriguano de [illegible]. Il témoigne de la fidélité avec laquelle les Chiriguano ont maintenu jusqu'à nos jours les anciens types de céramique andine. ([illegible] gr. nat.)

5. Le *ira* de la fig. 70b rentre dans la classe des vases dits pseudo-apodes comme les appellent quelques archéologues argentins. Comme leur nom l'indique, ils sont étroitement apparentés, au point de vue morphologique, aux vases dits apodes ou plus simplement aryballes, qui constituent dans le nord-ouest de l'Argentine autant de témoignages concrets de l'influence incasique. Chez les Chiriguano et les Chané, ce type de poterie est exceptionnel et le spécimen de la fig. 70b, est une pièce unique, dont l'intérêt est considérablement accrû par l'extraordinaire ressemblance qu'il présente avec un vase découvert dans les cimetières de la Isla de Tilcara (fig. 70a). Ces deux *ira* ont entre eux tant d'analogies qu'on pourrait facilement les croire sortis des mains du même artiste. Dans les régions voisines de l'habitat des Chiriguano, de nombreux vases de ce type ont été exhumés. Odilia Bregante (p. 287)

énumère pour les spécimens trouvés dans la province de Jujuy les localités suivantes : Saruga, Tarasia, Pucará de Tilcara, Isla de Tilcara, et Cochinoca, pour la Puna de Atacama, Antofagasta de la Sierra. A La Paya, dans la province de Salta, ces aryballes ou vases aryballoïdes sont fort nombreux et l'un d'eux publié par Ambrosetti (**5**, fig. 42, p. 62) porte sur le haut de la panse une rangée de triangles à volutes que nous retrouvons sur notre exemplaire du haut Pilcomayo.

Les vases de cette catégorie sont, comme nous l'avons dit, caractéristiques pour la civilisation incasique. De pareilles cruches apparaissent déjà à Tacna pendant la période chincha ou chincha-atacameña (Uhle, **4**, pl. XVII, fig. 4; pl. XIX, fig. 1 et 1a; pl. XX, fig. 1 et 2).

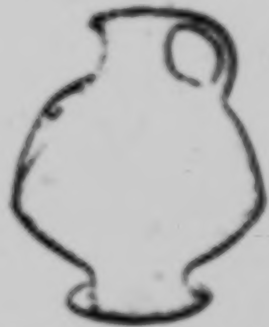


Fig. 71. — Vase à pied en miniature.
[illegible]

Ce type est si peu répandu en pays chiriguano, qu'on ne saurait invoquer sa présence occasionnelle pour attester la forte influence incasique de la civilisation sur ces Indiens.

6. Le vase en miniature de la figure 71 est également une pièce unique. Si sa répartition sur le versant oriental des Andes n'était pas aussi sporadique, il constituerait une preuve éloquente de la persistance de la tradition incasique dans la poterie chiriguano. Effectivement, comme Linné (**1**, p. 161) l'a démontré à l'aide d'une carte, ces vases à pied, « beakershaped » jalonnent toute l'étendue de l'empire incasique de l'Équateur au Chili et à l'Argentine. C'est la première fois, cependant, que leur présence a été signalée chez les Chiriguano et en dehors des frontières, proprement dites de l'empire des Inca.

7. Comme Nordenskiöld (**13**, fig. 48, p. 162) l'a établi, les vases jumelés (pl. XXVII, 2) des Chiriguano dénotent eux aussi une influence andine. Il suffit pour cela de les comparer à ceux de la Quebrada de Humahuaca (Debenedetti, **2**, fig. 144, p. 196).

8. Quant aux vases à triple corps communicants (pl. XXVII, 4), Jijon y Caamaño (p. 26) les croit d'origine centre-américaine. « Leur centre de dispersion, dit-il, doit être situé en une région du sud de l'Amérique centrale, d'où, peut-être par l'intermédiaire des Aruak, ils arrivèrent au Chaco et au Pérou ». Cette hypothèse est séduisante.

9. L'origine centre-américaine du bol à pied ou « compotier » (fig. 72) ne saurait être mise en doute. Jijon y Caamaño (pp. 31-34), Rivet (**2**, pp. 8-9) et Linné (**2**, carte 6, p. 187) l'ont amplement démontré. Au sujet d'une des variétés de ce type, Jijon y Caamaño (p. 34) fait l'observation suivante : « La dispersion et l'évolution d'un type de poterie dont

l'origine doit être placée chez les peuples voisins de l'Isthme de Panama, ne peut être due qu'aux Arawak qui l'ont répandu chez les nations vivant au delà des Andes, dans des régions aussi australes que le Chaco et le territoire de Misiones (1). Les Arawak ont été en Amérique du Sud les propagateurs de la culture centre-américaine parmi les tribus primitives situées à l'est des Andes ».

10. La distribution des vases à [illegible], dont j'ai acquis dans la vallée de Caipipendi un merveilleux exemplaire (pl. XXVI, 2), est presque la même que celle des « compoteras » et nous pouvons, comme ceux-ci, les ranger parmi les poteries qui accusent une origine centre-américaine et dont la dispersion a été l'œuvre des Arawak ([illegible] y [illegible], p. 3, fig. 1 D).

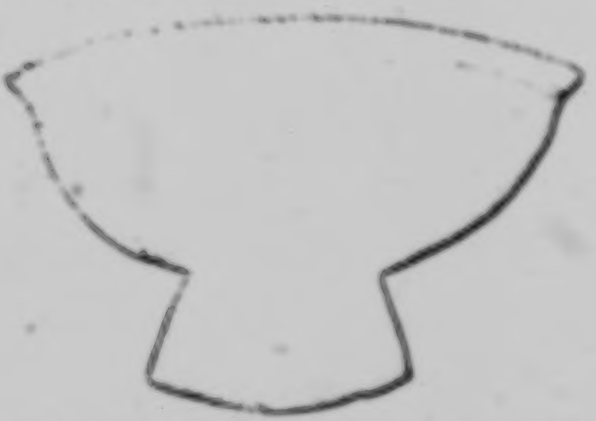


Fig. 73. — Bol à pied ou « compotera ». Motifs noirs et rouges sur fond crème. ([illegible] : [illegible], gr. nat.)

11. Le vase de la planche XXVII, 2, se compose de deux calottes superposées : l'une tronconique, l'autre arrondie. Il provient d'Ivo et est le seul spécimen de cette forme que j'aie rencontré au cours de mon voyage. Un vase identique a été exhumé sur le haut Paraná par Ambrosetti (3, pl. entre pp. 236-237, fig. 3). Des récipients semblables sont encore en usage chez les Indiens Yuruna du bas Xingú (Steinen, 1, pl. entre pp. 266-267). La présence de vases de ce type chez les anciens Guaraní nous autorise à supposer que notre exemplaire d'Ivo repré-

---

(1) Ambrosetti (3, p. 714) figure en effet des vases kaingangs munis d'un pied circulaire. Je doute fort que ces poteries reproduisent un type primitif. Elles sont mal cuites, mal modelées, asymétriques, et le pied, qui est fixé au vase lorsque celui-ci est terminé, s'en détache facilement.

Ces vases sont peut-être de grossières imitations de poteries européennes.

ment la survivance d'une ancienne forme de la poterie guarani, que les Chiriguano n'ont pas abandonnée. Il n'est cependant pas exclu que les Chané n'aient pas contribué à maintenir ce type, et ce sont bien eux qui l'ont fait connaître aux populations de l'Amérique tropicale à l'orient des Andes. *Jijon y Caamaño* (pp. 11-13) en a étudié la distribution dans les deux Amériques et en a placé le centre de diffusion en Amérique centrale. En pays diaguite, nous trouvons des poteries d'un aspect plus ou moins analogue, mais qui doivent cependant être éliminées de cette catégorie. Elles sont, en effet, pourvues, soit d'un appendice en forme de langue, soit d'une figuration anthropomorphe ou zoomorphe (Ambrosetti, **5**, pp. 177 y 186).

12. Le vase ornithomorphe de la figure 23 semble être sorti des mains des anciennes potières de la Isla de Tilcara qui, il y a plusieurs siècles, façonnèrent des pièces analogues, certainement imitées, sans doute, par les Chané et les ancêtres des Chiriguano (v. Debenedetti, **3**, fig. 139-141, p. 191). Boman (**2**, t. II, p. 788, fig. 183) publie lui aussi un vase en forme d'oiseau, peut-être de *pava del monte* (*Penelope obscura*, Vieill. ?) trouvé à peu de distance du village actuel de Humahuaca et qui, en plus de l'aspect général, a en commun avec notre exemplaire de Tarairí des dessins peints sur les côtes qui représentent les ailes et la queue.

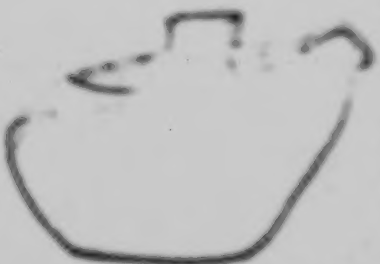


Fig. 23. — Vase ornithomorphe. Chiriguano. Tarairí. [illegible]

Les indiens Chiriguano de la Misión de Caipipendi et de la mission d'Ivo se plaisent encore à servir la chicha dans des vases auxquels ils donnent l'apparence d'un tatou (pl. XXVIII, 7-8). Dans la Quebrada de Humahuaca, ont été découverts des vases en forme de tatou (Debenedetti, **4**, p. 27, fig. 14 et Odilia Bregante, fig. 132, p. 147). Ce sont peut-être les prototypes des exemplaires chiriguano actuels. Pourquoi supposer que ces récipients aient eu uniquement un usage rituel, comme le fait M. Debenedetti, quand on voit les Chiriguano modernes en faire un emploi entièrement profane ?

13. Le merveilleux vase de la planche XXVI, 1 est entièrement d'inspiration andine. L'idée de donner au goulot des pots la forme d'une tête humaine, n'était pas étrangère aux anciennes populations de la Quebrada de Humahuaca (Boman, **2**, t. II, fig. 190 et pl. LXXXII, fig. *f* et Debenedetti, **2**, fig. 136, p. 190). Cette région n'a, jusqu'à présent, donné aucun vase de ce type qui, par sa beauté et la sûreté du modelé

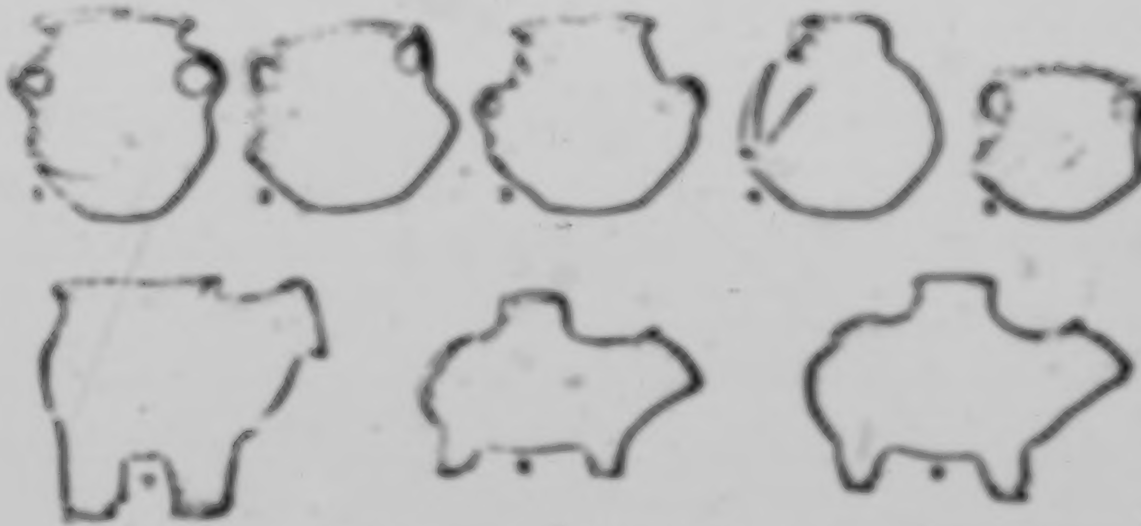
[illegible]

[illegible]

1:Métraux

SP10 Chiriguano

[facing P. 408]



[illegible]

ge, fut comparable à notre spécimen de l'Itiyuro. La femme qui l'a façonné était une artiste de valeur.

En Équateur, les vases à panse globulaire surmontée d'une tête humaine sont fréquents; mais peu d'exemplaires de cette région peuvent rivaliser avec ce chef d'œuvre chané.

14. Les vases des figures 74 et 75 et de la planche XXVII, 1, se caractérisent par un étranglement qui les sépare en deux corps globulaires superposés d'un diamètre plus ou moins semblable. Dans la vallée de San Luis, on a trouvé un vase d'un type analogue et qui présente avec celui de la figure 74 la plus surprenante identité. Montell (1, fig. 34 c, p. 29) qui le publie, fait à son sujet les remarques suivantes.

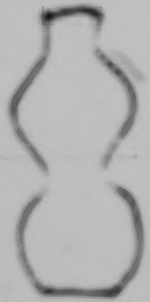


Fig. 74. — [illegible]

« Cette forme particulière n'est pas unique. Elle se rencontre dans les cultures septentrionales de la côte du Pérou et son aire de dispersion s'étend jusqu'à Pachacamac et Ancon, comprenant Lambayeque, Cajamarca et Trujillo. A l'est des Andes, ce type existe chez les Chiriguanos, les Ashluslay et les Lenguas. Des spécimens en ont été exhumés par Debenedetti à Tilcara et dans la Quebrada de Humahuaca. La trouvaille de San Luis contribue à former un chaînon de cette distribution unissant la zone de l'est à celle de la culture péruvienne dont ce type émane à coup sûr.

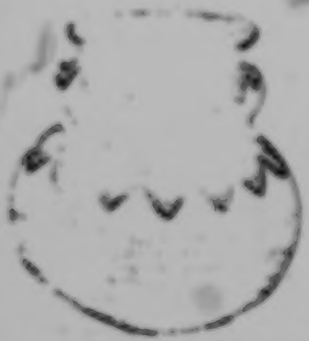


Fig. 75. — [illegible]

Les poteries de ce type offrent une ressemblance frappante avec les trompettes à signaux de la Guyane. Des objets de cette sorte ont été décrits par maints auteurs et représentés par Gumilla et Roth. Si l'on fait abstraction de l'embouchure et de la base, on ne peut distinguer ces vases des trompettes en terre cuite. Il est probable que cet instrument a été découvert indépendamment en Guyane. En tous les cas, il est encore trop tôt pour émettre des théories sur les connexions possibles de ces deux types, avant que des recherches préalables aient été faites pour justifier de tels rapprochements ».

A la distribution indiquée par Montell, il faut ajouter Medanos del Pueblo et Copacabana dans la province de Catamarca (Bruch, 2, fig. 12, p. 24 et Debenedetti, 3, fig. 14, p. 27).

15. Les cruches à panse globuleuse ou tronconique, à col cylindrique court et évasé d'où part souvent une petite anse qui vient s'attacher

sur le cratère du récipient (pl. LVI, fig. 4; pl. LVIII, etc.), rencontrent ce type fort répandu dans toute la région chiriguano qui est voisine des missions. Les territoires voisins n'ont pas donné, jusqu'à présent, des vases préhistoriques qui aient pu servir de modèles aux Chiriguano ou aux Chané à l'époque où s'est exercée sur eux l'influence andine. La seule cruche qui appartienne à ce type, en dehors du pays chiriguano, est un vase trouvé au Chili, à Valdivia, que Medina (fig. 104) reproduit dans son grand ouvrage sur les antiquités de ce pays (1).

66. La petite tasse de la figure 76 est la seule de cette forme que j'aie pu recueillir. Comme les vases examinés jusqu'ici, elle constitue, par son aspect et sa décoration, une survivance andine. Nombreuses sont les tasses qui ont été découvertes dans le nord-ouest de l'Argentine. Quelques spécimens en ont été trouvés à la Isla de Tilcara (Debenedetti, [illegible], fig. 149, p. 290) et à Casabindo dans la Puna de Jujuy (Ambrosetti [illegible], pl. IV, 3-16).

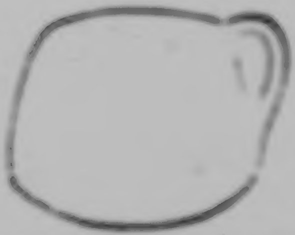


Fig. 76. — Tasse ornée d'un quadrillage avec une [illegible] ([illegible] ; [illegible]) (1/2 gr. nat.)

67. Les cuillers ont une distribution si vaste en Amérique du sud que leur présence chez les Chiriguano ne serait pas à elle seule un argument suffisant pour démontrer l'origine andine de leur culture. Cependant, chez ces Indiens, les nombreux spécimens de cette catégorie de récipients que l'on trouve dans chaque village, offrent de telles similitudes avec les *puru* des régions andines limitrophes qu'on est obligé de les considérer comme des formes d'emprunt.

Ainsi, par exemple, les *puru* de la planche XIX, 2 et 4 sont presque identiques à certains plats provenant de la Puna, province de Salta ([illegible], fig. 7, pp. [illegible]).

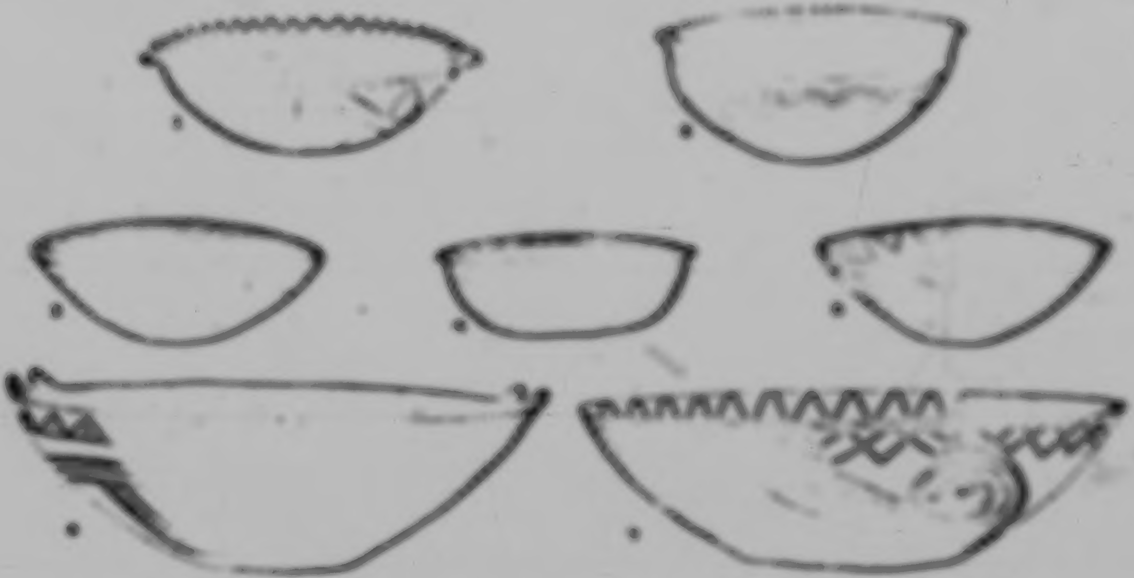
Le *puru* chiriguano (figure XIX, 3) se confondrait, à part de [illegible], avec un spécimen de La Paya (Ambrosetti, 6, fig. 163, p. [illegible]) qui, comme lui, présente deux mamelons sur chaque côté du rebord.

La petite cuiller de la figure 77, porte sur le bord deux têtes d'un mammifère, stylisées au point qu'on peut l'identifier à volonté à un lama ou à un puma. Les deux appendices en relief sont perforés pour laisser passer une corde de suspension. On n'en finirait pas d'énumérer tous les récipients de la région andine qui sont ornés du même motif. Je me bornerai à citer, dans les pays limitrophes de l'habitat des Chiriguano,

---

(1) Les vases de ce type offrent également une grande similitude avec ceux des Araucan qui ont été découverts dans le territoire argentin du Neuquen. (San Martin, pp. 10-11, p. 128 et 132.)

[facing p.410]



[illegible]

quelques [illegible] analogues. Ainsi, un plat de ce type a été exhumé à [illegible], sur la Pampa de [illegible] (Ambrosetti), 4, fig. 49 b, p. 28, t. LIV) et à La Paya (Ambrosetti), 8, fig. 101, p. [illegible]).

Quelques écuelles (pl. XXIX, 1 et 6) de nos collections sont pourvues sur le côté de petits mamelons dont l'usage est, à première vue, énigmatique. Ce sont, comme Boman (8, p. [illegible], fig. 167-168) l'a démontré, des appendices qui permettent de passer une cordelette autour du plat et de la suspendre. Sur quelques exemplaires chiriguanos, ces protubérances sont perforées et une ficelle passée au travers. Par ce moyen,

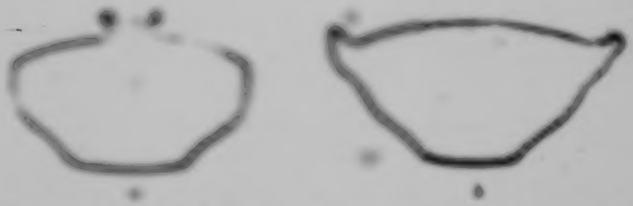


Fig. [illegible]

l'écuelle est suspendue aux poutres du toit. Quelques poteries de la Quebrada de Humahuaca (Debenedetti), 8, fig. [illegible]-63, pp. 111-112) présentent elles aussi ces protubérances dont l'usage devait être le même que chez les Chiriguanos actuels. Ces mamelons sont sans doute des anses ou des oreilles qui, ayant perdu toute utilité pratique, ont été réduites

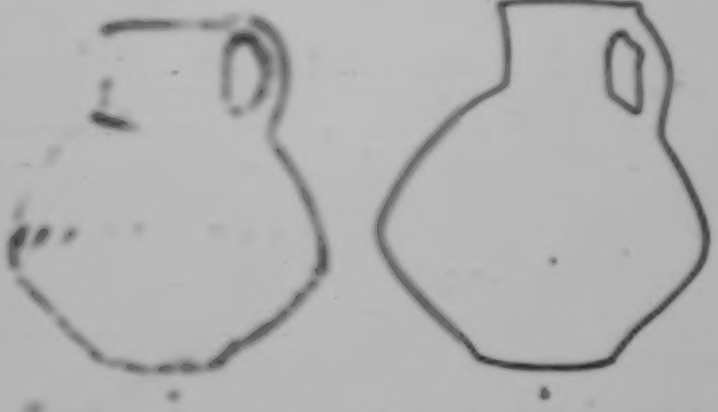


Fig. [illegible] b montre le profil d'un vase trouvé à [illegible] et attribué par Uhle à la période incasique.

à l'état de simples motifs ornementaux et non, comme on l'a cru, des signes encore rudimentaires.

16. Pour terminer ces comparaisons, je mets ici en regard deux vases (fig. 78 a et b) l'un acquis à Ivo, dans le Chaco, et l'autre trouvé à Tarija, et datant de la période incasique (Uhle, 4, pl. XXVIII, 2). Un simple coup d'œil sur les deux figures permet de constater leur parfaite identité.

En résumé, de ces comparaisons et de celles que nous avons faites au sujet de la céramique d'usage commun, nous pouvons tirer les conclusions suivantes : la céramique chiriguano et chané est, au point de vue morphologique, étroitement apparentée à celle des anciennes populations du sud de la Bolivie et du nord de l'Argentine et offre, par conséquent, de nombreux points de contact avec les civilisations chincha-atacamènes. Elle conserve encore la trace de fortes influences incasiques (vase à pied (ladle shaped), jarres, aryballoïdes, vases ornithomorphes et anthropomorphes, écuelles, etc.). L'ancien substrat ethnique arawak se manifeste dans ce domaine par la survivance de quelques types de poterie particuliers (vases en forme de courge ou de bols (compotiers), vases à panse ovoïde, vases à trois corps communicants, etc.).

La céramique d'usage commun est nettement d'inspiration guarani et s'est maintenue, dans ses traits généraux, identique à celles des anciens Guarani de la Bolivie.

ÉTUDE COMPARÉE DES PRINCIPAUX MOTIFS DÉCORATIFS DE LA CÉRAMIQUE CHIRIGUANO ET DE CELLE DES PEUPLES ANDINS VOISINS

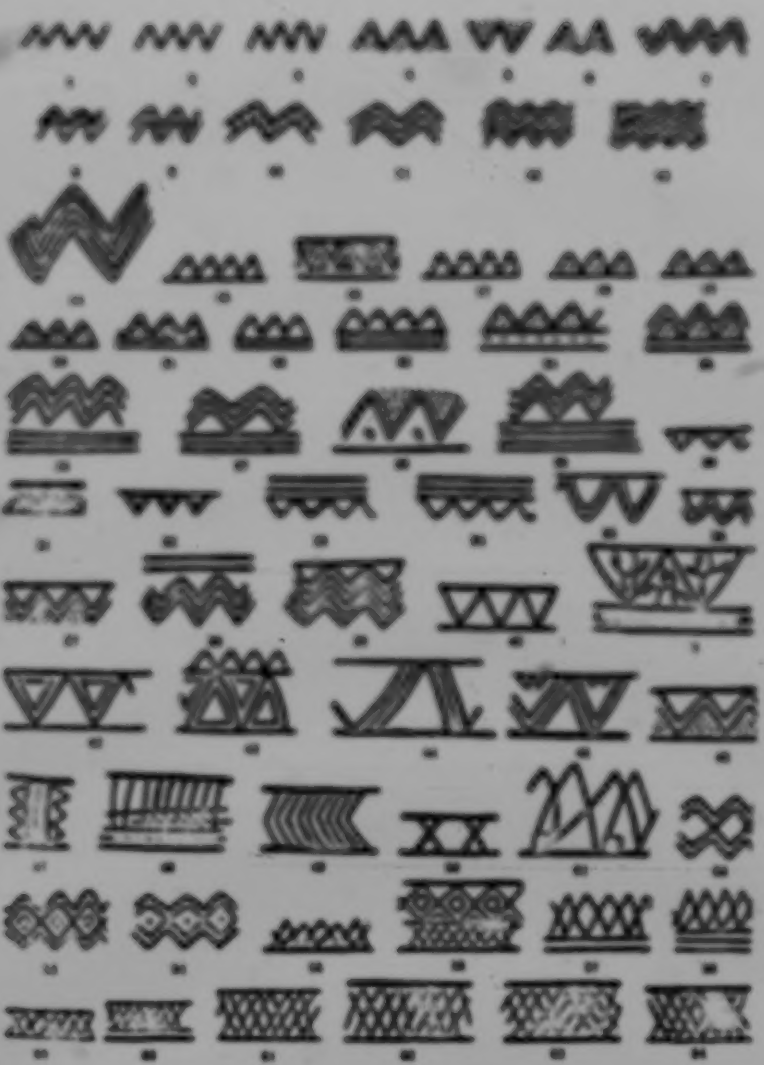
Le triangle à volute. — Dans la région du haut Pilcomayo, le motif fondamental de la décoration de la céramique est le triangle dont le sommet se prolonge en une volute ou en une spirale (pl. XXXII-XXXIII, 136-199). Cet élément décoratif est répété à satiété sur tous les vases que j'ai recueillis à partir du village de [illegible] jusqu'à la vallée d'Igüembe. Ailleurs il devient moins fréquent et affecte une forme plus rudimentaire que l'on peut considérer comme plus évoluée ou dégénérée.

Même sur le haut Pilcomayo, ce dessin offre, suivant les lieux ou les artistes, diverses variantes : sur certaines pièces la volute qui prolonge le triangle est nettement dessinée (pl. XXXV, 1; XXXVII, 2; XXXVIII, 2; etc.); sur d'autres ce n'est plus qu'un crochet plus ou moins fermé (pl. XXXII, 137-151). Ce dernier cas est le plus courant. Enfin, le crochet lui-même est tracé avec si peu de soin qu'il se transforme en simple arc de cercle, puis en ligne droite qui prolonge un des côtés du triangle (fig. 78 a).

Quelques vases, généralement en dehors de la région du haut Pilco

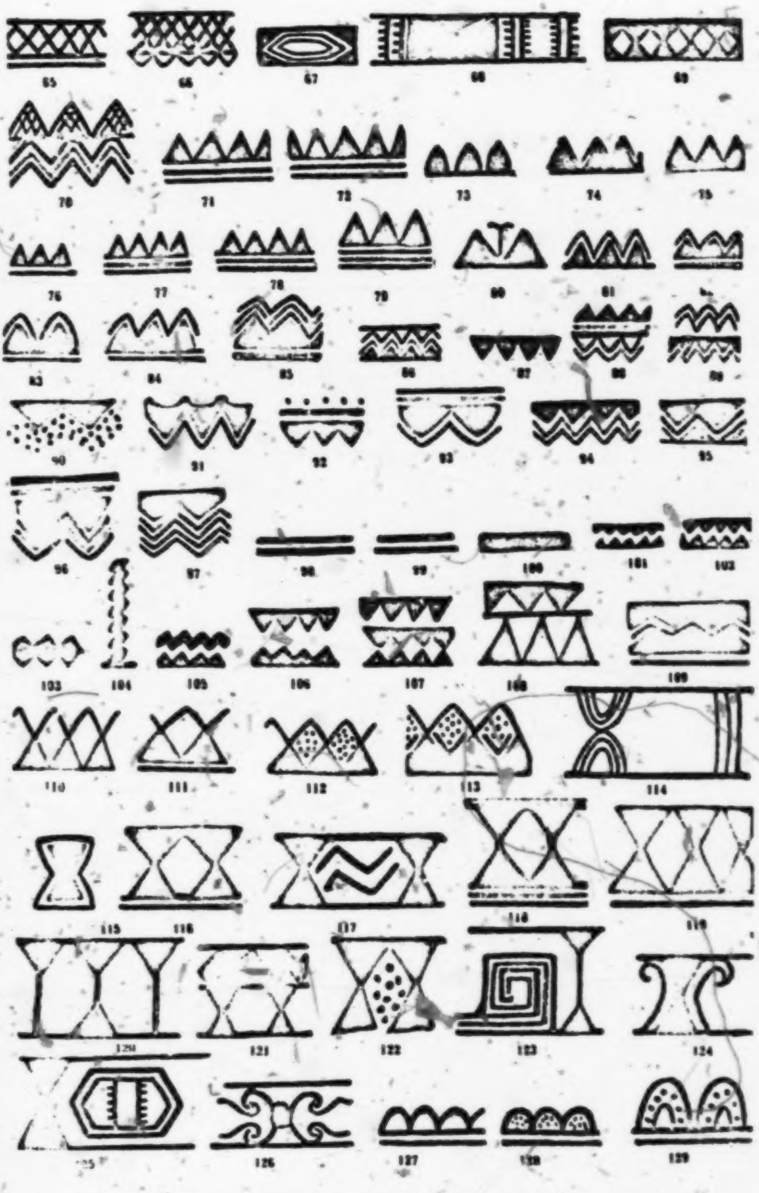
[Facing p 412, A]

A. Métraux, La civilisation des Indiens Chiriguano Planche [illegible]



Principaux motifs décoratifs de la céramique chiriguano et chané

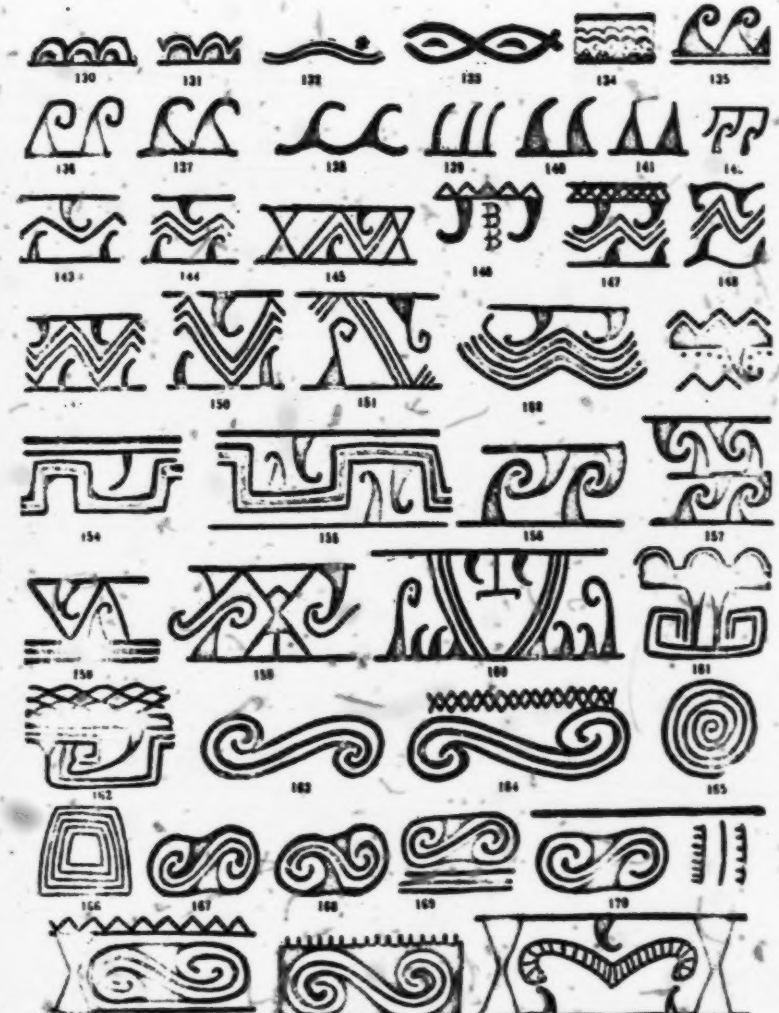
[facing P. 412, B]


65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100
101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129

Principaux motifs décoratifs de la céramique chiriguano et chané

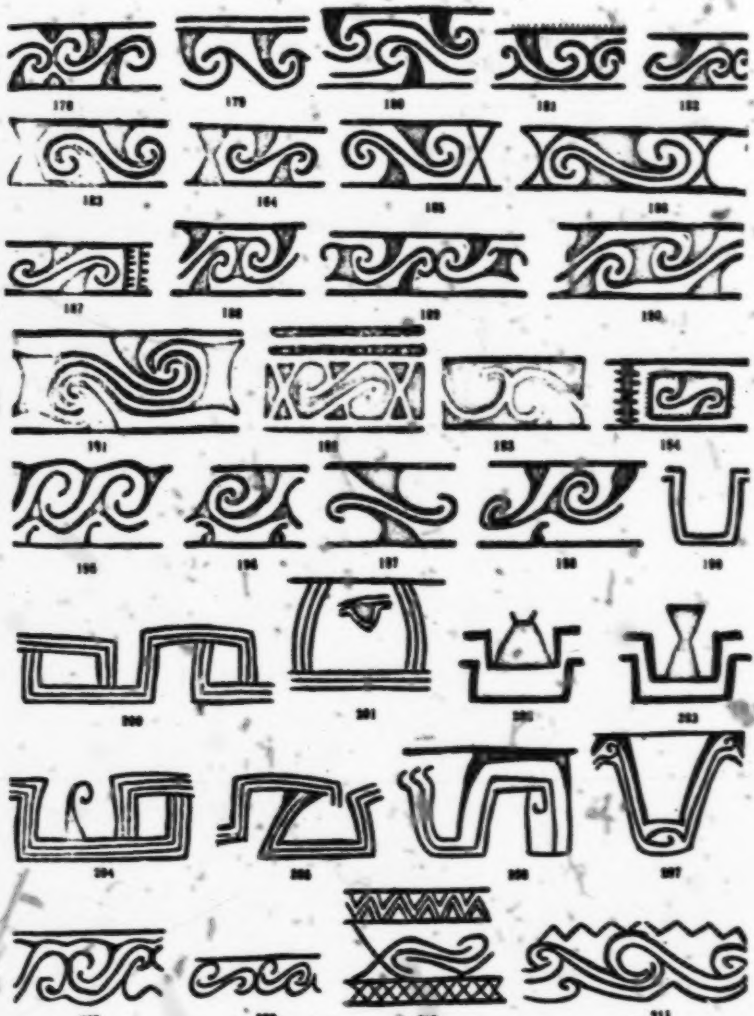
[Facing p. 412, c]

A. MÉTRAUX, *La civilisation des indiens Chiriguano* PLANCHE XXXII


130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
143
144
145
146
147
148
150
151
152
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177

Principaux motifs décoratifs de la céramique chiriguano et chané

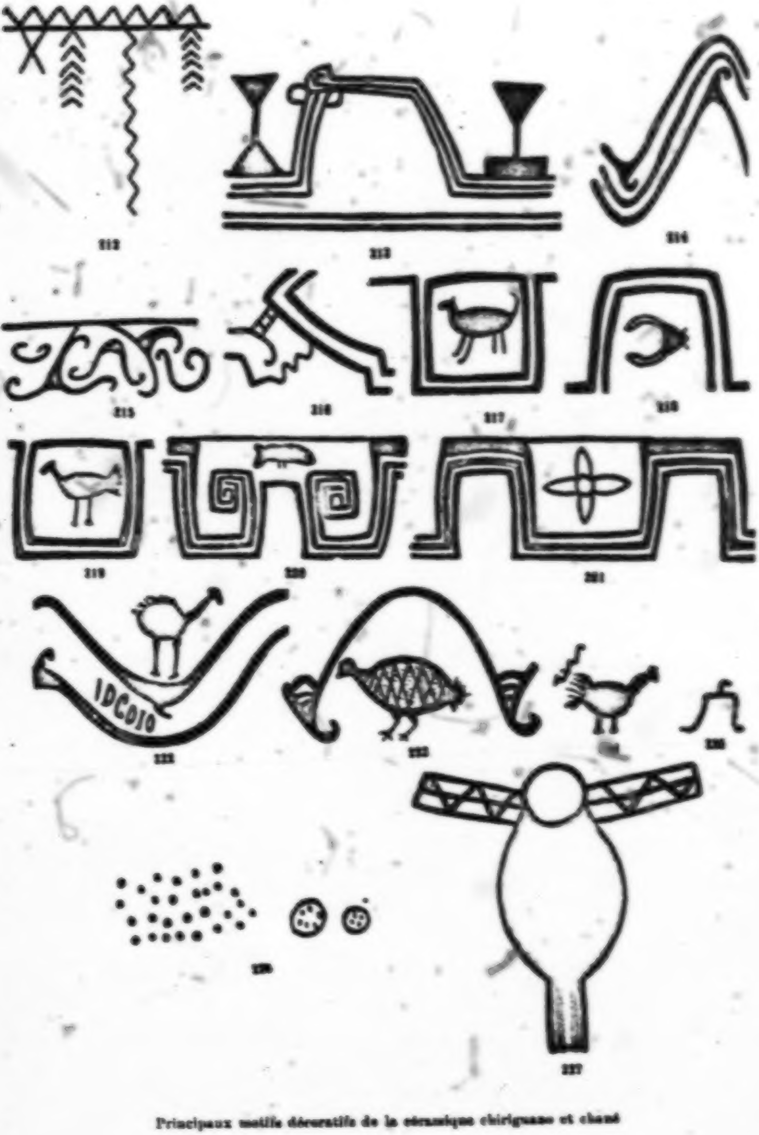
[facing p. 412, D]


178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200
201
202
203
204
205
206
207
208
209
210
211

Principaux motifs décoratifs de la céramique chiriguano et chané

[facing p. 412, E]

A. MÉTRAUX, *La civilisation des indiens Chiriguano* PLANCHE XXXIV


212
213
214
215
216
217
218
219
220
221
IDCOIO
222
223
225
226
227

Principaux motifs décoratifs de la céramique chiriguano et chané

mayo, présentent le même motif, mais au lieu du crochet ou de la spirale, la potière a peint un élément de grecque (pl. XLI, 2 et XLIII, 1; LIV, 1 et 4) plus ou moins réussi. On peut donc suivre l'évolution de la spirale à la grecque en se transportant d'un point à l'autre du territoire chiriguano.

Le plus souvent ces triangles à volute sont disposés sur deux rangs et se font alternativement face. Lorsqu'une telle disposition intervient, la potière a toujours soin de tracer, le long de la ligne qui forme la volute, un trait parallèle de couleur différente qui, après avoir accompagné les inflexions d'une volute, va rejoindre celle du triangle opposé. La figure (pl. XXXIII, 178-194) ainsi obtenue est une double volute en forme de 8 couché. Elle est particulièrement caractéristique pour la céramique du haut Pilcomayo et de la vallée d'Igüembé. Cette double volute peut être traitée comme un élément décoratif indépendant, témoins les *yambui* de la planche XXXVI, 2 et LI, 3.

Parfois, mais rarement, le triangle à double volute est remplacé par un angle dont les côtés, en se prolongeant, forment une ligne continue qui unit ces motifs les uns aux autres (pl. XXXVI, 1; XLVII, 3; LIII, 3).

L'origine de ce motif se perd dans la nuit des temps. Il apparait déjà fort stylisé sur des vases de l'époque de Tiahuanaco, provenant de Tiahuanaco même (Posnansky, pl. III, fig. E et F) et de la vallée de Mizque (Nordenskiöld, **5**, p. 95, fig. 40).

On le rencontre aussi sur la plupart des vases de Tacna et de Taltal, appartenant à la période dite chincha-atacama (Uhle, **4**, pl. XIX, fig. 1 et 2; pl. XX, fig. 1 et 2; pl. XXI, fig. 2; pl. XXII, fig. 4; pl. XXIII, fig. 1; pl. XXIV, fig. 2; et Guevara, t. I, pl. entre pp. 42 et 43 et entre pp. 48 et 49).

Ces analogies avec la poterie chiriguano deviennent plus frappantes encore si l'on considère les détails et l'agencement de ce motif. Sur un vase de Tacna (Uhle, **4**, pl. XX, 1), la volute se détache de deux lignes formant un angle comme sur le *yambui* de la planche XL, 1, publié ici. Les triangles à volute du vase de Tacna (Uhle, **4**, pl. XXI, fig. 2) se font face et les inflexions de la spirale sont accompagnées par une ligne parallèle d'une autre couleur. Un vase anthropomorphe trouvé à Tacna (Uhle, **4**, pl. XXIII, fig. 1) est décoré lui aussi de triangles à crochet qui s'opposent alternativement.

Quant aux grecques du vase chincha-atacama de Uhle (**4**, pl. XXII, fig. 4), ce sont sans doute des volutes que la fantaisie de la potière a modifiées.

On peut également considérer comme une dérivation du triangle à volute les crochets qui, sur plusieurs vases de Tacna et de Taltal et sur une calebasse de Calama, forment des rangées verticales et horizontales (Uhle, **4**, pl. XX, fig. 1; pl. XXII, fig. 2; pl. XXIII, fig. 3; XXIV, fig. 3, etc.; Guevara, t. I, pl. entre pp. 46-47 et 48-49, et Oyarzun, fig. 11). Le triangle à volute a subi, chez les Chiriguano, un processus de simplification analogue, mais cette évolution ne s'est produite qu'en des cas fort rares et sur des pièces dont le décor a été tracé avec une certaine négligence (pl. XXXII, 138-140).

Les tissus d'Arica découverts par Skottsberg (fig. 41-42), et qui sont aujourd'hui conservés au Musée de Göteborg, présentent, entre autres motifs, le triangle à volute. Ces exemplaires, à en juger par leur style, appartiennent sans doute à la période chincha-atacama de Uhle.

Selon Uhle (**4**, p. 38), la volute et le triangle à spirale qui se combine avec son vis-à-vis sont figurés sur des étoffes de la région de Chincha et de Ica et rappellent aussi certains motifs de l'art Chimu.

Le triangle à volute est un des motifs tatoués sur la main d'une momie d'Ancon dont Montell (**2**, pp. 148-151) s'est occupé en détail.

Sur un grand nombre de vases du Chimu, à anse en étrier et appartenant à la catégorie des « lécythes », la décoration consiste en une série de triangles à volute.

A en juger par les planches de l'atlas de Baessler (pl. I-VI), la spirale est le plus souvent combinée avec un triangle dont un des côtés est en échelons ou en zig-zag. Baessler voit dans ces différentes figures des stylisations des bras de la poulpe. Je ne le crois pas. Ce motif dont la distribution est si vaste, ne peut être dérivé de la représentation d'un animal dont le rôle est secondaire dans la mythologie du Chimu et dont, en tous les cas, l'intérêt est purement local.

Le triangle à spirale est, dans la zone côtière du Pacifique, où s'est manifestée l'influence chincha-atacama, aussi fréquent sur les calebasses pyrog[illegible]vées que sur la poterie. Ce dessin a été pyrogravé sur des calebasses trouvées à Arica par Skot[illegible]erg (Göteborgs-museum, n° 19.1.5), dans la vallée du rio Loa (Montel[illegible] fig. 40, p. 35) et à Calama où, sur quelques exemplaires, la volute a été substituée par une grecque qui prolonge le triangle classique (v. Boman, **2**, t. II, pl. LXXV-LXXVI, fig. 176-177, et Oyarzun, fig. 4-9, 15 et 18). Les spécimens provenant de Calama sont remarquables par la variété et la hardiesse du décor et sont, sans aucun doute, les échantillons les plus beaux de l'art de la pyrogravure en Amérique du Sud.

Le même dessin est représenté sur le fond d'un *puco* chilien de Conchali, sur les flancs d'un vase de Rivadavia et sur une écuelle ornitho-

---

(1) Boman (**2**, t. II, p. 746) assure que certains ornements pyrogravés sur les calebasses trouvées à Calama, comme, par exemple, celui qui se compose de S couchés, se retrouvent sur des calebasses gravées, provenant d'Arica, et dont une est reproduite dans l'œuvre de Stübel et Reiss à laquelle je n'ai pu avoir accès (Stübel, A.; Reiss, W.; Koppel, B., et Uhle, M., *Kultur und Industrie südamerikanischer Völker*. Berlin, 1889, t. I, pl. 25, fig. 19).

morphe de Freirina, Chili (v. Latcham, fig. 47, p. 19; fig. 53, p. 21; Medina, fig. 165). Si, comme je tends à le croire, la grecque ou l'élément de grecque qui surmonte les triangles dont un des côtés est en gradins, dérive du triangle simple à volute, la distribution de ce motif serait encore plus vaste. Au Chili il a été peint : sur des vases provenant de Ranten, San Francisco, San Felipe; sur une urne de Chellepin; sur un *puco* de Paipote, de Tongoy et de Valdivia (Latcham, fig. 17, p. 11; fig. 26, p. 12; fig. 74, p. 32; fig. 55, p. 22; fig. 59, p. 26; Medina, fig. 166 et 171).

A Tolomosa, dans le département de Tarija, en Bolivie, les fouilles effectuées par la mission suédoise donnèrent, entre autres pièces, un plat dont le bord porte peint en noir des triangles à volute, enlacés. Ce spécimen est la réplique exacte de *puco*, de même forme, trouvés à La Paya et que je mentionnerai plus loin (Rosen, **2**, fig. 175, p. 112).

Les anciens habitants de la Puna de Jujuy aimaient à pyrograver sur leurs calebasses des bordures composées de triangles à volutes, disposés sur deux rangs et se faisant alternativement face (Ambrosetti, **4**, fig. 65-67, p. 66-67; fig. 68, p. 68, t. LIV). A Morohuasi, Rosen (**2**, fig. 117, p. 71) découvrit un récipient de même nature avec un ornement analogue.

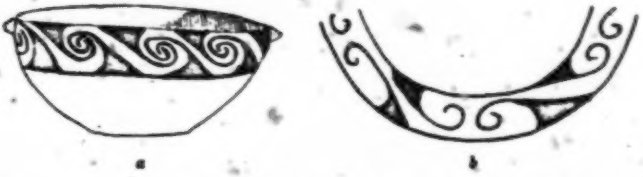


Fig. 79. — *a*, Écuelle de la Isla de Tilcara dont le bord est orné de triangles à volute opposés ; *b*, bordure d'un plat orné de triangles à volute (Isla Tilcara) *(D'après Debenedetti)*.

Le triangle à volute est un élément, pour ainsi dire, classique dans la décoration des vases trouvés au Pucará de Tilcara (Debenedetti, **2**, p. 88, note 1. V. aussi Bregante, fig. 177, p. 170; fig. 223, p. 189; fig. 229, p. 191; fig. 230, p. 191; fig. 242, p. 198).

Les fouilles effectuées dans la Isla de Tilcara n'ont, par contre, donné que peu d'exemplaires de poterie dont l'ornementation fût curviligne. Debenedetti (**2**, p. 88) considère celle-ci, pour des motifs que je ne puis admettre, comme étrangère à la localité. Il fait figurer néanmoins dans son livre, le décor de deux plats qui est constitué par des triangles à volute opposés (Debenedetti, **2**, fig. 53 et 54, pp. 88-89) (fig. 79) et il signale le même dessin sur deux autres plats qu'il omet de reproduire. Dans la même publication (Debenedetti, **2**, fig. 113, p. 165; fig. 114, p. 166; fig. 115, p. 166) sont représentés trois vases, semblables aux *yapepo* chiriguano et également décorés de triangles à crochet.

La pièce la plus intéressante à cet égard est le *yaro* de la figure 70 *b* reproduit d'après un dessin de Debenedetti (**2**, fig. 124, p. 175). Nous avons déjà vu que sa forme est identique à celle d'un *ira* chiriguano que j'ai acheté sur le haut Pilcomayo. Il en est de même pour les éléments généraux de sa décoration.

Le triangle à volute se retrouve sur trois autres pièces de la *Isla* de Tilcara (Debenedetti, **2**, fig. 160, p. 217; fig. 161 et 163, p. 217) que Debenedetti (**2**, p. 218) classe parmi les poteries importées à la Isla de Tilcara et utilisées par des *curacas*. Nos *yambuí* du haut Pilcomayo, qui au point de vue artistique sont très supérieurs aux exemplaires décrits par Debenedetti, ont souvent été achetés par moi dans d'humbles cabanes dont les propriétaires n'étaient certes pas des *curacas* mais de pauvres diables qui avaient la chance d'avoir une mère ou une grand'mère habile potière. Si le critère de Mr. Debenedetti était admissible, les poteries grossières et les vases de luxe que l'on peut acheter dans chaque village chané ou chiriguano seraient les produits de deux civilisations différentes. En réalité l'on se sert de la céramique de luxe les jours de fête pour boire la *chicha;* et l'autre, d'aspect plus humble, est adaptée aux besoins journaliers.

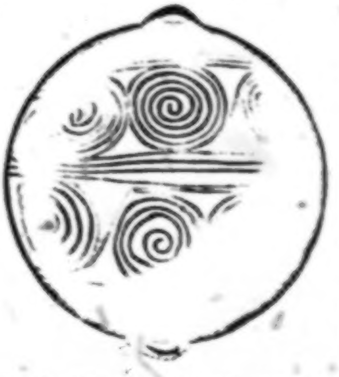


Fig. 60. — Plat provenant de Tilcara et orné de triangles à volute rouges sur fond blanc. (1/4, gr. nat. ±).

Le triangle à volute est, d'ailleurs, plus fréquent à la Isla de Tilcara que Debenedetti ne veut le laisser entendre. En plus des exemples cités, il faut en ajouter sept autres (Debenedetti, **2**, fig. 24, p. 59; fig. 30, p. 63; fig. 40, p. 70; fig. 48, p. 80; fig. 165, p. 219; fig. 165, pp. 219-220). Un vase provenant d'Alfarcito, dans la même Quebrada, porte sur le rebord intérieur du col, un triangle à volute (Debenedetti, **4**, fig. 15, p. 29).

Quelques vases provenant de Yavi, au nord de Jujuy, offrent eux aussi comme principal motif décoratif le triangle à volute (Bregante, fig. 71, p. 82; fig. 72, p. 83; fig. 226, p. 190).

Un grand nombre de vases trouvés à La Paya (Vallée Calchaqui, province de Salta) portent des séries de triangles à spirale qui se combinent et s'opposent suivant le style du haut Pilcomayo. Des poteries de cette région présentant ce motif ont été figurées par Ambrosetti (**6**, fig. 36 et 37, p. 59; fig. 38-39, p. 60; fig. 41-43, pp. 61-62; fig. 50-52, pp. 70-73; fig. 128, p. 287; fig. 131, p. 291; fig. 138, p. 297; fig. 173-175, pp. 346 et 349-

350; fig. 218, p. 405) et par Boman (**2**, t. I, pl. X, fig. 22; pl. XI, fig. 23-24; pl. XII, fig. 25; pl. XIII, fig. *b*).

Boman (**2**, t. I, p. 238), après avoir décrit ces pièces, ajoute avec raison que « la poterie de ce style occupe la première place à La Paya, ce qui est curieux, parce que le décor n'appartient pas du tout à la région diaguite. Effectivement, La Paya à la frontière des Pulares, tribu atacama, participe de la culture des indiens Diaguite et Atacama (Boman, **2**, p. 510 et **4**, p. 2). C'est sans doute à ces derniers, ou à leur influence, que doivent être attribuées les pièces dont nous avons donné la liste plus haut.

La distribution du triangle à volute dans le nord-ouest de l'Argentine a été étudiée très sommairement par Odilia Bregante (pp. 189-193) : « Le triangle à spirale est très courant dans le nord-ouest de l'Argentine, des régions les plus septentrionales jusqu'à la vallée Calchaqui. Dans le nord il est isolé, au sud il se combine avec des motifs qui expriment un haut degré d'évolution. Parfois il se présente en bandes de triangles consécutifs dont les appendices sont séparés. Cependant on rencontre plus fréquemment ces appendices enlacés deux par deux. Dans des localités aussi distantes que Yavi au nord de Jujuy et Amaicha dans la Province de Tucuman, nous pouvons constater que le motif est toujours le même, mais que dans chaque endroit il acquiert des caractères propres à la région.

Sur quelques pièces, le triangle à volute est associé au triangle avec prolongation rectiligne. Dans certaines régions du nord, on a trouvé le triangle à volute avec un singulier complément : c'est une série de lignes, plus ou moins parallèles, qui se détachent de la volute du triangle. Ce triangle à spirale et à raies apparait, en dehors de notre territoire, sur un exemplaire de Quillagua (Chili). Dans les nombreuses fouilles effectuées dans la zone qui s'étend au sud de Jujuy, on n'a jamais trouvé d'exemple de cette curieuse décoration. Elle est, sans doute, propre aux cultures du nord.

Le triangle à spirale atteint son plus haut degré d'évolution et d'élégance, quand sur un de ses côtés il présente [illegible]ssin en gradin. Cette figure prédomine dans la zone calchaqui. O[illegible]t sur des urnes et des *pucos* où elle constitue un motif géométrique des plus intéressants. Elle entre dans la formation des bordures admirables dont sont ornés, avec une extrême fréquence, les plats des vallées Calchaqui.

A Tinti, dans le pays de Salta, dans une zone où n'existent presque pas de vestiges de la culture calchaqui, et même plus loin, à Tastil au nord de la Poma, Boman trouva des poteries décorées exclusivement de triangles à volute et échelonnés, dont les appendices s'enlacent deux par deux.

La distribution du triangle à volute est la suivante : Jujuy, Salta, Tucuman et Catamarca.

« Dans la province de Salta, on l'a rencontré : à la Paya, à Kipon, à Angastaco et à Luracatao.

« À Tucuman il apparait sur des poteries exhumées à Amaicha et à Tafi. Des spécimens de cette décoration proviennent des différents points de la province de Catamarca : Fuerte Quemado, Molino del Puesto, Pabellon, Andalhuala, Santa María, Loma Rica, Gusayaco, La Toma, Costa de los Reyes, La Cienega et Belen. »

Cette liste doit être allongée. D'autres points du territoire argentin ont fourni des vases ou des plats portant ce fameux motif. Ainsi, dans le matériel archéologique de Tastil, Quebrada del Toro, publié par Boman (**2**, t. I, pl. XXXI, fig. 83 et pl. XXXII, fig. 84) figure une calebasse coupée par la moitie et ornée de spirales pyrogravées se détachant d'un triangle noirci. Un vase peint, de la même localité, porte sur sa panse le même motif, mais là la spirale s'est muée en grecque.

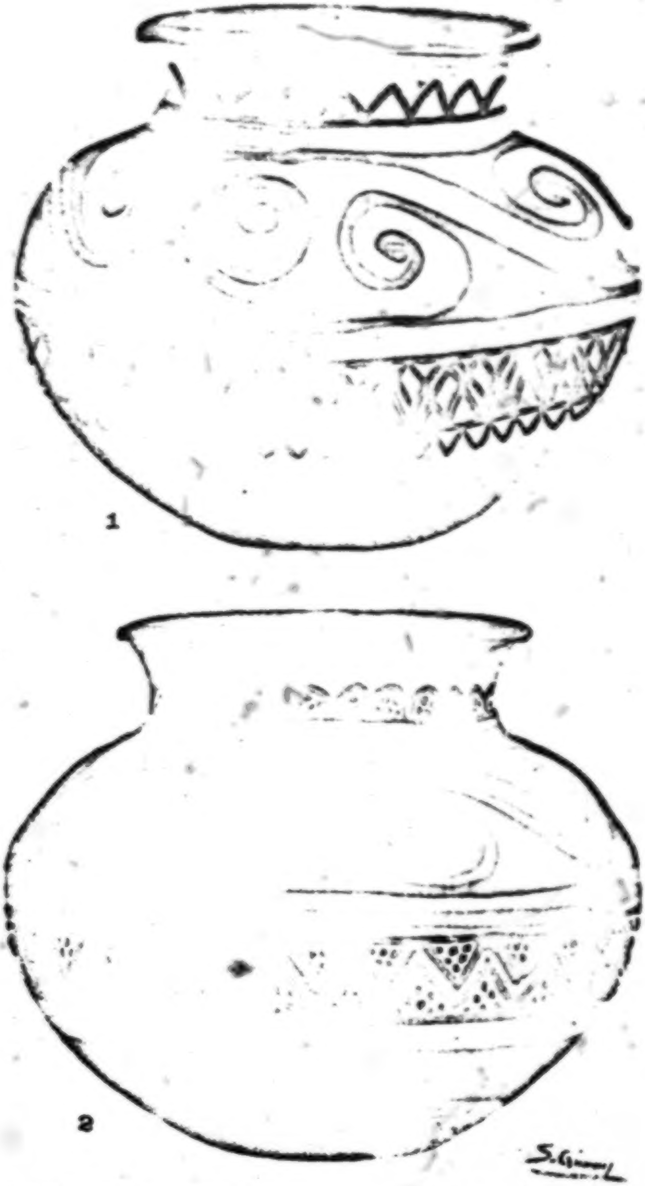
Pour que la distribution du triangle à spirale soit complète il faut ajouter : Caspinchango, dans la province de Catamarca (Debenedetti, **5**, fig. 10-12, pp. 24-25 et fig. 14, p. 27); San Blas de los Sauces y Los Manos, dans la province de La Rioja (Boman, **5**, pl. VI, fig. E; pl. VII, fig. F; pl. XX, fig. *a* et *b* et fig. 11, p. 65). Antofogasta de la Sierra (Ambrosetti, **5**, pl. I, fig. 31 et 32); Chañar Yaco (Catamarca) (Lafone Quevedo, I, fig. 17, p. 39); et enfin Barreal, dans la province de San Juan (Kühn, p. 21).

Les récentes fouilles de MM. Emile et Duncan Wagner dans la province de Santiago del Estero, leur ont permis de découvrir les restes d'une population dont la culture était étroitement apparentée à celle des vallées de la région diaguite. Il s'agit, sans doute, d'une tribu de langue kakan, établie dans la plaine traversée par le rio Salado. Là aussi nous retrouvons notre triangle à volute, à en juger par les planches où M. Duncan Wagner a tenté de reconstituer les pièces de poterie dont il a trouvé les fragments. Ici encore nous constatons le passage de la volute à la grecque.

En plus de ces adjonctions, quelques observations doivent être faites au passage d'Odilia Bregante. Le triangle dont le sommet se prolonge en un trait courbe ou droit, peut être considéré comme une dégénérescence du triangle à volute, comme il a déjà été dit plus haut (v. Lafone Quevedo, **2**, pl. IX, *b*).

J'ai, à plusieurs reprises, attiré l'attention sur le passage de la volute en grecque ou élément de grecque. Cette mutation progressive d'un motif en un autre, s'est produite en pays diaguite exactement comme chez les Chiriguano. Les urnes du type Santa Maria présentent, entre autres ornements habituels, un triangle, à gradins ou non, qui se termine en grecque. Or, sur plusieurs spécimens cet élément de grecque est une volute ou un

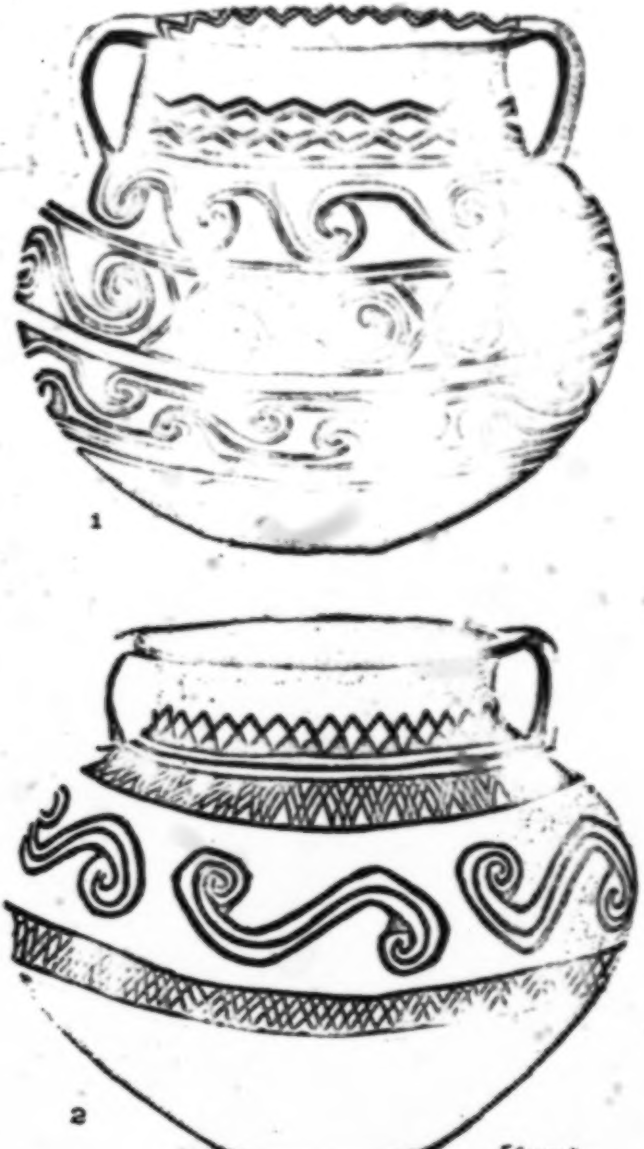
[facing p. 418, A]



Vases chiriguano. Le n° 1 provient de Tiatapau ; le n° 2 de Saladito (haut Pilcomayo)
(Environ 1/3 gr. nat.)

[facing P. 418, B]

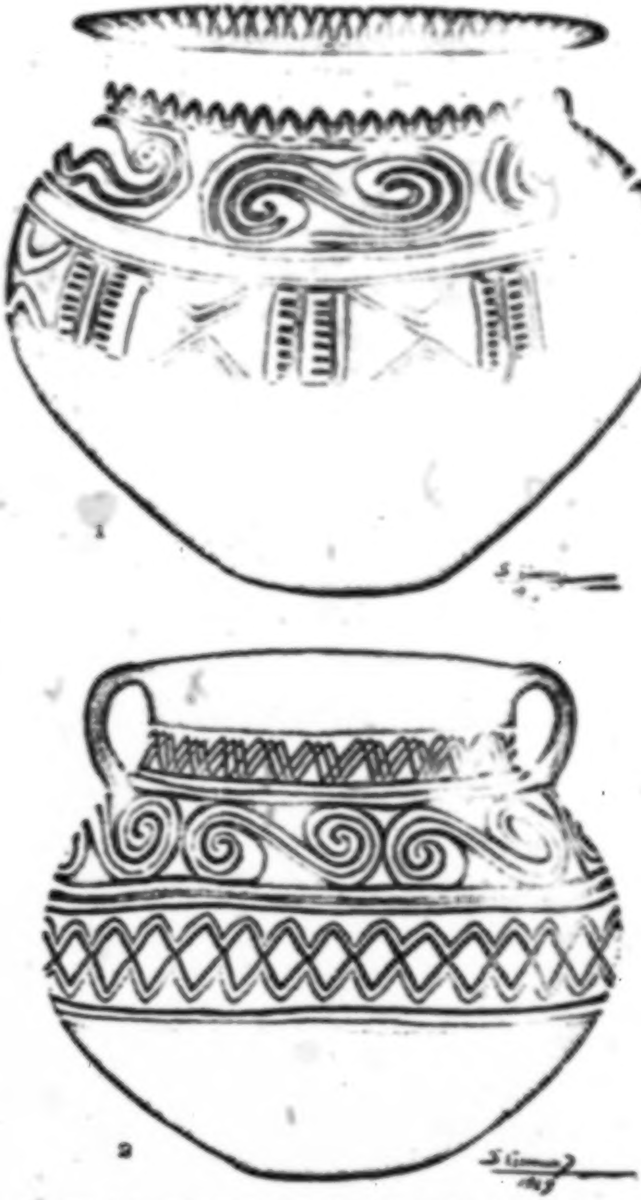
A. MÉTRAUX, *La civilisation des indiens Chiriguano* PLANCHE XXXVI



Vases chiriguano. Le nº 1 provient d'Ibopeyti; le nº 2 de Tiatapua (haut Pilcomayo)
(Environ $^1/_3$ gr. nat.)

[facing P 418, C]

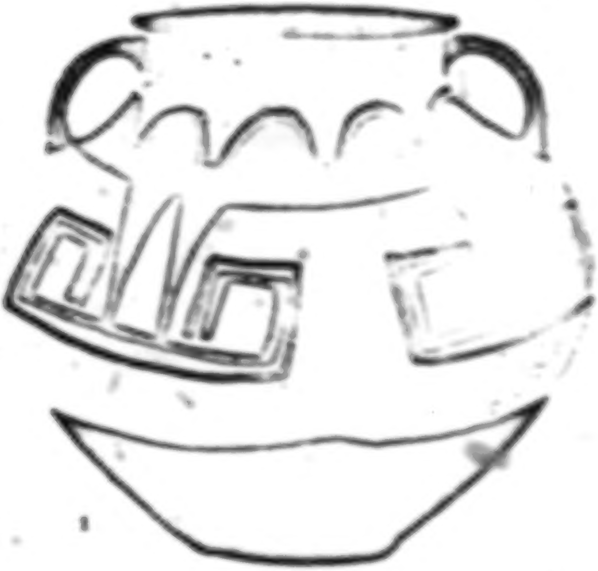
A. Métraux, *La civilisation des indiens Chiriguanos* Planche XXXVII



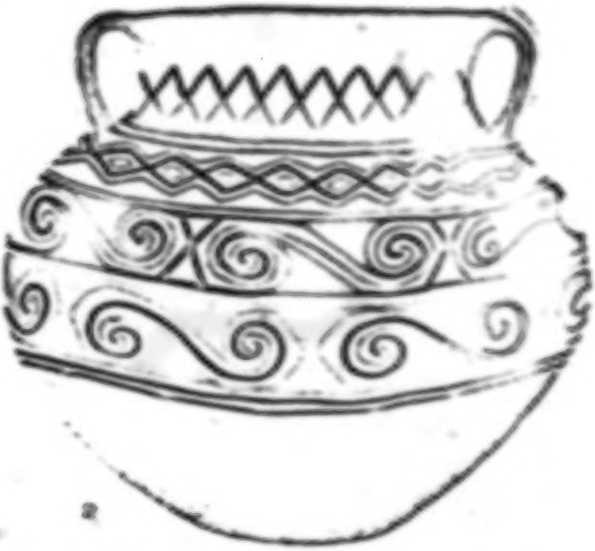
Vases chiriguanos. Le nº 1 provient de la Vallée d'Igüembé; le nº 2 de Saladillo (haut Pilcomayo). (Environ ⅓, gr. nat.)

[Facing p. 418, D]

A. Métraux, La civilisation des indiens Chiriguano Planche [illegible]



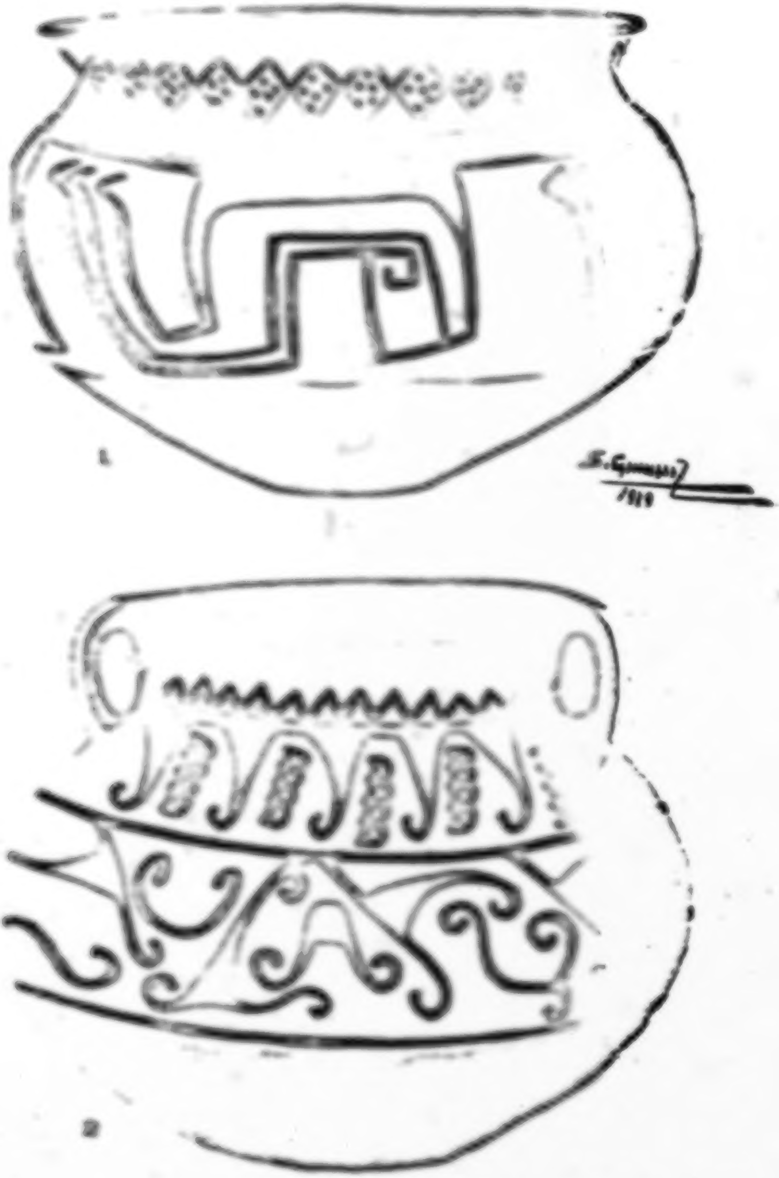
1



2

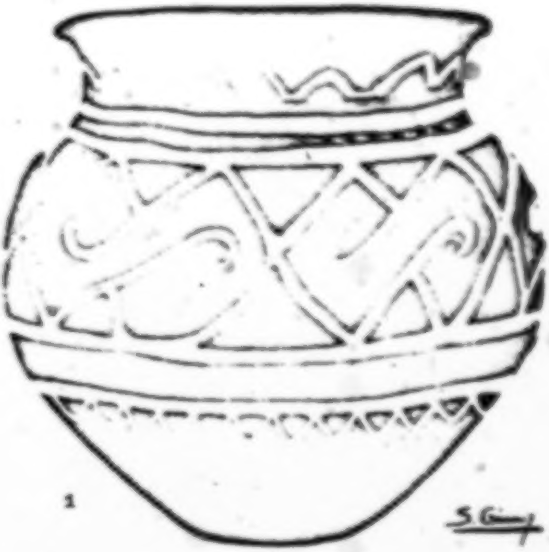
Vases chané et chiriguano. Le nº 1 provient de l'[illegible] [illegible], le nº 2 d'[illegible] dans l'[illegible] (Réduction [illegible] gr. nat.)

[facing P 418, E]

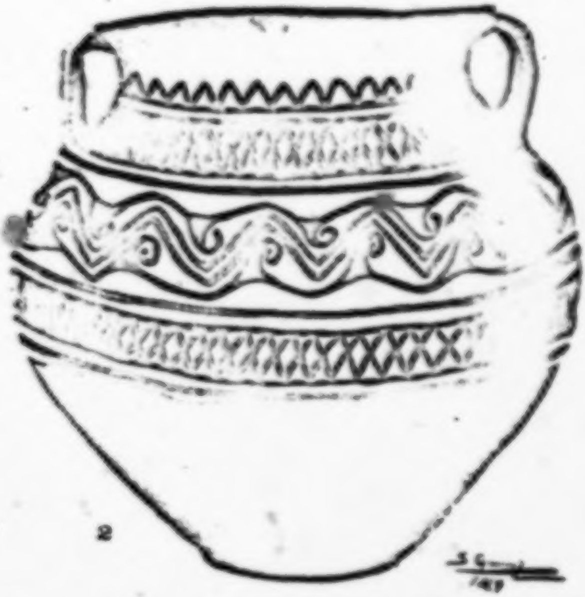


Vases chiriguanos. Le nº 1 provient de Machareti, le nº 2 de la Vallée d'Igüembé
(Environ 1/5 gr. nat.)

[Facing p 418, F]



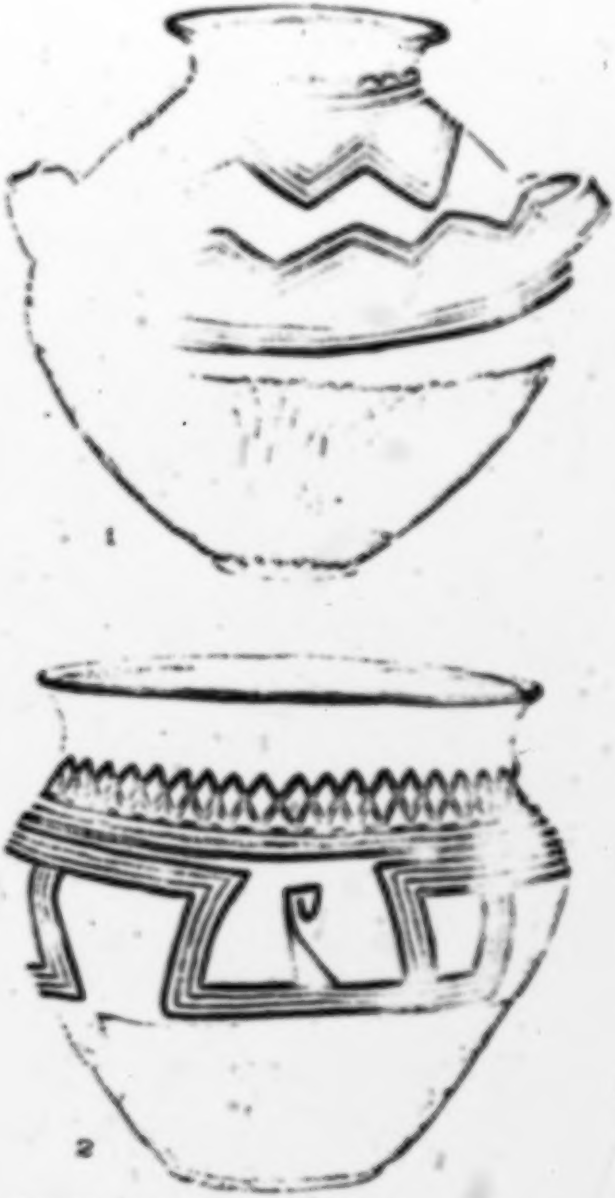
1



2

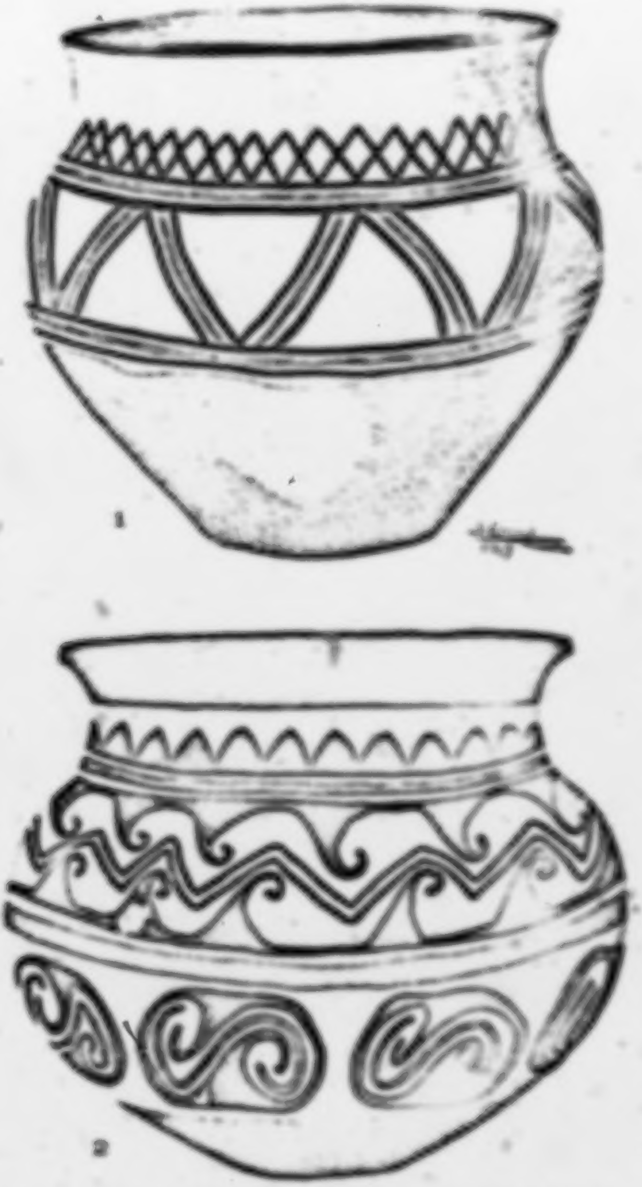
Vases chiriguano. Le nº 1 provient de Saladillo; le nº 2 de la Vallée d'Igüembé (Environ 1/3 gr. nat.)

[facing p.418, G]



Vases chiriguanos. Les nos 1 et 2 proviennent d'Ira. (Environ 1/3 gr. nat.)

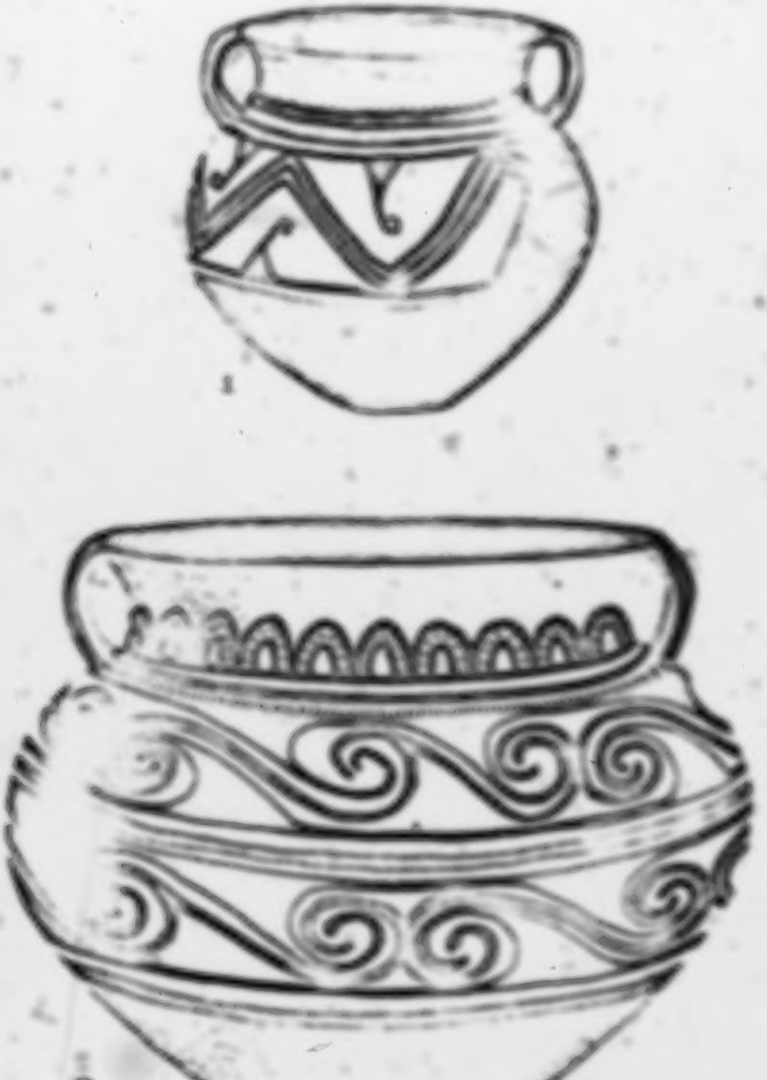
[Facing. P. 418, H]



Vases chiriguanos. Le n° 1 provient d'[illegible]; le n° 2 de [illegible]
(Environ ⅓ gr. nat.)

[Facing P. 418, I]

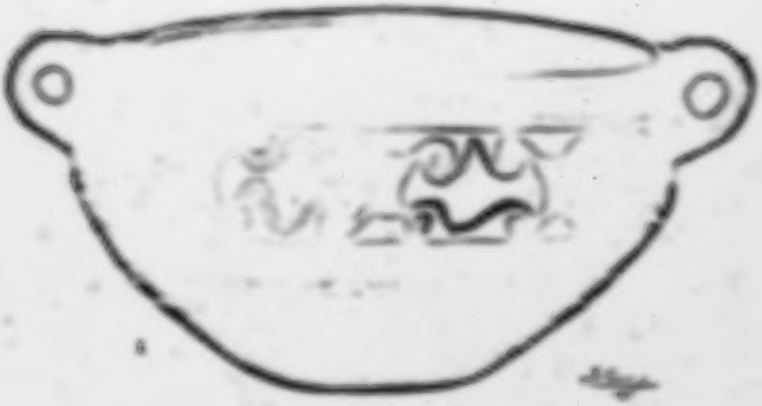
[illegible]



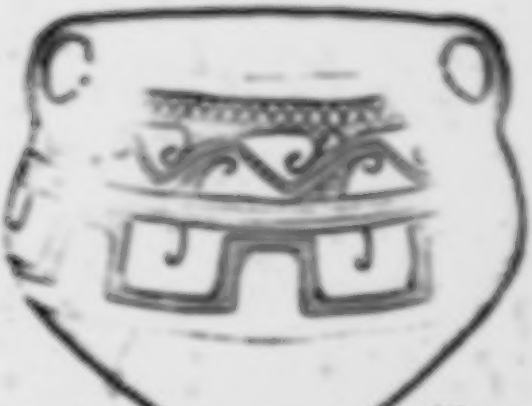
[illegible]

[facing p. 418, J]

A. Métraux, La civilisation des Indiens Chiriguano [illegible]



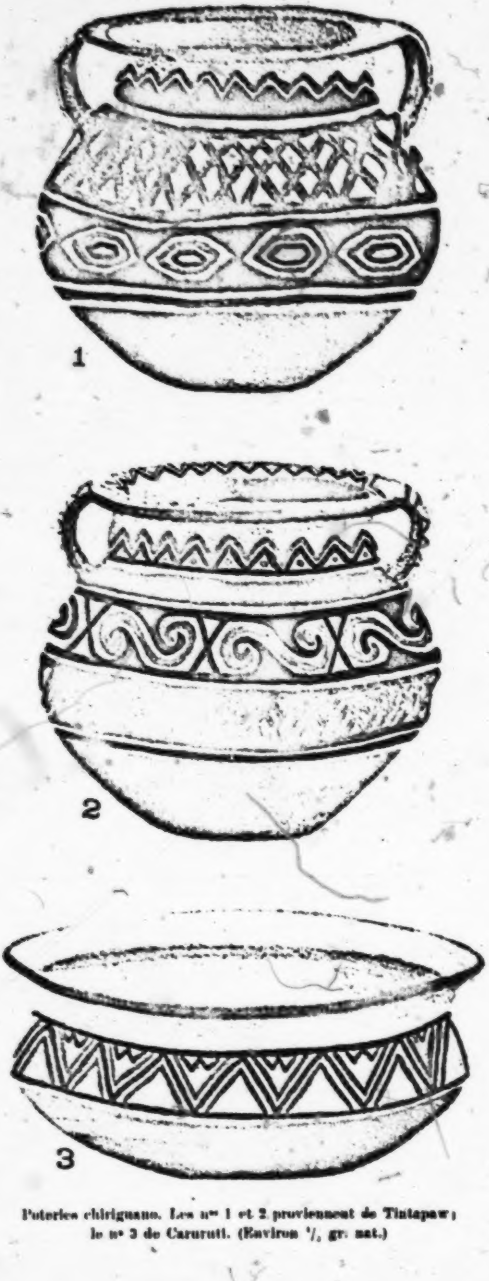
1



2

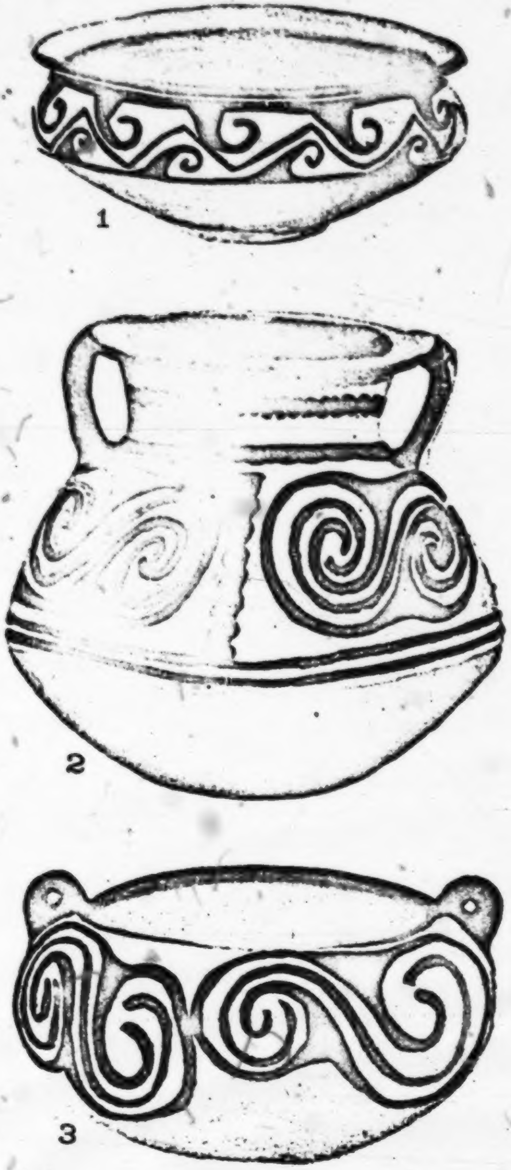
[illegible]

[facing P. 418, K]



Poteries chiriguano. Les nos 1 et 2 proviennent de Tintapaw; le no 3 de Caruruti. (Environ 1/2 gr. nat.)

[facing p. 418, L]



Poteries chiriguano. Les n^os 1 et 3 proviennent de Saladito; le n° 2 de Yumbia (haut Pilcomayo). (Environ 1/2 gr. nat.)

crochet plus ou moins fermé (1). Je doute fort que le triangle à volute et le triangle avec grecque aient une origine distincte. Le second dérive, sans doute, du premier.

A Tinti, dans la plaine de Salta, le motif dont parle Odilia Bregante est un triangle dont un des côtés est en gradins et qui se termine par une grecque qui, à son tour, s'enlace avec celle qui se détache du triangle suivant (v. Boman, **3**, pl. XIV, fig. *b*). Je ne puis comprendre sur quels arguments Odilia Bregante se fonde pour affirmer qu'en cet endroit il n'existe aucun vestige de la culture diaguite. Le contraire semble être vrai.

En résumé, le triangle à volute a une distribution presque ininterrompue de la côte nord du Pérou à la province de San Juan, en Argentine, et jusqu'au Chili central. A l'est, il s'étend jusqu'au Pilcomayo et la Quebrada de Humahuaca.

L'importance de cet ornement va en augmentant à mesure que l'on se déplace du sud au nord. En pays calchaqui, il est au second plan et constitue un motif accessoire; à La Paya il gagne en prépondérance et celle-ci s'affirme dans la Quebrada de Humahuaca et sur la côte du Pacifique. En territoire chiriguano, sur le haut Pilcomayo, il triomphe.

A lui seul, ce motif constituerait une maigre preuve de l'existence de cultures apparentées sur toute l'étendue de cette aire géographique; mais combiné avec d'autres éléments, il acquiert une signification toute particulière.

Le triangle à volute semble s'être développé indépendamment dans les Guyanes, du moins je doute fort que son occurrence dans cette région soit due à une influence occidentale. Ce motif orne des râpes à manioc provenant de la tribu des Patamona (Nordenskiöld, **14**, fig. 19 *c*, p. 53) et quelques calebasses wapisana et taulipang (Koch-Grünberg, **3**, t. III, pl. XIX, fig. 1-3).

La double volute en forme de S (pl. XXXII-XXXIII, 163-164, 167-197). — J'ai déjà eu l'occasion d'insister sur le fait que la double volute en forme de S était un motif étroitement associé au triangle à volute. En certains cas, d'ailleurs rares, cet élément décoratif apparait isolé (v. pl. XXXVI, 2).

La double volute a été peinte sur quelques vases de Tacna (Uhle, **4**, pl. XXIII, fig. 1; pl. XXIV, fig. 2 et fig. 3; et Guevara, pl. entre pp. 46-47). Elle y est même une fois encadrée d'une ligne qui suit son contour exactement comme sur quelques vases chiriguano (pl. XXXII, 162-163).

Sur des vases trouvés à Calama et provenant sans doute de Cagua (Yura, province de Porco, Bolivie) et dans la région même de Cagua

---

(1) V. par ex. Bruch (**2**, fig. 32, p. 37; fig. 66, p. 71; fig. 70, p. 74; fig. 85, p. 85; fig. 90, p. 89; fig. 130, p. 152) et Lafone-Quevedo (**2**, fig. 60, p. 384).

(Créqui de Monfort, pl. VII, fig. 8 et pl. VIII, fig. 11) on voit un ornement en forme de S qui pourrait être rapproché de notre double volute si le style n'en était différent. Les extrémités de la courbure sont légèrement appointies et dans chaque crochet est inscrit un point.

Les potières chiliennes ont fait quelquefois usage de la double volute pour décorer leurs vases, mais un usage restreint (Latcham, fig. 38, p. 16; fig. 58, p. 25; fig. 59, p. 26). Ce motif est gravé aussi sur un bloc de pierre de la province chilienne de Autofagasta, entre Santa Fe del Toro et Quillagua (Plagemann, pl. III). Dans la Quebrada de Humahuaca, la double volute agrémente la surface extérieure du *yuro* de la Isla de Tilcara reproduit par Debenedetti (2, fig. 124, p. 175).

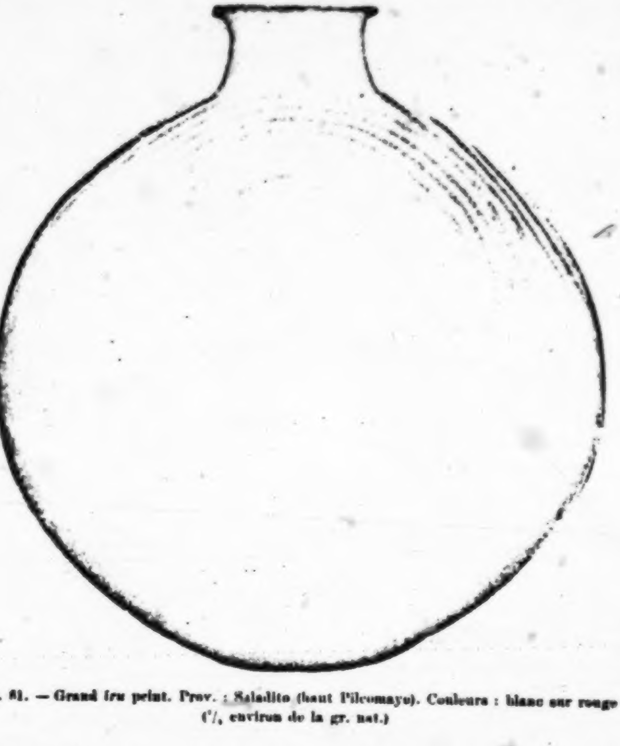


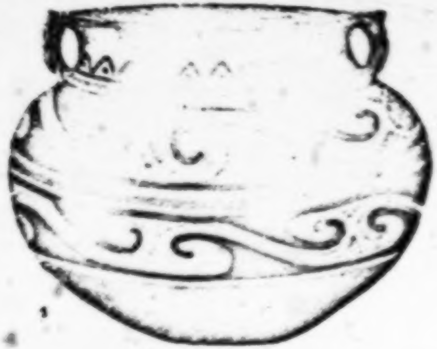
Fig. 81. — Grand *iru* peint. Prov. : Saladito (haut Pilcomayo). Couleurs : blanc sur rouge ([illegible] environ de la gr. nat.)

A La Paya, ce motif est figuré sur le fond de deux *puco* ornithomorphes (Ambrosetti, 6, fig. 131 et Boman, 2, t. I, pl. XV, fig. 29).

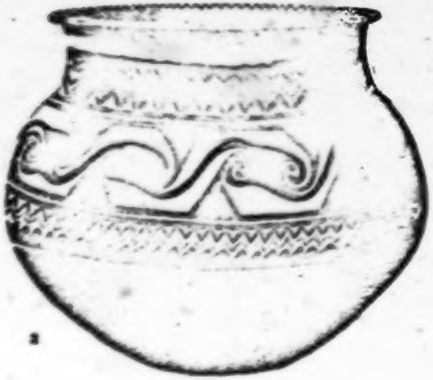
Un dessin en forme de S, mais constitué par une bande plus ou moins large, orne la base ou la panse d'un grand nombre d'urnes funéraires de la région diaguite et les écuelles qui les fermaient. Cet orne-

[facing p. 420, A]

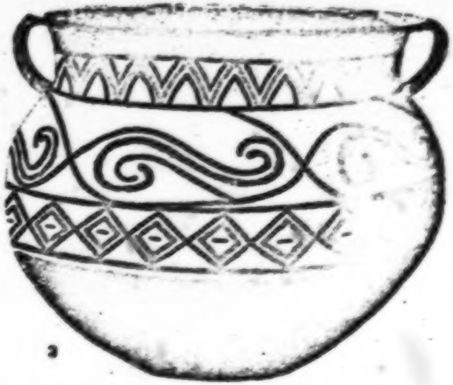
1:Métraux
SF10 Chiriguano



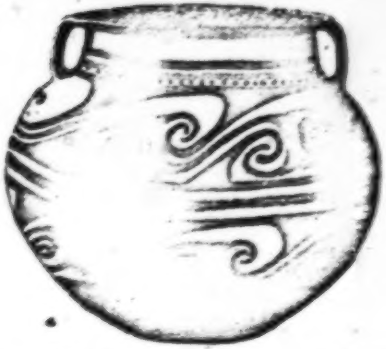
1



2

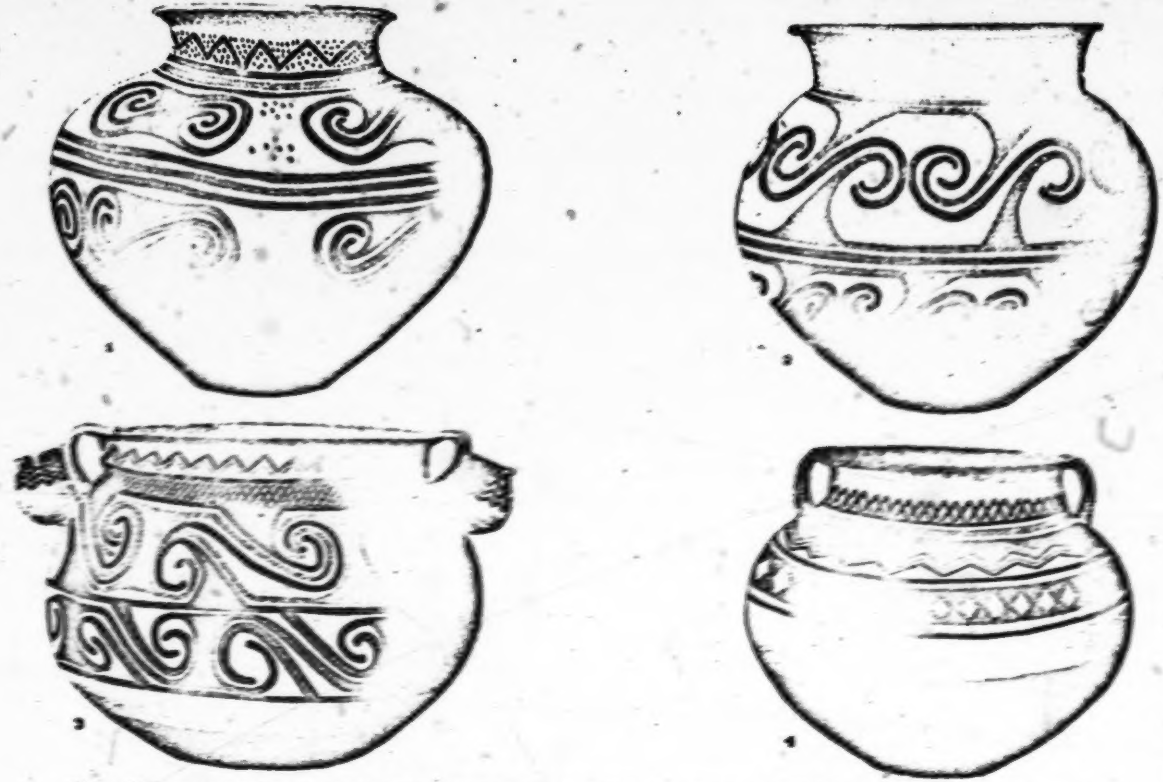


3



4

Vases chiriguano (yambui). Prov. : 1 et 4, Saladito (haut Pilcomayo); 2 et 3, Tiatapaw (haut Pilcomayo). Couleurs : 1, motifs noirs et blancs sur fond rouge 2-4, motifs rouges et noirs sur fond blanc. (N° 1, 3 et 4 = 1/4 ; 2 = 1/5 gr. nat. ±)



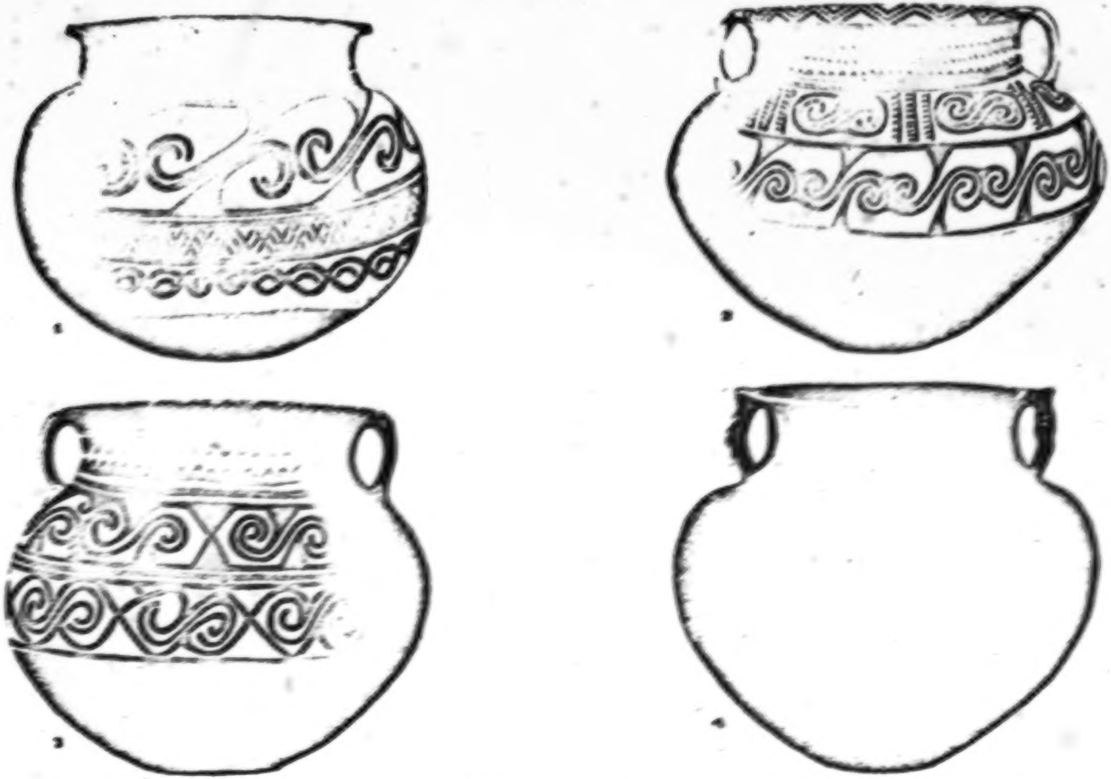
Vases chiriguano (yambui). Prov. : 1 et 2, Saladito (haut Pilcomayo); 3, Ibopeyti ; 4, Tintapaw (haut Pilcomayo). Couleurs : motifs rouges et noirs sur fond blanc. (N° 1, 2 et 4 = $^1/_8$; 3, = $^1/_4$ gr. nat. ±)

[facing P.420, B]

1:Métraux

SF10 Chiriguano

[facing p. 420, C]

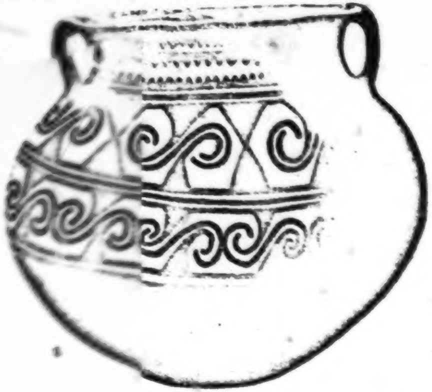


Vases chiriguano (yambui). Prov. : 1 et 4, Saladito (haut Pilcomayo); 2 et 3, Tunkin (haut Pilcomayo). Couleurs : 1-3, motifs rouges et noirs sur fond blanc crème; 4, dessin blanc sur fond rougeâtre. (Nos 1, 2 et 4 = 1/8; 3 = 1/7 gr. nat. ±)

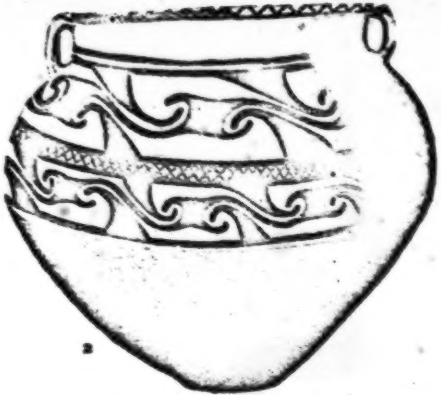
1;Métraux
SF10 Chiriguano

[facing p.420, D]

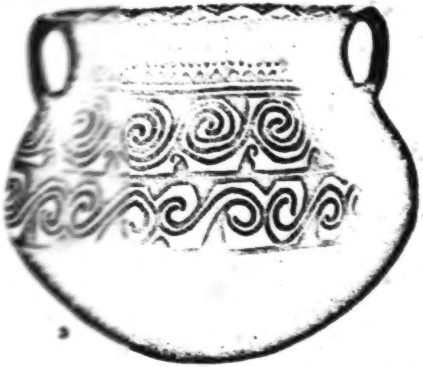
1:Métraux



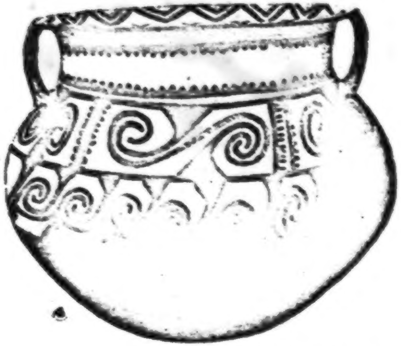
1



2



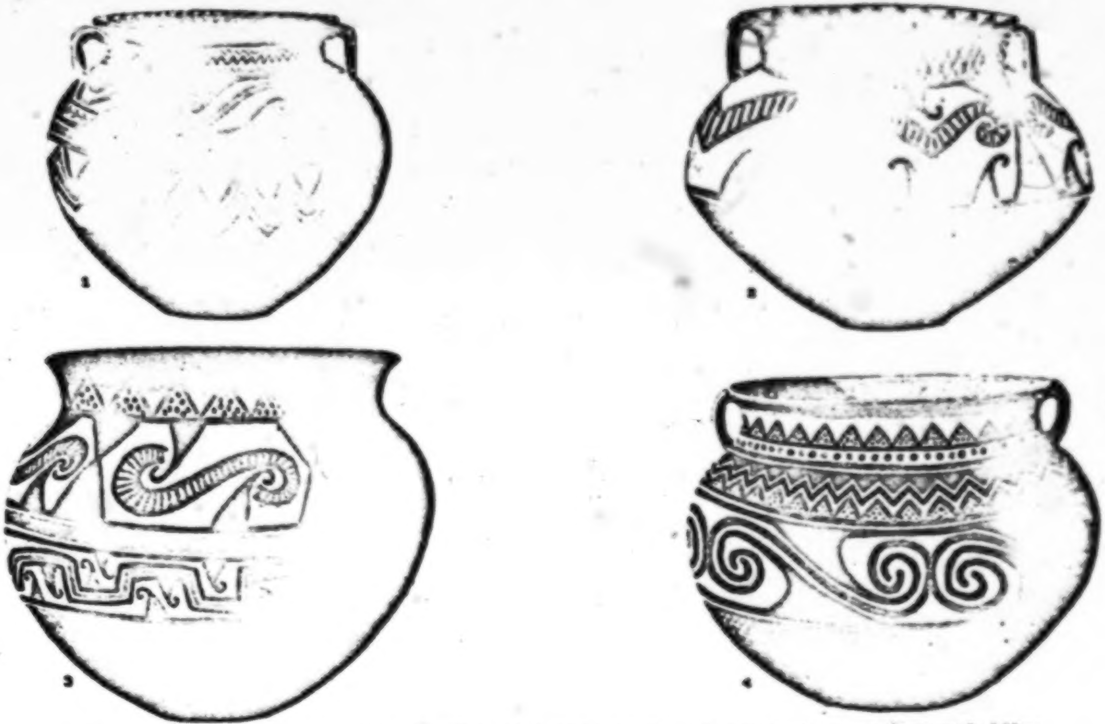
3



4

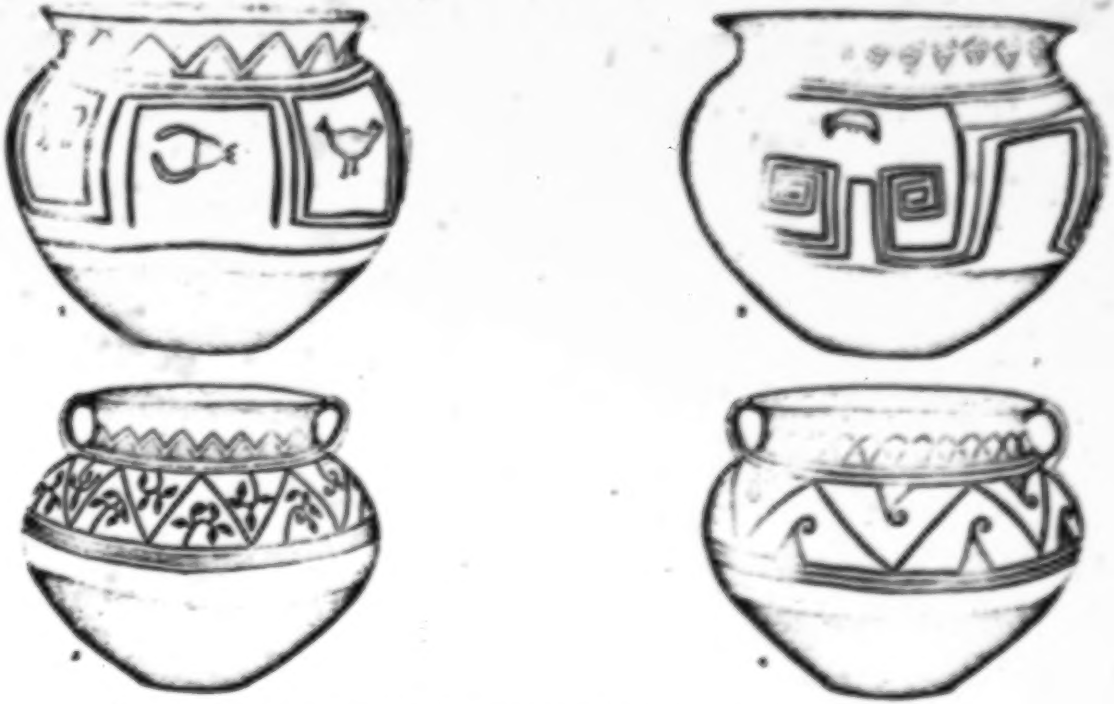
Vases chiriguano (yambui) : Prov. : Yumbia (haut Pilcomayo). Couleurs : motifs noirs et rouges sur fond blanc. (Nos 1, 3 et 4 = 1/3 ; 2 = 1/4 gr. nat. ±)

[facing p. 420, E]



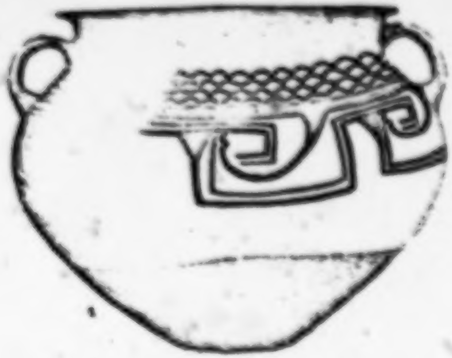
Vases chiriguano (yambui). Prov. : 1, 2 et 3, Vallée d'Igüembé; 4, Saladito (Yumbita). Couleurs : motifs noirs et rouges sur fond blanc (N° 1 et 2 = 1/[illegible] ; 3 = 1/[illegible] ; 4 = 1/[illegible] gr. nat. ±)

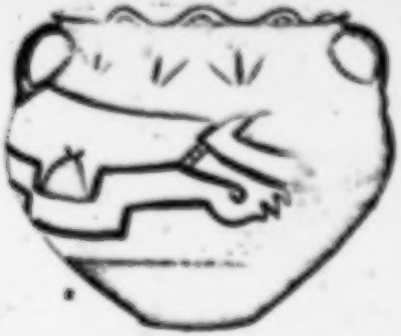
[facing p.420, F]

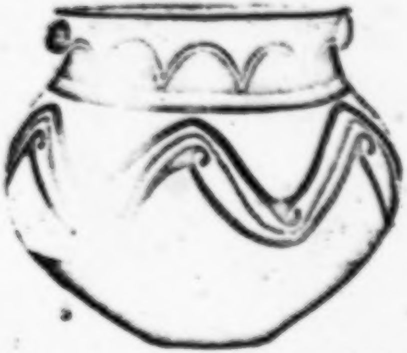


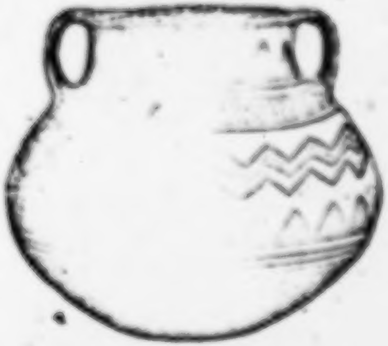
Vases chiriguanos (peints). Prov. : 1 et 2, Machareti; 3 et 4, Tarairi. Couleurs : motifs noirs et rouges sur fond crème
(Nos 1 = [illegible]; 2 = [illegible]; 3 et 4 = [illegible], gr. nat. [illegible])

1.Métraux
SF10 Chiriguano


1


2


3

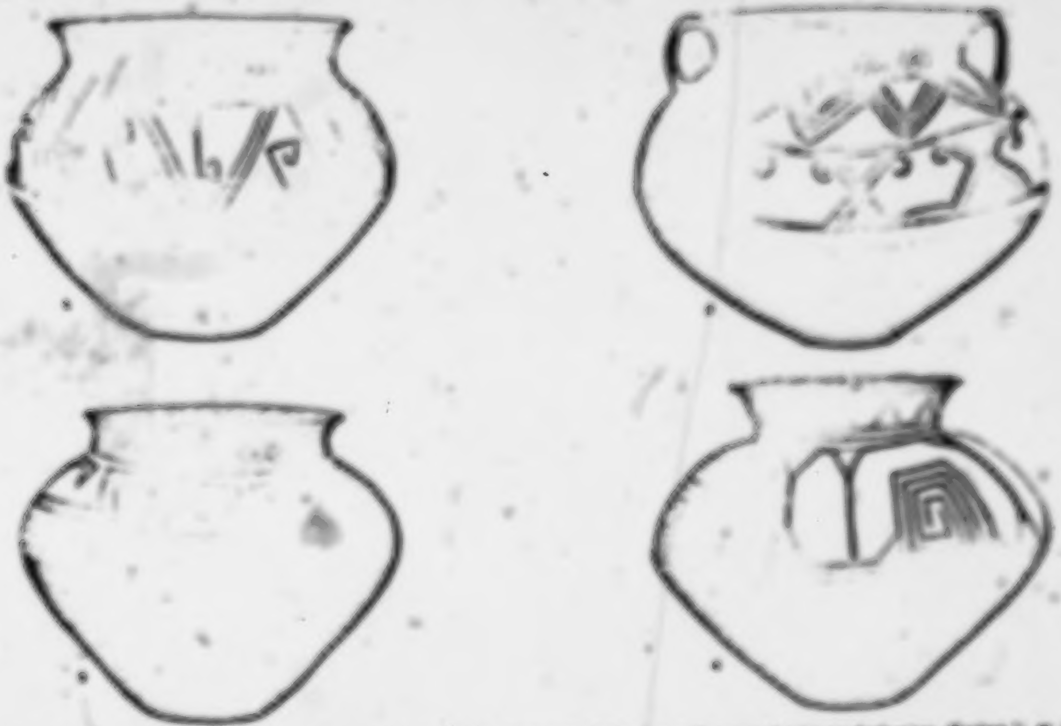

4

[Facing p.430, 6]

1:Métraux
SP10 Chiriguano

* Vases chiriguano et chané (peints). Prov. : 1-3, Aguaray (Chaco Salteño, tribu des Chané); 4, [illegible] (haut Pilcomayo). Couleurs : rouge et noir sur fond blanc; sur le 4 le noir tire sur le brun. ([illegible])

[facing p 420, H]



[illegible]

I Métraux

RP 10 Chiriguano

ment ne doit pas être confondu avec celui qui nous a occupé jusqu'ici, car il n'est autre qu'une stylisation très poussée du fameux serpent à tête bipartite si caractéristique pour l'art de cette région. Cependant un pot provenant de Molino del Puesto, province de Catamarca, présente une bordure peinte en noir sur fond rouge qui se compose de triangles à volute et de S couchés. (Bruch, **2**, fig. 41 a, p. 38).

Spirales (pl. XXXII, 165 et fig. 62). — Le décor de certains vases du haut Pilcomayo et de la mission de Santa Rosa (Nordenskiöld, **14**, fig. 73, p. 28) consiste en une grande spirale faisant de nombreux tours et qui couvre presque toute la surface extérieure du récipient. De même que la volute s'est, en certains cas, transformée en grecque, cette spirale a donné naissance au motif que l'on voit sur le vase de la planche LV, 3 et qui se compose d'une série de rectangles concentriques.

La spirale, comme élément décoratif indépendant, a une distribution beaucoup moins vaste que lorsqu'elle est combinée avec le triangle qu'elle surmonte. Dans l'aire géographique qui nous intéresse, elle n'est connue que sur quelques pièces de la Quebrada de Humahuaca (Debenedetti, **2**, fig. 61 et 62, pp. 72-73; Bregante, fig. 170 et 178, pp. 170-171), sur une calebasse de Calama (*Oyarzun*, fig. 105), de la Puna de *Jujuy* et de la vallée de Yocavil (Ambrosetti, **4**, fig. 70, p. 60 et fig. 69, p. 72, t. LIV), sur un pot de Pichilin, dans la vallée de Santa María, province de Catamarca. (Outes, **1**, p. 10, fig. 13).

Angles, triangles et lignes en zig-zag (pl. XXX, 1-46, pl. XXXI, figs. 73-106, 127). — Presque tous les *yambui* et *yapepo* qui forment nos collections sont ornés sur le bord intérieur, à la base du col ou sur le haut de la panse, d'angles emboîtés, de séries de triangles à surface peinte qui forment des bandes dentelées. Ce thème décoratif, simple et quelque peu monotone, varie d'un exemplaire à l'autre selon que le champ des triangles est uni ou entouré de points, que les sommets sont réunis par des angles ou des arcs de cercle ou, enfin, que ces triangles sont bordés ou non par une ligne brisée à laquelle ils font face.

Triangles et lignes en zig-zag ne constituent que rarement la décoration fondamentale des vases. Sur le haut Pilcomayo, le *yambui* de la planche LIII, 4, est le seul qui soit exclusivement orné de peintures triangulaires et de lignes en zig-zag parallèles. Quelques pièces provenant d'Ivo et de Caipipendi participent de la même simplicité.

A Tacna et à Taltal, les séries de peintures triangulaires ont constitué un motif particulièrement cher aux populations de la période chincha-atacameña (Uhle, **4**, pl. XVII, fig. 4; pl. XVIII, fig. 1, 2 et 6; pl. XIX, fig. 1 a; pl. XXII, fig. 4; pl. XXIII, fig. 3 et 4 et fig. 21 et 22, pp. 40-41).

Au Chili, sur les pièces influencées par l'art chincha, même abondance. (Latcham, fig. 20, p. 14; fig. 35, p. 21; fig. 58, p. 26; Medina, fig. 200).

Dans tout le nord-ouest de l'Argentine, les bordures composées de triangles peints, rayés ou réticulés, sont extrêmement fréquentes et ne forment pas un type assez nettement caractérisé pour qu'on cherche à en détailler la répartition. Celle-ci s'étend de la Quebrada de Humahuaca à la vallée de Yocavil (Bregante, p. 182).

Il est cependant une des variétés de ce motif qui mérite d'être examinée de près, car elle permet d'établir un parallélisme frappant entre la céramique chiriguano actuelle et celle du nord-ouest de l'Argentine et du sud de la Bolivie. Elle consiste en une bande dentelée ou série de pointes triangulaires et en une ou plusieurs lignes en zig-zag qui courent parallèlement à ces triangles. Ce décor figure dans mes collections sur les exemplaires de la planche XLI, 1 et planche LX, 4. La réplique archéologique de cet ornement est fournie par un vase de Tolomosa (département de Tarija, Bolivie), de Pabellon (Santa Maria, Catamarca), de Chañar Yaco (Catamarca) (v. Rosen, **2**, fig. 166, p. 109; Outes, **2**, p. 11, fig. 8; Lafone Quevedo, **1**, fig. 5 *e* et *f*; Huaca E., p. 42). Les fouilles des MM. Wagner à Llacta Maucta (province de Santiago del Estero) ont donné les fragments d'un plat dont les dessins rentrent dans cette catégorie.

Les triangles qui se détachent sur un fond semé de points (pl. XLVIII, 1) et qui forment une bande sur le *yambui* de la planche XXXV, 2 ont leur équivalent préhistorique à Taltal sur un vase de la période chincha-atacama (Uhle, **4**, fig. 21, p. 40).

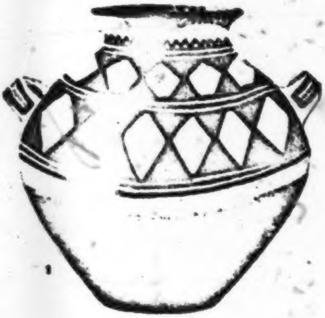
Les séries de triangles disposés horizontalement, sont très souvent associées à la décoration des vases apodes ou aryballes dont un si grand nombre ont été découverts dans le nord ouest de l'Argentine (v. par exemple, Boman, **2**, t. I, p. 297) et, en général, sur toute l'étendue de l'empire incasique.

Bandes festonnées (pl. XXXI-XXXII, 129-131). — Les séries de triangles, dont nous nous sommes occupés, sont souvent remplacées par des bandes festonnées (v. par ex. pl. XLIX, 3; L, 1 et LIII, 3). Le passage d'un de ces motifs à l'autre est, pour ainsi dire, imperceptible : il suffit que les triangles soient légèrement arrondis pour qu'ils prennent l'apparence d'une bande de festons. Dans le nord-ouest de l'Argentine, la même transformation s'est opérée à plusieurs reprises, et un bon exemple en sont les vases du Jachal (Bregante, pp. 179-181).

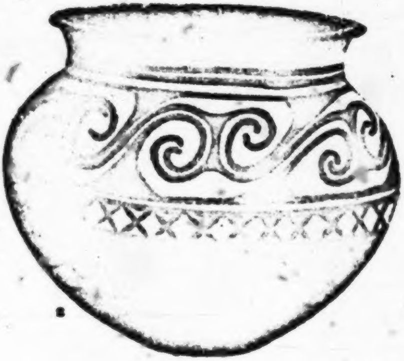
Triangles isocèles unis par le sommet (pl. XXXI, 116-122). — Deux triangles isocèles unis par le sommet, forment un dessin représentant schématiquement un sablier. Ce motif est assez courant sur la poterie chiriguano. Dans les régions voisines, il est moins fréquent et semble être particulier aux poteries d'origine incasique. Nordenskiöld (**14**, fig. 69 *a*, p. 157) a déjà signalé l'étroite ressemblance de cette figure, telle qu'elle apparait sur quelques vases chiriguano, avec celle qui orne les plats or-

A. MÉTRAUX, *La civilisation des indiens Chiriguano* PLANCHE LV

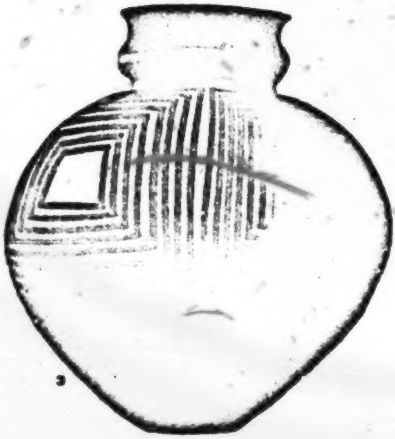
[facing p. 422, A)



1



2

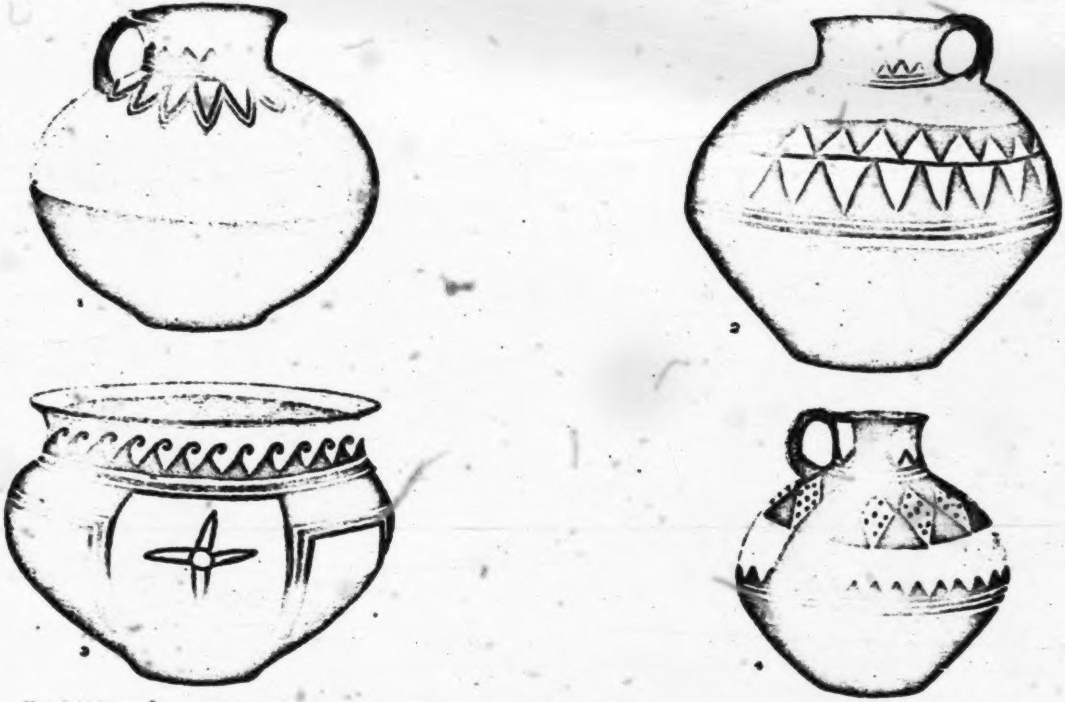


3

Vases chiriguano (*yambuï*). Prov. : 1 et 3, Ivu ; 2, Saladito (haut Pilcomayo). Couleurs : 1 et 2, motifs rouges et noirs sur fond crème ; 3, motifs rouges sur fond blanc. (N^{os} 1 = $^1/_5$; 2 = $^1/_6$; 3 = $^1/_5$ gr. nat. ±)

A. MÉTRAUX, *La civilisation des indiens Chiriguano*

PLANCHE LVI



Vases chiriguano (*yapepó* et *yambuí*). Prov. : 1 et 3, Macharetí; 2 et 4, Ivu. Couleurs : motifs rouges et noirs sur fond crème. (1/4 gr. nat.)

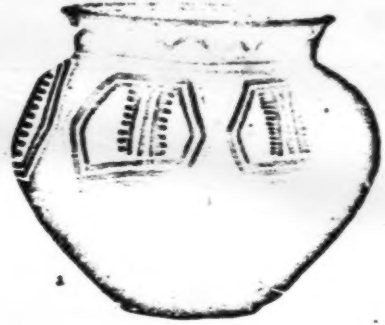
[facing p. 422, B]

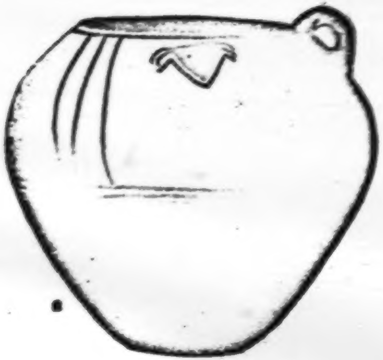
1:Métraux

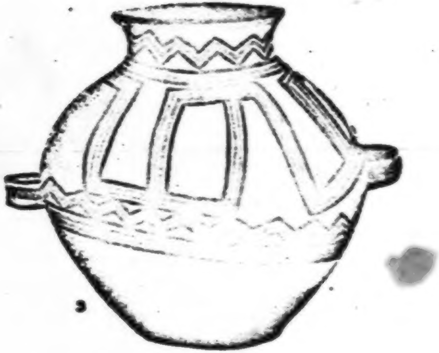
SF10 Chiriguano

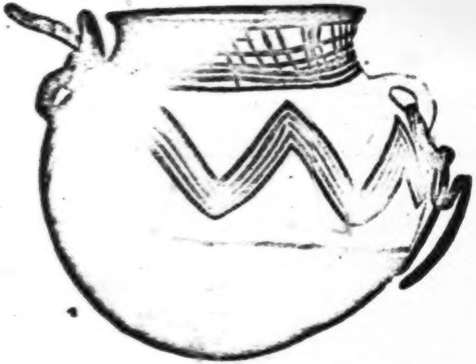
[facing p. 422, c]

1:Métraux
SF10 Chiriguano


1

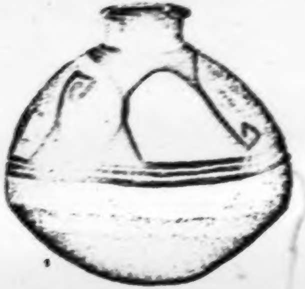

2


3

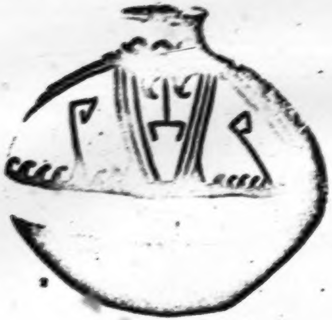

4

Vases chiriguano (*yambuí* et *yapepó*). Prov. : 1, Vallée d'Igüembé ; 2, Caruruti ; 3 et 4, Ivu. Couleurs : motifs noirs et rouges sur fond blanc crème (N° 1 = ¹/₃ ; 2-4 = ¹/₄ gr. nat. ±)

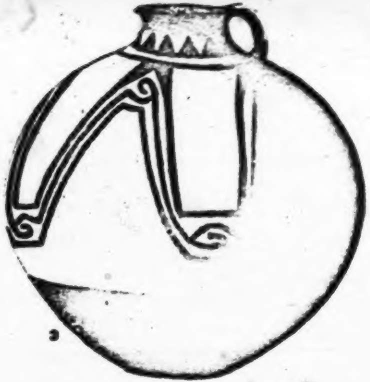
[facing p. 422, D]



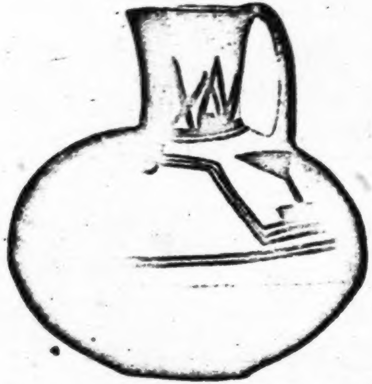
1



2



3



4

Vases chiriguano (*yapepó*). Prov. : 1-3, Machareti ; 4, Ivu. Couleurs : motifs rouges et noirs sur fond crème. (Nos 1 et 2 = 1/4 ; 3 = 1/4 ; 4 = 1/3 gr. nat. ±)

nithomorphes du Cuzco. L'analogie s'étend aux lignes perpendiculaires qui séparent des suivants chacun des triangles affrontés. Cette décoration est typiquement incasique. Les ancêtres des Chiriguano ont copié ce motif sur quelques exemplaires incasiques, exactement comme les anciens habitants de Tilcara, de La Paya et de Catamarca qui les ont tracés : les uns, sur un vase à anse latérale (Bregante, fig. 320, p. 268), les autres, sur une tasse (Boman, **2**, t. I, pl. XII, fig. 26 et pl. XIV, fig. *f*), et les derniers sur un vase apode (Outes, **2**, pl. III, fig. 5). En dehors des « aryballes », ou des vases de type purement péruvien, le « sablier » est un motif d'emploi plutôt rare. Il a été peint sur un vase de Fuerte Quemado publié par Ameghino (t. I, pl. X, fig. 333) et sur un vase de Punta de Balasto (Lafone Quevedo, **2**, pl. VII, fig. *a*). D'autres exemples pourraient être cités, mais je n'ai pas l'intention ni les moyens d'être complet.

Cet élément décoratif n'est pas étranger non plus à la poterie chilienne (Latcham, fig. 42, p. 18 et fig. 45, p. 19 ; Medina, fig. 180, 202, 206, etc.). Il figure également sur la base d'un vase araucan trouvé dans le territoire du Neuquen. (San Martin, pl. 15, fig. 111).

Des dessins triangulaires en forme de dents, enserrant entre eux des losanges, ont été pyrogravés sur une calebasse de Calama dont l'ornementation constitue un pendant de celle de nos vases chiriguano.

Losanges concentriques (pl. XXX, 52-56). — Les séries de losanges concentriques, qui sont tracées sur bon nombre de vases de mes collections, avaient déjà été peintes sur les poteries de la période chincha atacama à Tacna et à Taltal (Uhle, **4**, pl. XX, fig. 2 ; pl. XXI, fig. 2 et Guevara, pl. entre pp. 42 43) et gravées au feu sur les calebasses de Calama (Oyarzun, fig. 6).

Ce dessin est, pour ainsi dire, classique sur les aryballes de l'Argentine (Boman, **2**, t. I, pl. XVIII, fig. 43 et Outes, **2**, pl. III, fig. 2).

L'appareil réticulé (pl. XXX, 59-64). — Plusieurs vases de ma collection portent sur la panse ou sur le col une bande réticulée. Sur le vase de la planche LIV, 2, ce sont des triangles qui offrent cette particularité. Au sujet de ce motif, Odilia Bregante (p. 162) s'exprime de la façon suivante : « La décoration réticulée se retrouve en pleine vallée de Yocavil, à côté de pièces qui portent le symbole du triangle à spirale et l'élément en gradins et même dans des cimetières modernes comme celui de Chañar Yaco (v. par exemple, Lafone Quevedo, **1**, pl. VII, fig. *a*). Mais c'est dans les régions du nord, à Salta et à Jujuy que ce réticulé se rencontre en plus grand nombre d'exemplaires et où il entre dans la composition d'ornements caractéristiques. A la Isla de Tilcara, au Pucará de Tilcara et dans d'autres localités, le matériel archéologique qui comporte cet appareil forme le type de céramique le plus intéressant et assez abondant pour être classé. »

Certains vases de la Isla de Tilcara et du Pucará de Tilcara ont, en effet, comme nos vases chiriguano, une bande réticulée sur le bord. (Debenedetti, **2**, fig. 45, p. 79 et Bregante, fig. 164, p. 166.)

Au Chili nous rencontrons des bandes, des triangles, des losanges, des rectangles réticulés et là encore s'affirme l'unité de ces différentes cultures en ce qui a trait à la céramique. (Latcham, fig. 25-28, p. 14 et Bregante, fig. 232, p. 192.)

Échiquier (fig. 76). — Une tasse que j'ai acquise dans la vallée d'Igüembé est décorée d'un dessin en échiquier brun et blanc. C'est le seul exemple que j'en connaisse en pays chiriguano. Dans le nord-ouest de l'Argentine, ce motif a une dispersion très vaste : il s'étend de la Quebrada de Humahuaca à la province de San Juan (Bregante, p. 196).

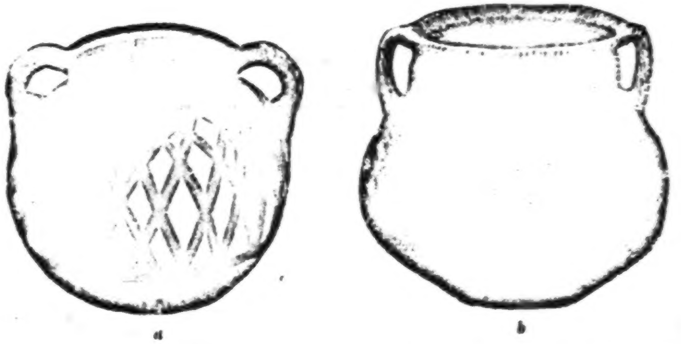
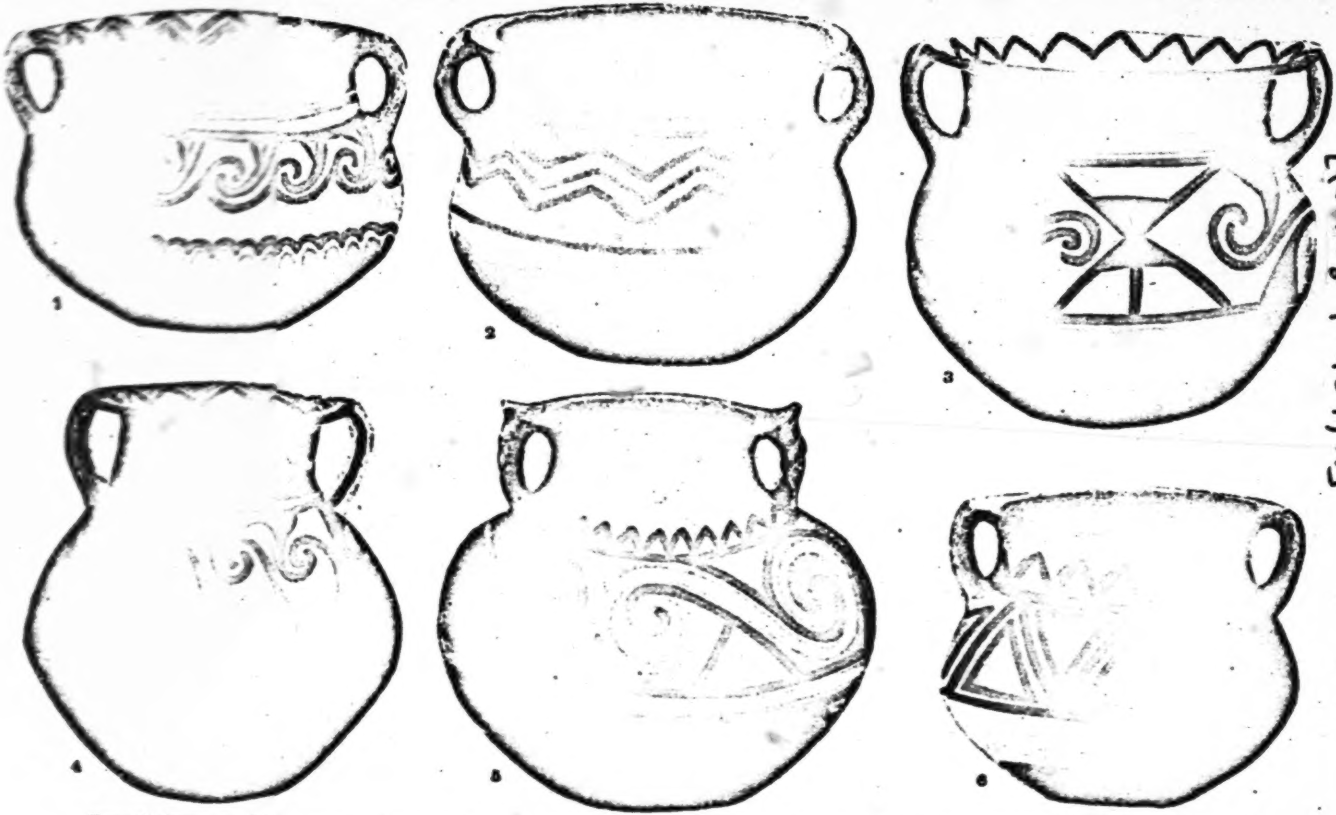


Fig. 82. — Le vase *b* provient du village chiriguano de Tiutapaw (haut Pilcomayo). Il présente une extraordinaire ressemblance avec le vase *a* de Tilcara. (1/3 gr. nat.)

Il était courant au Chili (Latcham, fig. 7, p. 7; fig. 41, p. 18; fig. 55, p. 22, etc.). A l'époque postcolombienne il était encore en usage chez les Araucan du sud de Mendoza (Métraux, **6**, fig. 12, p. 50).

Créneaux, lignes brisées, lignes en forme de Z (pl. XXXII, 154-155 et XXXIII, 200-206). — En essayant de définir, dans les pages précédentes, le style décoratif propre aux Chané de l'Itiyuro et aux Chiriguano de la région des missions franciscaines, j'ai mentionné ces lignes simples ou multiples qui, courant sur la panse du vase, forment des triangles, des crénaux et des Z à barres allongées ou unies. Au premier abord ces motifs, apparemment capricieux, semblent échapper à toute comparaison et l'on serait presque tenté de les croire autochtones ou constituant des réminiscences de l'art guyanais. On trouve, cependant, leur pendant dans l'archéologie du nord-ouest de l'Argentine et, comme prévu, dans celle de la Quebrada de Humahuaca.

Debenedetti (**2**, fig. 75, p. 132, et fig. 78, p. 135) reproduit un gobelet trouvé à la Isla de Tilcara qui, sur sa partie inférieure, porte une bande



Vases chiriguano en miniature (yapeporai) (servent de boîtes). Prov. : 1, 3 et 4, Yumbia; 2 et 6, Ibopeyti; 5, Saladito (haut Pilcomayo). Couleurs : motifs rouges et noirs sur fond blanc; 5, fond rouge. (Nos 1-3 = $^{1}/_{2}$ environ; 4 = $^{2}/_{3}$; 5 = $^{2}/_{3}$; 6 = environ $^{1}/_{2}$ gr. nat.)

1:Métraux

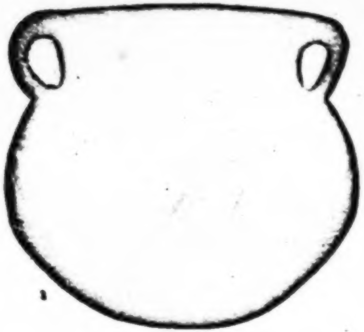
[facing p. 424, A]

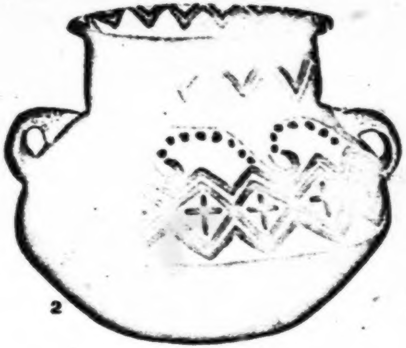
SF10 Chiriguano

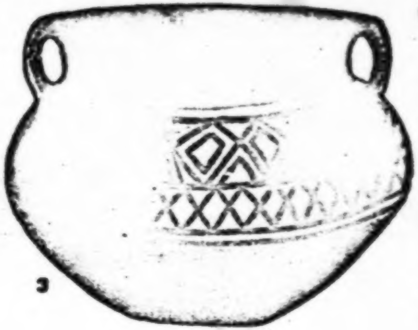
[facing P. 424, B]

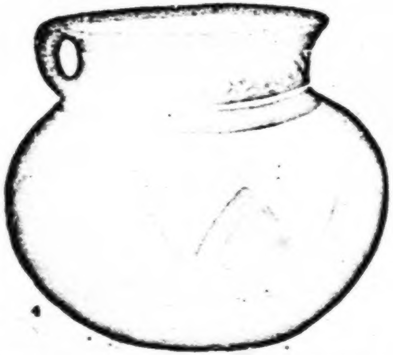
1:Métraux

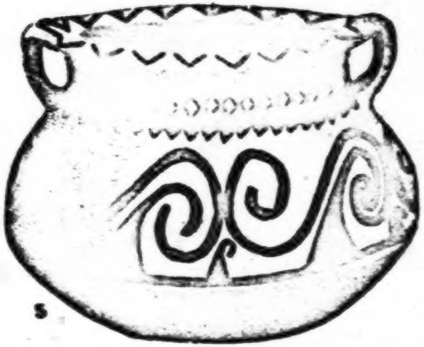
SF10 Chiriguano

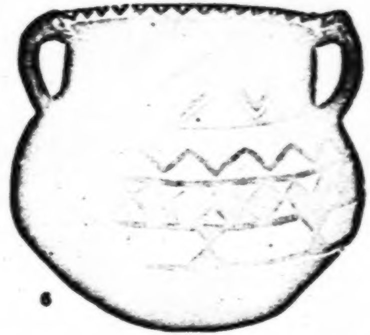

1


2


3


4


5


6

Vases chiriguano en miniature (yapeporai) Prov. : 1, Ibopeyti; 2, Tiwiraiti (haut Pilcomayo); 3, Tintapaw; 4, Caipipendi; 5, Yumbia; 6, Tintapaw. Couleurs : motifs rouges et noirs sur fond crème, à l'exception du n° 3, orné de motifs noirs sur fond rougeâtre. (N° 1 = 4/5; 2-6 = environ 1/ 2/3, gr. nat.)

composée de trois lignes parallèles qui se brisent à angles droits. C'est à juste titre que Mr. Debenedetti compare cette décoration à celle des vases chané dont il figure un exemplaire qu'il attribue erronément aux Choroti. La même remarque peut être faite au sujet de certains vases gravés de l'Arroyo del Medio qui, à certains égards, se rapprochent de nos vases chiriguano (Boman, **2**, t. II, fig. 207, III, p. 843).

Beaucoup plus frappante encore est la ressemblance entre les *yambuí* chiriguano de ce type et deux vases de la région diaguite, trouvé: l'un à Molino del Puesto (Fuerte Quemado, Catamarca), et l'autre à Hualfin (Catamarca), et qui tous deux ont été publiés par Bruch (**2**, p. 87, fig. 88 et Id., **2**, fig. 11, p. 8 et fig. 27, p. 13). Un *puco* de Llacta Mauca, province de Santiago del Estero, offre un dessin similaire à en juger par un croquis de Mr. Duncan Wagner. L'origine andine de ce type de décoration ne saurait faire de doute.

Des motifs en forme de Z se distinguent encore sur un vase de Tacna de la période chincha-atacama (Uhle, **4**, pl. XXI, fig. 1) et de San Felipe, Chili (Medina, fig. 68).

Les grands triangles qui courent sur la panse des *íru* et des *yambuí*, de la région des missions, ressemblent fort à un motif analogue qui couvre la surface extérieure de vases fabriqués par les Araucan du Neuquen (San Martin, pl. XV, fig. 3).

Dessin en forme de sourcil (pl. XLIX, 4). — Un vase de Saladillo (haut Pilcomayo) a pour seul et unique motif décoratif un étrange ornement en forme de sourcil stylisé qui se détache en blanc sur fond rouge et est situé sur le col. Ce dessin est constitué par deux lignes parallèles séparées par des points. En présence de ce curieux motif, on ne peut s'empêcher de penser immédiatement aux faces humaines peintes sur les urnes funéraires, de la région diaguite. Les organes du visage sont surplombés par une gigantesque arcade sourcillère qui, partant de la pointe du nez, descend à la hauteur des oreilles. La manière dont est tracée cette partie de la tête rappelle beaucoup la figure qui nous occupe ici.

Croix. — Le vase de la planche LX, 2, est orné sur la panse d'une série de croix inscrites dans des losanges. Ce signe constitue un élément décoratif dont les Chiriguano actuels font un emploi exceptionnel. Comme la plupart des motifs peints sur leurs vases, celui-ci n'a aucune signification précise. Une calebasse de la même région est décorée également de croix de Malte pyrogravées (v. pl. LXI, 1). On connait la fréquence de cet ornement, symbolique ou non, sur les urnes funéraires du pays diaguite, principalement de la région de Santa Maria (Catamarca); fréquence telle qu'elle a motivé un livre de Quiroga dont quelques illustrations sont intéressantes.

La croix figure aussi sur un vase de Taltal de la période chincha-atacama (Guevara, pl. entre pp. 46-47 et 50-51), sur une calebasse de Calama (Oyarzun, fig. 10), sur une autre de la Puna de Jujuy (Ambrosetti, **4**, fig. 70, p. 68, t. LIV) et sur une boîte de Morhuasi (Boman, **2**, fig. 75, pl. XXVII), etc.

Figuration de la face humaine. — La face humaine n'est reproduite sur aucun des vases que *j'ai* recueillis. Nordenskiöld (**10**, fig. 28, p. 137) figure et décrit une poterie sur le rebord de laquelle était représenté un visage : le nez y était en relief et les autres organes peints. La similitude de ce motif avec celui qui orne certaines pièces de la région andine n'a pas besoin d'être soulignée.

Signe de signification inconnue — Sur le *pambuí* de Macharetí (pl. LII, 2) a été peint un signe en forme de croissant, pourvu dans sa partie concave de deux traits figurant, peut-être, des pattes. Il s'agit, sans doute, d'un oiseau stylisé, présomption d'autant plus plausible qu'un autre vase de la même localité, et sorti de la même main, est décoré de figures d'animaux (chiens et crapauds) (pl. LII, 1).

Ce signe mystérieux a beaucoup d'analogie avec celui que l'on trouve sur un *puco* de Tolomosa, dans le département de Tarija (Rosen, **2**, fig. 175, p. 112) et sur des plats de La Paya et qui, eux aussi, sont des stylisations plus ou moins poussées de l'image d'un oiseau. (Boman, **2**, t. I, pl. X, fig. 22 et Ambrosetti, **6**, fig. 33-40, pp. 50-61.)

Représentations zoomorphes — Les figures d'animaux sont rares dans la poterie chiriguano, mais leur occurrence n'en accuse que mieux les similitudes de cet art avec celui des régions andines voisines. Les rangées de *paka* (pava del monte) sur le *pambuí* de l'Aguaray, forment le pendant des nandous des urnes funéraires diaguite et des oiseaux de La Paya. Le chien du vase de la planche apparaît presque identique au fond d'un *puco* de Molino del Puesto, Catamarca. (Bruch, **2**, fig. 70, p. 72.)

Les comparaisons que nous avons faites pourraient, sans doute, être étendues, et maints autres rapprochements signalés entre la céramique moderne des Chiriguano et celle des populations aujourd'hui disparues du haut-plateau bolivien et du nord ouest de l'Argentine. Continuer une telle recherche serait superflu, car il n'est personne qui, connaissant l'art qui a jadis fleuri dans la région andine et celui des Chiriguano, hésiterait à établir un rapport entre les deux et ne fît dériver le second du premier.

Comme on pouvait logiquement s'y attendre, ces similitudes deviennent plus nombreuses et plus frappantes à mesure que, parti du sud, on s'avance vers le nord, dans la zone andine qui court parallèlement à l'habitat des Chiriguano et des Chané. Le jour où la Bolivie orientale aura été explorée méthodiquement, on trouvera les modèles des vases que les ancêtres des Chiriguano ont admirés et copiés. A leur défaut, l'étude que nous avons poursuivie nous apporte la constatation d'un fait fort important. L'existence sur le haut Pilcomayo d'une céramique étroitement apparentée à celle de la Quebrada de Humahuaca est un indice qui prouve, d'une façon certaine, que l'art propre aux anciens habitants de ces contrées était identique à celui de leurs voisins, et peut être frères de race, du haut plateau bolivien.

Je crois que c'est un tort de parler, à propos des Chiriguano, de culture andine ou incasique. Le premier de ces termes est trop vague et le second partiellement faux. Dans ce chapitre j'ai cherché à démontrer que la céramique chiriguano offre d'étroites affinités avec celle des civilisations qui, par leurs nombreux points de contact, semblent avoir subi une influence chincha ou atacama et qui ont précédé la culture des Inca.

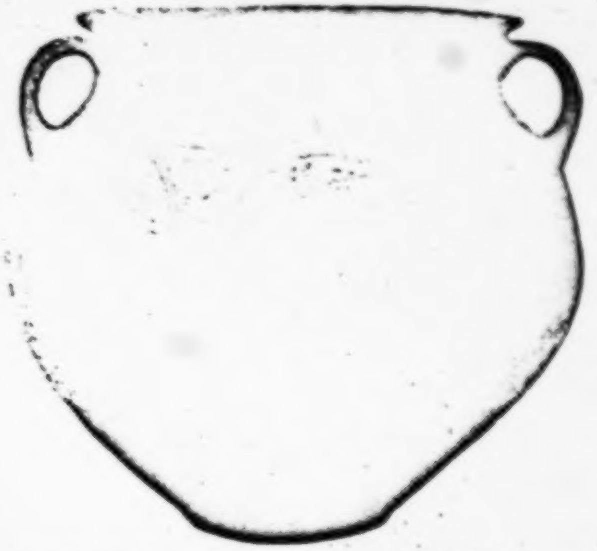


Fig. 62. — Vase chané. Prov. : Tuyunti (Aguaray, Chaco Salteño). Sur la panse : série de pakí (*paso del monte*) en brun noir sur fond blanc. ($^1/_4$ gr. nat.)

Si l'on compare la céramique actuelle des Chiriguano avec celle des Quicha du Cuzco, certaines analogies apparaîtront, mais elles ne seront ni assez abondantes, ni assez concluantes, pour établir une filiation directe. Les aryballes manquent ou sont rares, les plats ornithomorphes peu fréquents, etc.; par contre, nous avons vu combien multiples et étroits sont les liens de cette céramique avec celle de la période chincha-atacama. La céramique chiriguano se trouve, par rapport à celle du Cuzco, dans une situation analogue à celle du nord-ouest de l'Argentine : sur un fond andin, mais original, se sont superposées des influences venues du Cuzco. Cette action des Inca sur les Chicha est attestée aujourd'hui encore par la présence, chez les Chiriguano, de vases à pied du plus pur type incasique et des vases apodes de même origine. Relevant de la même influence, on peut ajouter certains motifs décoratifs dont je me suis déjà occupé.

La tradition arawak et amazonienne n'est guère représentée que par les bols à pied (*compoteras*), les vases à panse côtelée, ceux à corps tronconique et panse subsphérique, et peut être par certains motifs (figuré en forme de T, pl. XXXVIII, 1).

La conclusion de ce chapitre sera : il existe aujourd'hui, pour quelques années encore, une civilisation qui, étroitement apparentée à celle des Chicha, continue un art antérieur à celui des Inca, mais influencé par eux. Puisse ce fait rendre les archéologues prudents.

CHAPITRE VII

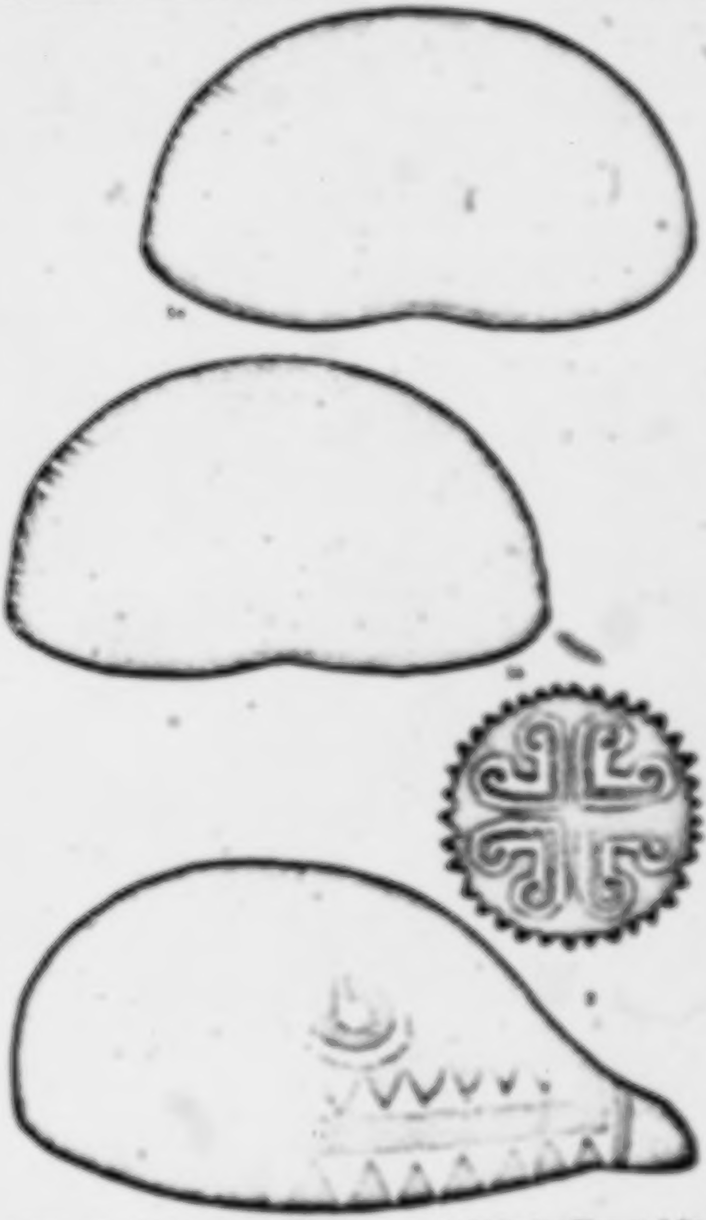
Les calebasses

Le second art où les Chiriguano excellent est celui de la pyrogravure et de la gravure sur calebasses. Alors que la poterie était une activité essentiellement féminine, la pyrogravure était du ressort des hommes. Nordenskiöld (**8**, pp. 233-236) croit, tout à fait à tort me semble-t-il, que la pyrogravure est d'origine andine. Il avance à l'appui de cette opinion les avantages que la connaissance du métal offre à cet art. Cependant, les populations du haut Xingú, où l'influence andine ne s'est certainement jamais fait sentir, ont des calebasses pyrogravées, de même que les Guató du haut Paraguay. La pyrogravure est également en usage chez les indiens de la Guyane, chez qui une action de la civilisation incasique est fort problématique. La distribution de la pyrogravure démontre, à elle seule, qu'il n'est point besoin de posséder des objets en métal pour pouvoir pratiquer cette technique.

Si l'on compare les motifs qui ornent les calebasses que j'ai recueillies dans le Chaco avec ceux que présentent les calebasses pyrogravées trouvées dans le nord-ouest de l'Argentine, on est frappé de la similitude de leur style et des nombreuses analogies de détails qu'ils ont en commun. C'est ainsi que la croix de Malte qui orne une calebasse de Jujuy (Ambrosetti, **4**, p. 66, fig. 70, t. LIV) se retrouve identique sur les calebasses des planches LXI, 1 ; LXII, 1, et que les volutes d'un maté de Tastil (Boman, **2**, t. I, fig. 84 *a*) ont leur pendant dans les crochets incisés sur le spécimen de la planche LXI, 2. Sur le fragment d'une calebasse découverte dans la même région (Boman, **2**, t. I, pl. XXXII, fig. 84) et sur un autre exemplaire de La Paya (Ambrosetti, **8**, fig. 288, p. 524), nous avons le prototype de l'échiquier qui agrémente si souvent

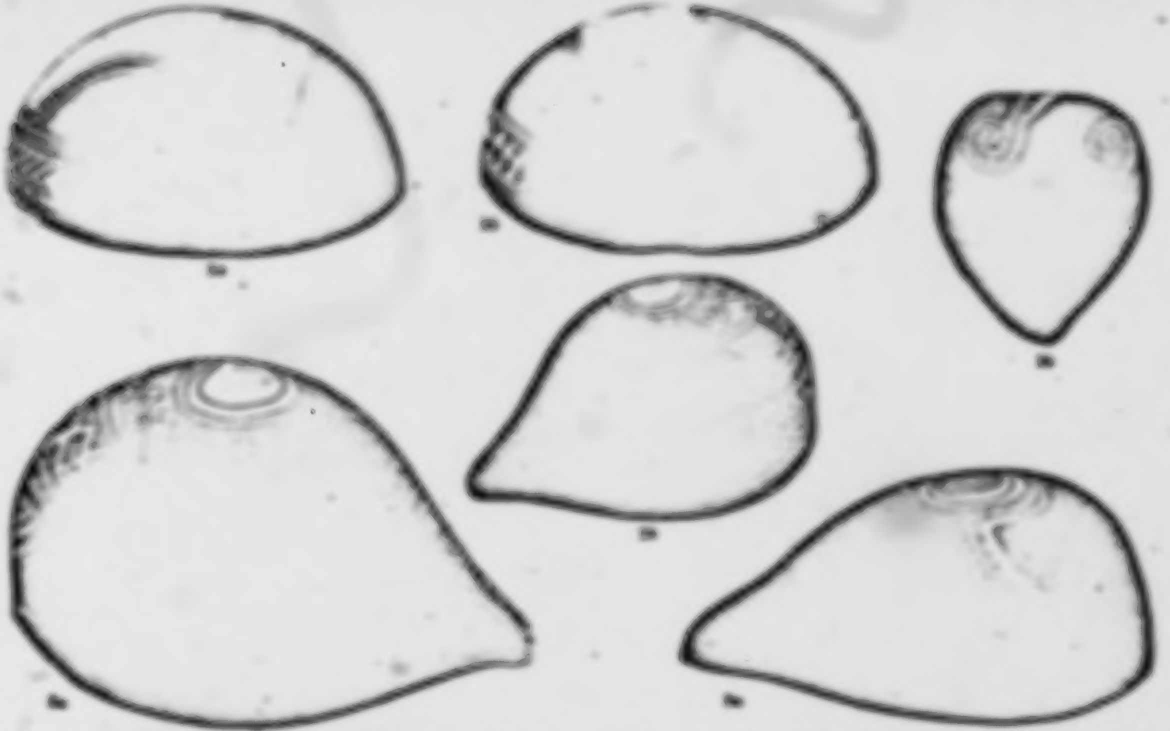
[facing p. 428, A]

A. Métraux, La civilisation des Indiens Chiriguano Planche [illegible]



[illegible] Chiriguano. [illegible]

[Facing p 428, B]

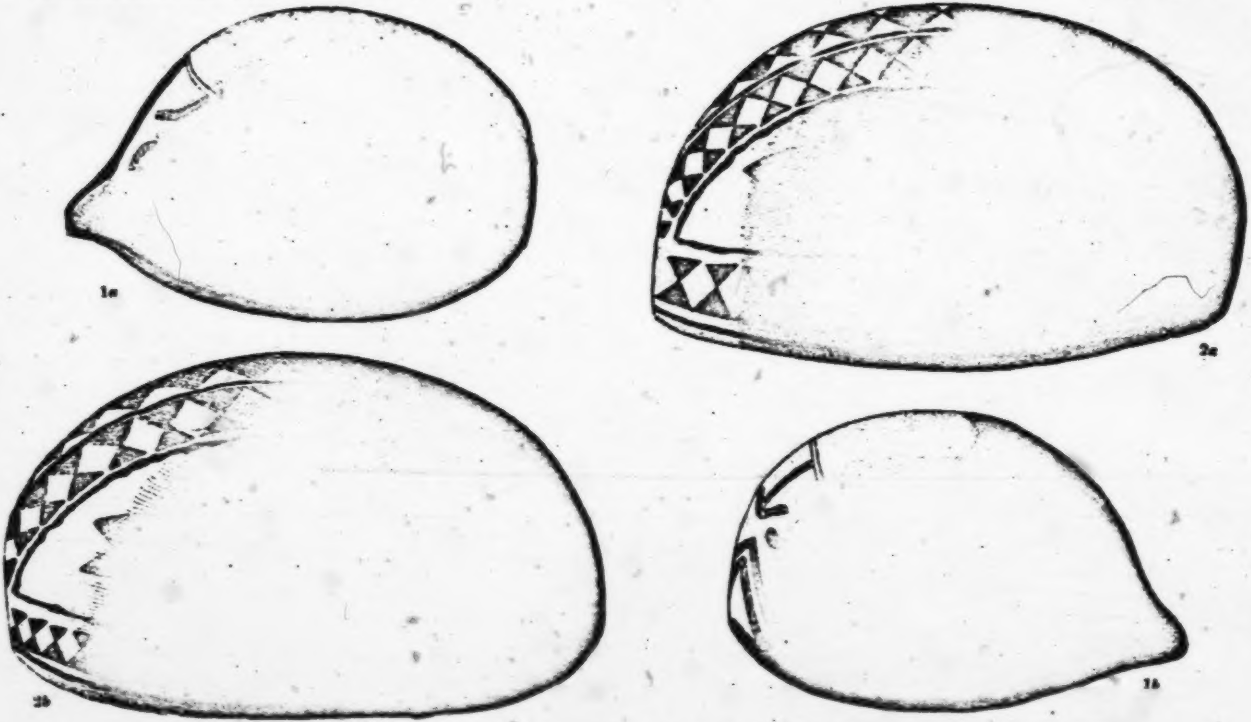


[illegible]

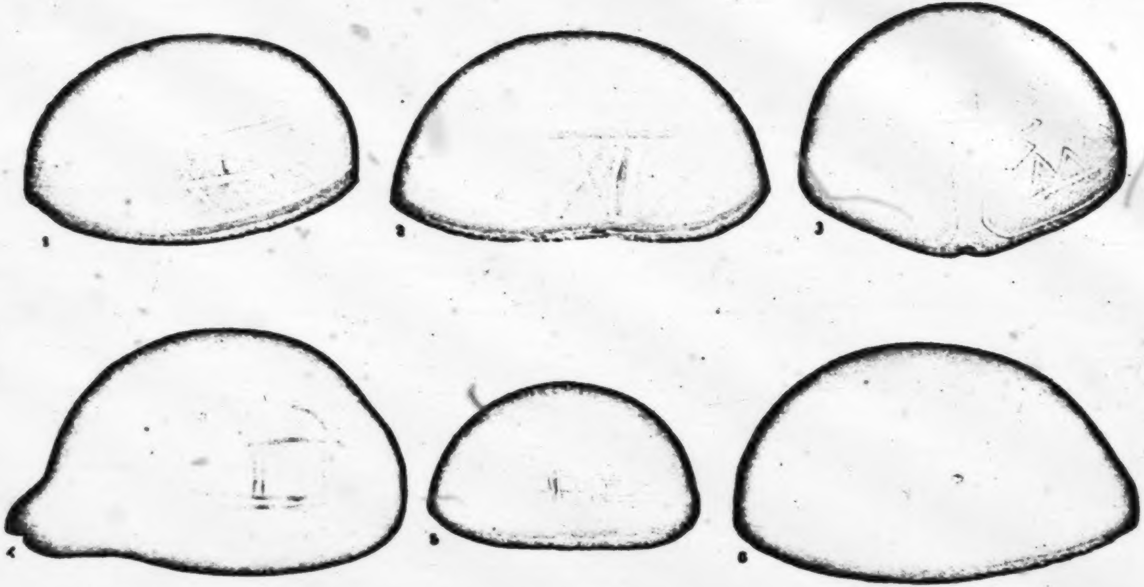
[facing p. 428, C]

1:Métraux

SF10 Chiriguano



Calebasses incisées et pyrogravées. Chiriguano. Les nos 1 (*a* et *b*) et 2 (*a* et *b*) proviennent de la mission de Machareti. Motifs gravés : 1, personnage humain et oiseaux ; 2*a*, chien (?) ; 2*b*, lama. (1/3 gr. nat. ±)



Calebasses incisées et pyrogravées. Chiriguano. Prov. : 1, Masavi (vallée d'Igüembé); 2, Achua (haut Pilcomayo); 3, Caruruti; 4, Machareti; 5, Tiwiraiti; 6, Caipipendi
Remarque : noter la marque de propriété sur la calebasse 4. (N° 1 et 3 = 1/2 ; 2 et 4-6, 1/3 gr. nat. ±)

[facing p. 428, D]

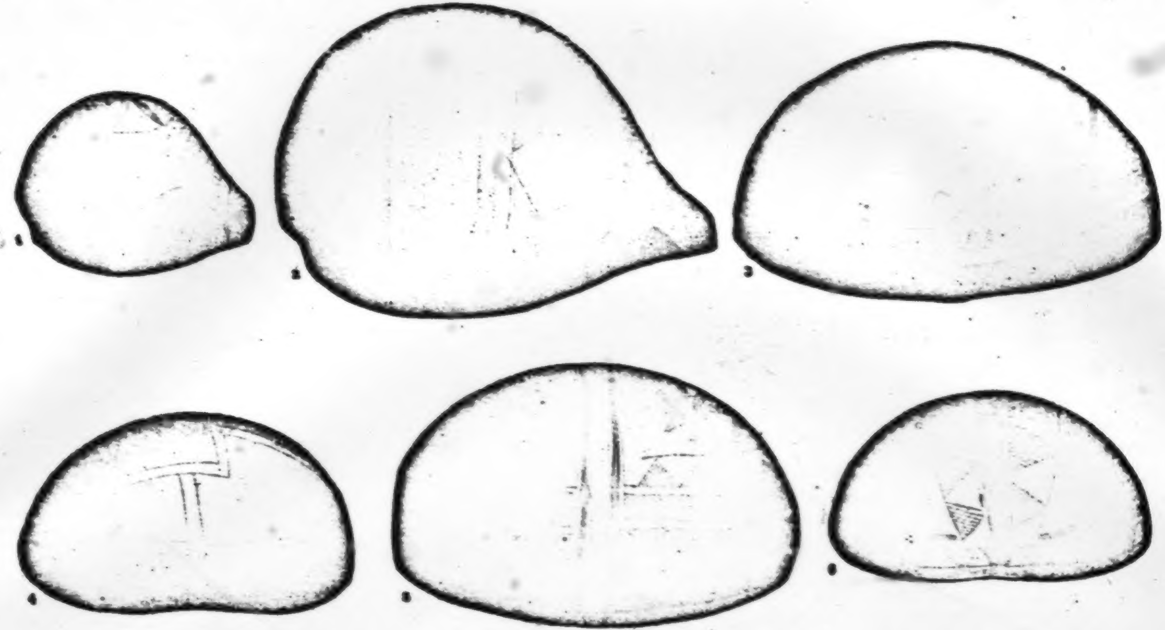
1:Métraux

SF 10 Chiriguano

[facing p. 428, E]

1:Métraux

SF 10 Chiriguano



Calebasses incisées, pyrogravées et peintes. Chiriguano Prov. : 1, Tigüipa ; 2 et 6, Machareti ; 3, Ivu ; 4, Saladito ; 5, Tiwiraiti (haut *Pilcomayo*)
Remarque : la calebasse nº 3, *est peinte au roucou. (¹/₂ environ de la gr. nat.)*

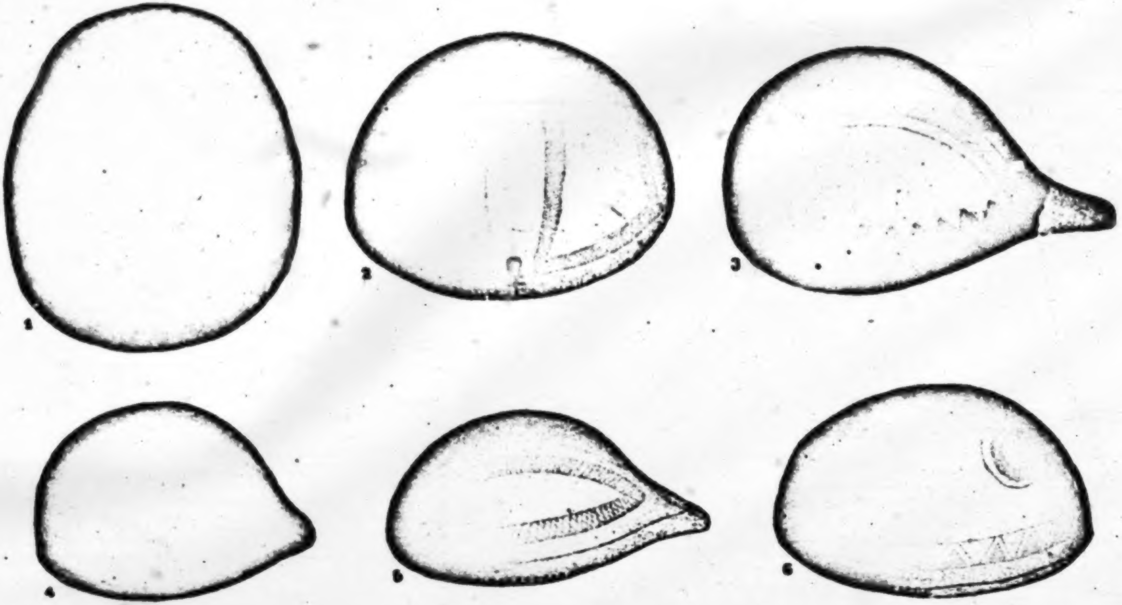
$\frac{1}{2}$

PLANCHE LXVI

[facing p. 428, F]

1:Métraux

SF10 Chiriguano

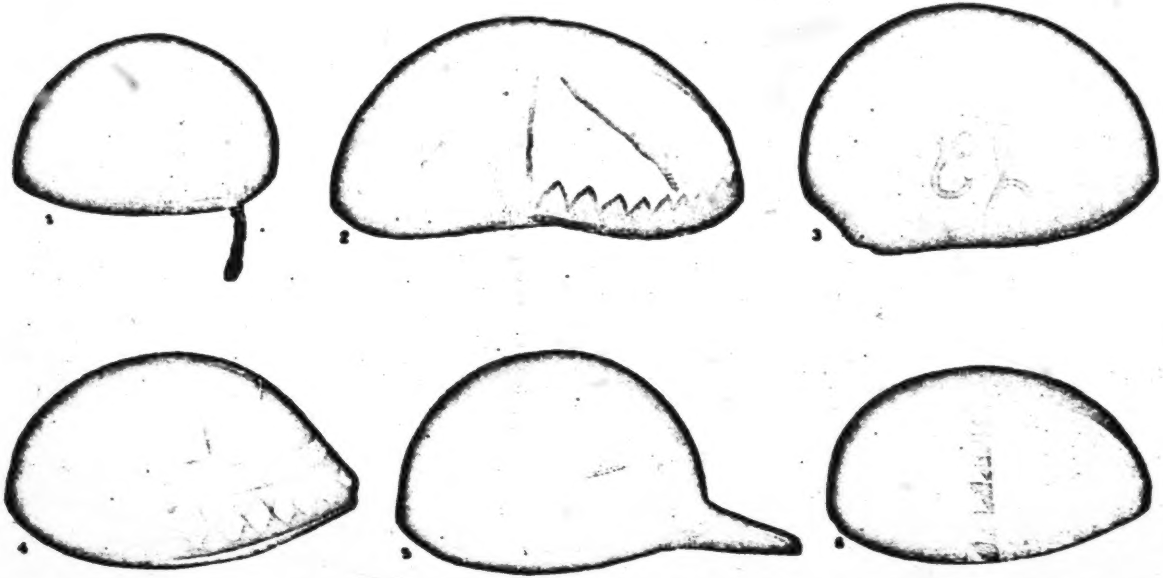


Calebasses incisées, pyrogravées et peintes : Chiriguano. Prov. : 1, Santa Rosa; 2, Mangaruti; 3 et 6, Caipipendi; 4, Masavi; 5, Caruruti
Remarque : toute la partie inférieure du 3 est peinte au roucou. (¹/₂ environ de la gr. nat.)

[facing p.428,6]

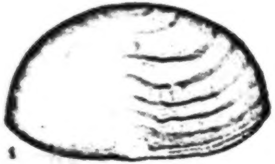
1:Métraux

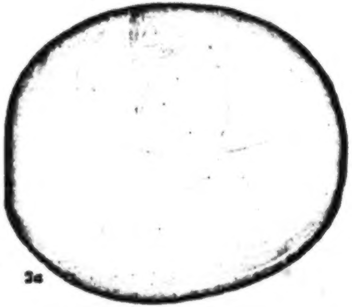
SF10 Chiriguano

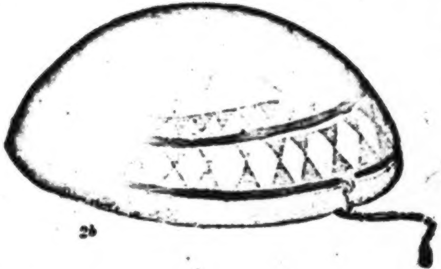


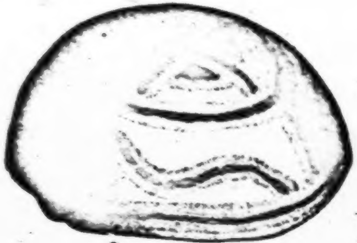
Calebasses incisées, pyrogravées et peintes. Prov. : 1, Caratindi (Igüembé) ; 2 et 6, Machareti ; 3, Tiwiraiti ; 4, Tintapaw (haut Pilcomayo) ; 5, Caipipendi. Remarques : sur le n° 3, chiffres plus ou moins déformés. La calebasse n° 4 est peinte, pyrogravée et incisée. (N° 1-3 et 5 = 1/2, 4-5 = 1/5 environ gr. nat.)

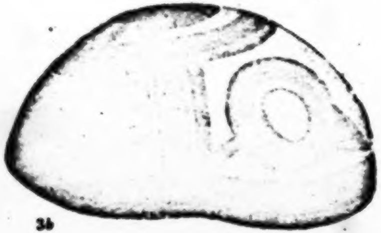
1/2 1/5

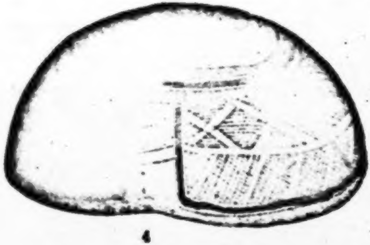

1


2a


2b


3a


3b


4

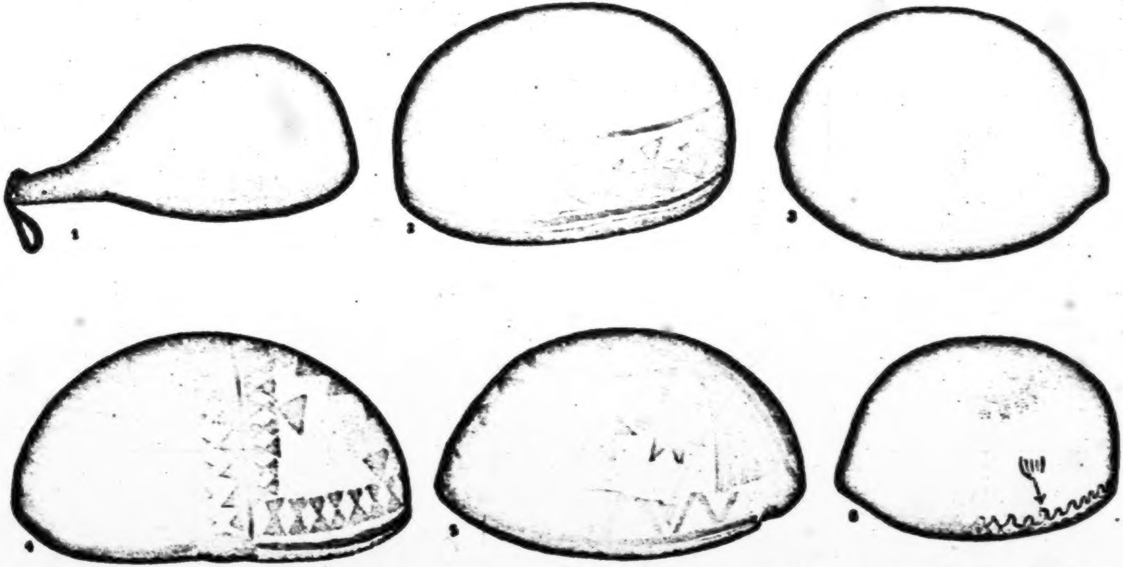
Calebasses incisées et pyrogravées. Prov. : 1, Ñawirenda ; 2a et b, Caratindi (Vallée d'Igüembé) ; 3a et b, Yumbia ; 4, Ibopeyti. Remarque : sur le nº 3a et b a été représenté un oiseau fortement stylisé. (Nºˢ 1-3 = $^1/_2$; 4 = $^1/_3$ environ de la gr. nat.)

[facing p. 428, H]

1:Métraux

SF 10 Chiriguano

[facing p.428, I]



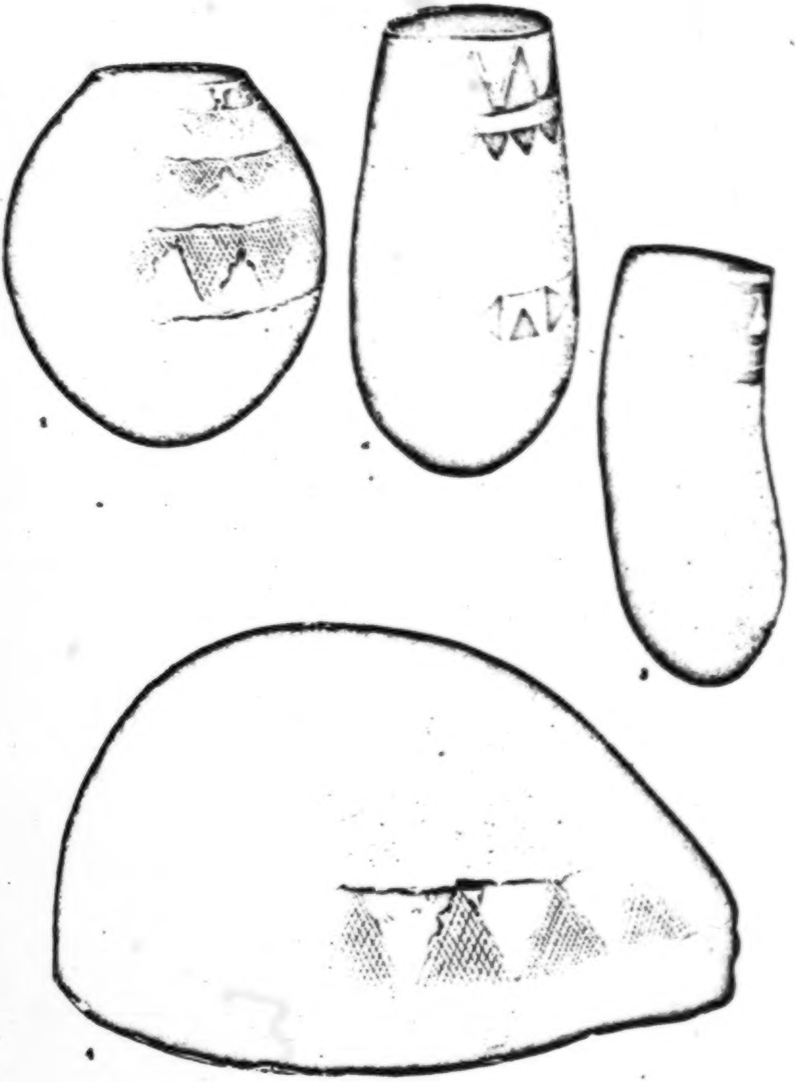
Calebasses pyrogravées et incisées. Chiriguano. Prov. : 1 et 3, Caipipendi; 2 et 4, Macharetí; 5, Tiwiraiti (haut Pilcomayo); 6, Ñawirenda (haut Pilcomayo). Remarques : la calebasse nº 1 est ornée d'une série de chiffres gravés allant de 1 à 10; la calebasse nº 6 de motifs nettement européens d'inspiration. (Nos 1, 3, 5 et 6 = $^1/_3$; 2 et 4 = $^1/_2$ environ de la gr. nat.)

1:Métraux

SF10 Chiriguano

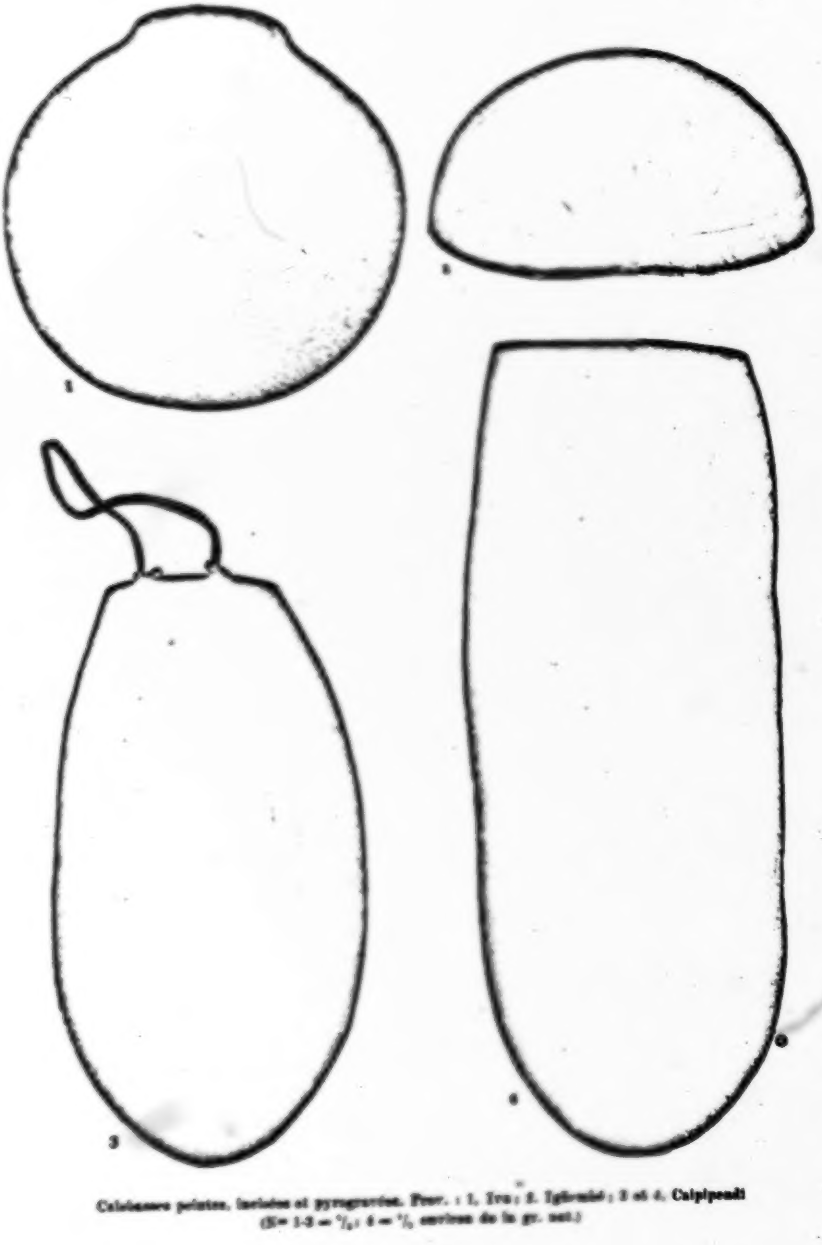
[facing P. 428, J]

A. Métraux, *La civilisation des indiens Chiriguano* Planche LXX



Calebasses incisées et pyrogravées. Chiriguano. Prov. : 1 et 4, Taraïri ; 2, Macharetí ; 3, Caipipendi (Nos 1 et 2 = 1/2 ; 3 = 1/3 ; 4 = 1/2 environ de la gr. nat.)

[Facing P. 428, K]



Calebasses peintes, incisées et pyrogravées. Prov. : 1. Ivu ; 2. Igüembé ; 3 et 4. Caipipendi
(N° 1-3 = [illegible] ; 4 = [illegible] environ de la gr. nat.)

les calebasses chiriguano (pl. LXI, 1 *a*, et pl. LXIV, 2). Les bandes réticulées qui encadrent le décor d'une des calebasses de Calama (Boman, **2**, t. II, pl. LXXV, fig. 176 *b*) sont fréquemment incisées sur celles des Chiriguano (pl. LXVI, 1 et 4; pl. LXIX, 3, etc., par exemple) de même que les rangées de triangles à champ noirci qui figurent sur quelques calebasses de la Puna de Jujuy (Ambrosetti, **4**, fig. 61-63, pp. 65-66; fig. 70-71, pp. 58-69, t. LIV) et sur le fragment de La Paya déjà mentionné. La ligne zigzaguée qui se détache en blanc sur l'appareil réticulé d'une des calebasses de Calama (Boman, **2**, t. II, pl. LXXV, fig. 186 *c*) réapparaît presque identique sur la jolie calebasse de la planche LXII, 2.

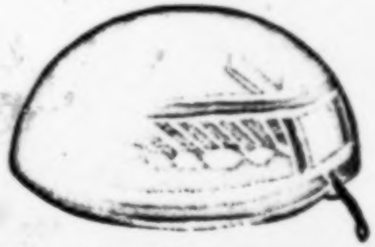


Fig. 84. — Calebasse incisée et pyrogravée. Prov. : Caratindi (Vallée d'Igüembé). (¹/₃ environ de la gr. nat.)

Je ne puis donner meilleur argument en faveur de l'étroite analogie qu'offrent entre elles les calebasses de la région andine et celles des Chiriguano modernes, qu'en publiant la calebasse de la planche LXII, 3 *a* et *b*, trouvée en territoire diaguite dans la province de Catamarca (« La Quebrada », Valle del Cajón). Son décor se compose de bandes incisées et finement réticulées sur un fond noirci. Les crochets qui partent du cercle gravé sur le haut de la calebasse et des bords de celle-ci, rappellent étrangement les motifs analogues que nous avons vus sur les exemplaires chiriguano.

La spirale, qui semble avoir été un motif particulièrement cher aux pyrograveurs du nord-ouest de l'Argentine et du désert d'Atacama ne figure sur aucun des spécimens de mes collections, si l'on ne veut pas considérer comme des rudiments de spirales ou des spirales dégénérées, les crochets que nous voyons sur quelques calebasses chiriguano (pl. LXI, 2). Il est intéressant de constater que la spirale et le triangle à volute des calebasses andines sont typologiquement étroitement apparentés aux motifs analogues que les femmes chiriguano du haut Pilcomayo peignent sur leurs vases. Si ces dessins se sont mieux conservés dans la céramique que dans la pyrogravure, cela tient, sans doute, à ce que ce premier art est resté plus proche de ses origines. Les femmes, qui en ont le monopole, sont plus conservatrices que les hommes qui décorent les calebasses.

Sur presque toutes les calebasses de ma collection, les dessins pyrogravés alternent avec des motifs incisés. Il en est peut être de même pour les calebasses de la région andine. A en juger par les excellentes photographies que Boman (**2**, t. II, pl. LXXVI) nous en donne, et par l'exemplaire de la vallée calchaqui que je publie ici, c'est à tort que ce savant les considère comme ayant été entièrement pyrogravées. Lorsqu'un Chiriguano incise au couteau un dessin sur une calebasse, il a toujours soin de remplir les traits gravés avec de la cendre pour les faire ressortir. Ce procédé, à première vue, peut se confondre avec la pyrogravure proprement dite.

Un simple coup d'œil sur les planche LXI-LXXI permet de se rendre compte que la pyrogravure et la gravure sur calebasses n'obéissent pas à des règles stylistiques aussi rigides que la poterie. Ces calebasses diffèrent fortement les unes des autres et c'est à peine si quelques motifs semblent être préférés à d'autres. A quoi tient cette diversité ? Je la crois artificielle et je suis persuadé que jadis cet art obéissait à des normes précises, en un mot qu'il y avait autrefois un véritable style de la pyrogravure et de la gravure sur bois. Comment expliquerait-on autrement que ce sont précisément les plus belles pièces de ma collection qui soient en même temps les plus anciennes et les plus semblables aux prototypes andins (pl. LXI, 1 et 2; LXII, 1 et 2; LXIV, 2; LXVIII, 2 et 3, etc.). N'oublions pas que la pyrogravure est une activité masculine et que les hommes sont plus accessibles que les femmes à toutes les innovations. En outre, ceux-ci sont allés, pour la plupart, en Argentine et ils en ont rapporté avec une nouvelle mentalité, des modèles et des inspirations étrangères à leur ancienne tradition. Cette influence européenne est patente en bien des cas : c'est ainsi que la calebasse de la planche LXVII, 3 et celle de la planche LXIX, 1 est ornée de chiffres arabes. Les calebasses de la planche LXIV, 1, LXV, 1 et 5, LXIX, 5 sont décorées de fleurs ou d'étoiles stylisées qui n'ont rien d'indien. L'action des blancs et de leur mauvais goût est évidente dans les motifs peints en rouge qui agrémentent la calebasse de la planche LXV, 3.

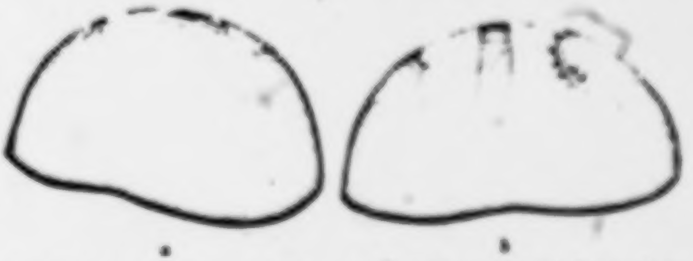


Fig. [illegible] a et b. — Calebasse gravée. Le bord seul en a été légèrement pyrogravé. Sur un côté (a) on voit un félin (tigre ou puma), sur l'autre (b) : un renard (?) et un oiseau. Prov. : [illegible] (Vallée d'Igñembi). ([illegible] environ de la gr. nat.)

Les représentations anthropomorphes ou zoomorphes sont plus courantes sur les calebasses que sur la poterie. Un bonhomme fortement schémotif est figuré sur la calebasse de la planche LXIII, 1 a et b, sur la calebasse de la planche LXIII, 2 a ont été gravés des chiens, sur celles des planches LXIII, 1; LXVIII, 2 a et b; LXIX, 2; LXXI, 2, des oiseaux. Un homme a été représenté d'une façon fort expressive sur la calebasse numéro 2 b de la planche LXIII et sur la calebasse de la figure 96 a on reconnaît un cheval et un félin, puma ou jaguar. Trois poissons et un oiseau apparaissent sur l'exemplaire de la planche LXVII, 2.

Les Indiens de la mission d'Ivo, et ceux de la vallée de Caipipendi, peignent leurs calebasses en rouge. Cette couleur ne s'efface que fort difficilement et ne s'étend pas en dehors du pourtour des dessins colorés. Pour obtenir ce résultat, les Chiriguano commencent par enlever l'épiderme qui la couvre, sauf aux endroits qui doivent rester sans coloration. Ensuite ils enduisent sa surface extérieure de rouge et grattent le tégument là où ils l'ont conservé. Les figures se détachent alors en rouge sur fond jaunâtre. Un procédé analogue est en usage chez les Tacana (Nordenskiöld, 8, p. 244). Les motifs qui ornent la plupart des calebasses peintes que j'ai recueillies à Ivo sont, malheureusement, fortement influencés par des modèles européens et, à côté de très jolis dessins, on en trouve d'autres de la plus désolante banalité.

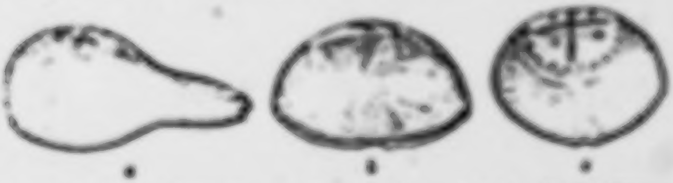


Fig. 96 a, b et c. — Calebasses en miniature, [illegible] jouets d'enfant. [illegible] Tapiete, près de l'Aguaray (Chaco Bolivien); b. [illegible]

CHAPITRE VIII

Le tissage

Le tissage est une industrie très répandue chez les Chiriguano; malheureusement, à l'époque actuelle, ses produits sont quelconques et, depuis qu'ils emploient les couleurs à l'aniline (1), souvent fort laids. La plupart de leurs ponchos sont copiés de ceux des métis boliviens.

---

(1) Les Chiriguano extrayaient la couleur bleue d'une plante qu'ils appellent [illegible], c'est-à-dire « herbe bleue ». Ils en pratiquaient également la culture. Pour colorer leurs fils [illegible], ils les trempaient dans une décoction de cette herbe. Parfois aussi

Le type de métier à tisser qui prédomine chez les Chiriguanos, est celui qui a reçu le nom de métier à tisser arawak. La planche LXXIII en donne une idée. Deux fourches sont plantées en terre. Elles soutiennent deux

Fig. [illegible]. — [illegible] (Photo [illegible].)

traverses parallèles dont l'une, celle d'en bas, est une sorte de mortier en bois dur et lourd. Les fils de la chaîne sont enroulés autour d'eux, mais à chaque tour [illegible] après [illegible] une

---

[illegible]

[illegible] (Diccionario Chiriguano-Español y Español-Chiriguano, etc., pp. [illegible] et [illegible].)

cordelette tendue parallèlement au sol. Une fois le tissu fini, cette feuille est retirée et d'un coup la pièce d'étoffe, qui formait jusque là une bande sans fin, s'ouvre (fig. 91).

Le peigne de nos métiers à tisser européens est remplacé ici par un

Fig. 90. — Jeune fille Chiriguano [illegible] (Photo A. M.)

entrelacs de fils qui saisissent alternativement un fil de la chaîne puis l'autre.

La trame est passée à l'aide d'une navette dont le va-et-vient est facilité par un sabre de tisserand (*[illegible]*) qui écarte les fils de la chaîne. Ce dernier instrument est employé pour serrer le tissu chaque fois que la trame a passé. Un métacarpien de mammifère taillé en pointe (fig. 92) ou un bâtonnet pointu ou fusiforme (fig. 93 et 94) permet de déplacer les fils de la chaine d'avant en arrière une fois qu'ils ont été croisés à l'aide du peigne. La femme qui vient de passer la trame saisit à pleine main ce poignard et d'un coup sec soulève les fils de la chaine après avoir tiré sur le peigne. Les travaux difficiles, probablement l'exécution de quelques figures compliquées, se font avec une aiguille en bois, dont malheureusement je n'ai pas vu l'emploi.

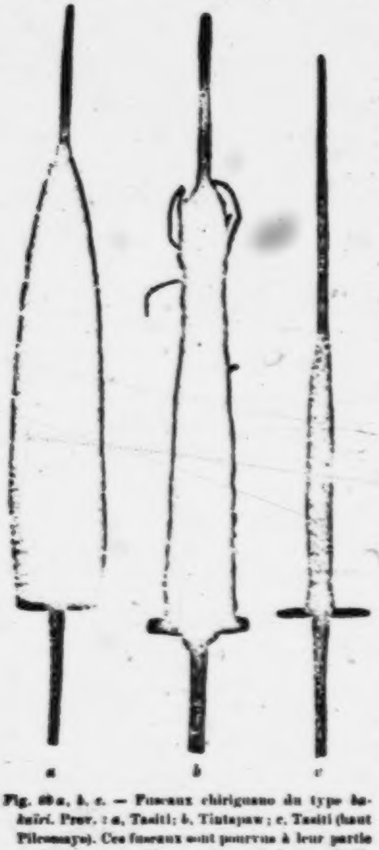


Fig. 89 a, b, c. — Fuseaux chiriguano du type *bakairi*. Prov. : a, Tasiti; b, Tintaypaw ; c, Tasiti (haut Pilcomayo). Ces fuseaux sont pourvus à leur partie supérieure d'une rainure qui permet de fixer le fil. La fusaïole de a et b est en terre cuite, celle de c en bois. (1/2 gr. nat.)

Les Chiriguano ont leur métier à tisser en commun avec nombre de tribus de l'Amérique tropicale et ils l'ont, sans doute, connu au Paraguay déjà, du moins sous une forme plus rudimentaire. On peut voir dans quelques villages chiriguano des métiers à tisser du type incasique ou quichua, c'est-à-dire, horizontaux. La chaine est alors fixée à une cordelette le long d'une pièce de bois et le tissu est enroulé à mesure qu'il avance.

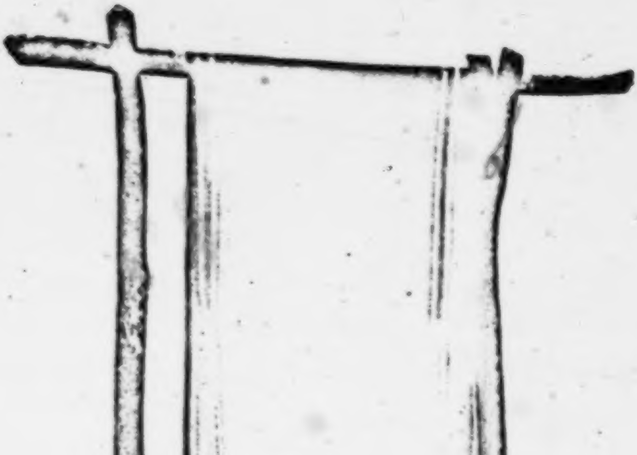
Les bandeaux frontaux et les ceintures sont tissés avec des métiers d'un type analogue à celui qui vient d'être décrit. Les fils de la chaine sont fixés à une boucle en coton qui est attachée à un pilier de la hutte. Au fur et à mesure que le tissu se fait, on l'enroule autour de deux bâtonnets ou de deux épis de maïs qui sont attachés à l'extrémité inférieure de la chaine (pour ce type de métier à tisser, voir Nordenskiöld, **10**, fig. 4, p. 175).

Je reproduis à la figure 95 un bandeau frontal *tüumbi*. Aujourd'hui ces ornements sont devenus fort rares et seuls quelques vieillards les portent encore. Notre exemplaire est teint avec des couleurs naturelles.

Toutes les indiennes qui vivent hors de l'influence des missions portent encore le *tipoy*, c'est-à-dire, une sorte de long fourreau qu'elles attachent sur l'épaule à l'aide d'une épingle de nourrice actuellement et jadis

[facing p. 434]

A. MÉTRAUX, *La civilisation des Indiens Chiriguano* PLANCHE LXXII



Métier à tisser chiriguano, du type dit « arawak ». Prov. : Ivu. ($^1/_{10}$ gr. nat.)

d'une épine. Autrefois ces *tipoy* étaient tissés par les indiennes sur des métiers du type arawak. Ils étaient en coton et teints en bleu noir. Il est presque impossible de nos jours de trouver une femme dont le *tipoy* ne soit pas en *chamalote*, sorte de cotonnade bon marché que les Syriens et les métis vendent à haut prix à nos Indiens. Dans la vallée de Caipipendi, j'ai rencontré deux vieilles qui conservaient encore le *tipoy* des anciens temps. Elles ne voulurent me le céder à aucun prix. A Caruruti, un vieux bonhomme, désireux de faire une bonne affaire, me vendit fort

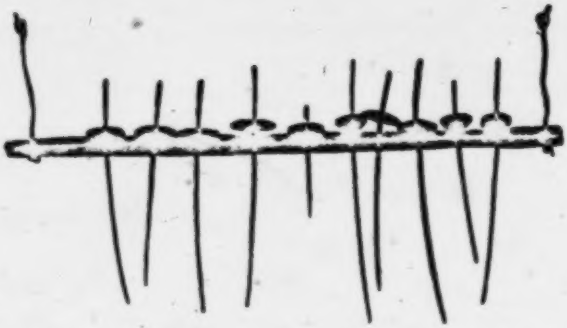


Fig. 90. — Dessin indiquant comment les fuseaux sont arrangés à l'intérieur d'une hutte chiriguano. Ils sont enfilés dans les trous ménagés le long d'un bambou qui est suspendu contre les parois de l'habitation. (1/5 gr. nat.)

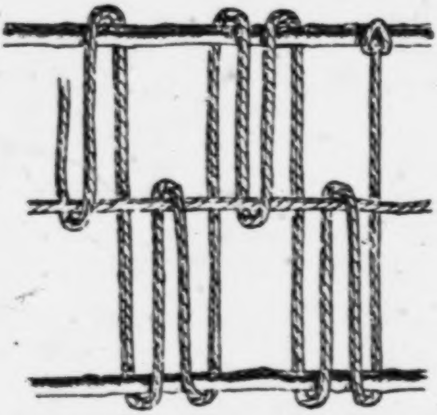


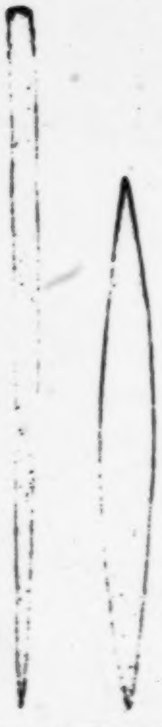
Fig. 91. — Schéma indiquant comment sont disposés les fils de la chaîne sur un métier chiriguano du « type arawak » *(d'après Nordenskiöld).*

cher celui de sa femme pour s'acheter de l'eau-de-vie. Il fallait bien fêter dignement Pâques.

Les chemises *(tiru-kumbaè)* que les hommes arboraient jadis, n'existent plus que dans le souvenir des vieillards.

Les tissus actuels des Chiriguano n'offrent presque aucune originalité.

Fig 92. — Métatarsien de mammifère taillé en forme de poignard que les femmes Chiriguano utilisent pour croiser et serrer ensuite les fils de la chaîne. Prov. : Ivu. (1/2 gr. nat.)



Figs 93-94. — Poinçons ([illegible]) pour croiser et serrer ensuite les fils de la chaîne. Prov. : Saladó grande. (1/2 gr. nat.)

Ils sont généralement unis et s'ils présentent quelques motifs linéaires, ceux-ci sont servilement copiés sur des modèles provenant de la région andine. Les tissus quichua, prototypes de ceux des Chiriguano, n'en sont pas moins d'une meilleure qualité et d'une plus grande richesse d'ornementation. Outre les dessins purement géométriques, ils sont fréquemment agrémentés de petites figures représentant des animaux ou des bonshommes. Rien de semblable chez les Chiriguano. La simplicité de leurs tissus forme un contraste frappant avec la richesse et la variété de la décoration de leur céramique. Leur infériorité à cet égard est loin de correspondre à l'habileté qui leur est habituelle dans toutes leurs activités. Il suffit de voir les travaux admirables que les fillettes chiriguano exécutent dans les missions pour se rendre compte de ce dont elles auraient été capables si des traditions historiques ne les avaient pas tenues à l'écart de cet art. Leurs lointains ancêtres Tupi-Guarani ne connaissaient que des formes rudimentaires du tissage et l'on peut affirmer que

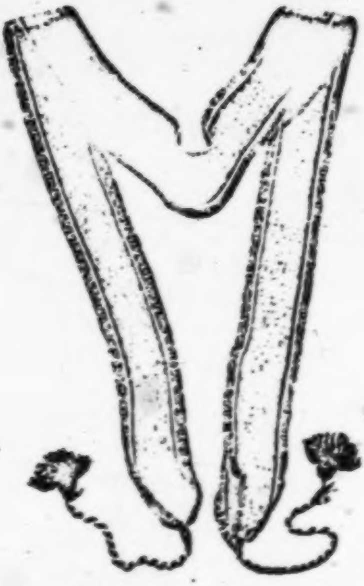


Fig. 85. — Bandeau frontal ([illegible]). Prov. : Yumbia
(1/6 gr. nat.)

cette industrie est restée étrangère à toutes les tribus tupi qui n'ont pas subi l'influence d'une nation plus civilisée qu'eux. Les Tupinamba de la côte du Brésil ne pratiquaient, à ce qu'il semble, que la technique du double fil *(Doppelfadentechnick)* au moyen de laquelle ils fabriquaient leurs hamacs. Les anciens chroniqueurs signalent l'usage du *tipoy* parmi les anciens Guarani du Paraguay, ce qui est un indice de l'existence du tissage chez cette fraction de la famille tupi. Leurs descendants actuels, les Kainguá, pourraient passer pour d'habiles tisserands à en juger par la finesse des quelques tissus qui ont été recueillis chez eux. Ce sont pour la plupart de larges ceintures qu'ils passent entre leurs jambes et nouent autour des reins. En réalité le tissage en est chez eux à ses débuts comme en fait foi leur métier à tisser. Celui-ci n'est qu'un simple cadre autour duquel sont enroulés les fils de la chaine. La trame est passée fil après fil comme pour le ravaudage.

Ce sont sans doute les Chané qui ont appris aux Chiriguano à tisser et comme probablement ils n'avaient pas atteint dans cet art un niveau

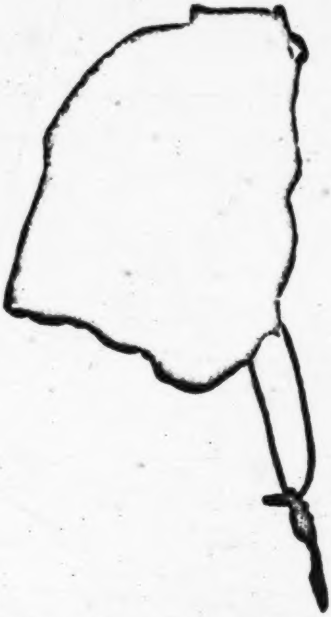


Fig. 96. — Bonnet en laine tricoté *(ankaira)*. Prov. : Šawirenda. Cette coiffure est une pièce unique et il est possible qu'elle ne soit pas chiriguano. (1/3 gr. nat.)

très élevé, ils n'ont pu transmettre à leurs successeurs et suzerains, les Chiriguano, qu'une technique encore peu développée que ceux-ci n'ont guère améliorée.

Ce contraste entre une céramique très évoluée et un art du tissage encore rudimentaire est caractéristique pour les Indiens des régions tropicales et subtropicales de l'Amérique du Sud, du moins pour ceux qui peuvent passer pour relativement civilisés, comme les Arawak et les Karib.

CHAPITRE IX

La vannerie et ses techniques

1. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

La vannerie est loin d'être aussi abondamment représentée chez les Chiriguano et les Chané que chez les tribus indiennes du bassin de l'Amazone ou des Guyanes. Le rôle secondaire que celle-ci joue dans leur industrie est dû à la nature du sol sur lequel ils vivent et au climat dont ils jouissent. Les palmiers à feuilles pennées manquent, à ma connaissance du moins, sur toute l'étendue de leur territoire; quant à ceux dont les feuilles s'ouvrent en éventails, s'ils sont nombreux en certains endroits, leur répartition est loin d'être uniforme. Les palmiers que les indiens Chiriguano appellent *karandai (Copernicia australis)* forment, par places, de véritables bosquets, alors que sur de vastes régions ils font défaut ou n'apparaissent que clairsemés. J'en ai vu un nombre considérable entre San Luis et le río Saladito et j'ai traversé quelques grandes palmeraies entre Yacuiba et Villamontes, sur le Pilcomayo, et au sud du rio Parapití, allant de Cuevo à Pipi. J'ai constaté, en outre, que la répartition du *karandai* coïncidait avec celle d'un certain type de vannerie *(twilled work)* pour lequel les indiens emploient ces feuilles.

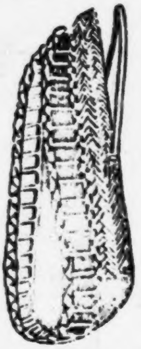


Fig. 97. — Hotte employée par les indiens Guarayú pour transporter de lourdes charges. *(D'après Nordenskiöld.)*

Nordenskiöld (**10**, p. 169) conte une anecdote qui illustre bien l'influence que le milieu exerce sur cette industrie. Ce savant était accompagné, lors d'un de ses voyages dans le Chaco, de quelques indiens Guarayú qui le suivirent jusqu'en pays chiriguano. Les Guarayú ont coutume de charger leurs bagages et les produits de leurs champs dans des hottes d'un type spécial (voir fig. 97) qui ont une vaste distribution dans l'Amérique tropicale, des Guyanes au Paraguay (Nordenskiöld, **11**, p. 171 et carte 21). Leurs hottes étant en mauvais état, les Guarayú voulurent en faire de nouvelles et furent fort ennuyés de ne pas trouver dans la région où ils étaient parvenus, les palmiers à feuilles pennées dont ils avaient coutume de se servir à cet effet. Or, Guarayú et Chiriguano sont frères de race et de langue et ont émigré à la même époque du Paraguay pour s'établir dans le voisinage des Andes. En quittant leur pays d'origine, les uns comme les autres connaissaient ce type de hottes qui était utilisé par leurs ancêtres les Guarani, les Tupinamba de la côte du Brésil, et est encore en honneur chez leurs cousins germains du Paraguay, les Kaingua (Métraux, **2**, p. 206). La disparition de cet élément culturel chez les Chiriguano est dû, uniquement, au manque de matières premières appropriées.

Pour suppléer à l'absence de hottes, indispensables à un peuple d'agriculteurs, les Chiriguano ont emprunté à leurs voisins du Chaco, soit aux Mataco, soit aux Choroti, les filets à porter (en chiriguano : *añapoka)* dont l'emploi est si répandu chez ces derniers et est si caractéristique de leur civilisation. Les filets à porter sont aujourd'hui d'usage général chez les Chiriguano et, dans tout village, chaque famille en a au moins un (fig. 98 et 99). En dépit de cette vaste diffusion, l'*añapoka* des Chiriguano trahit son origine par sa forme et sa technique (voir fig. 100 et 101) qui, l'une et l'autre, se retrouvent chez les peuplades que nous venons d'énumérer (Nordenskiöld, **9**, p. 298, technique I). Les Chiriguano, bien que considérablement plus avancés dans la voie de la civilisation que les peuplades semi-nomades du Chaco, ne les égalent en aucune

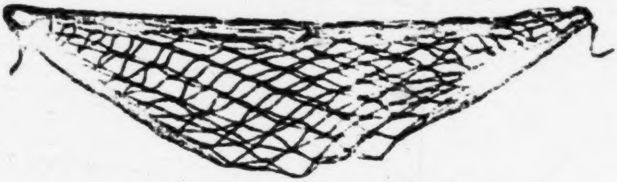


Fig. 98. — Filet à porter (*añapoka*) des indiens Chiriguano. Il est maintenu sur le front par une courroie qui ne figure pas sur la photographie. Caruruti. (1/10 environ de la gr. nat.)

Fig. 99. — Filet à porter *tuba* employé par les indiens Chiriguano de la mission de Macharetí (1/10 environ de la gr. nat.)

façon dans l'art de faire des filets. Les *añapoka,* que j'ai recueillies, ne peuvent se comparer aux profondes sacoches que les Matako ou les Choroti, par exemple, confectionnent dans le même but. Dans le village de Machareti, où des Toba vivent avec des Chiriguano, ce sont ceux-là qui fournissent à ces derniers les filets à porter dont ils ont besoin (voir fig. 99) (1).

Tout laisse donc supposer que, dans les premiers temps de leur installation sur les confins occidentaux du Chaco bolivien, les Chiriguano se procuraient par échanges les filets à porter destinés à remplacer les hottes qu'ils avaient utilisées jusqu'alors. Ce n'est que par la suite qu'ils ont appris à les faire eux-mêmes, n'adoptant d'ailleurs que la plus simple des techniques et la plus facile. Nous pouvons, grace à cet exemple, saisir sur le vif les causes qui ont motivé l'adoption d'un nouvel élément culturel après la disparition d'un autre qui rendait les mêmes services. Pour cela, deux facteurs sont entrés en jeu, le milieu physique et le milieu ethnique. Il y a eu, à la fois, adaptation et emprunt. Ce fait prouve aussi qu'un peuple relativement civilisé n'hésite jamais à s'approprier les inventions de tribus plus barbares quand il y trouve son profit.

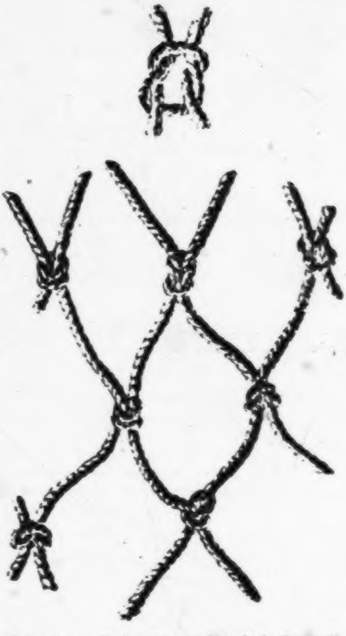


Fig. 100. — Technique du filet de la figure 99 (Technique I selon Nordenskiöld, 9, p. 200)

La pauvreté actuelle de l'industrie de la vannerie chez les Chiriguano n'implique pas qu'elle soit insignifiante et dénuée de valeur. Peut-être, avant la décadence de cette nation, était-elle plus largement représentée dans chaque village. J'ai pu observer que la disparition de la vannerie allait de pair avec l'influence des blancs. Mais, pour les raisons que j'ai données plus haut, je ne crois pas qu'en aucun moment on ait pu trouver chez les Chiriguano cette abondance d'objets en vannerie que les voyageurs signalent chez les indiens de la Guyane ou du bassin de l'Amazone. Jadis, alors que les ancêtres des Chiriguano vivaient encore au Paraguay et au Brésil, ils possédaient une vannerie identique à celle des tribus habitant les régions auxquelles j'ai fait allusion. La preuve en est fournie par la survivance chez les Chiriguano actuels de types de paniers, de corbeilles, d'éventails à feu et de cribles, dont nous ne retrouvons l'équivalent exact que dans la Guyane ou le bassin de l'Amazone. Comme nous le constaterons au cours de cette étude, l'identité entre ces deux aires ethniques est, à ce point de vue, parfaite. La seule difficulté est de savoir s'il s'agit, dans ce cas, des restes d'une industrie propre aux indiens Chané d'origine arawak et dont l'influence sur les Chiriguano a été considérable, ou si cette vannerie ne fait que continuer celle des anciens Guarani émigrés. A mon sens, le problème n'a pas besoin d'être posé. La vannerie des anciens Guarani ou des Tupinamba ne différait essentiellement, ni par sa technique ni par sa forme, ni par ses procédés d'ornementation de la vannerie du nord de l'Amérique méridionale (Métraux, **2**, pp. 249-255). Elle devait offrir plus d'un point de contact avec celle des Chané et nous devons considérer la vannerie moderne des Chiriguano comme l'héritière de la vannerie commune à ces deux

---

(1) Nordenskiöld (10, p. 163, fig. 49 A) donne le détail de la technique d'un filet à porter chiriguano. Cette technique ne se retrouve sur aucune des *añapoka* que j'ai rapportées du Chaco. Je suppose qu'il s'agit d'un filet à porter que les Chiriguano auront acheté à des Choroti qui, avec les Ashluslay et les Matako, semblent être les seuls à faire usage de cette technique. La technique que nous indiquons à la figure 101, est connue des Ashluslay, des Choroti et des Tapiete. Nordenskiöld (9, p. 208) ne la mentionne pas chez les Toba où elle existe néanmoins comme en témoigne l'*añapoka* de la figure 99.

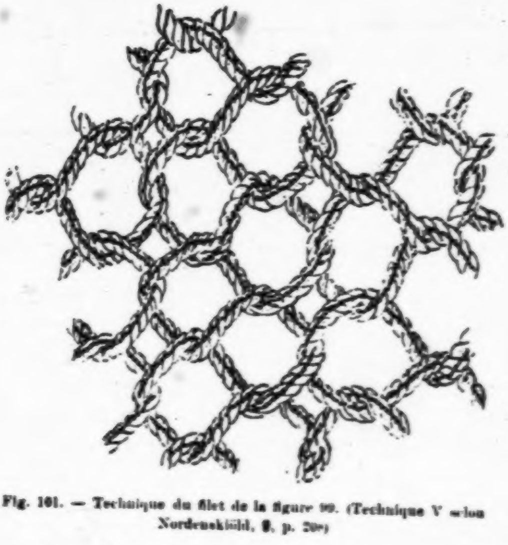


Fig. 101. — Technique du filet de la figure 99. (Technique V selon Nordenskiöld, **8**, p. 20)

nations. Remarquons, en passant, que la vannerie des populations de l'Amérique tropicale offre une certaine unité. C'est cependant dans les Guyanes qu'elle a atteint sa perfection.

Après leur grande migration au pied des Andes, les Chiriguano semblent avoir adopté une vannerie d'une technique nouvelle qui, sans doute, était ignorée de leurs ancêtres et frères de race du Paraguay et du Brésil. A cette technique appartiennent tous les paniers que dans les pages suivantes je range sous la rubrique de *wicker work*. Comme nous le verrons, cette technique existe aussi dans les Guyanes et il est possible qu'elle ait été apportée dans le Chaco bolivien par la nation arawak des Chané. Le centre de dispersion des Arawak doit être placé au nord de l'Amazone et avant l'invasion des Chiriguano, la tribu arawak des Chané était établie sur toute l'étendue du territoire que les premiers occupent actuellement.

A côté de cette technique il en existe une autre, connue des Chiriguano depuis des temps immémoriaux et bien avant leur grande migration; les ethnographes de langue anglaise, lui donnent le nom de *twilled work*. Aucun autre type de vannerie ne possède une telle extension. Cette technique domine dans toute l'Amérique tropicale, des Antilles au Paraguay, et vers le sud s'arrête au Chaco. Les Chiriguano sont les seuls indiens du Chaco où le *twilled work* soit d'un usage courant. Ce type de vannerie existait sur la côte du Pérou ancien, mais son importance n'y était pas grande et il n'apparait que sur des corbeilles à ouvrage.

La vannerie en *wicker work* et celle en *twined work* n'ont pas, chez les Chiriguano, une répartition identique. Les paniers du premier type abondent dans les villages du haut Pilcomayo (Saladito, Salado Grande et Chico, Ibopeytí et Yumbia) et vont jusqu'à la mission d'Ivu. Ils cessent, ou se font rares, dans le reste du pays chiriguano, notamment dans la vallée de Caipipendí où dominent, presque exclusivement, les paniers du second type *(twilled work)*. Ils y ont là une vaste diffusion et la beauté de leur facture, les ornements dont ils sont pourvus, les mettent bien au-dessus de la vannerie de n'importe quelle autre zone, et même de celle de tribus vivant dans des contrées plus riches en palmiers.

J'ai recueilli, dans les huttes du haut Pilcomayo quelques paniers en *twilled work*, mais ils y étaient rares, souvent incomplets et déchirés. J'ai eu l'impression qu'ils étaient parvenus là par voie d'échanges commerciaux. En tous les cas, les indiens ne tressent plus de paniers de ce type et il est possible que leur disparition ait donné de la valeur aux échantillons qui en restent. Cela expliquerait l'absence de tout exemplaire neuf et la conservation d'anciens paniers presque hors d'usage. Quoiqu'il en soit, à l'heure actuelle, le véritable centre de la vannerie en *twilled work* est la vallée de Caipipendí, et celui de la vannerie de *wicker work*, la région du haut Pilcomayo. Comme dans les missions au nord et au sud du Pilcomayo, les conditions de vie des Chiriguano ont subi de profondes modifications, j'ignore quelle a dû être jadis la distribution respective de ces deux techniques. Nous trouverons cette difficulté chaque fois que nous aurons à nous occuper de la diffusion d'un élément culturel propre à ces indiens.

La vannerie en *wicker work* a subi fortement l'influence européenne. Les agents en ont été les métis du département de Tarija qui vivent en contact permanent avec les Chiriguano. Cette action étrangère sur les paniers appartenant à cette technique, se manifeste par des modifications des formes originales et des améliorations de détails, telles que les anses en fer à cheval.

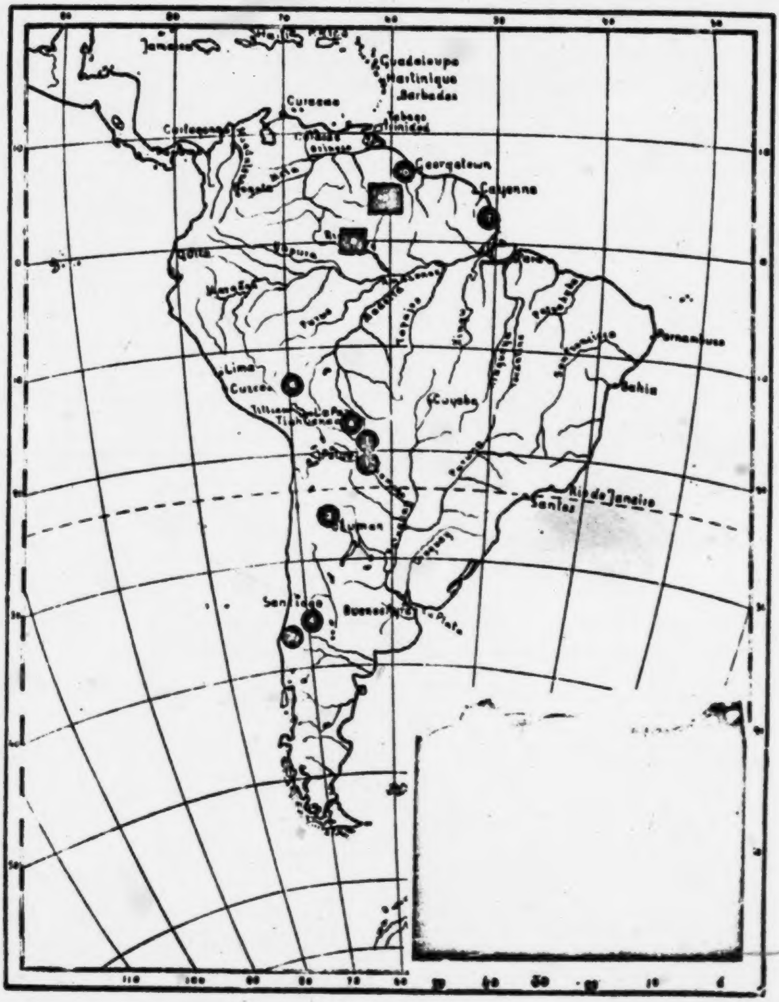
Je n'ai trouvé chez les Chiriguano aucun panier tressé suivant la technique dite « en spirales » *(coiled basketry)*, bien qu'elle ait été autrefois en usage chez les populations andines qui vivaient et vivent en contact avec les Chiriguano. La vannerie « en spirales» s'est maintenue sur le haut plateau, comme l'atteste le panier de la figure 103 que j'ai acheté à La Quiaca.

2. VANNERIE EN « WICKER WORK »

Mason (p. 228) désigne sous le nom de *wicker basketry* un type de vannerie obtenu suivant la technique suivante : une armature rigide composée d'éléments épais et solides, est entrecroisée par des éléments plus minces et flexibles. Au cours de ce travail, j'appellerai *chaîne* les éléments rigides de l'armature, et ceux qui les croisent *trame*. La trame passe alternativement sur et sous chaque élément de la chaine. Cette technique nous est bien connue : c'est celle de nos corbeilles, malles, paniers et hottes en osier (voir fig. 105).

En raison de sa simplicité même, on est en droit de supposer que cette technique est ancienne. Elle n'est qu'une variété du *checker work*, la plus élémentaire de toutes les techniques. Par *checker work*, on entend le procédé qui consiste à entrelacer des bandes flexibles de façon a obtenir un dessin en échiquier. La seule pièce de vannerie faite suivant cette technique, que je connaisse dans la région dont nous nous occupons, est un panier qu'Eric von Rosen (**1**, fig. 134, p. 122) a obtenu des Choroti qui campaient près de Tatarenda. Je partage l'opinion de cet explorateur qui considère cet objet comme étant d'origine chiriguano.

En dépit de son caractère simple et archaïque, la vannerie en *wicker work* est rare en Amérique du Sud. Selon Nordenskiöld (**10**, p. 171, et **11**, p. 198) on la trouve chez les Araucan, les Yurakare, les Atsawaka, les Tambopata Guarayú (Chama), les Yamiaka et chez les indiens de la Guyane, en particulier chez ceux de la région du Roroima.


Jamaica
Haiti
Guadeloupe
Martinique
Barbados
Curaçao
Tobago
Trinidad
Cartagena
Georgetown
Cayenne
Quito
Pará
Pernambuco
Lima
Cuzco
Bahia
La Paz
Tiahuanaco
Cuyaba
Rio de Janeiro
Santos
Santiago
Buenos Aires
La Plata

Carte 1, indiquant la distribution de la technique dite *wicker work*

TABLE DE LA CARTE 1

Distribution de la technique de vannerie dite « wicker work »

Numéros de la carte	Tribus	Auteurs	Remarques
1	*Chiriguano et Chané*		
2	*Diaguite*	Museo de Tucumán n° 305	Des empreintes sur le fond d'un vase m'ont permis de découvrir l'existence de cette technique dans cette aire géographique.
3	*Araucan* du Chili	Latcham, p. XXXV (1)	
4	*Araucan* de l'Argentine	Musée national de Buenos-Aires (collection Palavecino).	
5	*Yurakare*	Nordenskiöld, **11**, fig. 30 p. 128	
6	*Atsawaka, Tambopata-Guarayú*	Nordenskiöld, **11**, p. 198	
7	*Palikur*	Nimuendajú, fig. 23, p. 49	
8	*Siusi* et *Kauá* du rio Aiary	Koch-Grünberg, **2**, t. II, fig. 142*a-d*, p. 221	
9	*Patamona, Makusi, Arekuna*	Roth, p. 140, pl. 105 B et C	
10	*Arawak*	Roth, pl. 104 B	

Ces indications demandent à être complétées. La technique dite *wicker work* était connue, à ce qu'il semble, des anciens Diaguite. Un vase provenant d'une des vallées andines de la province de Tucuman, porte gravées sur sa base les empreintes laissées par une claie ou panier en *wicker work* sur lequel la potière avait placé ce récipient lorsque l'argile en était encore molle (fig. 102). Cette découverte ne m'a pas surpris : depuis longtemps déjà j'avais supposé que cette façon de tresser les corbeilles n'était pas étrangère aux peuples des Andes. Comment aurait-on pu expliquer autrement l'occurence du *wicker work* chez les métis et les indiens du département de Tarija, les Araucan et les indiens Chiriguano du haut Pilcomayo?

La Guyane forme une seconde aire de dispersion de cette technique, sans qu'elle y soit cependant très commune. Les sachets dans lesquels les Patamona mettent le coton dont ils pourvoient les flèches de leurs sarbacanes avant de les souffler sont en *wicker work,* de même que les *pegalls* avec les motifs dits « armadillo » des Arawak, Patamona et Makuši. Les paniers en forme de carafes ou de bouteilles des Siusí et des Kauá du rio Aiary constituent également de bons échantillons de cette technique. (Sur les modalités et la distribution de cette technique, v. Roth, p. 140 et pl. 104, 105 et 106 et pp. 329-331.)

---

(1) LATCHAM, R. E., *Ethnology of the Araucanos*, in *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 34, London, 1904 cité d'après Nordenskiöld, **10**, p. 171.

En Amérique du Nord, la distribution de cette technique est plus vaste. Elle est connue des indiens du Canada oriental et abonde dans le sud du Mexique et dans l'Amérique centrale. Elle apparaît clairsemée, de ci de là, sur la côte du Pacifique et dans le bassin intérieur.

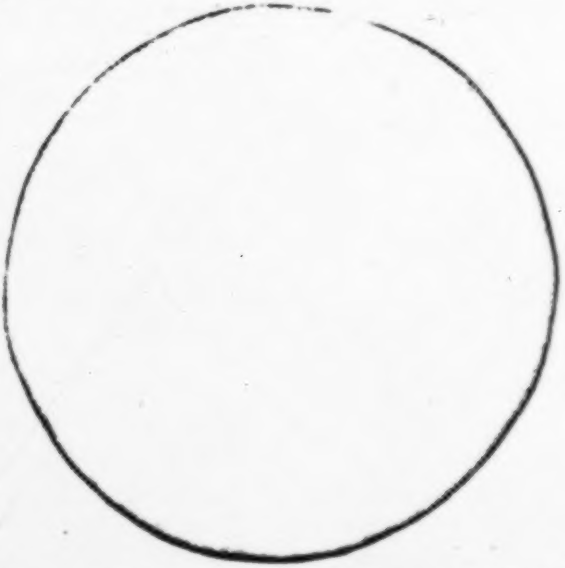


Fig. 182. — Base d'un vase provenant de la région montagneuse de la Province de Tucumán et portant les empreintes d'une claie ou d'un panier en wicker work sur lequel il reposait pendant sa fabrication.

C'est dans cette technique que sont faites la plupart des nasses à poissons, les enclos pour arrêter le gibier dans les battues et les paniers grossiers servant au transport de nombreux objets.

Si l'on examine les paniers de ce type chez les Chiriguano, on sera sans doute frappé de constater que plusieurs d'entre eux affectent la forme de pièces de céramiques. Cette ressemblance est encore accentuée du fait que quelques-uns (voir pl. LXXV, 2) sont munis d'anses latérales à l'instar de vases. L'interférence entre ces deux industries est évidente.

Les anses en fer à cheval qui surmontent certains de ces paniers (pl. LXXV, 1 et 3) me semblent provenir de l'imitation de vanneries européennes ou métisses. J'ai trouvé, chez les métis des versants orientaux des Andes, des paniers qui avaient leurs répliquès exactes chez les Chiriguano (voir, par exemple, figure 166) et attestaient éloquemment l'emprunt de ces derniers. D'ailleurs, ceux-ci donnent aux paniers de forme européenne le nom espagnol de *canastos*.

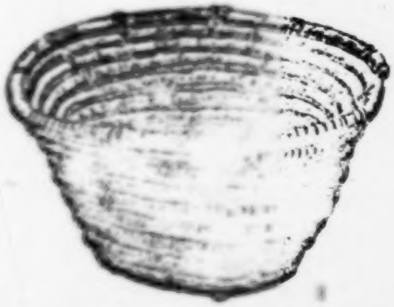


Fig. 165. — Petit panier en vannerie en spirale (*coiled basketry*). Acheté à la Quiaca. ([illegible], gr. nat.)

Parmi les paniers en *wicker work*, il en est quelques-uns (pl. LXXV, 4) qui rappellent singulièrement par la forme et la technique, ces paniers de la Guyane brésilienne que Koch-Grünberg (2,t. II, p. 221, fig, 242 *a*, *b*, *c*) compare à des carafes. (Cf. aussi Roth, pl. 104, fig. C.)

Description de paniers en « wicker work »

Figure 164. Longueur: 20 centimètres; largeur: 14 centimètres; hauteur: 14,5 centimètres. Provenance: Ibopeyti (région du haut Pilcomayo).

Cette petite corbeille a été faite suivant la technique dite *wicker work*, c'est-à-dire, que les tiges ligneuses qui la constituent ont été entremêlées de telle façon, que les éléments de la trame passent alternativement au-dessus et au-dessous de ceux de la chaîne. Ceux-ci sont au nombre de dix: quatre se dirigent dans le sens transversal et six dans le sens longitudinal. Ils sont enjambés et maintenus par les tiges de la trame. La planche LXXIII donne une idée très exacte de la technique que je viens d'essayer de définir.

Les tiges fibreuses qui constituaient la chaîne et dépassaient de beaucoup les bords du panier, ont été repliées en arc et assujetties dans le tissu. Elles y ont été glissées à côté d'un autre élément de la chaîne après avoir enjambé l'élément voisin (voir fig. 105). Les petits côtés du panier que l'on voit sur les figures 104 et 105, semblent de ce fait être formés par une chaîne dont chaque élément serait double. La bordure est régulière et solide.

Le panier est muni d'une corde de suspension en fibres végétales. J'ignore le nom scientifique et vulgaire de la plante dont ont été tirées les tiges ayant servi au tressage de cette corbeille. Celles-ci sont plates, régulières et de section rectangulaire.

Nordenskiöld (10, fig. 53 B) a publié un panier de forme analogue et d'une technique identique.

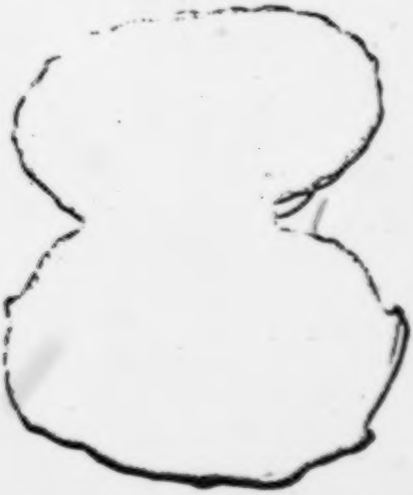


Fig. 104. — Panier en [illegible] avec couvercle
Prov. : Ibopeyti. ([illegible] gr. nat.)

Planche LXXIV, figure 1. Hauteur : 16 centimètres ; diamètre maximum : 14 centimètres. Provenance : Saladito (haut Pilcomayo).

La chaîne se compose de douze éléments se croisant à la base en forme de quadrilatère, c'est-à-dire, par groupes de trois (voir pl. LXXVI, 1). La trame, comme la chaîne, est faite de lanières fibreuses, plates et minces. Les extrémités de la chaîne qui dépassaient le bord ont été repliées et glissées dans le tissu.

Planche LXXIV, figure 2. Hauteur : 16 centimètres ; diamètre maximum : 18 centimètres. Provenance : Ivu.

La technique de ce panier est identique à celle de l'exemplaire précédent. La matière première en est seule différente. Les tigelles qui le composent sont très minces et se prêtent moins bien à la régularité du tissu. C'est pour cette raison que les éléments de la chaîne sont doublés. Celle-ci se compose de 32 tigelles disposées par paires, ce qui, en réalité, donne 16 éléments. Ils se croisent à la base en forme d'octogone à peu près comme sur la planche LXXVI, 2.

Planche LXXIV, figure 3. Hauteur : 13,5 centimètres; diamètre : 11 centimètres. Provenance : Ivo.

L'armature de ce panier est faite de tiges inégales et grossières. La base se compose de fines tigelles serrées. Certaines tiges de la chaîne ont été fendues, puis écartées pour former deux éléments distincts (voir fig. 105).

Planche LXXIV, figure 4. Hauteur : 13,5 centimètres; diamètre : 11 centimètres. Provenance : Tintapaw (Alto Pilcomayo).

Ce panier est identique à celui que nous venons de décrire à cela près que les tiges, rugueuses et cassantes, constituent un tissu épais et grossier.

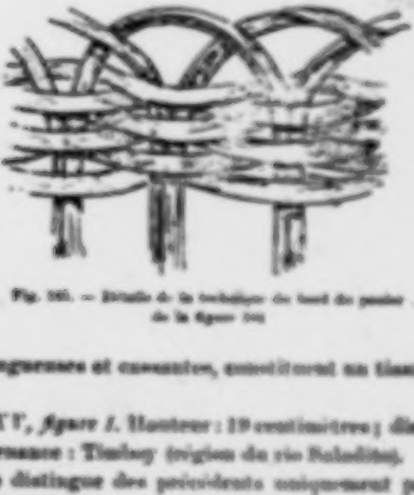


Fig. 105. — Détails de la technique du bord du panier de la figure 104.

Planche LXXV, figure 1. Hauteur : 19 centimètres; diamètre : 16 centimètres. Provenance : Timboy (région du rio Saladillo).

Ce panier se distingue des précédents uniquement par la forme de l'anse en fer à cheval qui le surmonte. Celle-ci se compose de fibres tordues, exactement comme dans nos paniers de ménage. Les éléments de la chaîne sont au nombre de 12, disposés par groupes de 3, irradiant de la base et formant une figure quadrangulaire comme sur la planche LXXVI, 1. Quelques tiges de la trame ont été teintes en rose.

Planche LXXV, figure 2. Hauteur : 16 centimètres; diamètre maximum : 17,5 centimètres. Provenance : Ibopeyti (haut Pilcomayo).

Ce panier mérite une place à part en raison de sa forme générale, des anses dont il est pourvu et du soin avec lequel il a été tressé.

Les anses dont il est pourvu sont constituées par un élément de la trame qui, après avoir fait le tour de la chaîne, s'en détache pour passer à trois reprises, perpendiculairement, sous l'armature du panier.

1:Métraux

SF10 Chiriguano

[facing P. 450, A]

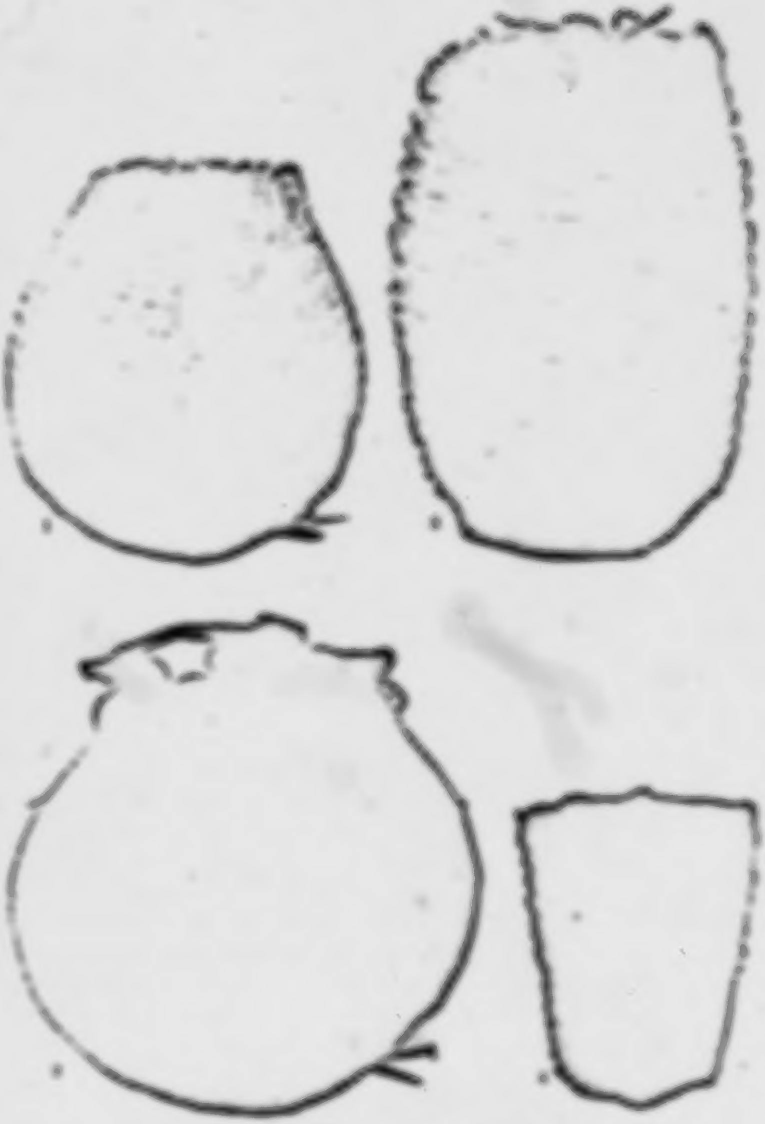
A. Métraux, La civilisation des Indiens Chiriguano

Planche [illegible]

Base du panier de la figure [illegible] indiquant le détail de sa technique

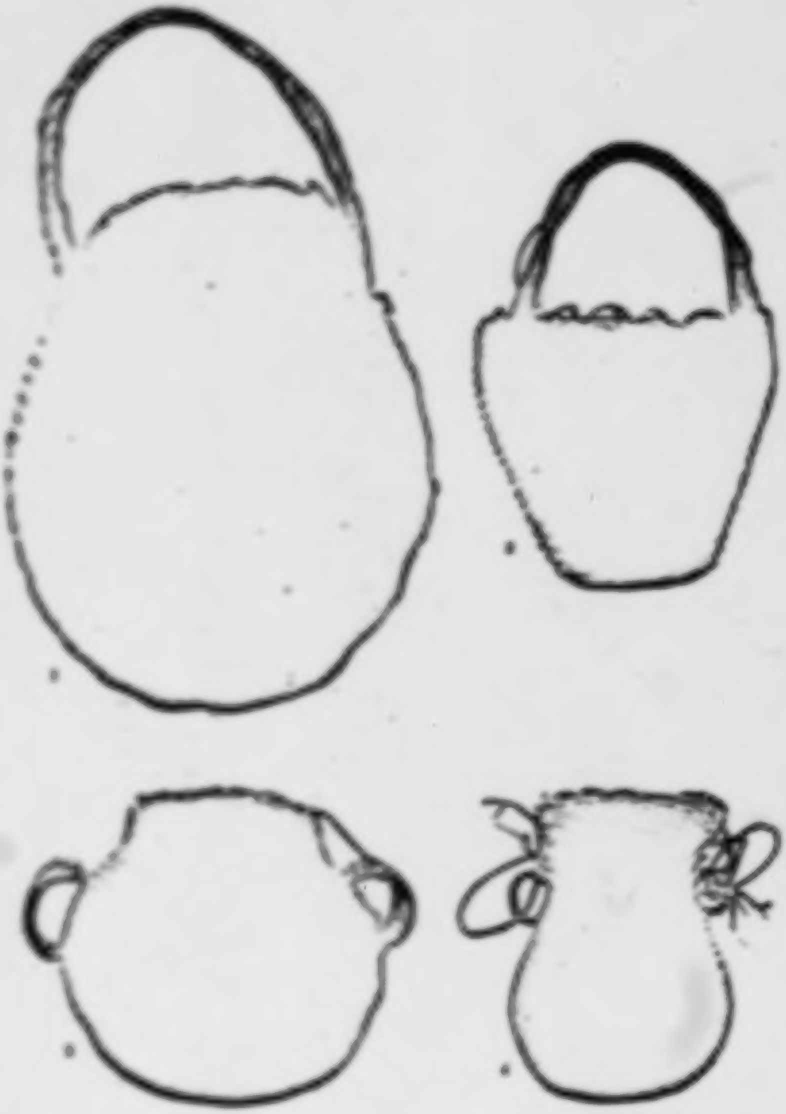
[facing p 450, B]

A. Métraux, La civilisation des Indiens Chiriguano Planche [illegible]



[illegible]

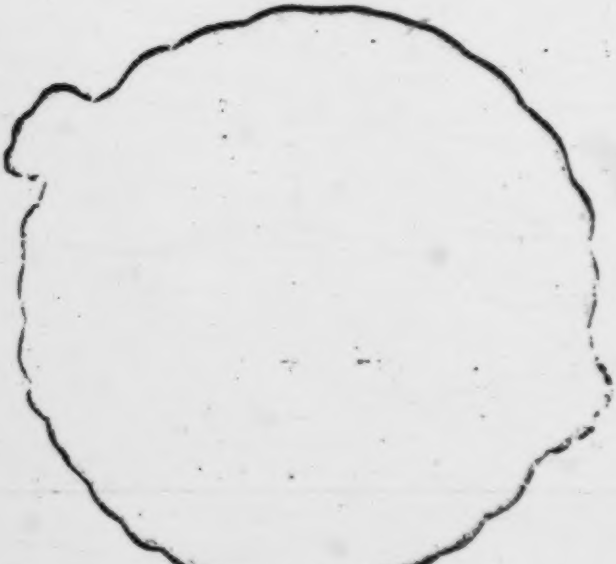
[facing p. 450, C]



[illegible]

[facing P. 450, D]

1. Base du panier de la planche LXXIV, 1



2. Base du panier de la planche LXXV, 2

L'anse ainsi obtenue est renforcée par une tigelle supplémentaire qui entrelace les éléments, tout comme le fait la trame (voir fig. 107). La planche LXXVI, 2, nous montre la façon dont le vannier s'y est pris pour grouper les éléments de la chaine qui sont au nombre de 15.

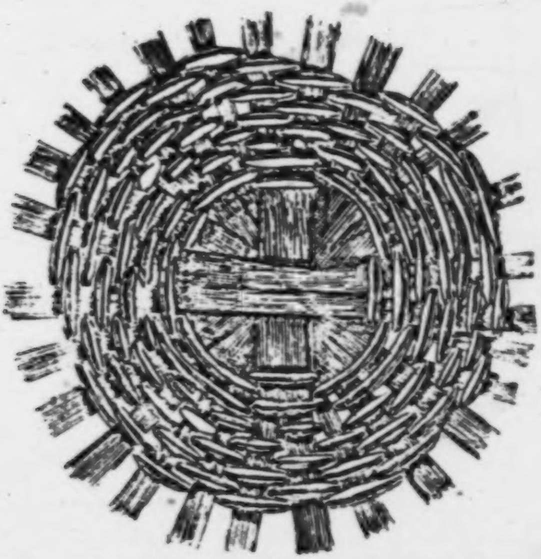


Fig. 106. — Détails de la technique fond du panier de la planche LXXIV, ~~figure~~ 3

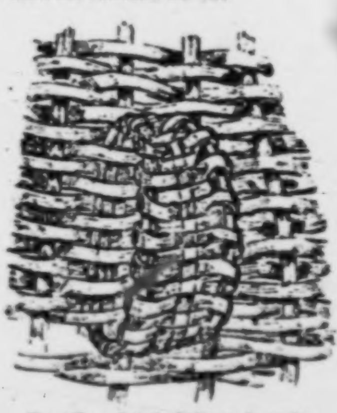


Fig. 107. — Détails de l'anse du panier de la planche LXXV, ~~figure~~ 2

Planche LXXV, figure 3. Hauteur : 16 centimètres ; diamètre maximum : 15 centimètres. Provenance : Ñawirenda (embouchure du río Salado).

L'armature se compose de tiges plates et cassantes allant toujours par groupes de deux. L'anse rapportée est faite de fibres tordues. La forme générale de ce panier trahit une influence européenne.

Planche LXXV, figure 4. Hauteur : 15 centimètres ; diamètre : 12 centimètres. Provenance : Ñawirenda (embouchure du rio Salado).

La chaine est constituée par des éléments plats et minces plus larges que ceux de la trame. Les anses sont rapportées. Elles sont formées par une tige enroulée sur elle-même et passant par trois fois sous les éléments de la trame. Une tige s'y entrelace exactement comme la trame s'entrelace à la chaîne.

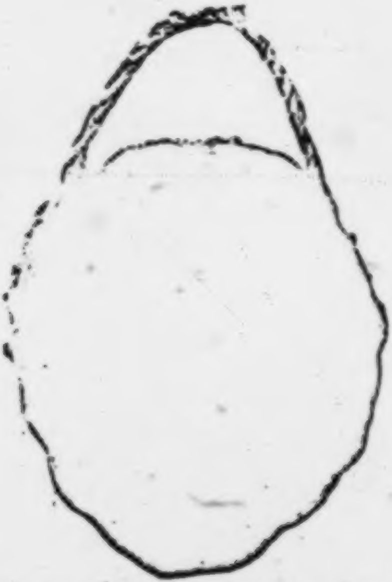


Fig. 108. — Panier en wicker work imité de ceux des métis. Prov. : Ivu. (1/4 environ de la gr. nat.)

Planche LXXVII, figure 1. Hauteur : 8 centimètres ; diamètre : 16 centimètres. Provenance : Ibopeyti (haut Pilcomayo).

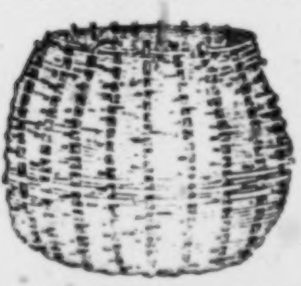


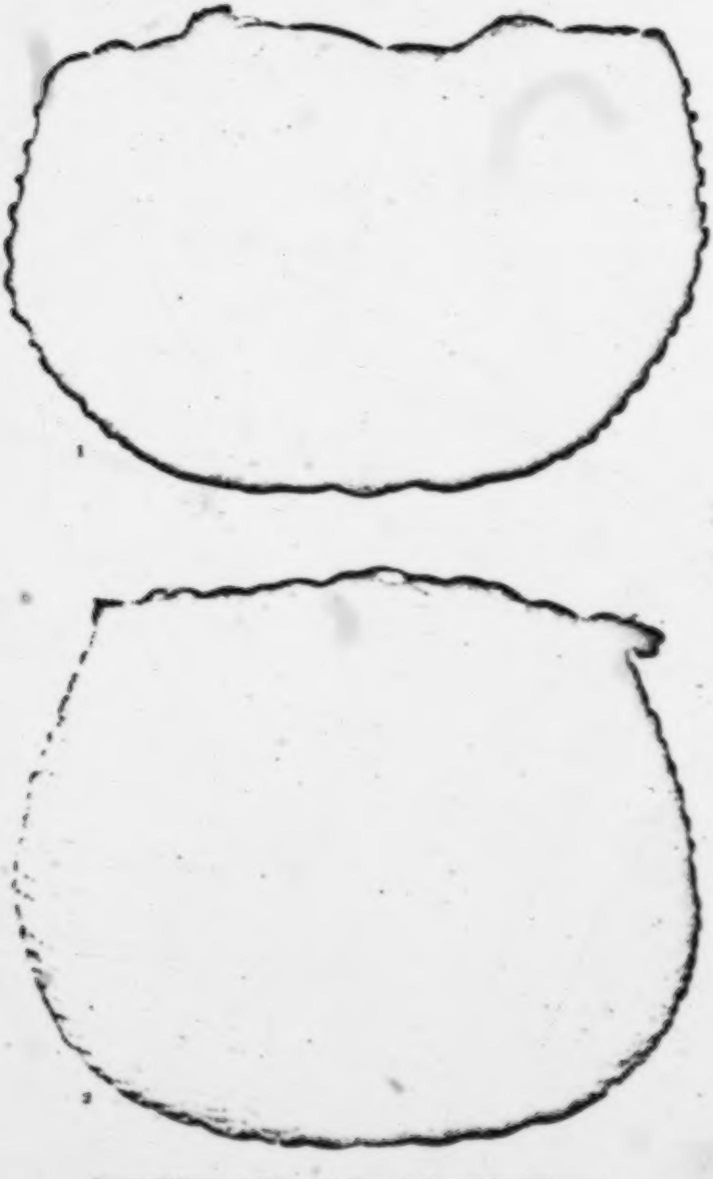
Fig. 109. — Panier en miniature (jouet d'enfant) ([illegible] gr. nat.)

Cette petite corbeille légèrement arrondie est remarquable par sa rigidité et sa solidité. La technique est toujours la même que nous avons examinée jusqu'ici. La chaîne se compose de 15 éléments disposés à la base exactement comme sur la planche LXXVI, 1.

Planche LXXVII, figure 2. Hauteur : 9 centimètres ; largeur : 11 centimètres. Provenance : Tintapaw (embouchure du rio Salado, haut Pilcomayo).

Ce petit panier s'apparente étroitement au précédent par sa technique. La chaîne est faite de quatre bandes fibreuses qui se croisent en octogones et sont ensuite partagées en trois

[facing p. 452]



Paniers chiriguano en [illegible]. Prov. : 1. [illegible] (haut Pilcomayo) ;
2. [illegible] (haut Pilcomayo). (¹/₅ gr. nat.)

1/5

ou en deux éléments divergents qui constituent la chaîne (voir fig. 106).

Figure 108. Hauteur : 12 centimètres ; diamètre maximum : 28 centimètres. Provenance : Ivu.

Il ne fait aucun doute que ce panier est une imitation pure et simple des paniers européens. Chez les métis du département de Tarija, j'en ai vu d'identiques, au point de vue de la forme et de la technique.

3. VANNERIE EN « TWILLED WORK »

Le terme de *twilled work* désigne la technique de la vannerie dans laquelle les éléments de la trame passent au-dessus de deux ou plusieurs éléments de la chaîne, de façon à produire avec la contexture du tissu des motifs en diagonales et une infinité d'autres motifs ayant tous pour base les changements de rythmes dans le nombre des éléments de la chaîne qui ont été enjambés (Mason, p. 224).

Dans les pages où j'ai traité du *wicker work*, j'ai déjà eu l'occasion de signaler les affinités qu'offrent, non seulement la technique, mais encore la forme des paniers chiriguano avec ceux de la Guyane. L'analogie est encore plus frappante avec les paniers en *twilled*. Nous avons chez les Chiriguano le pendant exact des fameux paniers télescopes ou *pegall* de la Guyane. Ce sont des paniers rectangulaires en deux parties, rentrant l'une dans l'autre et fermant hermétiquement (pls. LXXVIII, LXXX et figs. 110 et 111). Nordenskiöld (**10**, p. 173) nous a donné une carte indiquant la distribution des paniers munis d'un couvercle dans lequel ils s'emboitent plus ou moins complètement. Ces paniers « télescopes » sont particulièrement abondants au nord de l'Amazone. Je soupçonne que les fameux *karameno* des Tupinamba, où ceux-ci serraient leurs plumes, devaient appartenir à ce type. Parmi les Tupi-Guarani, les Guarayû, les Pauserna, les Mauhé, les Oyampi sont les seuls chez qui ce type de fermeture ait été signalé (Métraux, **2**, p. 233).

Un autre point de contact entre la vannerie des Chiriguano et celle des indiens de l'est et du nord de l'Amérique du Sud est l'occurence, chez les uns comme chez les autres, de paniers en *twilled work*, où sont combinés des éléments de deux couleurs, suivant un rythme changeant, pour produire des figures géométriques. Le panier de la planche LXXVIII, avec les grecques qui se détachent en noir sur les côtés, est représentatif de cette forme d'art, qui, dans les Guyanes, a brillé d'un vif éclat.

Les paniers du type *pegall* ou « télescopes » se répartissent en deux catégories suivant le principe de leur tressage. Pour faire les uns (pl. LXXIX et fig. 111), le vannier a commencé par entrecroiser les éléments de la chaîne de façon à ce qu'ils irradient d'un centre unique. Ensuite il a entrecroisé suivant un rythme binaire les tigelles qui se détachaient, comme autant de rayons, du centre commun. Les paniers de la seconde catégorie ont été tressés en entremêlant les éléments de la chaine et de la trame à angles droits, de façon à obtenir le fond du panier sans qu'il y ait eu de point précis d'où les éléments se détachassent (pl. LXXX, 2). D'ailleurs les photographies (pl. LXXIX et LXXX, 2) rendent mieux que toute description ce que j'entends.

Les tiges qui servent à la fabrication des paniers en *twilled work* sont tirées des feuilles du palmier *karandai (Copernicia cerifera* Mart. ou *Copernicia australis)*. Les feuilles découpées en fines lanières sont assouplies par immersion.

Il faut ranger, dans la vannerie dite *twilled*, les cribles et les éventails à feu, dont je traiterai cependant dans un chapitre particulier.

Description des paniers en « twilled work »

Planche LXXVIII, figures 1 et 2. Hauteur : 7 centimètres; diamètre : 17.5 centimètres. Provenance : Caipipendi.

Ce panier appartient à la catégorie de ceux dits « télescopes » ou *pegall* de la Guyane. La planche LXXIX qui nous montre le détail de sa face supérieure, en indique aussi la technique avec une clarté suffisante pour qu'aucun schéma ne soit nécessaire. La chaine se compose de 32 éléments flexibles irradiants d'un centre commun. Ils commencent par s'entrecroiser pendant deux tours, puis le vannier ayant introduit dans le tissu des lanières de couleur noire, celles-ci à leur tour vont se croiser

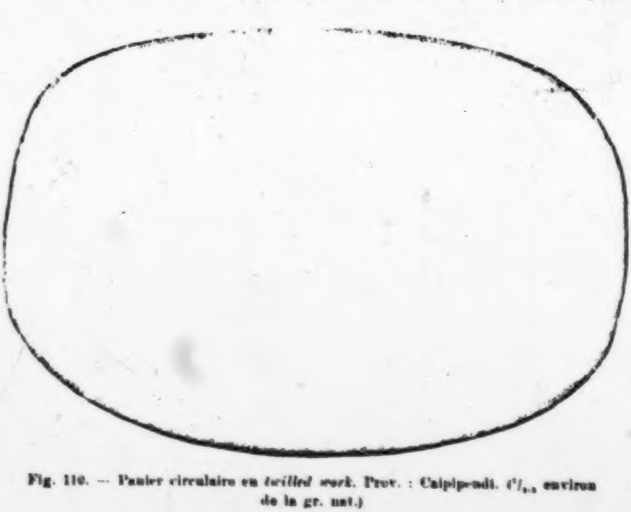
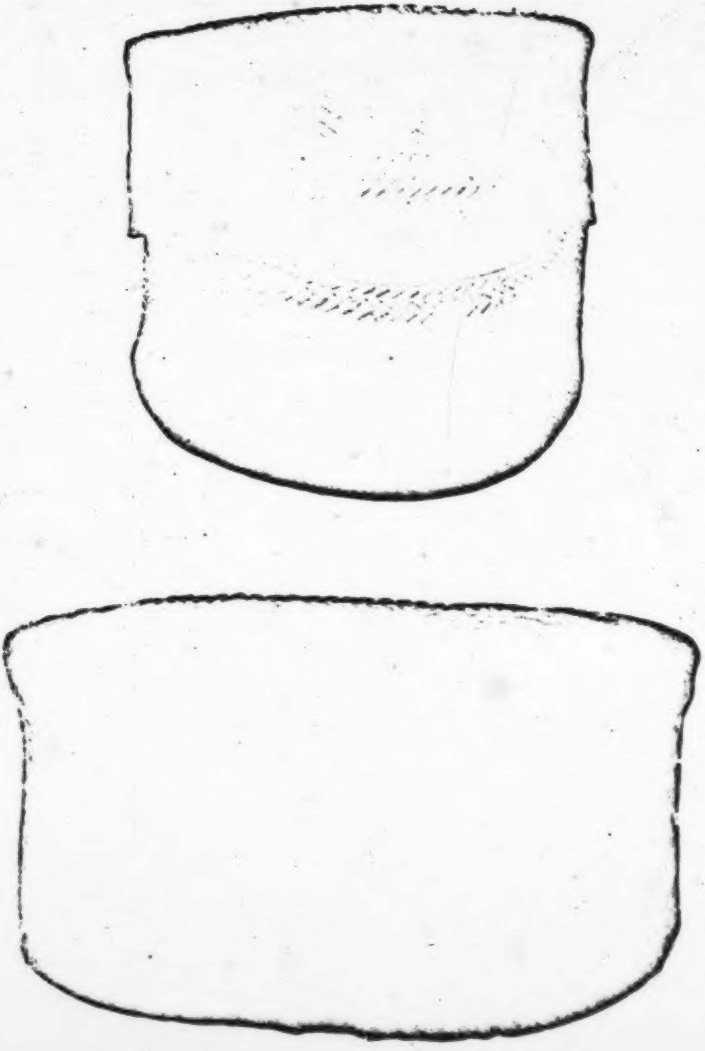


Fig. 110. — Panier circulaire en *twilled work*. Prov. : Caipipendi. ($^{1}/_{1,5}$ environ de la gr. nat.)

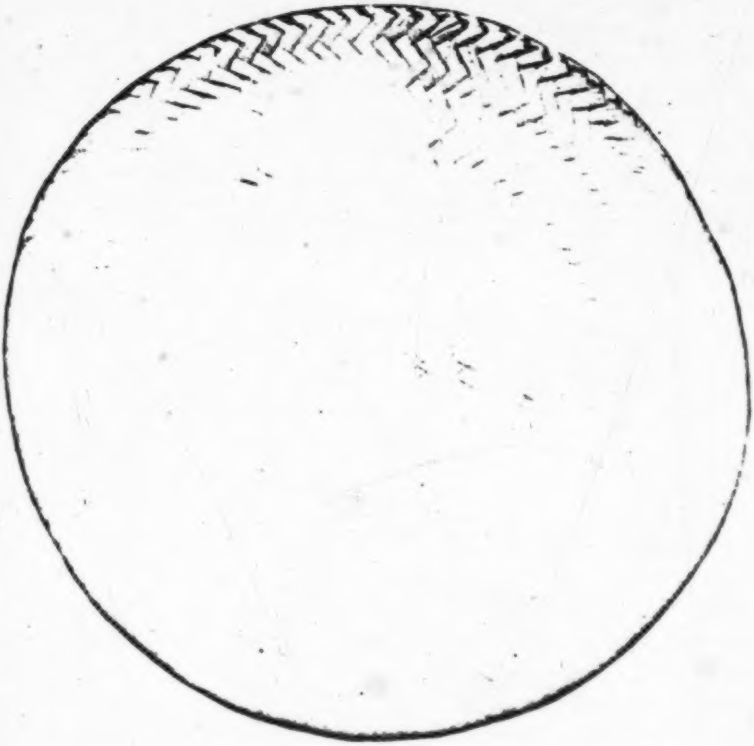
[facing p. 454, A]



Panier chiriguano en *twilled work*. Prov. : Caipipendi. ($^1/_2$ gr. nat.)

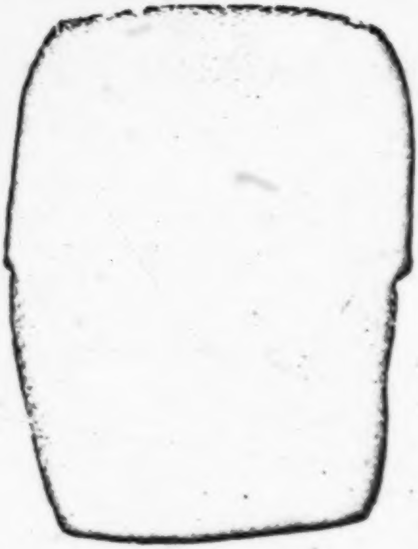
[facing P 454, B]

PLANCHE LXXIX

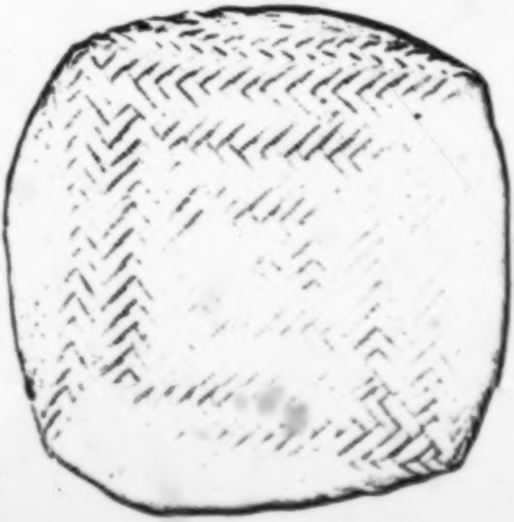


Fond du panier de la planche LXXVIII

[facing p. 454, C]



1. Panier du type télescope en *twilled work*. Prov. : Caipipendi



2. Détails de la technique de ce panier

avec les premières et permettent d'obtenir les figures que l'on voit sur la planche LXXVIII, 1 et 2.

Figure 110. Hauteur : 14 centimètres; diamètre : 35 centimètres. Provenance : Calpipendí.

Fig. 111. — Panier circulaire du type « [illegible] » en twilled serré
Prov. : Calpipendí. (1/5 environ de la gr. nat.)

Ce grand panier est, au point de vue technique et décoratif, exactement semblable au précédent. Malheureusement, les lanières sombres se distinguent à peine des autres, soit que leur couleur se soit effacée, soit qu'elles aient été toujours ainsi. Le détail d'un des côtés est représenté sur la planche LXXXI, 1.

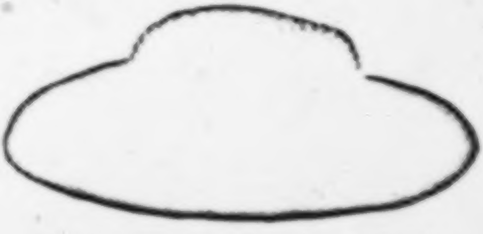


Fig. 112. — Chapeau en twilled serré. Prov. : Caruruti.
(1/5 environ de la gr. nat.)

Figure 111. Hauteur : 9 centimètres; largeur : 12 centimètres. Provenance : Caruruti.

Ce panier rentre dans la même catégorie que ceux que nous venons d'examiner, sauf qu'il ne présente aucun motif provenant d'un entrecroisement de tiges sombres et claires.

Planche LXXI, figure 1 et 2. Hauteur : 8 centimètres; largeur : 12 centimètres. Provenance : Caruruti.

Les fines lanières de feuilles de palmes qui composent ce panier sont plus larges et plus cassantes que celles qui constituent le précédent, de forme identique mais de technique différente. Les fibres, au lieu de s'irradier d'un seul centre, se croisent simplement suivant le rythme que la figure 2 de la même planche permet d'examiner.

Figure 112. Hauteur : 10 centimètres; diamètre : 36 centimètres. Provenance : Carurutí.

Ce chapeau est fait exactement suivant la technique des paniers de la planche LXXVIII et figures 110 et 111.

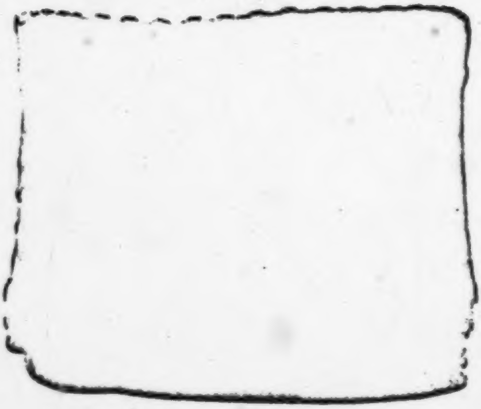


Fig. 114. — Porte-cigarettes chiriguano en *twilled-work* Prov. : Caruruti. (1/2 gr. nat.)

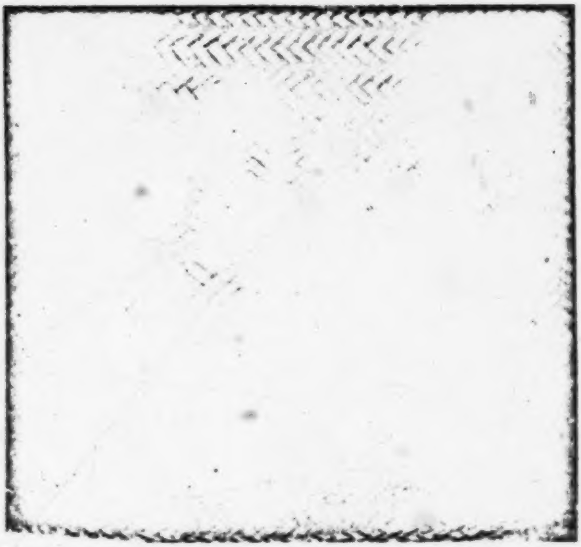
Un chapeau à moitié fini (fig. 113), que j'ai pu acquérir à Carurutí, montre bien le processus de la fabrication. Le vannier commence par faire le sommet du chapeau entrecroisant 36 tigelles et ajoutant, peu après, d'autres tiges supplémentaires dont on voit dépasser les extrémités. Le chapeau fini, on coupe toutes celles qui affleurent du tissu. Le rythme des éléments qui se croisent est de deux.

Fig. 113. — Chapeau du type de la figure 112 en cours de confection (1/4 environ de la gr. nat.)

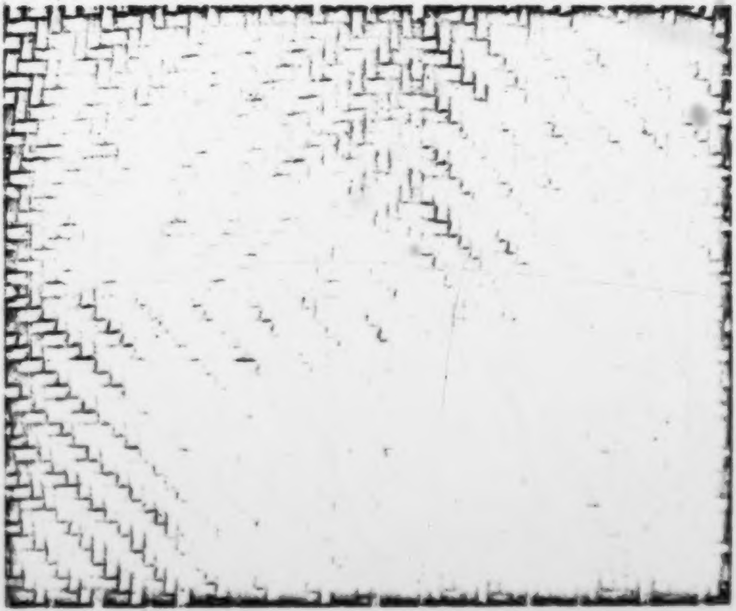
Figure 114. Longueur : 10 centimètres; largeur : 8 centimètres. Provenance : Caruruti.

Ce porte-cigarettes est fidèlement imité de ceux que les Chiriguano ont vus aux mains des métis ou des créoles. La technique en est cependant intéressante, car elle est purement indigène. Les

[facing p. 456]



1. Détails de la technique du panier de la figure 110.



2. Détails de la technique du crible de la planche LXXXII

tigelles en feuilles de *karandaí* se croisent suivant un rythme de deux.

Les Chiriguano ne sont pas de grands fumeurs et il est rare de trouver parmi eux des cigarettes, aussi ces étuis me semblent-ils plutôt être faits en guise d'amusement que pour leur utilité pratique.

Cribles

Il n'est pas une ménagère chiriguano qui n'ait à sa disposition au moins deux cribles. L'importance de cet ustensile de cuisine correspond au rôle considérable que la farine de maïs joue dans leur alimentation. Des douze plats différents que les Chiriguano préparent de cette céréale, il en est six ou sept où elle apparait sous forme de farine. Le *kãɯi* lui-même, se fait avec du maïs pilé dans un mortier et passé ensuite au crible. Les cribles servent également à nettoyer les haricots et à les débarrasser des pierres et de la poussière qui les accompagnent. Enfin, ces tamis sont employés pour passer le *kãɯi* après la cuisson et séparer le liquide qui doit fermenter, du marc ou *temiãu*. Le rôle de simples paniers peut aussi leur échoir et j'en ai vu qui contenaient des graines de coton.

Les cribles sont de deux sortes. La première catégorie comprend ceux dont les mailles sont serrées et composées de fines lanières de feuilles de *karandaí*, s'entrecroisant suivant un rythme binaire. Les cribles de ce type rentrent dans la vannerie dite *twilled*. Les Chiriguano leur donnent le nom d'*urumpé* et les emploient de préférence aux autres dont l'usage est restreint.

La seconde catégorie comprend les tamis dont les mailles sont larges. Les lanières qui les forment se croisent en « échiquier », c'est-à-dire, que la trame passe alternativement au-dessous, puis au-dessus d'un élément de la chaîne. Les Chiriguano désignent les cribles de ce type sous le nom d'*urumpesa* et ils s'en servent pour passer le maïs moulu lorsqu'ils veulent obtenir une farine grossière.

Certains de ces cribles sont de véritables œuvres d'art, mais ne peuvent se comparer aux magnifiques exemplaires de la Guyane, où l'alternance des éléments noirs et blancs produisent des figures géométriques du plus bel effet. Il est probable que jadis les Chiriguano avaient des cribles identiques, comme on peut le supposer d'après le crible de la planche LXXXII qui se compose d'une chaine et d'une trame dont les éléments gris et blancs sont disposés de manière à former des bandes sombres et claires, sur lesquels se détachent des carrés concentriques.

Le crible a une vaste diffusion dans toute l'Amérique tropicale où il sert, non seulement pour la farine de maïs, mais encore pour celle que les indigènes tirent du manioc amer. Il est inconnu des populations primitives du Chaco qui n'ont pas même senti le besoin de l'emprunter aux Chiriguano ou aux Chané. Les populations de l'empire de l'Inca en ignoraient l'usage. L'*urupé* est un ustensile commun à presque toutes les tribus tupi-guarani : il a été décrit ou signalé chez les Tupinamba, les Guarani, les Kainguá, les Guarayú, les Pauserna, les Apiaká et les Parintintin. Il est donc certain que les Chiriguano l'ont emporté avec eux lorsqu'ils ont émigré du Paraguay, ce qui n'exclut pas qu'ils l'aient trouvé aussi en usage chez les Chané.

J'ai assisté, dans la vallée de Caipipendi, à Caruruti, à la fabrication d'un crible. Voilà ce que j'ai noté à ce sujet : « La matière première est fournie par les feuilles du palmier *karandai* (*Copernicia australis*), que l'on découpe en fines lanières. Le tressage se fait fort simplement : on forme un carré en croisant à angle droit les éléments de la trame et de la chaine, suivant le rythme de 1 (un élément dessus, l'autre dessous, etc.). Pour glisser les éléments de la trame, il suffit de relever chaque fois toutes les lanières de la chaine qui ont été précédemment enjambées par la trame. Une fois le tamis tressé, on choisit une branche flexible et droite que l'on fend en deux soigneusement. On arque en cercle chacune de ces deux moitiés, de façon à ce que l'un des cerceaux puisse entrer dans l'autre. Les éléments de la chaine et de la trame non tressés, sont insérés entre les deux arceaux (voir fig. 115) puis solidement ficelés. Les arceaux ayant un diamètre un peu plus faible que la largeur du carré en vannerie, il en résulte qu'une fois inscrit dans le cercle, il se bombe. Tous les bouts qui dépassent sont coupés.

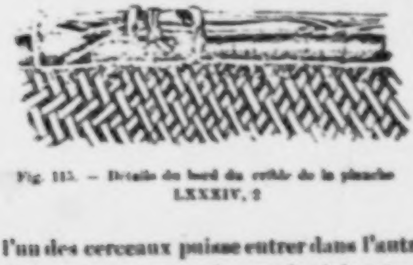


Fig. 115. — Détails du bord du crible de la planche LXXXIV, 2

La ficelle qui sert à attacher le crible aux cerceaux est faite de la façon suivante : « L'écorce d'un arbre (*embira*) est enlevée en larges et longues lanières, à leur tour divisées en longes plus fines. On prend deux de ces longes, on les humecte de salive et on les roule sur le mollet droit, chacune séparément, puis les deux ensemble. Lorsque la corde doit être d'une certaine longueur, on est obligé d'ajouter de nouvelles longes. Ces raccords doivent se faire sans que le diamètre de la cordelette ne change et sans qu'il y ait de solutions de continuité. Pour cela on a toujours soin d'enrouler ensemble deux torons d'inégale longueur. Lorsqu'un d'eux a été enroulé jusqu'au bout, un autre toron est ajouté. Toute possibilité de rupture est ainsi évitée. Le mouvement de la main est de haut en bas lorsqu'on forme un toron, et de bas en haut et de haut en bas lorsqu'on roule les torons ensemble pour faire la corde. La corde d'abord fine va grossissant à mesure, mais lentement ».

Planche LXXXII. Diamètre : 43 centimètres. Provenance : vallée d'Igüembé.

[facing p. 458]

[illegible]

Cet urupé est un exemplaire remarquable à tous les points de vue. Les éléments qui le composent se croisent selon un rythme binaire, c'est-à-dire, que chaque élément de la trame passe sous ou sur deux éléments de la chaîne. Des tiges plus sombres alternent par sections avec des tiges plus claires et constituent des bandes grises et claires qui courent parallèlement et se croisent à angles droits.

On remarquera que, arrivés au diamètre vertical, les éléments de la trame qui avaient obéi jusqu'alors à un rythme binaire, le changent brusquement. La première fois la tige enjambe, la seconde elle passe sous trois éléments de la chaîne, la troisième elle repasse sous un seul élément, puis de nouveau ce sont trois éléments enjambés, puis seulement un, pour recommencer à passer sous trois éléments, puis de nouveau sous un élément. Ce nouveau rythme se continue tout le long du diamètre vertical et horizontal et permet de former les côtés des carrés concentriques (voir pl. LXXXI, 2).

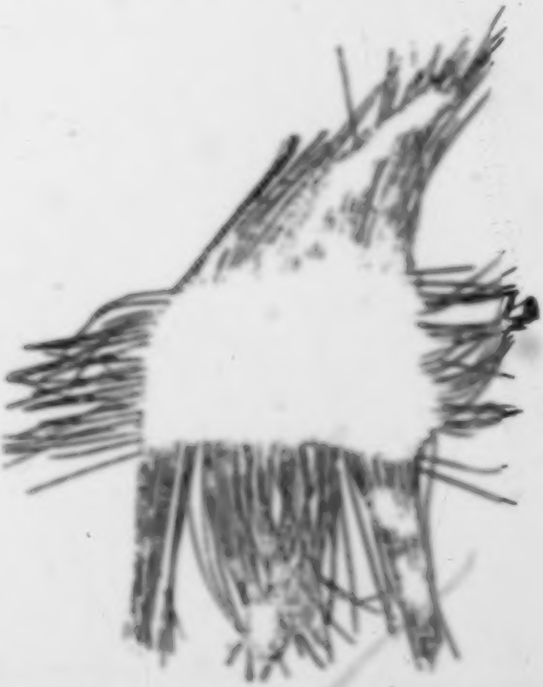
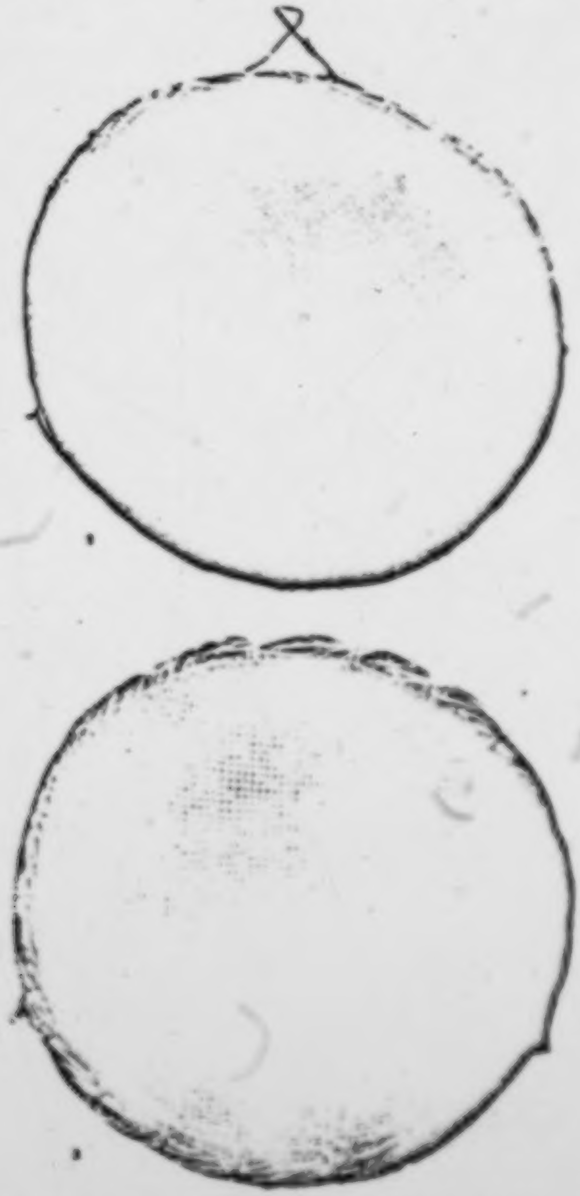


Fig. 113. — [illegible]

[illegible]

[facing p. 460, A]

A. MÉTRAUX, *La civilisation des Indiens Chiriguano* PLANCHE LXXXIII

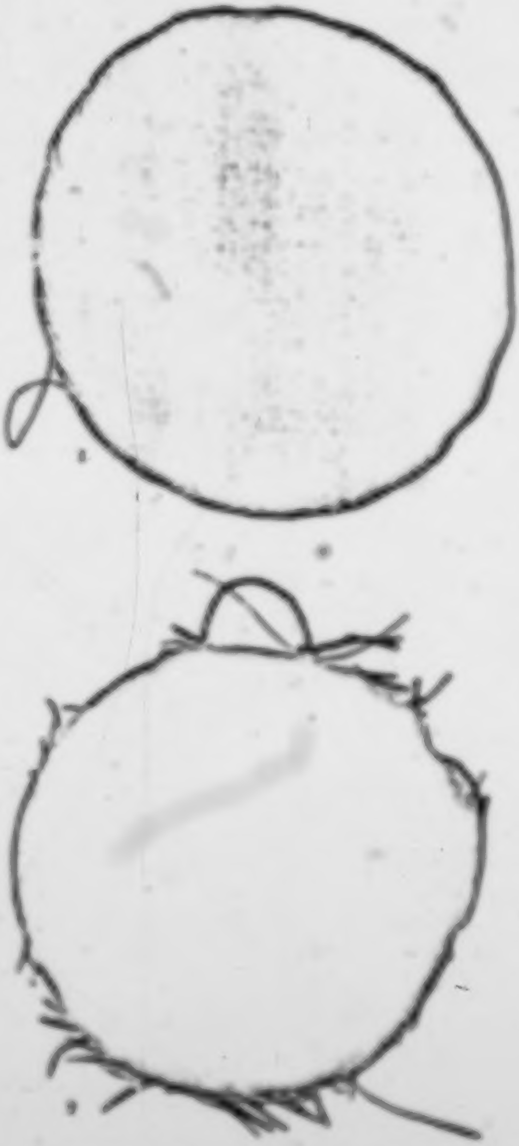


Cribles (urupé) chiriguanos. Prov.: 1, Ivo; 2, San Luis département de Tarija
(Échelle, nº 1, 1/4; 2, 1/5 environ de la gr. nat.)

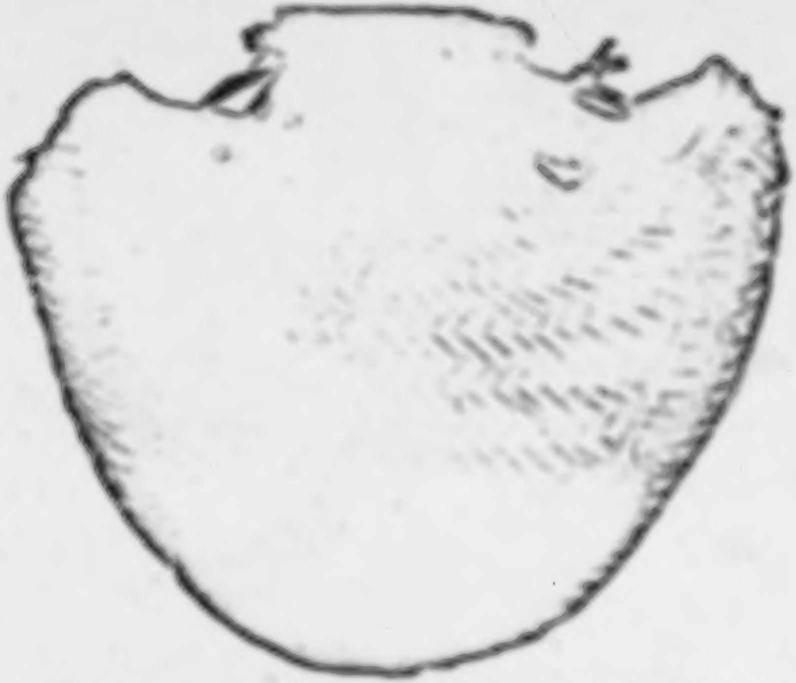
1/5 = 1/4

[Facing P. 460, B]

A. MÉTRAUX, *La civilisation des Indiens Chiriguano* Planche LXXXIV



Cribles à larges mailles. [illegible]
[illegible]



[illegible]

[facing p. 460, C]

I Métraux

RF10 Chiriguano

Planche LXXXIII, figure 1. Diamètre : 43 centimètres. Provenance : Ivo.

La technique et les procédés décoratifs sont exactement les mêmes que pour l'exemplaire précédent, à l'exception, toutefois, de l'alternance des bandes fibreuses sombres et claires.

Planche LXXXIII, figure 2. Diamètre : 33 centimètres. Provenance : région de San Luis.

Cet *urupé* est fait suivant le même principe que les autres cribles, mais ne comporte pas le changement de rythme le long des deux diagonales. Par conséquent, il n'apparaît agrémenté d'aucun motif géométrique. Les éléments de la chaîne et de la trame se croisent toujours par paires.

Planche LXXXIV, figure 1. Diamètre : 42 centimètres. Provenance : Saladito.

Les *urupeno* se distinguent des *urupé*, non seulement par la plus grande largeur des lanières fibreuses qui en composent le tissu, mais aussi par la technique de ce tissu. Les éléments de la trame croisent régulièrement ceux de la chaîne, passant tantôt dessous tantôt dessus, mais n'enjambant chaque fois qu'un seul élément. Cette technique est celle que Mason appelle *checker work*.

Les intervalles entre les éléments sont aussi plus grands et facilitent le passage des gros grains de maïs.

Planche LXXXIV, figure 2. Diamètre : 40 centimètres. Provenance : Saladito.

Le principe de la technique est le même que pour le crible précédent, à cela près que les éléments de la chaîne et de la trame sont très larges.

Éventails ou souffle-feu

Grande a été ma surprise lorsqu'arrivant dans les villages des Chiriguano de la région du haut Pilcomayo, j'ai trouvé chez eux des éventails à feu identiques à ceux des Indiens du Brésil et des Guyanes. Nordenskiöld (12, p. 50) ne fait à peine que les mentionner et insiste sur leur rareté. Le fait s'explique par l'absence de cet élément culturel dans tout le reste de la zone habitée par les Chiriguano. Dans la plupart des villages, ils se servent, pour activer le feu, de vieux chapeaux ou de fragments de corbeilles.

Planche LXXXV. Longueur : 28,5 centimètres ; largeur : 31 centimètres. Provenance : Saladito.

La confection de ces éventails est assez simple. Les feuilles qui les composent se croisent suivant un rythme de deux. Sur le bord, les tiges ont été repliées et passant de nouveau à travers le tissu sont entrecroisées de façon à former, sur chaque face, une perche. Les extrémités libres ont été tressées sur le haut, et une partie passée dans une baguette fendue formant la poignée (fig. 117).

Au sujet de ces éventails, une remarque importante s'impose. Ils diffèrent peu des éventails faits avec une seule feuille de palmier, pennée, tels qu'on les trouve au Brésil et au Paraguay. Les Chiriguano, n'ayant pas dans leur nouvelle patrie de palmiers de cette espèce, ont dû adopter les feuilles palmées des *karandai*. Ils ont remplacé le pétiole qui forme le manche par la baguette fendue à laquelle j'ai fait allusion. (Max Schmidt, 2, fig. 106 et 107, pp. 219-220.)

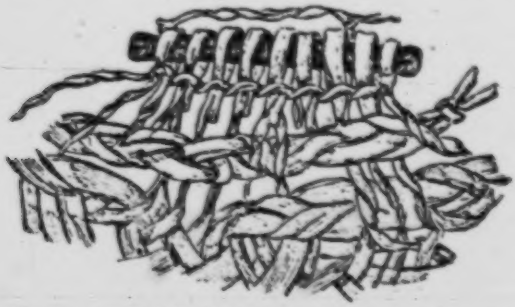


Fig. 117. — Détails de la poignée du souffle-feu de la planche LXXXV

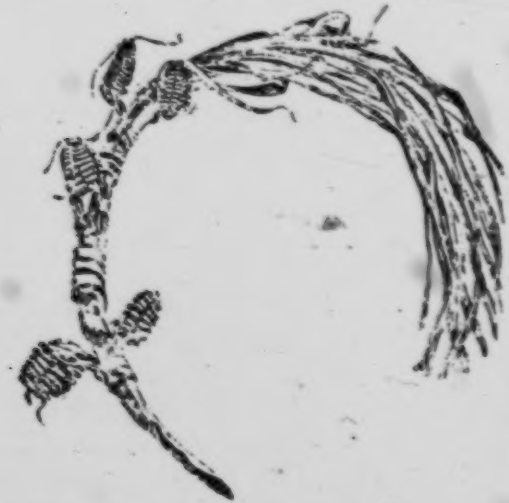


Fig. 118. — « Fleur », ornement en feuilles de palmier tressées que les Chiriguano font bénir et dont ils ornent leurs huttes. La technique de cet objet est fort ancienne et se retrouve en Guyane. (1/2 gr. nat.)

« *Fleurs* »

Les Chiriguano des missions franciscaines décorent, les jours de fête, l'église avec des « fleurs » artificielles qu'ils fabriquent en feuilles de palmier *karandaí*. Ces ornements sont d'origine ancienne et dérivent directement des jeux de paille que les indiens font encore en diverses régions de l'Amérique, notamment dans les Guyanes. Les indigènes de cette dernière région les suspendent souvent dans leurs maisons où ils font peut-être office d'amulettes et, en tous les cas, d'ornements. (Roth, pp. 497-499, fig. 241-244 et p. 270; Koch Grünberg, **2**, t. II, p. 244). De même les indiens Chiriguano décorent leurs huttes avec ces figures qu'ils ont soin de faire bénir. Ils gardent comme porte-bonheurs, exactement comme en Europe les branches de buis bénites. Rosen (**1**, p. 61, fig. 51) publie un jeu de paille semblable qu'il a trouvé chez les Choroti et qui lui fut indiqué comme un ornement porté sur le front. Cet explorateur met en doute l'exactitude de ce renseignement, et suppose qu'il s'agit d'un objet rituel. En réalité, ce n'est qu'une « fleur » que les Choroti, décrits par Rosen, auront reçu ou acheté dans quelque mission chiriguano. Il suffit de comparer la figure qu'il nous en donne et la nôtre pour s'en rendre compte.

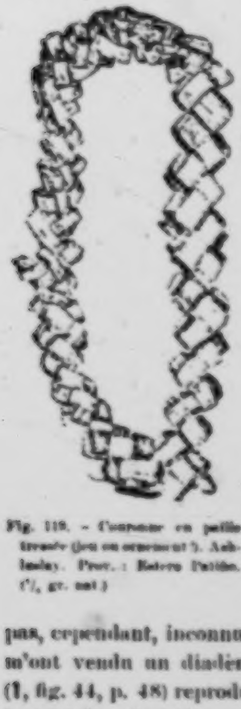


Fig. 119. – Couronne en paille tressée (jeu ou ornement ?). Ashluslay. Prov. : Estero Patiño. (1/2 gr. nat.)

Les figures en feuilles de palmes ne sont pas, cependant, inconnues des autres indiens du Chaco. Les Ashluslay m'ont vendu un diadème tressé suivant ce principe (fig. 119) et Rosen (**1**, fig. 44, p. 48) reproduit un ornement de tête identique qu'il a acheté à une tribu choroti.

CHAPITRE X

Les masques

Les beaux masques, dont je donnerai plus loin la description, sont portés au cours des fêtes de Carnaval. Des difficultés avec les autorités boliviennes m'empêchèrent d'arriver dans les villages chiriguano au moment où celles-ci avaient lieu. Lorsqu'enfin je me trouvai parmi mes amis chiriguano, ils avaient vidé les dernières cuves de *kâgui* et se trouvalent dans leur état normal. Grâce à la proximité de la fête, je pus recueillir les masques publiés ici ; d'ordinaire ils sont détruits ou employés dans les champs comme épouvantails.

Mon hôte, M. Alberto Torrejon, qui vit à Ibopeytí sur le haut Pilcomayo, dans un village indien, me donna quelques détails fort intéressants sur les cérémonies et les réjouissances auxquelles il venait de participer. Je les transcris tels quels.

A l'approche de toute fête, du Carnaval par exemple, le premier acte consiste à faire fuir les âmes des morts. Si l'on ne prend cette précaution, les veuves et les parents des personnes décédées devront s'en abstenir. Dans le but de purifier l'air, on bat du tambour et toute la famille qui a perdu l'un des siens, pleure et crie. Lorsque les esprits ont déguerpi, le tambour donne, sur un rythme joyeux, le signal des réjouissances.

Fig. 120. — Indiens Chiriguano portant des masques. (Photo. du R. P. H. Cattunar)

La fête est ouverte par un homme et une femme qui, tenant à la main un bâton orné de fleurs, s'avancent vers le milieu de la place suivis de tous les habitants en longue chaîne. Arrivé au milieu du terrain qui s'étend entre les huttes, le couple plante cette enseigne donnant ainsi le signal de la fête.

La chaîne se disloque et de petits groupes se forment qui dansent en rond. Leur danse consiste à avancer et reculer en trois temps au son de flûtes et de tambours.

L'attrait du carnaval consiste dans l'énorme consommation de *kãwi* et d'alcool qui se fait alors. Hommes et femmes boivent à qui mieux mieux ; et, sous l'influence de la boisson, les vieilles colères, les haines secrètes se réveillent, et les plus échauffés se provoquent et en viennent aux mains, Le «capitaine» doit alors les rappeler à l'ordre et séparer les combattants.

D'aucuns augmentent le tumulte en sifflant dans leurs *siuiui* (longs sifflets).

Les passions sexuelles s'exaspèrent et les hommes commencent à tournoyer autour des femmes qu'ils sollicitent, une calebasse de *kâwi* à la main, en leur récitant, sur un ton de mélopée, des pièces de vers du type de ceux ci :

Epeke, peke maipora	Ris harmonieusement
Ĉeve ae	Pour moi
Epeke, peke maipora	Ris harmonieusement
Ĉeve ae.	Pour moi.
Eyu ikuama	Viens m'embrasser
Ĉemireko mi	Ma petite femme
Dijuru eumie	Donne moi ta bouche
Tuiĉa dipota	Je t'aime beaucoup
Ĉe aongo pe	Avec mon cœur
Ime deresa ikavi	Tu as de jolis yeux
Ime dijuru misiray	Tu as une petite bouche
Tuiĉa dipota	Je t'aime beaucoup
Pairamo apporu deve.	Pour cela je vais te demander.

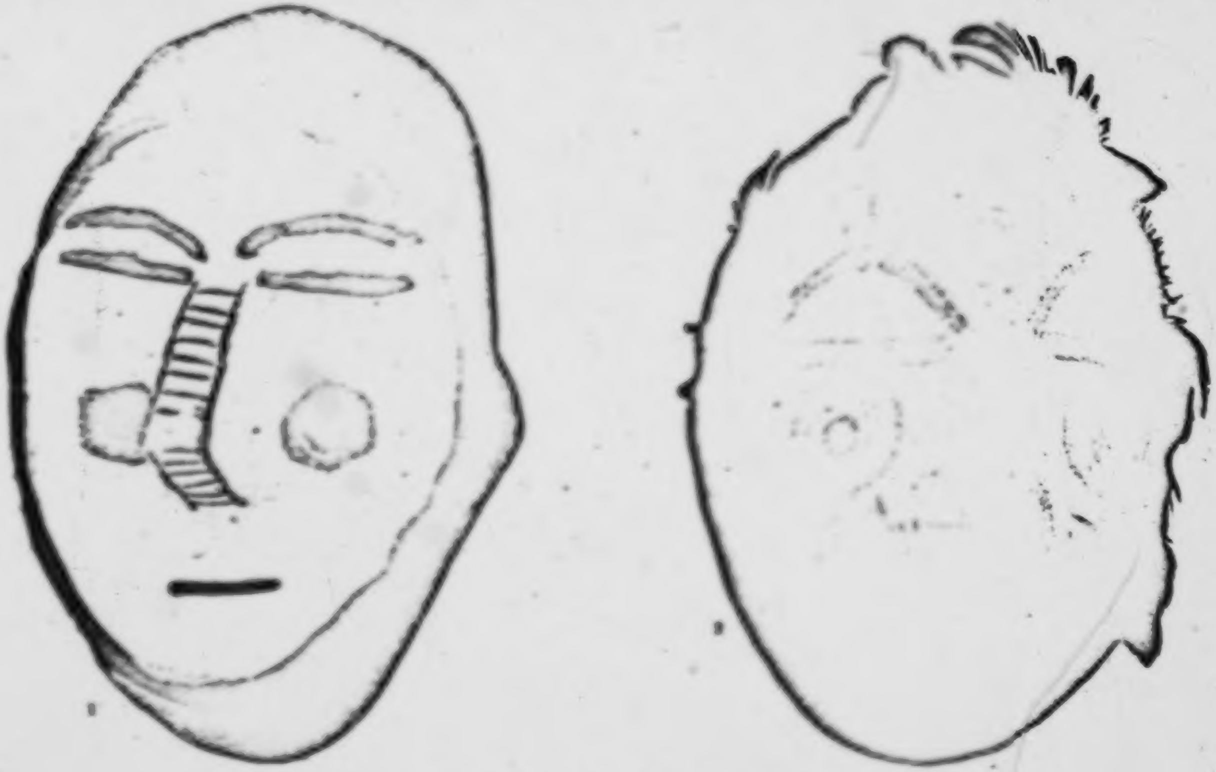
Pendant ce temps, des jeunes gens ou des vieillards, le visage couvert d'un masque *(añavasu)*, courent de ci de là, forçent les gens à danser à coups de bâton, leur font des niches et leur adressent des plaisanteries.

La fête dure tant qu'il y a du *kâwi* ou de l'alcool. Au moment où elle est sur le point de se terminer, une cérémonie finale a lieu. Le rite de sortie est analogue au rite d'entrée : le couple qui a planté le bâton fleuri l'arrache du sol et sort du village suivi des *añavasu* et de tous ceux qui ont participé à la fête. Le cortège s'avance, au son des flûtes et des tambours, jusqu'à une certaine distance du village. On jette les masques, on lance des pierres en poussant des cris. Le carnaval est fini et chacun rentre chez soi. Quelques uns emmènent leur nouvelle femme, car c'est à ce moment que se célèbrent le plus de mariages.

La fête de carnaval, telle que je viens de la décrire, ne comporte que peu d'éléments empruntés aux métis ou aux créoles, en dehors de la coïncidence de dates. C'est une ancienne fête d'un caractère purement agricole, que les Chiriguano ont pris l'habitude de célébrer en même temps que le carnaval bolivien. Les indiens d'Ibopeyti sont d'ailleurs païens.

Les hommes masqués sont censés représenter les esprits des morts, comme leur nom l'indique (*aña* : esprit; *vasu* : grand). Comme dans les fêtes des Guyanes et de l'Amérique centrale, ils viennent nombreux

[facing p. 464]



[illegible] : 1. [illegible] ; 2. [illegible]

1:Métraux
SF10 Chiriguano

pour assurer à leurs descendants ou parents la fertilité des champs et l'abondance de la future récolte. Ces fêtes masquées ont leur pendant dans les fameuses cérémonies des populations du río Negro dont Koch-Grünberg nous a fait connaître les détails. D'ailleurs, il est probable que les Chiriguano ont emprunté ces cérémonies, et surtout les masques, aux Chané. Ce sont, précisement, les frères de race des Chané, les Arawak du río Negro, qui célèbrent ces fêtes avec le plus d'éclat. Les Chané du Parapití donnent encore à ces antiques rites plus d'importance que les Chiriguano, et leurs masques couronnés d'immenses panaches de plumes sont, paraît-il, plus somptueux que ceux de leurs vieux ennemis guarani.

Dans les missions, le carnaval a perdu sa signification purement païenne et s'est contaminé d'usages que les Chiriguano ont empruntés aux métis. Nino (pp. 267-270) en a donné une bonne description dont je résumerai les principaux traits.

La fête est dirigée par un personnage portant un masque de vieillard. Il s'arrête à chaque angle de la place, recommandant à tous paix et harmonie.

On se livre alors à différents jeux : des personnages masqués répandent sur les danseurs des cosses de haricots ou du son de maïs.

Des jeunes gens masqués, mais presque entièrement nus, se barbouillent de boue et cherchent à salir tous ceux qui ont des vêtements neufs. Ces deux coutumes ne peuvent avoir qu'une origine bolivienne.

Des individus également masqués miment un combat entre un tigre et un taureau qui, finalement, est mis à mort par un boucher de fantaisie. Ensuite on passe aux plaisirs de la danse. « Les danseurs forment un grand cercle en se prenant des deux mains et dansent ainsi par trois fois. Par trois fois aussi ils s'accroupissent, et encore par trois fois ils passent sous les bras tendus d'un couple du même cercle et enfin le même nombre de fois ils se serrent les uns contre les autres formant un grand tas, le visage tourné vers l'extérieur et les mains croisées. Ils restent dans cette position jusqu'à ce qu'un autre couple danse autour d'eux. Ceux-ci ne se tiennent pas par la main. L'homme poursuit la femme et cherche à la saisir. Elle l'évite et va se cacher au milieu des autres. »

Vers la fin de la fête, les hommes improvisent une chaise à porteur en croisant des bâtons. Ils y font asseoir un enfant et, avec des bambous lui forment un rempart. Les autres viennent faire pleuvoir sur lui une grêle de coups, sans toutefois le blesser. Ensuite, ils le font descendre et recommencent trois fois cette cérémonie en divers endroits.

Au second tour, les individus masqués vont de maisons en maisons et reçoivent de chacun les objets les plus hétéroclites : des cosses de haricots, des pelures de melons d'eau ; et, au troisième tour, jeunes et vieux se mettent à pleurer.

Pour finir, on va en procession jeter les masques et tous se lavent le visage et les mains.

DESCRIPTION DES MASQUES

Planche LXXVI

1. **Masque en bois de *toroboki* (bois léger et tendre). La face est peinte en blanc et encadrée d'un ruban noir fixé avec de petites chevilles de bois. Les sourcils, la bouche et les raies parallèles qui traversent le dos du nez, ont été peints en noir. Les bords de celui-ci sont soulignés de deux traits verts. Sur chaque joue deux cercles concentriques, l'un noir et l'autre vert avec un point central noir. Sur chaque côté, un trou par lequel passe un cordon servant à maintenir le masque sur le visage.**

De petites cavités sur le pourtour semblent indiquer qu'au moment de la fête des plumes étaient fichées sur le bord du masque, exactement comme sur l'exemplaire suivant.

2. Ce masque est celui qui, dans ma collection, est en meilleur état. La face blanchie avec une substance semblable à de la chaux est bordée de plumes enfoncées dans le bois. Les sourcils sont peints en noir ainsi que la lèvre supérieure. La bouche est représentée par une fente. Les peintures faciales sur les deux joues et le front sont vertes, sauf le point central, qui dans chaque disque est brun.

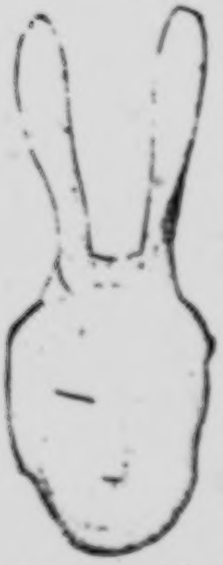


Fig. 121. — Masque chiriguano provenant de Tabacal (près d'Oran). Museo Nacional de Buenos Aires. Collection Palavecino. ([illegible] gr. nat.)

Le masque de la figure 121 provient de Tabacal, près d'Oran où il a été acquis par M. Palavecino chez des indiens Chiriguano établis dans la région. Ses dimensions sont considérables. Il mesure 22 centimètres de longueur sur 16 centimètres de largeur. Il est peint en blanc et le visage est encadré d'une frange de plumes. J'ignore la signification des grandes oreilles qui le surmontent.

CHAPITRE XI

Les peignes

Jadis, au temps où ils accomplirent la conquête de leur territoire actuel, les Chiriguano portaient une tonsure à l'instar de leurs parents du Paraguay et de la côte du Brésil, les Guarani et les Tupinamba, qui se rasaient avec un éclat de bambou toute la partie antérieure du crâne

(v. Métraux, **2**, p. 181-183) (1). Plus tard, probablement sous l'influence des Chané ou des Quichua, les Chiriguano abandonnèrent la tonsure et laissèrent croître leurs cheveux qu'ils faisaient flotter sur la nuque et le dos. Ils se contentaient de les tailler sur le front d'une tempe à l'autre.

Cette coiffure, usuelle encore au siècle passé, tend à disparaître à son tour. Seuls lui sont restés fidèles quelques vieillards et les habitants de plusieurs villages perdus dans les vallées du haut Pilcomayo.

Les Chiriguano qui continuent à observer l'ancienne mode, nouent leurs longs cheveux autour de la *tête* et les dissimulent sous un chapeau ou une sorte de turban lorsqu'ils vont travailler chez les blancs par crainte d'être tournés en dérision.

Les femmes ne coupent jamais leurs cheveux suivant l'habitude des autres indiennes du Chaco, aussi ont-elles de longues chevelures remarquablement souples. Elles rassemblent leurs cheveux sur la nuque au moyen d'un ruban rouge ou bien qu'elles nouent sur le front après lui avoir fait faire le tour de la tête (v. pl. VI, 1 et 2).

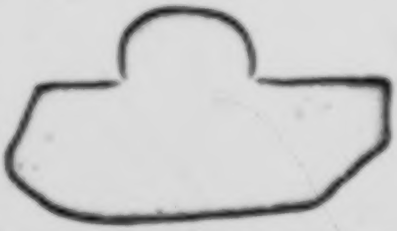


Fig. 122. — Mortier chiriguano en pierre pour écraser les graines de *titira*. [illegible]

Les femmes chiriguano sont extrêmement soigneuses de leur chevelure et la lavent presque tous les jours. Elles emploient en guise de savon des graines de *titira* qu'elles écrasent dans un petit mortier (fig. 122) spécialement destiné à cet usage. Les graines de *titira*, qui sont riches en saponine, moussent facilement.

C'était toujours pour moi un spectacle plaisant le matin que de voir les femmes revenir de la rivière avec leurs cheveux tordus sur le devant de la tête et serrés en un chignon conique. Elles les laissaient sécher puis se mettaient à les peigner lentement jusqu'à ce qu'ils fussent souples et luisants.

Deux types de peignes coexistent chez les Chiriguano. Sur le haut Pilcomayo, dans la vallée d'Igüembé et à Ivu, ils sont taillés dans une planchette, et souvent la partie plane qui sert de poignée est découpée avec art. Dans la vallée de Caipipendi et chez les Chané, à côté des peignes du type précédent il en est d'autres composés de fines esquilles de bois coincées entre deux éclats de bambou et maintenues en place par un habile tressage de fils de coton formant un dessin. Les peignes de cette catégorie présentent, généralement, une double rangée de dents, mais parfois l'une d'elle est entièrement recouverte par le tressage et se transforme en poignée (Nordenskiöld, 2, fig. 100, p. 204). Ces deux types de peignes se retrouvent dans la zone andine; mais, alors que le premier est limité à cette aire géographique, et spécialement au nord-ouest de l'Argentine, le second, qui comprend toutes les variétés de peignes composés, a une vaste distribution dans toute l'Amérique du sud, dans l'empire incasique comme au Brésil. Les Chiriguano s'en servaient, sans doute,

---

(1) *Annuae litterae*, page 467 : « Cultus eorum singularis valde, [illegible] ».

(Leur apparence [aux Chiriguano] est vraiment singulière. Ils usent d'une tonsure semblable à celle de nos prêtres et d'autres laissent pendre leurs cheveux sur le dos jusqu'à une longueur d'une aune et demie. Ils se teignent le corps de couleurs diverses.)

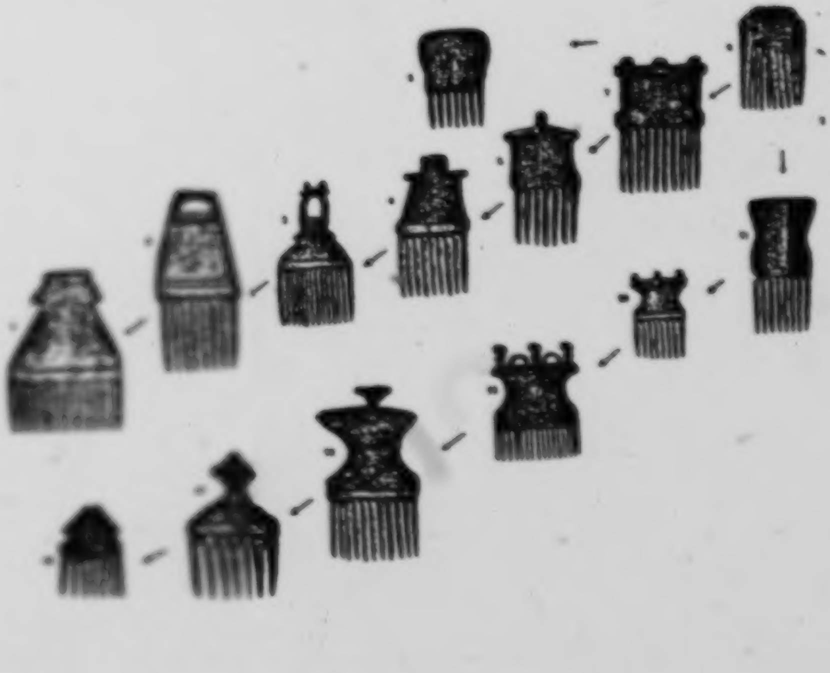
Fig. [illegible] — Peigne composite fait de fins éclats de bambou. Chiriguano.
[illegible]

bien avant de s'être établis dans leur territoire actuel. Il n'en est pas de même du peigne de bois sculpté qu'ils ont emprunté aux Chicha ou aux Humahuaca. Dans nos collections figurent deux peignes, dont l'un (pl. LXXXVII, 14) a une poignée taillée en forme de chien, et l'autre de cervidé (pl. LXXXVII, 12). Ils ressemblent fort à un peigne trouvé dans la Quebrada de Humahuaca et qui, lui aussi, est surmonté de la silhouette d'un quadrupède (Debenedetti, 2, p. 247, fig. 100). A Kipon, dans la Vallée Calchaqui, Debenedetti (1, p. 27, fig. 16) a découvert un peigne dont la partie supérieure représente une tête humaine dans laquelle notre auteur veut voir une idole à l'expression douloureuse (?). Les métisses de cette vallée ont conservé, jusqu'à notre époque, les anciens peignes indigènes en bois d'algarrobo.

A la Paya, Ambrosetti (4, fig. 224, p. 492) a découvert des peignes découpés dans une tablette de bois et des peignes composites. Au lieu de constater simplement la coexistence de deux types de peignes différents

[Facing P. 468, A1]

A. Métraux. *La civilisation des Indiens Chiriguano*

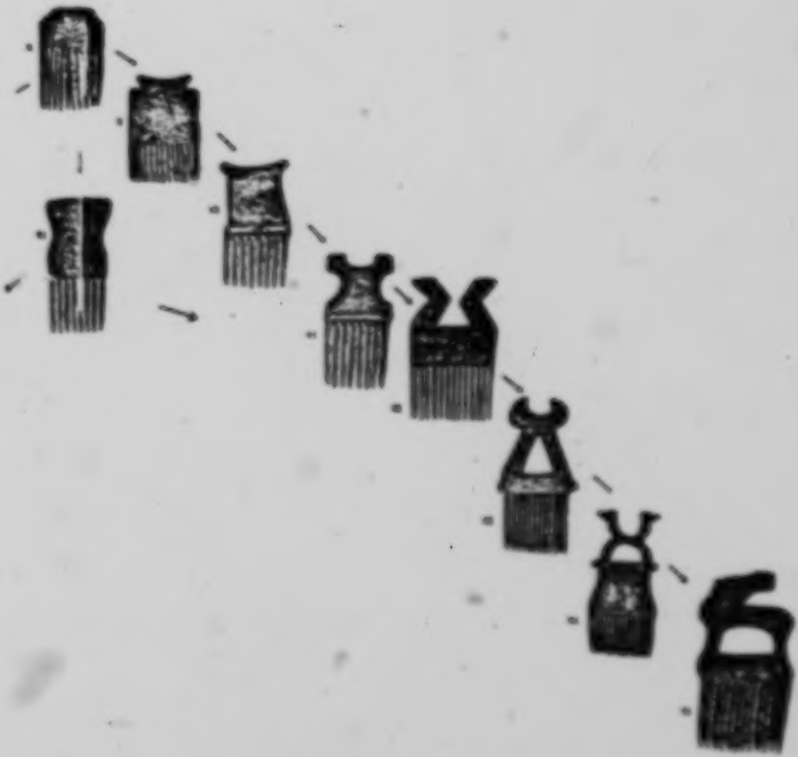


[illegible] l'évolution des différents types de peignes. [illegible] 1 et 2
10 et 11. [illegible] ; 12 d'après Nordenskiöld ; 13. [illegible] ; 14. [illegible] ; 15. [illegible]

1: Métraux

SF10 Chiriguano

[facing p. 468, A2]



[illegible]

en un même endroit, phénomène fort naturel en raison du caractère hétérogène de la culture de La Paya, Ambrosetti émet l'étrange hypothèse que ces peignes servaient à carder la laine sans prendre la peine de s'enquérir si cet instrument était connu à l'époque précolombienne.

La fabrication des peignes, comme tout ce qui est sculpture sur bois, est un travail essentiellement masculin.

Le tableau de la planche LXXXVII indique comment s'est fait, selon moi, l'évolution morphologique des différentes formes de peignes que j'ai recueillis.

CHAPITRE XII

Mobilier

Comme les divers éléments culturels qui constituent le mobilier des Chiriguano ont été complètement étudiés par Nordenskiöld (10, pp. 8-22), je me bornerai à les mentionner ici, insistant seulement sur quelques points de détail.

Fig. 122. — Hutte chiriguano. Intérieur. [illegible] (Photo. A. M.)

Pénétrons dans une hutte des Chiriguano. La porte que nous ouvrons est une sorte de claie de roseaux ou une peau de vache durcie au soleil. Le jour pénètre à l'intérieur par cette ouverture. Le seul meuble important est le cadre de bois (fig. 123), sorte de châlit occupé généralement par deux personnes entre lesquelles un ou deux enfants viennent se fouiller tant bien que mal. Les Chiriguano n'hésitent pas non plus à coucher par terre sur une peau de bœuf qu'ils étendent devant leur maison. Sur le haut Pilcomayo, dans presque toutes les huttes on peut

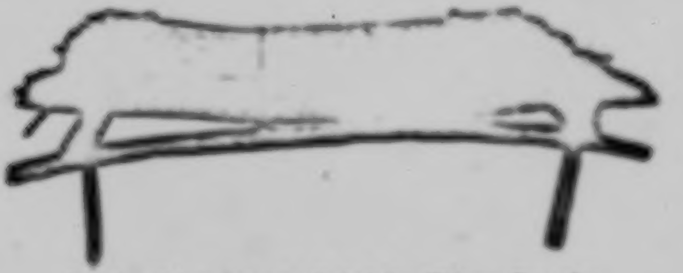


Fig. 115. — [illegible] des Indiens Chiriguano. [illegible]
([illegible])

voir un ou deux hamacs qui servent soit de sièges pendant la journée soit de berceaux pour petits enfants. Leur technique, celle du double fil ([illegible]), continue une vieille tradition guarani et arawak. Quelques hamacs, peu nombreux, sont grossièrement tissés. Les fils qui

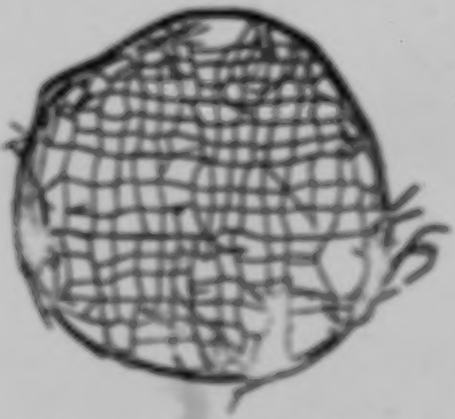


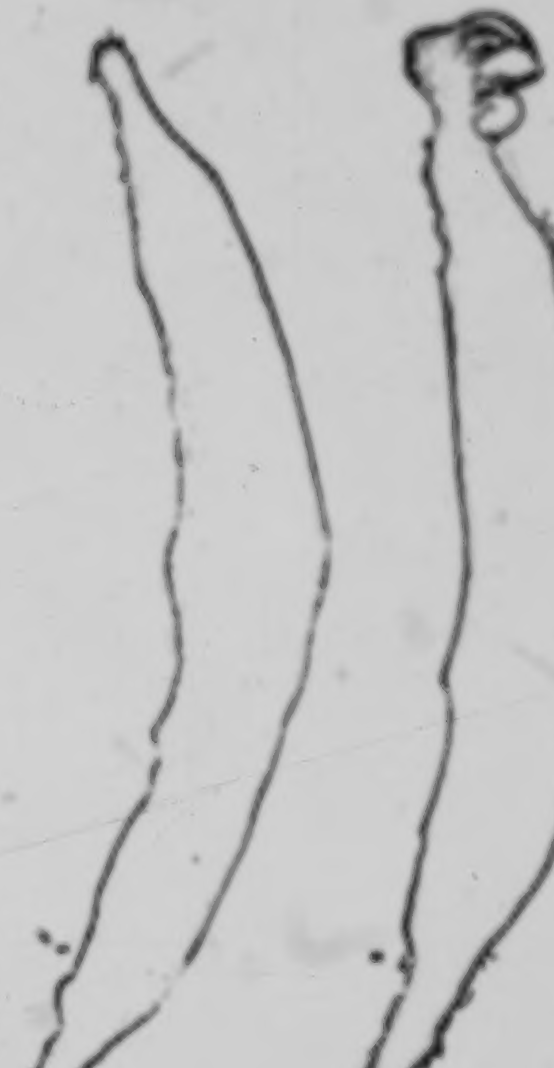
Fig. 116. — [illegible]
([illegible])

les composent sont en laine; jadis ils étaient faits de coton (pl. XXXVIII).

C'est une affaire délicate que de persuader à une mère chiriguano que de nous vendre le hamac de son nourrisson. Elle craint qu'une personne

I Métraux BF10 Chiriguano

(facing p 490)



malintentionnée ne profite de ce que le tissu est imprégné d'urine pour se livrer à des pratiques magiques qui feraient périr le nouveau-né.

Le long des parois sont alignés des vases de toutes dimensions qui sont là en réserve pour les fêtes de boisson; les uns contiennent des semences, d'autres servent d'armoires à linge ou de sac à provisions. Aux murs, généralement aux quatre angles, pendent des claies de roseaux ou des corbeilles en feuilles de palmier qui tiennent lieu d'étagères (figs. 126 et 127). On y trouve tout en désordre : des petits vases, des paniers, des boîtes, des paquets soigneusement enveloppés d'étoffe, enfin, mille petits objets que les femmes chiriguano considèrent comme leur trésor. Du toit pendent des crochets auxquels sont suspendus des effets ou des provisions. Ces crochets sont généralement en bois, mais il en est aussi qui sont formés par une patte de cerf repliée et séchée au soleil (fig. 128).

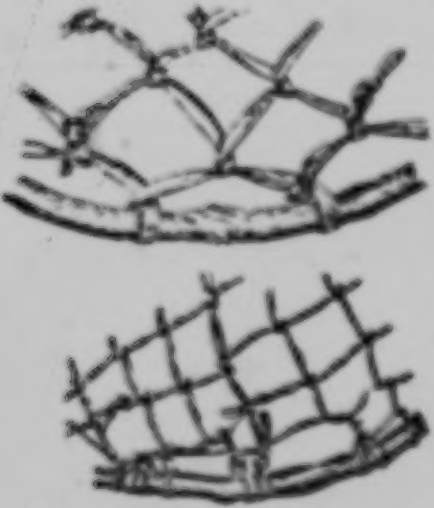


Fig. 127. — Dessin indiquant la technique des corbeilles du type de celui de la figure 126

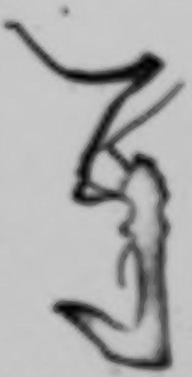


Fig. 128. — Patte de cerf séchée au soleil et servant de crochet de suspension. Prov. : [illegible]. (1/2 environ de la gr. nat.)

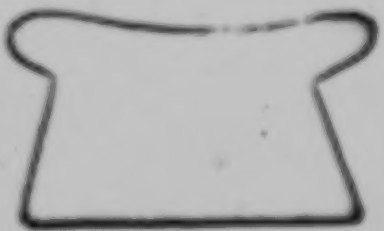


Fig. 129. — Vase à double panse. Prov. : [illegible] (1/3 environ de la gr. nat.)

Tout interstice, dans les parois, se transforme en cachette où les femmes mettent leurs ciseaux, les hommes leurs couteaux ou leurs peigues. Les arcs et les flèches sont glissés entre les tresses de la toiture.

Dans certaines huttes dont les parois sont enduites de terre, les Indiens ménagent des niches en forme de nids d'hirondelles qui leur tiennent lieu d'armoires rudimentaires. Y aurait-il là une lointaine réminiscence de ces niches qui sont si caractéristiques pour les maisons incasiques? Cela est possible.

Les habitants de chaque hutte s'asseyent sur les [illegible], ou sur des

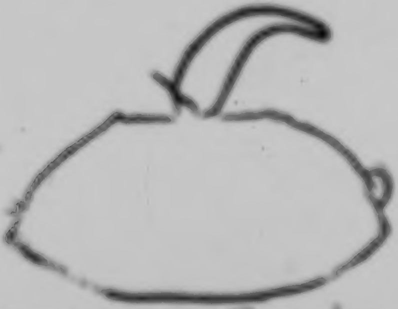


Fig. 128. — [illegible] les femmes chiriguano gardent des [illegible] (Cuev. : Bolivie [illegible] environ de la gr. nat.)

Fig. 129. — [illegible] que les Chiriguano [illegible] dans leur hutte [illegible] (Cuev. : Bolivie [illegible] environ de la gr. nat.)

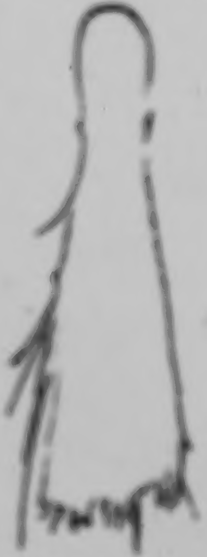


Fig. 130. — [illegible] (Cuev. : [illegible] environ de la gr. nat.)

[illegible] à dormir font bien [illegible] de celles des voisins. Les femmes s'accompagnent généralement par terre. Sur le haut [illegible], on trouve encore des huttes à deux parties (fig. 129), élément culturel que les Chiriguano ont hérité de leurs ancêtres du bassin de l'Amazone.

Le feu pour la cuisine est allumé au milieu de la hutte. Les [illegible] des Chiriguano sont propres. Je n'y ai jamais aperçu de puces ni d'aucun insecte comme cela m'est arrivé dans les ranchos des [illegible] ou des [illegible]. Les femmes balayent leur hutte au moins une fois par jour. [illegible] par les [illegible] (fig. 131).

CHAPITRE XIII

Jouets et Jeux

Tous les jouets que les parents chiriguano font pour leurs enfants, ou que ceux-ci confectionnent eux-mêmes, sont représentés dans nos collections. J'estime cependant inutile d'en donner la description, car Nordenskiöld (8, pp. 182-[illegible]) s'en est beaucoup occupé et les a reproduits tous. A simple titre de curiosité, je figure une poupée vêtue du traditionnel tipoy et dont les cheveux sont entrelacés d'un ruban à la manière chiriguano (fig. 133). Un petit sac (fig. 134) contient tout un assortiment de tipoy en miniature. Les vases et paniers miniatures (fig. 135) ont été faits à l'usage de petites filles qui en jouant, apprennent ainsi petit à petit à devenir d'excellentes ménagères.

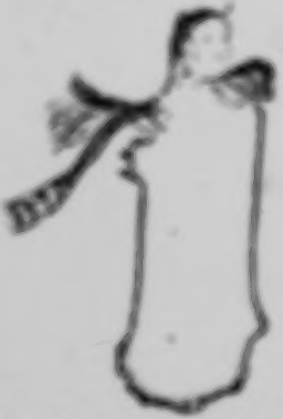


Fig. 133. — Poupée chiriguano vêtue avec son tipoy. Prov. : [illegible] (?), gr. nat.)

Jeux de ficelle. — Je n'ai jamais vu d'Indiens faire des jeux de ficelles (cat cradle), mais je sais qu'ils les connaissent. A Caruruti, un Indien s'amusa à m'en exécuter toute une série, dont quelques-uns ont été copiés par les Indiens eux-mêmes sur les feuilles de mon calepin. Suivant la figure qu'ils voulaient produire, ils se servaient des deux mains ou s'aidaient de la bouche et des pieds (figs. 135 et 136). Le « grande bœuf » (pl. XXXIX, 8), a été faite par une Indien qui, s'étant assis, s'est servi des pieds et des mains.

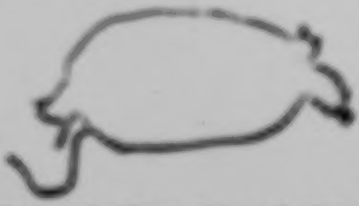


Fig. 134. — Sac à linge en miniature plein de petits tipoy. Chiriguano. Prov. : [illegible] (?), gr. nat.)

Les jeux de ficelles présentent au point de vue de l'ethnographie comparée un intérêt extraordinaire. S'ils s'avèrent identiques dans deux régions différentes, ils peuvent témoigner d'échanges ou de migrations à l'instar de certains jeux qui passent d'une nation à l'autre sans modifier leurs caractères ou leurs modalités. Les jeux sont de tous les éléments culturels les plus stables puisqu'ils sont indépendants du milieu, de la race et du genre de vie, du moins en général. Il serait urgent de rassembler en Amérique du Sud, le plus grand nombre possible de jeux de ficelles pour pouvoir en étudier la distribution. Nous n'en connaissons pour ce continent qu'un très petit nombre, mais celui-ci, si insignifiant soit-il, permet déjà de faire des constatations fort curieuses. C'est ainsi que parmi les jeux de ficelles que j'ai réunis, il en est trois exactement semblables chez diverses tribus du haut rio Negro et des Guyanes. Le premier est celui que les Chiriguanos appellent « grande lune » ([illegible]) (pl. LXXXIX, 2) et que nous retrouvons chez les Siusi du rio Aiary sous le nom d'« intes-

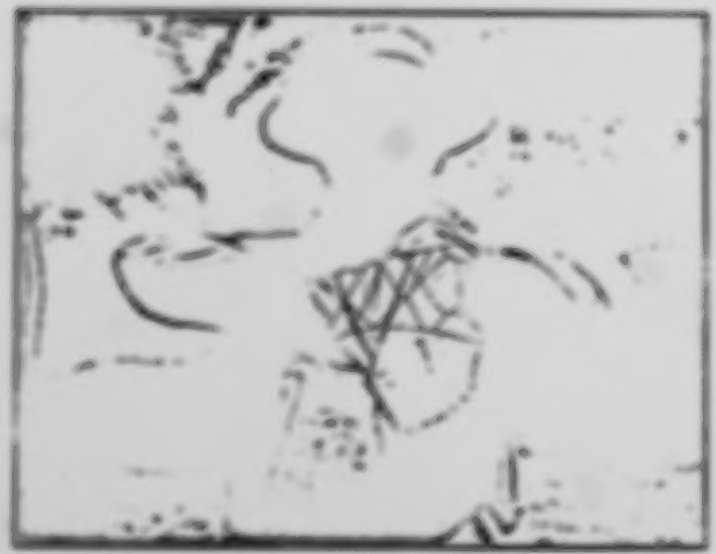


Fig. [illegible]. — Indien exécutant le jeu de ficelle appelé « dessins du serpent » [illegible]. (Phot. [illegible])

tins de tapir » (Koch-Grünberg, 2, t. I, fig. [illegible], p. [illegible]), chez les Tukano, désigné comme étant un « tapir avec ses quatre pattes » et chez les Betoya simplement comme « un tapir » (Id., t. I, p. [illegible] et t. II, fig. [illegible], p. [illegible]).

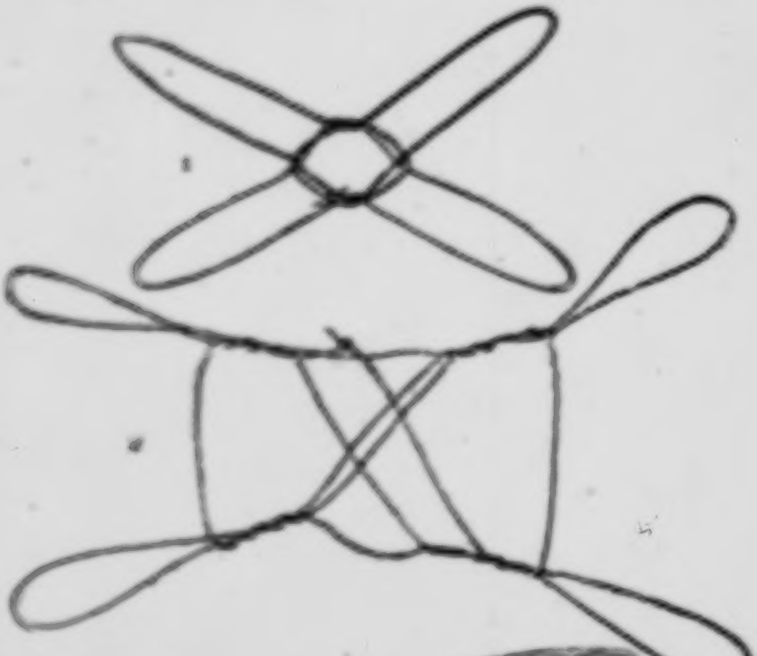
Notre « étoile » ([illegible]) (pl. LXXXIX, 1) est interprétée comme une « araignée » par les Siusi (Id., t. I, fig. [illegible], p. [illegible]) et les Kobeua (Id., fig. [illegible], p. [illegible]), mais les Wapishana voient en cette figure une « étoile » exactement comme les Chiriguanos (cf. Roth, fig. [illegible], p. [illegible]).

Les « dessins du serpent » ([illegible]) (pl. XC, fig. 2) ont leurs équivalents chez les Akawai, les Arawak, les Wapishana et les Patamona (Roth, fig. [illegible], fig. [illegible]), mais représentent selon ces Indiens : « 6 poissons marchant » (sic). Dans son livre sur les Indiens du Chaco, Nor-

1 Métraux SF19 Chiriguano

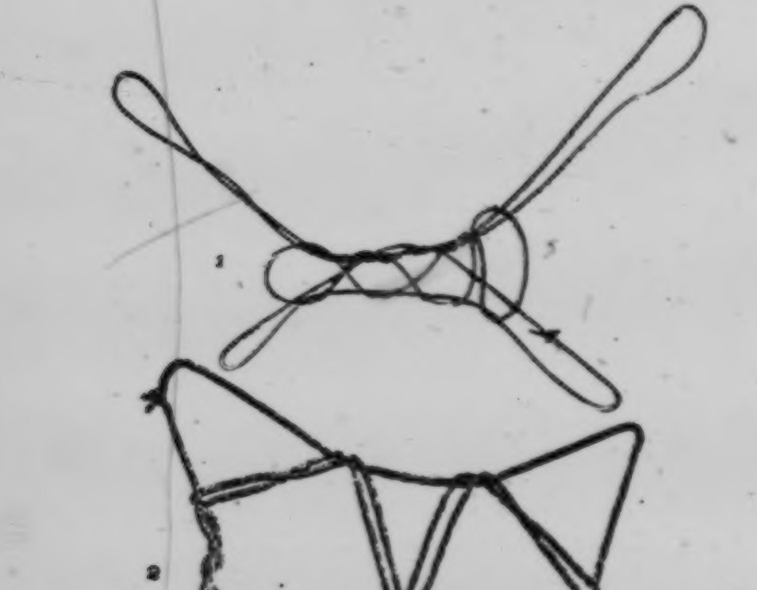
[facing p. 494, A]

A. Métraux, *La civilisation des Indiens Chiriguano* Planche LXXXIX



Jeux de ficelles. Chiriguano. Prov. : Caruruti. Signification : 1. [illegible] (peut-être), 2. « [illegible] » [illegible] ; 3. « grande lune » (peut-être)

[facing p. 474, B]



Jeux de ficelles chiriguano. 1, « dessins de *siuiui* » (*siuiui-kuatia*) ; 2, « marque de couverture de cheval (*jergón*) » (*karuna-kuatia*) ; 3, « dessins du serpent » (*mboi-kuatia*) denskiöld (2, fig. 25, p. 71) donne la photographie d'un enfant Choroti qui vient d'exécuter un *cat-cradle* identique à notre « dessin du serpent ». Il est regrettable que Nordenskiöld n'en ait pas donné la signification.

Le jeu de ficelle de la planche XC, 2, représente la marque que portent les couvertures de laine *(jergón)* que les créoles mettent sous leurs selles. Il ne fait aucun doute que la signification indigène de cette figure a été oubliée et remplacée par une nouvelle appelation. C'est probablement ce qui s'est produit aussi pour le *cat-cradle* (fig. 136) dénommé : *culo de caballo.*

Fig. 136. — Indien exécutant le *jeu de ficelles* mobile appelé « culo de caballo »

Les jeux de ficelles peuvent se subdiviser en deux catégories. La première comprenant tous ceux qui forment une figure stable à l'instar d'un dessin et la seconde ceux qui représentent un objet, un animal ou un organe en synthétisant son mouvement caractéristique.

Ainsi les jeux de ficelles des planches LXXXIX-XC appartiennent à la première des classes, mais celui que l'Indien de la figure 136 est en train d'exécuter à la seconde. Ce dernier *cat-cradle* consiste à ouvrir ou à fermer un petit cercle de ficelle qui est censé de représenter les contractions de l'anus d'un cheval.

Chez les Siusi, il existe aussi des jeux de ficelles mobiles qui symbolisent un animal en imitant ses mouvements typiques (la « chenille » par exemple) exactement comme chez les Chiriguano.

Les ressemblances entre les jeux de ficelles des Chiriguano et ceux des tribus guyanaises pourraient s'expliquer par une influence arawak et nous pourrions supposer que les Chané ont conservé les jeux communs à toute la famille. Les jeux de ficelles voyagent très rapidement et seule leur signification change. Il est donc possible que les Chiriguano les aient connus avant d'avoir été en contact avec les Arawak.

Dessins. — Sur les planches XCI-XCIII on peut voir réunis un certain nombre de dessins qui ont été exécutés à mon intention par des Indiens Chiriguano. Pour les obtenir, je me suis d'abord adressé à quelques vieux qui refusèrent d'un air outré comme si je leur demandais de faire une chose qui fût au-dessous de leur dignité. Un garçonnet d'une douzaine d'années, *Conaito*, deux jeunes gens *Acrasio* et *José Miguel* et une jeune fille *Ivaraeri*, se montrèrent disposés à couvrir d'esquisses de toutes sortes les pages de mon album.

Conaito ne se fit pas prier : je lui proposais là un jeu non seulement plaisant mais fructueux et il eut tôt fait de remplir deux pages (pl. XCI, 1, 2, 4, 9 ; pl. XCII, 2, 4 ; pl. XCIII, 1, 3, 10). *Acrasio*, mon fidèle ami, me donna aussi entière satisfaction. C'était un curieux personnage qu'*Acrasio* et je garde de lui un souvenir particulièrement vif et sympathique. Il avait de 25 à 30 ans et se distinguait par une activité et une ingéniosité extraordinaires. A n'importe quel moment de la journée, on pouvait le voir occupé à tailler ou à sculpter une pièce de bois qui devenait ensuite un outil ingénieusement conçu ou plus souvent encore un instrument de musique. *Acrasio* faisait des violons qui à première vue paraissaient être sortis d'une fabrique européenne. Inutile de dire qu'il était le menuisier attitré du village et le grand pourvoyeur d'articles de ménage. Quand *Acrasio* eut compris le but qui m'avait conduit chez lui, il transforma sa hutte en atelier d'objets ethnographiques et je dois à son esprit d'entreprise d'avoir pu recueillir maintes pièces, aujourd'hui hors d'usage, qu'il reconstitua à mon intention.

A l'époque où je me trouvais dans son village, *Acrasio* avait reçu de grandes commandes de flûtes pour la prochaine fête de Pâques et je m'amusais à le regarder travailler. Une fois son instrument fini, il avait coutume de l'enjoliver d'animaux gravés.

La matière sur laquelle *Acrasio* (v. pl. XCI, 5, 7 et pl. XCII, 3, 6) incisait ses figures n'a pas été sans exercer une influence indirecte sur les dessins au crayon qu'il traça sur mon calepin. Ceux-ci se distinguent par leurs caractères anguleux, mais aussi par leur netteté.

José Miguel (v. pl. XCI, 8 ; pl. XCII, 1, 5, 7, 9 ; pl. XCIII, 2, 4, 6, 8, 11, 12), que l'exemple d'*Acrasio* avait encouragé, me demanda de lui céder cahier et crayon et il me fit toute une série de dessins qui, quoique assez flous et hésitants, ne manquent pas parfois d'un certain mouvement. *José Miguel* avait voyagé en Argentine : le train et l'automobile (qu'il dessina de mémoire) attestent bien son admiration pour les mervoilier du « Progrès » (pl. XCII, 7, 8). Grâce à Dieu, son modernisme ne lui avait pas fait oublier sa mythologie et il sut me dessiner un épisode mythique que l'on voit sur la planche XCIII, 12, A, B, C : le jaguar bleu (yaguaroví, personnification des taches de la lune) s'apprête à dévorer la lune et le soleil.

Quand j'eus terminé avec les hommes, je voulus avoir quelques dessins féminins, m'imaginant que les femmes se prêteraient volontiers à ce jeu puisqu'elles sont les artistes attitrées de la tribu. Toutes, unanimement et à ma grande surprise, s'y refusèrent en criant au milieu de fusées de rire : *Aikuad* « Je ne suis pas capable, je ne sais pas ». Une seule, une jeune fille *Ivaruani* se laissa persuader par la promesse d'une bobine de fil. Sa maladresse n'était pas feinte comme je pus m'en rendre compte dès le début en voyant l'air embarrassé dont elle prit le crayon. Une fois prête à dessiner, l'inspiration lui manqua brusquement, elle resta à court jusqu'à ce que je lui aie indiqué un vase à copier. Comme sa confusion ne faisait que croître elle demanda à Cosnito, le petit garçon qui me fit mes premiers dessins, de l'aider. Celui-ci dessina le vase de la planche XCIII, 10, qu'elle se mit consciencieusement à reproduire en série. Je protestai et elle me fit ensuite un cheval et sur le dos du cheval, un homme et un enfant, puis une femme (pl. XCI, 3 et XCIII, 1). Je ne suis pas très sûr que tous les dessins qu'elle me dit avoir faits, soient d'elle, car mon attention ayant été distraite par une visite, elle se fit aider en cachette par Cosnito.

Les dessins que les Chiriguano exécutèrent à mon intention rappellent non seulement ceux de nos enfants, mais se rapprochent sensiblement de ceux qui ont été recueillis en diverses régions de l'Amérique du Sud, notamment chez les tribus du rio Negro (Koch-Grünberg, 1); les Taulipang et les Makuší (Koch-Grünberg, 3, pl. 20-32, pp. 129-161); les Indiens du haut Xingú (Steinen, 2, pl. III-IV), (Max Schmidt, 2, fig. 245-247, pp. 396-399); les Chorotí et les Ashluslay (Nordenskiöld, 2, fig. 63-66, pp. 130-132); les Kainguá (Ambrosetti, 2, pl. I-III, pp. 674-682), etc.

Il ne saurait être question de faire une étude comparée de ces dessins tant leur style est uniforme. Les seuls détails qui mériteraient d'être rapprochés sont ceux qui dénotent des particularités psychologiques semblables et encore ces traits communs ne sont ils pas caractéristiques d'une mentalité primitive. C'est à peine si j'aurais à signaler le fait qu'un Indien Kainguá pour dessiner une femme, a procédé exactement comme deux de mes artistes chiriguano (pl. XCI, 3 et 7) : il a commencé par représenter la femme nue, puis ensuite l'a habillée.

Les Chiriguano sont trop civilisés pour qu'on puisse espérer surprendre dans leurs productions artistiques des traits intéressants ; certaines de nos représentations conventionnelles se manifestent dans leurs dessins (v. les figures 12 B, C de la planche XCIII figurant la lune et le soleil).

A mon sens, la valeur scientifique de tels dessins est faible et ne témoigne que d'une chose : les difficultés qu'éprouvent les Indiens à reproduire avec des moyens qui leur sont peu familiers des objets naturels. Je citerai à ce sujet une remarque fort judicieuse de Boas (p. 65) : « Lorsqu'on donne un crayon et du papier à un primitif en lui demandant de dessiner un objet d'après nature, on l'oblige à se servir d'instruments qui lui sont peu familiers et on lui impose une technique qui lui est inconnue. Il doit faire abstraction de ses méthodes de travail habituelles et résoudre de nouveaux problèmes. Le résultat ne peut donc être une oeuvre d'art — sauf dans des conditions exceptionnelles. C'est exactement ce qui a lieu pour l'enfant ; l'artiste amateur doit effectuer une tâche pour laquelle il lui manque une préparation technique et les difficultés qui embarrassent l'enfant sont précisément celles qui embarrassent le primitif, d'où la ressemblance apparente entre les dessins d'enfants et ceux des primitifs ».

Il ne fait aucun doute que les Chiriguano ne soient aussi bien doués pour le dessin que les Européens. Sur un des murs de la mission de Machareti, j'ai vu des fresques tracées au charbon par un Indien qui prouvaient un réel talent chez leur auteur.

Planche XCI

Figure 1. Hutte (*ho*). Les traverses sur lesquelles reposent les tuiles de la toiture, quoique invisibles, ont été soigneusement indiquées par Guasile, auteur de ce dessin.

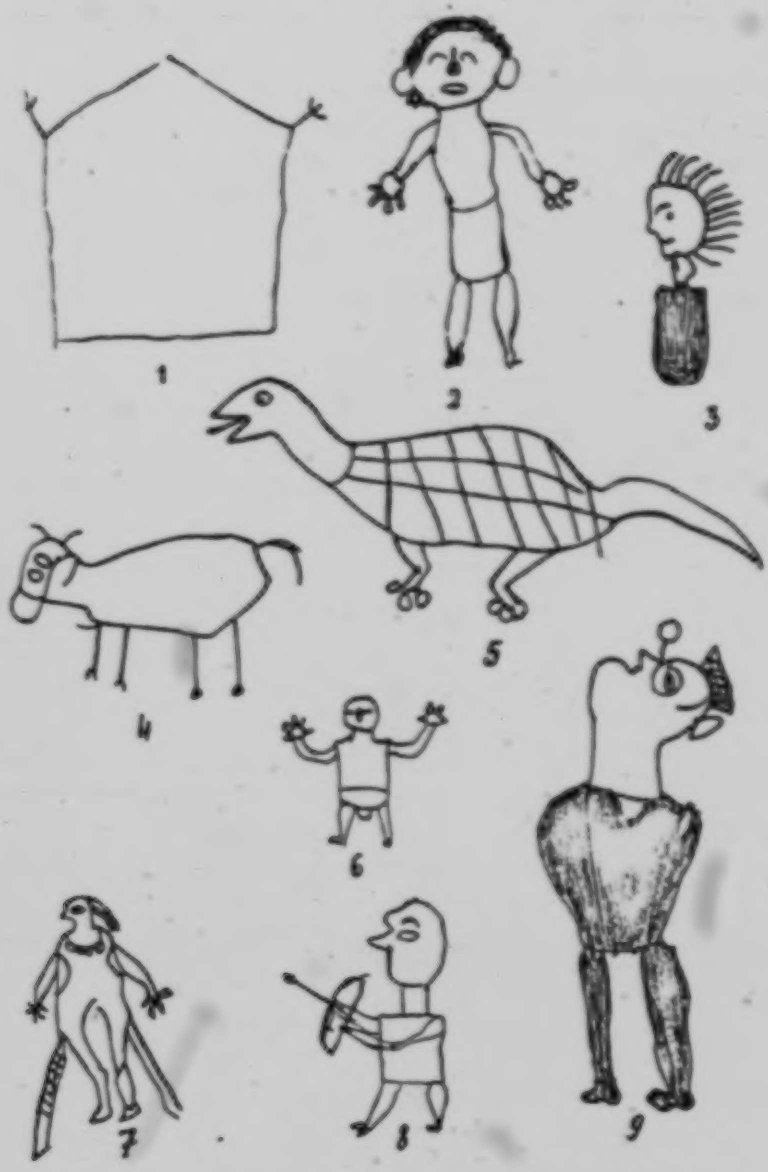
Figure 2. Femme (*kuña*) vue de face. Elle porte une robe. Elle a quatre doigts à chaque main et les oreilles sont démesurément grandes (Guasile).

Figure 3. Femme (*kuña*) dessinée par *Ivoovami*. Au début elle se contenta de faire une tête énorme surmontant un corps rabougri et de longues jambes fines. Sur ma remarque que cette femme était nue, *Ivoovami*, par pudeur l'habilla en entourant ses jambes d'une sorte d'ovale qu'elle gribouilla en noir. Elle termina son dessin par les cheveux lorsque je lui manifestai mon étonnement pour la calvitie de cette femme.

Figure 4. Chien (*yiarahi*) dessiné par Guasile. Le corps est de profil et la tête de face. Les pattes antérieures se terminent par deux griffes, celles de derrière par deux boules.

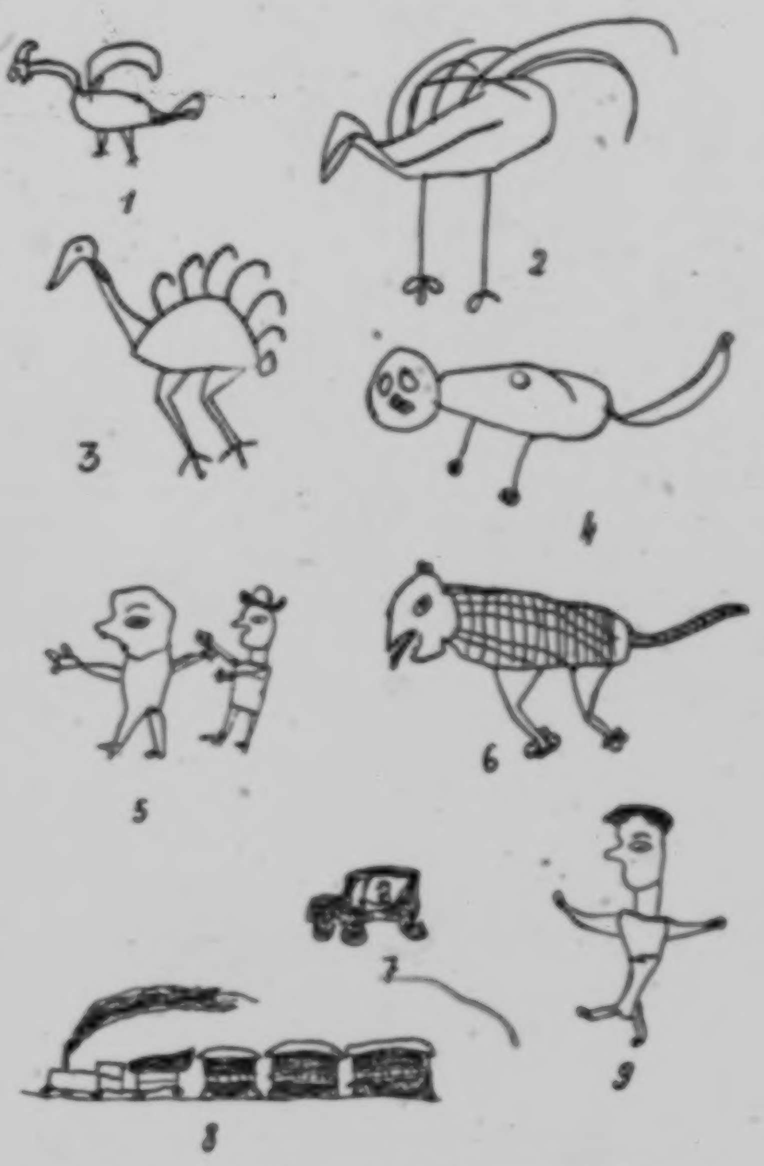
Figure 5. Iguane dessiné par *Aramis*. Celui-ci avait une prédilection pour cet animal qu'il gravait sur ses flûtes et il s'empressa de le reproduire sur mon calepin en gardant le style un peu anguleux de ses dessins incisés.

[facing P 478, A]



Dessins chiriguano. Caruruti. Significations : 1, boîte ; 2 et 3, femmes ; 4, chien ; 5, iguane 6, homme ; 7, femme ; 8, Indien tirant à l'arc ; 9, l'auteur

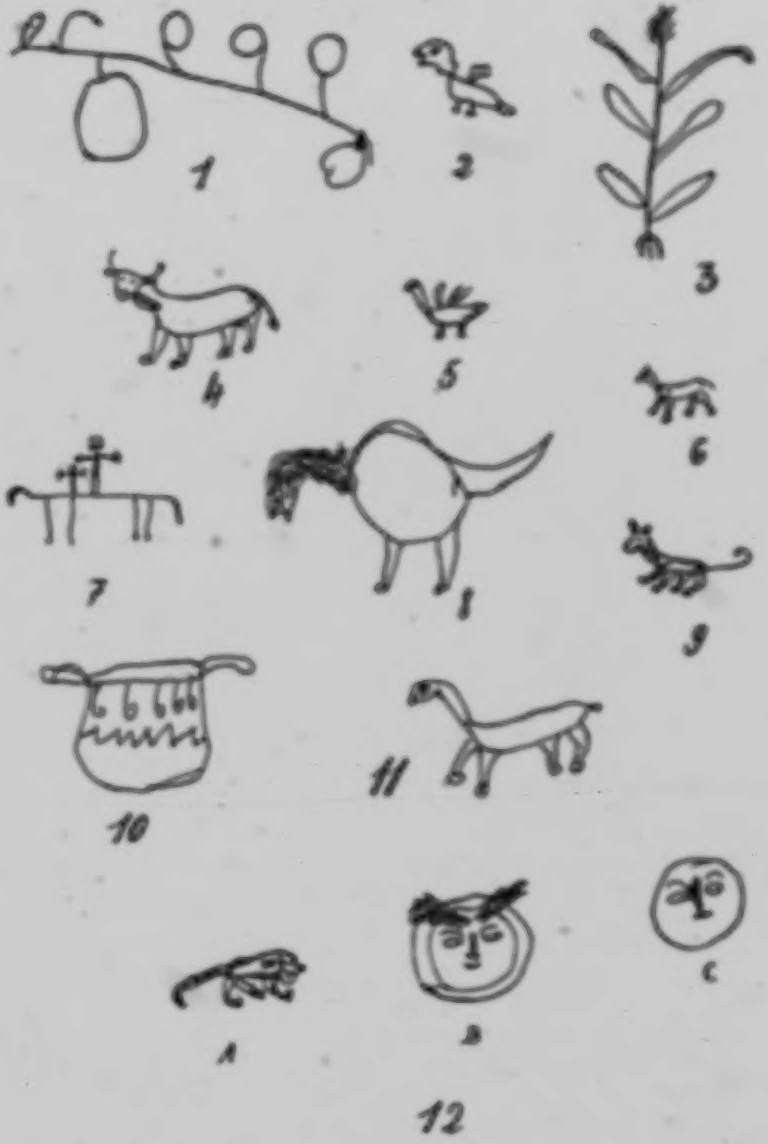
[facing p 478, B]



Dessins chiriguano. Caruruti. Significations : 1, poule ; 2 et 3, nandous ; 4, porc ; 5, un garçonnet et l'auteur ; 6, iguane ; 7, auto ; 8, train ; 9, femme

[facing p 478, C]

A. Métraux, *La civilisation des Indiens Chiriguano* Planche [illegible]



Dessins chiriguano. Caruruti. Significations : 1, calebasse ; 2, perroquet ; 3, maïs ; 4, vache ; 5, canard ; 6, cerf ; 7, cheval et dessus une femme et enfant ; 8, fourmilier ; 9, chien ; 10, vase ; 11, guanaco ; 12, A : jaguar céleste ; B : lune ; C : soleil.

Figure 6. Personnage masculin (*aba*) dessiné par *José Miguel*. Sur une main quatre doigts, sur l'autre cinq.

Figure 7. Femme (*kuña*) dessinée par *Asensio*. L'artiste commença par la figurer nue et ce n'est qu'ensuite qu'il eut l'idée de l'habiller, dessinant sa robe comme si elle était vue en coupe.

Figure 8. Chiriguano tirant à l'arc. Il saisit le bois de l'arc avec la main droite et la corde avec la gauche suivant l'habitude chiriguano (dessin de *José Miguel*).

Figure 9. L'auteur de ces lignes vu par *Cesalio*. Son chapeau à larges ailes se trouve transformé en calotte de marin américain et ses lunettes, qui frappaient évidemment les Indiens, sont indiquées de face quoique l'auteur soit peint de profil, la tête renversée en arrière. Les parties noires représentent ses cheveux.

Planche XCII

Figure 1. Uru, poule (*José Miguel*).

Figure 2. Ñandu (autruche), dessiné par *Cesalio* qui sur une patte lui a donné le nombre réglementaire de doigts, mais en a oublié un sur l'autre.

Figure 3. Ce mouton aux traits angéliques caractérise la manière d'Asensio habitué à dessiner sur une matière aussi ingrate que le bambou.

Figure 4. Ce dessin est censé donner l'image d'un cochon (*kuchi*) dont la queue cependant conviendrait plutôt à un renard et la face à un homme (*Cesalio*).

Figure 5. Un garçon (*kunumi*) et l'auteur reconnaissable à son chapeau et aux talons de ses bottes (*José Miguel*).

Figure 6. Yagua (jaguar), dessiné par *Asensio* qui lui encore a reproduit une figure qu'il avait sans doute l'habitude de graver sur ses flûtes. Le tigre qui est vu de profil n'a naturellement que deux pattes.

Figures 7 et 8. Ces deux dessins représentant l'un une auto et l'autre un train sont dûs à *José Miguel* qui a voyagé en Argentine. Ils constituent un bon exemple du sens d'observation et de la mémoire des Chiriguano. L'auto a trois roues, c'est-à-dire que celles de devant ont été reproduites de profil, mais comme si elles étaient vues de face.

Figure 9. Femme marchant dessinée par *José Miguel*.

Planche XCIII

Figure 1. Calebasses attachées à leur tige (*Cesalio*).

Figure 2. Perroquet (*aipara*) (*José Miguel*).

Figure 3. Maïs sur tige (*avati*) (*Cesalio*).

Figure 4. Vache (*vaka*) (*José Miguel*).

Figure 5. Canard (pato) (*José Miguel*).

Figure 6. Cerf (venado) (*José Miguel*).

Figure 7. Cheval et dessus un homme et un enfant. En réalité il s'agit de deux dessins distincts que l'artiste, le jeune *[illegible]*, a rapprochés par mégarde.

Figure 8. Fourmilier (hipuru) (*José Miguel*).

Figure 9. Chien (perrito) (*José Miguel*).

Figure 10. Vase (pombo) orné de triangles à volutes (Cuevita).

Figure 11. Guanaco (*José Miguel*).

Figure 12. (A) : jaguar bleu qui vit dans le ciel (personnification des ténèbres de la lune) s'apprêtant à manger la lune (B) et le soleil (C), provoquant ainsi un éclipse.

CHAPITRE XIV

Le traitement des maladies

MAGICIENS ET SORCIERS

Magiciens. — Les hommes-médecins sont devenus si rares chez les Chiriguanos, que de tout mon voyage je n'ai pu en rencontrer aucun. Ce n'est que sur le haut Pilcomayo où l'on fit allusion devant moi à un *paye* de talent qui vivait dans un village du voisinage.

S'il n'existe plus de grands magiciens doués de pouvoirs surnaturels et entourés d'un grand prestige, dans chaque village il doit y avoir encore un homme ou une femme capable de guérir certaines maladies et de prononcer des incantations.

Une scène dont je fus témoin au Tiarbuy (rio Salado, haut Pilcomayo), démontre bien que la profession de magicien, si diminuée soit-elle, n'a pas cependant disparu. Je logeais chez un métis bolivien dont l'enfant avait le corps couvert de boutons purulents. Ses parents commencèrent par s'adresser à ma science médicale, mais je me déclarai incompétent pour traiter un cas si curieux. Ils appelèrent alors une vieille Indienne qui apparut un matin une plante à la main, sorte de citronnelle sylvestre que les métis appellent *cedrón del monte*. Cette plante pilée et mêlée à de l'eau chaude sert à des lavages extérieurs. On étendit l'enfant par terre et on lui ordonna de se tenir immobile. La vieille s'assit auprès de lui et se mit à murmurer des incantations imperceptibles qu'elle n'interrompait que pour cracher sur les membres du petit patient. Elle reprenait ensuite sa récitation, tout en étendant la salive sur le corps, de la tête aux pieds. Nordenskiöld (8, p. 14, fig. 10) assista à Yumbia, non loin du Salado, à un traitement analogue pratiqué [illegible] par une femme-médecine sur un enfant. Elle le frictionnait et soufflait sur son corps (1).

Le père du jeune malade me raconta que, souffrant une fois de maux de tête prolongés, il avait eu recours à une magicienne, vieille femme aux cheveux crépus, qu'on appelait la *Samba*. Elle suça la place où était localisé le mal et en tira des vers. Le métis guérit, bien entendu.

Dans la tolderia de [illegible]virenda, où il y avait un enfant malade de la fièvre, un [illegible] lui avait fait manger des *garrapatas* (tiques) pilées. Le malheureux en avait les lèvres violettes.

Je consacrerai aux hommes-médecine chiriguano une étude spéciale dans un prochain volume de cette Revue. En attendant je me bornerai à résumer d'après le *Diccionario Chiriguano-Español y Español-Chiriguano* (pp. 166-167) la manière dont procédaient habituellement ces [illegible] personnages quand ils étaient appelés au chevet d'un malade. Je suis forcé d'avoir recours aux observations faites par un autre faute d'avoir pu assister moi-même au spectacle que le P. Giannecchini évoque avec autant d'exactitude que de vivacité. Les grands *paye* chiriguano sont maintenant tous dans l'*Ivoka* où ils soignent des morts et aucun ethnographe n'aura plus le privilège d'assister à leurs *payerías*.

« Lorsqu'un Indien est gravement malade, ses parents s'empressent d'appeler un homme-médecine dont le premier soin est de faire une enquête sur les origines du mal. Il demande à son client si les symptômes de son infirmité n'ont pas coïncidé avec une fête, s'il n'a pas d'ennemi particulier ou si sa femme ou ses enfants ne se sont pas pris de querelle avec un de leurs voisins. Lorsque le magicien a reçu une réponse à toutes ces questions, il se met à faire des grimaces, à hocher la tête, à prendre un air affligé et finit par énoncer sur un ton emphatique le résultat de son diagnostic : [illegible], *pardi ôa! arawaï mbapaï amé kiannaga ndere!* « Mon ami, c'est sérieux, quelqu'un t'a peut-être empoisonné ». Yahéis ta. « Nous allons voir ».

« Il demande alors du tabac, bourre sa pipe et fume. Lorsqu'il a terminé, il recommence aussitôt et continue à fumer... Il devient triste, perd la parole, jette partout les regards convulsifs, fait des gestes comme s'il voulait écarter des fantômes en fuite, s'évanouit, agonise... Pauvre magicien, il semble mort... Non l'imposteur vit... oui il vit et il revient à lui. « Oui, dit-il au malade, je connais l'auteur de ton mal, celui qui par haine ou par esprit de vengeance, cherche à t'enlever à tes enfants, à jeter ta femme et tes parents dans le deuil et la douleur. C'est un tel... je l'ai vu, j'ai dû lutter contre lui et je suis presque mort. [illegible], je l'ai vaincu : tu ne mourras pas. »

---

(1) Dans le *Diccionario Chiriguano-Español y Español-Chiriguano*, etc. (p. 72), nous trouvons le mot [illegible] traduit par « frotter, masser » et la phrase : *[illegible] ievanga-vanga öen, ndi ai [illegible]*, le sens suivant : « Ma grand'mère m'a suffisamment frotté, mais je n'ai pas guéri. » Les guérisseuses, ajoutent les auteurs du dictionnaire, emploient le mot [illegible] pour exprimer l'action de frotter avec la main toute partie douloureuse du corps, spécialement la poitrine sans autre remède que la salive qu'elles crachent sur la main. Ces femmes attribuent à la salive une vertu spéciale.

« Le magicien demande alors ses honoraires qui consistent en pesos, en vaches, en chevaux, etc., que les parents du malade n'osent lui refuser de peur d'être à leur tour victimes de sa puissance magique. On a vu des familles entières se ruiner pour payer les dépenses des magiciens. Si le malade meurt, le sorcier n'est pas en peine pour trouver une excuse, mais parfois il doit rendre une partie des biens qu'il a reçus en payement. »

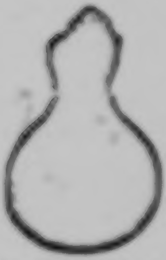


Fig. 137. — Calebasse contenant de la graisse de serpent. Prov. : Saladillo. (1/3 environ de la gr. nat.)

A en juger par ce texte, le magicien chiriguano, comme ses collègues tupinamba ou caraïbes, se mettait en état de transe pour que son esprit, libre des liens du corps, pût aller livrer bataille contre l'âme de l'individu malintentionné qui s'acharnait contre son client.

L'*tepia*, c'est-à-dire la force magique, est indispensable à qui prétend être un bon magicien. C'est du moins le sens que je donne à ce mot traduit dans le *Diccionario Chiriguano-Español y Español-Chiriguano*, etc. (p. 73), par : « remède, antidote », mais dont il est dit que la possession est indispensable à tout homme-médecin. Ce mot suffixé à un nom quelconque exprime la faculté, le pouvoir, la facilité de faire ou d'obtenir la chose signifiée par le nom. Ainsi un chien dressé à chasser le cerf est *guasu-tepia* (*guasu* : cerf), un guerrier est *tuvaiño-tepia* (*tuvaiño* : ennemi), etc.

Remèdes. — 1. La graisse de serpent (*mboikira*) est efficace contre la lèpre. Les Indiens la conservent dans une petite calebasse fermée avec de la cire (fig. 137).

2. Un peu de coton imbibé d'huile de ricin (*guadi*) et frictionné sur la peau est un onguent excellent contre le rhumatisme.

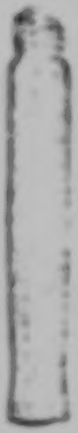


Fig. 138. — Tronçon de bambou contenant de la graisse de poule. Prov. : Caipipendi. (1/2 gr. nat.)

3. Une vertu analogue est attribuée à la graisse de poule (fig. 138). Dans la vie journalière on a recours à la graisse de poule ou à l'huile de ricin pour s'oindre le corps, que l'on frotte ensuite avec de la pâte de roucou. Les femmes ont généralement la face et les jambes huilées de cette façon, ce qui leur donne un teint rougeâtre et luisant des plus étranges. Cette coutume, qui est déjà si-

guérie au XVIe siècle chez les Tupinamba de la côte du Brésil, tend à tomber en désuétude.

Le [illegible], sous forme de pâte, est conservé dans un petit sachet en feuille de maïs (fig. 139), ainsi que la [illegible], utilisée en compagnie d'un mélange de [illegible] et de graisse pilée d'[illegible], qui donne une couleur [illegible].

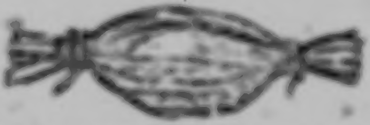


Fig. 139. — Sachet en feuilles de maïs contenant de la pâte de [illegible]. [illegible]

4. La graisse de jaguar ([illegible]) guérit toute « [illegible] » ([illegible]) si l'on s'en frotte après l'avoir chauffée.

5. La graisse d'iguane fait passer les crampes et cicatrise les blessures. L'usage en est externe.

6. Le pénis séché du renard fait passer les maux des dents et les maux d'oreille. Il suffit pour cela de toucher la partie malade avec l'extrémité de ce membre. Les Indiens le tiennent pour fort malodorant et ne le touchent qu'avec répugnance. Pour éviter cet inconvénient ils le pourvoient d'un manche et l'enferment dans un étui de bambou (fig. 141).

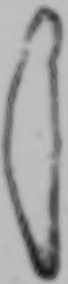


Fig. 140. — [illegible] contenant des graisses de [illegible]. [illegible]

7. Les cornes de cerfs chauffées, et appliquées contre le cou, font passer le torticolis. L'usage médical des cornes de cerf (*guasu*) expliquerait la présence fréquente des bois de cet animal dans les gisements archéologiques des régions andines voisines. C'est ainsi qu'on en a trouvé dans les ruines de l'Alfarcito, dans la Quebrada de Humahuaca (Debenedetti, **4**, p. 21), à Tilcara (Debenedetti, **2** p. 232), à La Paya (Ambrosetti, **6**, fig. 232, p. 433), à Tastil (Boman, **2**, t. I, pl. XXIX, fig. 78 *f*).

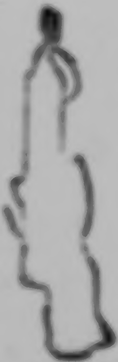


Fig. 141. — Étui contenant un pénis de renard [illegible]. [illegible]

Il faut soigneusement distinguer les cornes adhérentes à un fragment de crâne et dont l'usage n'a pu être que magique ou médical, de celles que les Indiens travaillent en forme de poinçons. Ces instruments ont encore un emploi rituel et sont réservés pour la perforation de la lèvre inférieure des enfants, lorsqu'ils sont en âge de porter le labret. C'est du moins ce que nous apprend Campana (p. [illegible]). Les Indiens, d'ailleurs, m'ont tous confirmé ce détail. Jadis, les Tupinamba du Brésil pratiquaient cette opération avec un poinçon de même nature (v. Métraux **2**, p. 165).

Cependant, ces objets sont trop abondants dans chaque village pour que leur utilisation fût seulement rituelle. Il est probable que les Chiriguanos s'en servent comme d'un simple outil pour des fins uniquement profanes.

A Tilcara, Debenedetti (2, fig. 170, p. 222), a découvert des spécimens en corne de cerf identiques à nos exemplaires chiriguanos.

8. Je possède dans mes collections des graines dont les vertus sont multiples: elles sont un remède excellent contre les dysenteries chroniques, les rhumes et les maux de dents.

9. Contre les maux d'estomac, les Chiriguanos recommandent l'absorption de particules de bois ([illegible]).

10. [illegible] grattées (d'une graminée ?) écrasées donnent une pâte ou une poudre avec laquelle on soigne les animaux dont les plaies sont attaquées par les vers.

11. Lorsque le sabot des vaches tend à se détacher, on les lave avec des fragments de roche calcaire ([illegible]).

12. La graisse extraite de la patte d'une vache est un onguent efficace pour les cas de rhumatisme.

13. Le bec du toucan passe pour jouir de grandes propriétés médicinales. On le râpe et on boit la poudre qui s'en détache dans de l'eau (Campana, 111).

Les points de côté et les flux de ventre se traitent avec un morceau de carapace de tatou brûlé, moulu et dissous dans de l'eau que le patient boit.

Dans le *Diccionario Chiriguano-Español y Español-Chiriguano*, etc. (passim) et le livre de Nino (pp. [illegible]), on trouve maints renseignements fort intéressants sur la pharmacopée des Chiriguanos. Je les résumerai pour compléter mes propres observations.

1. L'huile qui flotte sur le [illegible], une fois réchauffé, est un bon remède pour les maux de tête.

2. Le sel moulu et fin, mêlé à de l'urine de petit enfant, calme les douleurs stomacales.

3. Le rhumatisme se soigne en appliquant sur la partie malade une branche de cierge ([illegible]) dont on a enlevé les épines et que l'on fait chauffer.

4. Pour arrêter la dysenterie, il faut boire une décoction composée de maïs et de graines de melon d'eau concassées.

5. Les points de côté se traitent en buvant un fragment de carapace de tatou pilé et en frictionnant la partie malade avec une portion de cette même substance chauffée.

6. On fait disparaître les tumeurs et les enflures de la gorge ou du genou en appliquant sur la région endolorie les feuilles d'un arbuste appelé [illegible] chauffées dans une marmite. Une autre herbe ([illegible]) a la même vertu.

Les feuilles d'[illegible], mises en compresses sur la tête, dissipent les maux de tête, préservent de la congestion et guérissent de l'épilepsie. Les feuilles de [illegible] ([illegible]) participent de toutes les vertus de l'[illegible].

7. Les hémorragies sont arrêtées au moyen du latex ou de la feuille grillée de la liane [illegible].

8. Le [illegible] est une herbe efficace en cas de maladie d'estomac et la racine du [illegible] guérit les douleurs de pieds (rhumatisme ?).

9. Le [illegible] est une liane qui guérit toute enflure de côté.

10. Le goître, rare chez les Indiens, est attribué par eux au soleil. On le traite avec la [illegible], petit jonc qui rappelle une prairie, et on entoure le cou des compresses de sang de [illegible], de [illegible] ou de [illegible], sortes de [illegible].

11. Les ophtalmies ou conjonctivites sont soignées avec des gouttes extraites de l'écorce d'[illegible] ou avec la [illegible] du [illegible] de la [illegible]. Les feuilles de [illegible] sont excellentes pour les cas d'ophtalmie.

12. Une variété de serpent fait passer la diarrhée.

13. La fleur [illegible] ou (herbe [illegible]) guérit les éruptions cutanées et est aussi bonne pour la malaria.

14. L'herbe [illegible] ([illegible]) est un remède contre la coqueluche qu'on peut soigner aussi avec une infusion faite de quelques feuilles [illegible] et bien [illegible].

15. L'écorce de [illegible] attachée autour du ventre se révèle excellente pour lutter contre l'hydropisie de même que les feuilles de l'[illegible] ([illegible] de [illegible]), arbre rappelant le laurier, ou l'herbe [illegible], prise en infusion.

16. La gonorrhée se traite avec la racine bouillie du [illegible] et la graisse de tapir.

17. Les maux d'oreille passent, si l'on verse dans le conduit auditif des gouttes de graisse de poule, de [illegible] et de vipère.

18. La racine de [illegible] del monte ([illegible]), est un bon antidote si l'on se sent empoisonné.

19. Les morsures de serpent perdent de leur gravité si l'on applique sur la plaie de l'herbe [illegible], du [illegible], du tabac ou de la [illegible].

La cire de la liane [illegible], quoique vénéneuse, n'en constitue pas moins un excellent antidote pour les mêmes cas.

20. En mettant sur la blessure de la cire fondue, on ne risque pas de périr lorsqu'un chien enragé vous a mordu.

21. Les plaies produites par un instrument tranchant se cicatrisent si on étend dessus des plumes de poule brûlées.

22. Il suffit à une femme de boire dans de l'eau la poudre d'une coquille pour remettre en place sa matrice descendue.

13. [illegible] écorce, l'écorce d'ivira-ro (quebracho [illegible]), la plante [illegible] prise en infusion, sont autant de remèdes contre la fièvre.

14. [illegible] font crever les abcès.

15. En cas de constipation, il est bon de boire le latex du [illegible] ([illegible]).

16. Après toute chute grave, il faut boire de l'eau dans laquelle on a fait infuser [illegible] ([illegible]), préalablement pilée. Les [illegible] l'on applique sur les régions [illegible] des cataplasmes faits avec cette même plante soigneusement [illegible].

17. On recommande d'inciser [illegible] les fractures des feuilles de [illegible] [illegible] obtient en faisant bouillir l'écorce d'ivira-pitiga-rassa. [illegible] est également bonne pour les fractures.

18. Les Chiriguano [illegible] l'écorce d'ivira-pitiga-rassa pour faire [illegible] rendre leurs dents plus solides.

19. La calvitie [illegible] façon suivante : on fait bouillir les feuilles [illegible] cette infusion la tête du patient. Ensuite [illegible] quelque objet semblable le fiel du [illegible] peaux du malade jusqu'à ce que le [illegible].

20. Le tanin contenu dans l'écorce de karapaï est un désinfectant qui [illegible].

21. Les feuilles de karapaindi ([illegible] arbol) pressées et mises en compresses [illegible] d'une façon lénitive.

22. La plante [illegible] (rarpiez), est un laxatif. Elle donne une fleur [illegible] font sécher et pulvérisent pour [illegible].

23. L'écorce d'[illegible], est un bon remède contre toute douleur [illegible]. La [illegible] tirée des pépins de cet arbre [illegible].

24. Les [illegible] font tomber les dents.

25. La racine de l'[illegible] moulue et pétrie avec du sel et [illegible] sur les tumeurs.

26. Lorsqu'ils ressentent des douleurs aux membres, les Chiriguano appliquent sur la partie malade, un cataplasme fait de racines d'[illegible], [illegible].

27. Les [illegible] par doses de deux ou de trois [illegible].

28. Le [illegible] notre noyer. Son écorce intérieure [illegible] les éruptions cutanées.

29. Une plante grimpante appelée [illegible]-rasra passe pour avoir des pro-

poitrine [illegible]. On la prend sous forme d'infusion ou on en fait des cataplasmes après l'avoir pilée.

40. Une autre plante grimpante, le kaa-tai (herbe de [illegible]) est un caustique fort actif qui peut provoquer des brûlures si l'on garde trop longtemps les compresses que l'on fait avec ses fleurs, ses feuilles et ses brindilles macérées ensemble et mêlées avec de l'eau. Si l'on se frotte les mains avec cette plante on les rend insensibles.

41. Les racines de l'arbuste [illegible] bien cuites donnent un bouillon qui combat l'atrophie.

42. Une espèce de passion ([illegible]) s'emploie dans la pharmacopée indigène comme caustique.

43. Les Chiriguanos ont une grande confiance dans la vertu de l'eau chaude. Tout Indien malade a à côté de lui un petit vase, grand comme un œuf, plein d'eau chaude. Ceux qui l'assistent humectent leur doigt et trempent ses lèvres (Campana, p. 110). Le patient doit aussi boire cette eau.

La médecine chiriguano au XVIII^e siècle. — Un manuscrit du XVIII^e siècle, écrit par le P. Manuel Mingo, et conservé à la Bibliothèque du Collège de Tarija, contient des renseignements du plus haut intérêt sur la manière dont les Chiriguanos se soignaient à l'époque où ils étaient encore indépendants. Voici la traduction du passage en question :

« La manière dont ils se soignent en cas de maladie est curieuse. Parfois, lorsqu'ils se sentent malades, ils vont aussitôt se baigner à l'intérieur de leur maison dans des jarres ou dans une baignoire en bois. Parfois ils se font appliquer quelques herbes qu'ils vont chercher dans les champs ou fourrés, parfois aussi ils se laissent administrer un lavement ou clystère. Cet instrument (d'après ce que j'ai pu voir à Tariquea) est aussi fort curieux. Il se réduit à une petite calebasse ou courge creuse, avec en haut une ouverture circulaire et en bas un petit trou. Dans la partie inférieure on fixe ou on met une canule creuse ou un petit roseau creux correspondant à la canule. On verse par le haut (c'est-à-dire par l'ouverture ronde et grande, ménagée dans la partie renflée de la calebasse) un bouillon d'urine avec du sel. Après quoi, celui qui fait office d'infirmier ou d'infirmière, souffle fortement par la partie supérieure ou du haut en appuyant ses lèvres sur l'ouverture ou fenêtre de la calebasse et la force du souffle fait passer le liquide dans les intestins du patient ». (Fol. 107-108).

Nordenskiöld (14, pp. 184-195), qui dans un livre récent s'est occupé tout au long des divers instruments utilisés par les Indiens de l'Amérique pour effectuer les lavements, en distingue deux types : ceux qui sont pourvus d'une poire en caoutchouc, en cuir ou d'une vessie, et ceux qui se réduisent à un simple tube. Celui qui nous est décrit avec un tel luxe de détails par notre missionnaire, se rattache au second type, tout en présentent quelques analogies avec le premier. Il peut être considéré comme un intermédiaire entre les deux.

L'explorateur Eric von Rosen, a cherché à démontrer que certains objets trouvés dans le nord-ouest de l'Argentine sont des tubes ou canules de clystères. Nordenskiöld se range aussi à cet avis. Pour mon compte, je suis d'autant plus tenté d'adopter cette hypothèse que je ne pourrais autrement expliquer la présence de cet instrument chez les Chiriguano. Aucune tribu tupi, en effet, à l'exception des Omagua du haut Amazone, ne semble avoir eu recours aux lavements en cas de maladie, du moins aucun des nombreux voyageurs qui se sont occupés de ces Indiens ne mentionne cette opération chez eux. Il ne fait aucun doute que les Chiriguano ont emprunté aux peuples andins voisins cette méthode curative et l'instrument correspondant ; nous savons que les Quichua s'administraient des lavements, comme en fait foi la découverte d'une seringue en cuir dans une tombe préhispanique de la vallée d'[illegible] dans le Pérou oriental. (Nordenskiöld, 14, fig. 74, p. 166.)

(A suivre.)

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Abreu (J. Capistrano de), *Rã-txa hu-ni-ku-ĩ. A lingua dos Caxinauás do rio Ibuaçu, affluente do Murú (Prefeitura de Tarauacá)*. Rio de Janeiro, 1914.

Acosta (P. Joseph de), *Historia natural y moral de las Indias*. Madrid, 1894. (Réimpression de l'édition de 1590.)

Ambrosetti (Juan B.), *Descripción de algunas alfarerías calchaquíes depositadas en el Museo provincial de Entre Ríos*, in *Revista del Museo de La Plata*, t. III, 1892, pp. [illegible].

(2) *Los Indios Cainguá del Alto Paraná (Misiones)*, in *Boletín del Instituto geográfico argentino*. Buenos Aires, t. XV, 1894, pp. 661-744.

(3) *Los cementerios prehistóricos del Alto Paraná (Misiones)*, in *Boletín del Instituto geográfico argentino*. Buenos Aires, t. XVI, 1895, pp. 227-263.

(4) *Datos arqueológicos sobre la provincia de Jujuy*, in *Anales de la Sociedad científica argentina*, t. LII, pp. 161-176 ; t. LIII, pp. [illegible] ; t. LIV, pp. [illegible]. Buenos Aires, 1901-1902.

(5) *Apuntes sobre la arqueología de la Puna de Atacama*, in *Revista del Museo de La Plata*, t. XII (1ª parte), La Plata, 1904, pp. 1-30.

(6) *Exploraciones arqueológicas en la ciudad prehistórica de « La Paya » (Valle Calchaquí, provincia de Salta)*. Facultad de filosofía y letras. Publicaciones de la Sección Antropológica, nº 3. Buenos Aires, 1907.

Ameghino (Florentino), *La antigüedad del hombre en el Plata*. Buenos Aires, 1880, 2 vol.

Annuae litterae Societatis Iesu Anni MDCI ad Patres et Fratres eiusdem Societatis. Duaci, MDCXVIII.

Baessler (Arthur), *Altperuanische Kunst. Beiträge zur Archaeologie des Inca-Reichs*, Leipzig, t. I, 1902-1903.

Balboa (R. P. Miguel Cabello), *Historia del Perú bajo la dominación de los Incas.* Colección de libros y documentos referentes a la historia del Perú, t. II (2ª serie). Lima, 1920.

Barco Centenera (D. Martín del), *La Argentina.* Colección de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las Provincias del Río de la Plata, editada por Pedro de Angelis. Buenos Aires, t. II (2ª edición), 1910, pp. 173-322, plus un index de XXIII pages.

Boas (Franz), *Primitive Art.* Instituttet for sammenlignende kulturforskning. Oslo, 1927.

Boman (Eric), *Migrations précolombiennes dans le Nord-ouest de l'Argentine,* in *Journal de la Société des Américanistes de Paris,* nouvelle série, t. II, nº 1, 1905, pp. 91-108.

(2) *Antiquités de la région andine de la République Argentine et du désert d'Atacama.* (Mission scientifique G. de Créqui Montfort et E. Sénéchal de la Grange). Paris, 1908.

(3) *Las ruinas de Tinti en el valle de Lerma (Provincia de Salta),* in *Anales del Museo Nacional de Historia Natural de Buenos Aires,* t. XXVIII, 1916, pp. 521-540.

(4) *Los ensayos para establecer una cronología prehispánica en la región diaguita (República Argentina),* in *Boletín de la Academia Nacional de Historia.* Quito, vol. VI, nºˢ 15-17, 1923, pp. 1-31.

(5) *Estudios arqueológicos riojanos.* Primera parte : *Los cementerios de párvulos del norte de La Rioja,* in *Anales del Museo Nacional de Historia Natural de Buenos Aires,* t. XXXV, 1927, pp. 1-79.

Bregante (Odilia), *Ensayo de clasificación de la cerámica del noroeste argentino.* Buenos Aires, 1926.

Bruch (Carlos), *Descripción de algunos sepulcros calchaquís,* in *Revista del Museo de La Plata,* t. XI, 1902, pp. 11-27.

(2) *Exploraciones arqueológicas en las provincias de Tucumán y Catamarca,* in *Revista del Museo de La Plata.* Buenos Aires, t. XIX, 1ª parte (2ª serie, t. VI), 1913.

Campana (Doménico del), *Notizie intorno ai Ciriguani,* in *Archivio per l'antropologia e la etnologia.* Florence, t. XXXII, 1902, pp. 17-139.

Cardús (R. P. Fr. José), *Las misiones franciscanas entre los infieles de Bolivia. Descripción del estado de ellas en 1883 y 1884,* etc. Barcelona, 1886.

Chervin (Dr. Arthur), *Anthropologie bolivienne.* Tome premier : *Ethnologie, Démographie, Photographie métrique* (Mission scientifique G. de Créqui Montfort et E. Sénéchal de La Grange). Paris, 1908.

Church (George Earl), *Aborigines of South America.* London, 1912.

Cieza de Leon (Pedro de). *Segunda parte de la crónica del Perú, que trata del Señorío de los Incas Yupanquis y de sus grandes hechos y gobernación* (publiée par Marcos Jiménez de la Espada). Biblioteca hispano-ultramarina. Madrid, t. V, 1880.

Coni (Emilio A.), *Los Guaranies y el antiguo Tucumán,* in *Revista de la Universidad de Buenos Aires,* 2ª serie, sección II, t. II, p. 17 et suiv., mars-mai 1925. (Tirage à part nº 27).

Corrado (Fr. Alejandro M.), *El colegio franciscano y sus misiones. Noticias históricas recogidas por dos misioneros del mismo colegio.* Quaracchi (cerca de Florencia), 1884.

Créqui-Montfort (Comte G. de), *Fouilles dans la nécropole préhispanique de Calama. Les anciens Atacamas,* in *Internationaler Amerikanisten-Kongress. Vierzehnte Tagung.* Stuttgart, 1904. Zweite Hälfte. Stuttgart, 1906, pp. 550-565.

Debenedetti (Salvador), *Excursión arqueológica a las ruinas de Kipón (Valle Cal-*

chaquí, Provincia de Salta). Facultad de filosofía y letras. Publicaciones de la Sección Antropológica, nº 4. Buenos Aires, 1908.

(2) *Exploración arqueológica en los cementerios prehistóricos de la Isla de Tilcara (Quebrada de Humahuaca, Prov. de Jujuy).* Facultad de filosofía y letras. Publicaciones de la Sección Antropológica, nº 6. Buenos Aires, 1910.

(3) *Investigaciones arqueológicas en los valles preandinos de la Provincia de San Juan.* Facultad de filosofía y letras. Publicaciones de la Sección Antropológica, nº 15. Buenos Aires, 1917.

(4) *Las ruinas prehispánicas de El Alfarcito (Departamento de Tilcara, Provincia de Jujuy)*, in *Revista de la Academia Nacional de Ciencias de Córdoba.* Buenos Aires, t. XXIII, 1918, pp. 287-318.

(5) *La influencia hispánica en los yacimientos arqueológicos de Caspinchango (Provincia de Catamarca)*, in *Revista de la Universidad de Buenos Aires*, t. XLVI, 1921, pp. 745-788. (Publicaciones de la Sección Antropológica, nº 20.)

Diaz de Guzmán (Ruy), *La Argentina. Historia de las Provincias del Río de la Plata*, in *Anales de la Biblioteca.* Buenos Aires, t. X, 1914, pp. 1-246. (Édition critique de P. Groussac.)

Diccionario Chiriguano-Español y Español-Chiriguano compilado teniendo a la vista diversos manuscritos de antiguos Misioneros del Apostólico Colegio de Santa María de los Angeles de Tarija y particularmente el Diccionario Chiriguano etimológico del R. P. Doroteo Giannecchini por los Padres Santiago Romano y Hermann Cattunar, *alumnos del mismo Colegio.* Tarija (Bolivia), 1916.

Dillenius (J. A.), *Observaciones arqueológicas sobre alfarería funeraria de la « Puna »*, in *Revista de la Universidad.* Buenos Aires, t. XI, 1909, pp. 67 et 133. (Publicaciones de la Sección Antropológica, nº 5.)

Gandía (Enrique de), *Historia crítica de los mitos de la conquista americana.* Madrid, 1929.

(2) *Historia del Gran Chaco.* Madrid, 1929.

Garcilaso de la Vega, *Los comentarios reales de los Incas.* Colección de historiadores clásicos del Perú, t. I-IV. Lima, 1919.

Groussac (Paul), *Mendoza y Garay. Las dos fundaciones de Buenos Aires 1536-1580.* Buenos Aires, 1916.

Guevara (Tomás), *Historia de Chile. Chile prehispano.* Santiago de Chile, 1929.

Heriarte (Mauricio de), *Descripção do Estado do Maranhão, Pará, Corupá e rio das Amazonas.* Vienne d'Autriche, 1874.

Hernández (Pedro), *Comentarios de Alvar Núñez Cabeza de Vaca* dans Alvar Núñez Cabeza de Vaca, *Naufragios y comentarios.* Madrid (edición Calpe), 1922, pp. 150-368.

Hitte (Charles de la), *Notes ethnographiques sur les Indiens Guayaquis*, in *Anales del Museo de La Plata.* Anthropologie II. La Plata, 1897.

Jijón y Caamaño (J.), *Nueva contribución al conocimiento de los aborígenes de la provincia de Imbabura de la República del Ecuador*, in *Boletín de la Sociedad ecuatoriana de estudios históricos americanos.* Quito, vol. IV, nº 10, 1920, pp. 1-120.

Kersten (Dr. Ludwig), *Die Indianerstämme des Gran Chaco bis zum Ausgange des 18 Jahrhunderts. Ein Beitrag zur historischen Ethnographie Südamerikas*, in *Internationales Archiv für Ethnographie*, Leyde, t. XVII, 1905.

Koch-Grünberg (Theodor), *Anfänge der Kunst im Urwald.* Berlin, 1905.

(2) *Zwei Jahre unter den Indianern.* Berlin, 1909-1910.

(3) *Vom Roroima zum Orinoco.* Stuttgart, t. III : *Ethnographie*, 1923.

King (J. Antonio), *Veinticuatro años en la República Argentina.* Traducción y nota de Juan Heller. Buenos Aires, 1924. Colección « La cultura argentina. »

Kühn (Franz), *Estudios sobre petroglifos de la región diaguita*, in *Revista de la Universidad de Buenos Aires*, t. XXV, 1914, pp. 385 et suiv. (Tirage à part.)

Lafone Quevedo (Samuel A.), *Catálogo descriptivo e ilustrado de las Huacas de Chañar-Yaco (Provincia de Catamarca)*, in *Revista del Museo de La Plata*, t. III, 1892, pp. 33-63.

(2) *Tipos de alfarería en la región diaguito-calchaquí*, in *Revista del Museo de La Plata*. Buenos Aires, t. XV (2ª serie, t. II), 1908, pp. 295-396.

Latcham (Dr. E. Ricardo), *Las influencias chinchas en la alfarería indígena de Chile y la Argentina*, in *Anales de la Sociedad científica argentina*, Buenos Aires, t. CIV, 1928, pp. 159 et suiv.

Lehmann-Nitsche (Robert), *Catálogo de las antigüedades de la provincia de Jujuy conservadas en el Museo de La Plata*, in *Revista del Museo de La Plata*, t. XI, 1902, pp. 73-120.

Léry (Jean de), *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*. (Nouvelle édition avec une introduction et des notes par Paul Gaffarel). Paris, 1880.

Linné (Sigvald), *The Technique of South American Ceramics*, in *Göteborgs kungl. vetenskaps- och vitterhets-samhälles handlingar*. Fjärde följden, Band 29, nº 5. Göteborg, 1925.

(2) *Darien in the Past*, in *Göteborgs kungl. vetenskaps- och vitterhets-samhälles handlingar*. Femte följden, ser. A, Band 1, nº 3. Göteborg, 1929.

Lizárraga (Fr. Reginaldo de), *Descripción colonial*. Biblioteca argentina, t. XIII et XIV. Buenos Aires, 1916.

Mason (Otis Tufton), *Aboriginal American Basketry: Studies in a Textile Art without Machinery*, in *Annual Report of the U. S. National Museum, under the direction of the Smithsonian Institution for Year ending June 30, 1902*. Washington, 1904, pp. 185-548.

Matienzo (Licenciado Don Juan), *Gobierno del Perú*. Facultad de filosofía y letras. Sección de historia. Buenos Aires, 1910.

Medina (José Toribio), *Los aborígenes de Chile*. Santiago de Chile, 1882.

Métraux (Alfred), *Migrations historiques des Tupi-guarani*, in *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. XIX, 1927, pp. 1-45.

(2) *La civilisation matérielle des tribus tupi-guarani*. Paris, 1928.

(3) *La religion des Tupinamba et ses rapports avec celle des autres tribus tupi-guarani*, in *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études (Sciences religieuses)*, t. [illegible]V. Paris, 1928.

(4) *Contribution à l'étude de l'archéologie du cours supérieur de l'Amazone*, in *Revista del Museo de La Plata*. Buenos Aires, t. XXXII, 1930, pp. 145-185.

(5) *Un ancien document peu connu sur les Guarayú de la Bolivie orientale*, in *Anthropos*. Mödling, près de Vienne, t. XXIV, 1929, pp. 913-942.

(6) *Contribution à l'ethnographie et à l'archéologie de la province de Mendoza (Rep. Argentine)*, in *Revista del Instituto de Etnología de la Universidad nacional de Tucumán*. Buenos Aires, t. I, entrega 1ª, 1929. pp. 5-74.

Montell (Gösta), *An archaeological Collection from the Rio Loa Valley, Atacama*. Oslo etnografiske Museums Skrifter Bind, 5, Hefte 1, Oslo, 1926, pp. 1-45.

(2) *Dress and ornaments in ancient Peru. Archaeological and historical studies*. Göteborg, 1929.

Mujía (Dr. Ricardo), *Bolivia-Paraguay*, 2 vol. (Cité d'après Gandia.)

Nimuendajú (Curt), *Die Palikur-Indianer und ihre Nachbarn*, in *Göteborgs kungl. vetenskaps- och vitterhets-samhälles handlingar*. Fjärde följden, Band 31, nº 2. Göteborg, 1926.

Nino (F. Bernardino de), *Etnografía chiriguana*. La Paz (Bolivia), 1912.

Nordenskiöld (Erland), *Einige Beiträge zur Kenntnis der südamerikanischen Tongefässe und ihrer Herstellung*, in *Kungl. Svenska Vetenskapsakademiens Handlingar*. Band 41. Uppsala et Stockholm, 1906.

(2) *Indianerleben. El Gran Chaco (Südamerika)*. Leipzig, 1912.

(3) *Indianer och Hvita i nordöstra Bolivia*. Stockholm, 1911.

(4) *Urnengräber und Mounds im bolivianischen Flachlande*, in *Baessler-Archiv*. Leipzig et Berlin, t. III, 1913.

(5) *Forskningar och äventyr i Sydamerika*. Stockholm, 1915.

(6) *Incallacta, eine befestigte und von Inka Tupac Yupanqui angelegte Stadt*, in *Ymer*. Argång 1915. Stockholm, 1915.

(7) *The Guarani Invasion of the Inca Empire in the Sixteenth Century: An Historical Indian Migration*, in *The Geographical Review*. New-York, t. IV, 1917.

(8) *Sydamerika. Kampen om guld och silver 1498-1600. (De Geografiska Upptäckternas historia. Sydamerika)*. Uppsala, 1919.

(9) *Eine geographische und ethnographische Analyse der materiellen Kultur zweier Indianerstämme in el Gran Chaco (Südamerika). Vergleichende ethnographische Forschungen*. 1. Göteborg, 1918.

(10) *The changes in the material culture of two Indian tribes under the influence of new surroundings. Comparative ethnographical studies*. 2. Göteborg, 1920.

(11) *The ethnography of South-America seen from Mojos in Bolivia. Comparative ethnographical studies*. 3. Göteborg, 1924.

(12) *Des flèches à trois plumes d'empenne en Amérique du Sud*, in *Journal de la Société des américanistes de Paris*, nouvelle série, t. XVI, 1924, pp. 195-196.

(13) *En jämförelse mellan indiankulturen i södra Sydamerika och i Nordamerika*, in *Ymer*. Argång 1926. Stockholm. 1926.

(14) *Modifications in indian culture through inventions and loans. Comparative ethnographical studies*. 8. Göteborg, 1930.

(15) *Sydamerikas Indianer*. Stockholm, 1912.

(16) *Le balancier à fardeaux et la balance en Amérique*. **Documents**. Paris, t. I, n° 4, 1929, pp. 177-182.

Outes (Félix F.), *Observaciones a dos estudios del señor Eric Boman sobre paleoetnología del noroeste argentino*, in *Anales de la Sociedad científica argentina*. Buenos Aires, t. LX, 1905, pp. 145-167.

(2) *Alfarerías del noroeste argentino*, in *Anales del Museo de La Plata*. Buenos Aires, t. I (2ª serie), 1907, pp. 5-52.

(3) *La cerámica chiriguana*, in *Revista del Museo de La Plata*. Buenos Aires, t. XVI (2ª serie, t. III), 1909, pp. 121-136.

Oyarzun (Aureliano), *Las calabazas pirograbadas de Calama*, in *Revista chilena de historia y geografía*. Santiago de Chile, t. LXII, 1929, pp. 82-104.

Plagemann (A.), *Ueber die chilenischen « Pintados ». Beitrag zur Katalogisierung und vergleichenden Untersuchung der südamerikanischen Piktographien*, in *Internationaler Amerikanisten-Kongress*. Vierzehnte Tagung. Stuttgart, 1906. Ergänzungsband.

Posnansky (Arthur), *El signo escalonado en las ideografías americanas con especial referencia a Tiahuanacu*, in *International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII session*, Londres, part. II, 1912, pp. 280-292.

Preuss (K. Th.), *Der Ursprung der Religion und Kunst*. Globus, t. LXXXVII, 1904-1905.

Relación anónima sobre los sucesos ocurridos en el Río de la Plata. Comprende desde la muerte de Juan de Ayolas, 1537, hasta la prisión de Cabeza de Vaca. Asunción 9 *marzo 1545*, in *Anales de la Biblioteca*. Buenos Aires, t. VIII, 1912, pp. 305-314.

Relación de Domingo Martinez de Irala acerca de los descubrimientos que iba haciendo cuando fué navegando Paraguay arriba por orden del gobernador Cabeza de Vaca, desde el 18 de diciembre de 1542, in *Anales de la Biblioteca*. Buenos Aires, t. VIII, 1912, pp. 339-352.

Relaciones geográficas de Indias (publiées par le « Ministerio de Fomento » et rédigées par Marcos Jiménez de la Espada). Madrid, 4 vol., t. 1, 1881 ; t. II. 1885 ; t. III-IV, 1897.

Rivet (Paul) et Verneau (R.), *Ethnographie ancienne de l'Équateur*. Paris, 1912.

Rivet (Paul), (2) *Les éléments constitutifs des civilisations du Nord-Ouest et de l'Ouest Sudaméricain*, in *Congrès international des Américanistes. Compte-rendu de la XXI^e session*. Deuxième partie tenue à Göteborg en 1924. Göteborg, 1925, pp. 1-20.

(3) *Relations commerciales précolombiennes entre l'Océanie et l'Amérique*. Publication d'hommage au P. W. Schmidt. Vienne, 1928, pp, 583-609.

Rosen (Eric von), *Ethnographical Research Work during the swedish Chaco-Cordillera-Expedition 1901-1902*. Stockholm, 1924.

(2) *Popular account of archaeological Research during the swedish Cordillera-Expedition 1901-1902*. Stockholm, 1924.

Roth (Walter), *An Introductory Study of the Arts, Crafts, and Customs of the Guiana Indians*, in *38th Annual Report of the Bureau of American Ethnology*. Washington, 1924.

San Martin (Félix), *Neuquén*. Buenos Aires, 1919 (?).

Santa Cruz Pachacuti, voir : *Tres relaciones de antigüedades peruanas*.

Sarmiento de Gamboa (Pedro), *Geschichte des Inkareiches*, in *Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse*. Neue Folge Band, VI, n° 4, Berlin, 1906.

Serrano y Sanz (Manuel), *Los indios chiriguanaes*, in *Revista de archivos, bibliotecas y museos*, t. II. Madrid, 1898. (Cité d'aprè[illegible]denskiöld.)

Skottsberg (Karl), *Notes on the old Indian necrop[illegible] of Arica*, in *Meddelande fran Geografiska Förening i Göteborg*, t. III, 1924, pp. 27-78.

Schmidt (Max), *Die Aruaken. Studien zur Ethnologie und Soziologie*. Leipzig, 1917.

(2) *Indianerstudien in Zentralbrasilien*. Berlin, 1905.

Steinen (Karl von den), *Durch Central-Brasilien*, Leipzig, 1886.

(2) *Unter den Naturvölkern Zentral-brasiliens*. Berlin, 1894.

Tamajuncosa (Fray Antonio), *Descripción de las Misiones al cargo del Colegio de Nuestra Señora de los Ángeles, de la Villa de Tarija*. Colección de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las Provincias del Río de la Plata, publicada por Pedro de Angelis. Buenos Aires, t. IV, 1910, pp. 187-223.

Tres relaciones de antigüedades peruanas. (Publiées par Marcos Jiménez de la Espada). Madrid, 1879.

Uhle (Max), *Tabletas de madera de Chi[illegible]hiu*, in *Revista chilena de historia y geografía*. Santiago de Chile, año III, t. VIII, n° 12, 1913, pp. 454-458.

(2) *Los aborígenes de Arica*, in *Publicaciones del Museo de etnografía y antropología*. Santiago de Chile, t. I, 1917, pp. 151-176.

(3) *Fundamentos étnicos de la región de Arica y Tacna*, in *Boletín de la Sociedad Ecuatoriana de Estudios Americanos*. Quito, vol. II, n° 4, enero y febrero de 1919, pp. 1-37.

(4) *La arqueología de Arica y Tacna*, in *Boletín de la Sociedad Ecuatoriana de Estudios Históricos Americanos*, vol. III, n° 7 et 8, julio y octubre de 1919, pp. 1-48, pl. XXVII.

[PP. 494-597 not processed]

Études sur la civilisation des indiens Chiriguano, par Alfred Métraux

Préface 295
I. *La civilisation matérielle* 299
Introduction 299
Aperçu historique sur la formation de la nation chiriguano 300
L'agriculture 333
La cuisine et l'alimentation 345
  Les ressources alimentaires 345
  La pêche 349
La cuisine 353
  Le feu 353
  Préparation des aliments 354
  Les boissons fermentées 364
  Notes sur les ustensiles de cuisine en usage chez les Chiriguano 370
Outils des Chiriguano 378
  Moule pour tembetas 380
  Balances 380
L'art chez les indiens Chiriguano et Chané 382
  Technique de la céramique 382
  Classification de la céramique Chiriguano 388
  Décadence de l'art de la céramique chez les Chiriguano 393
  Etude comparative des éléments constitutifs de la céramique peinte des indiens Chiriguano et Chané 396
  Etudes comparée des principaux motifs décoratifs de la céramique Chiriguano et de celle des peuples andins voisins 412
Les calebasses 428
Le tissage 431
La vannerie et ses techniques 439
  1. Considérations générales 439
  2. Vannerie en *wicker work* 444
  3. Vannerie en *twilled work* 453
Les masques 462
  Description des masques 466
Les peignes 466
Mobilier 469
Jouets et jeux 473
Le traitement des maladies 480
  Magiciens et remèdes 480

[P. 599 not Processed]